4792

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3156
Sala Grande
Scansia N 8 Palchetto
N.° d'ord. 1 H

Cal. XXXVIII-52 (1

Google

EXERCICES
DE PIÉTÉ.

FÊTES MOBILES.

TOME PREMIER.

EXERCICES
DE PIÉTÉ,
POUR
TOUS LES DIMANCHES
ET LES FÊTES MOBILES
DE L'ANNÉE.

CONTENANT ce qu'il y a de plus instructif et de plus intéressant dans ces jours-là ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

Depuis le premier Dimanche de l'Avent, jusqu'au second Dimanche de Carême.

DERNIERE ÉDITION.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
III
NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce premier Volume.

Histoire du Dimanche. page 1

Le premier Dimanche de l'Avent. 10

L'Histoire du premier Dimanche de l'Avent. ib.

L'Epître de la Messe. 16

Réflexions sur l'Epître. 17

L'Evangile de la Messe. 19

Méditation. De l'avénement du Fils de Dieu, et comme Sauveur et comme Juge. 20

Pratiques de piété. 23

Le second Dimanche de l'Avent. 25

L'Histoire du second Dimanche de l'Avent. ib.

L'Epître de la Messe. 34

Réflexion sur l'Epître. 35

L'Evangile de la Messe. 36

Méditation. De la vie molle. 37

Pratiques de piété. 41

Le troisieme Dimanche de l'Avent. 42

L'Histoire du troisieme Dimanche de l'Avent. ib.

L'Epître de la Messe. 52

Réflexions sur l'Epître. 53

L'Evangile de la Messe. 55

Méditation. Combien Jesus-Christ est peu connu, et combien il est peu aimé de ceux même qui le connoissent. 56

Pratiques de piété. 59

Le quatrieme Dimanche de l'Avent. 61

L'Histoire du quatrieme Dimanche de l'Avent. ib.

L'Epître de la Messe. 70
Réflexions sur l'Epître. 71
L'Evangile de la Messe. 72
Méditation. Du désir ardent que nous devons avoir de la venue du Sauveur. 73
Pratiques de piété. 76
Le Dimanche d'entre Noël et l'Epiphanie. 78
L'Histoire du Dimanche d'entre Noël et l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 89
Réflexions sur l'Epître. 90
L'Evangile de la Messe. 91
Méditation. De la volonté que Dieu a de sauver tous les hommes. 92
Pratiques de piété. 97
Le second Dimanche d'après l'Epiphanie. 98
L'Histoire du second Dimanche d'après l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 107
Réflexions sur l'Epître. 108
L'Evangile de la Messe. 110
Méditation. Du bonheur de ceux pour qui la sainte Vierge s'intéresse. 111
Pratiques de piété. 114
Le troisieme Dimanche après l'Epiphanie. 116
L'Histoire du troisieme Dimanche après l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 125
Réflexions sur l'Epître. 126
L'Evangile de la Messe. 127
Méditation. De la confiance en Dieu. 128
Pratiques de piété. 132
Le quatrieme Dimanche après l'Epiphanie. 133
L'Histoire du quatrieme Dimanche après l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 141
Réflexions sur l'Epître. 142

AVERTISSEMENT.

IL eût manqué, ce semble quelque chose aux Exercices de piété pour tous les jours de l'année, si les Dimanches, si les jours du Carême, et les Fêtes Mobiles de l'année, qui ne peuvent point être fixées à un jour du mois, n'eusseut point trouvé place dans cet Ouvrage. C'est donc pour le rendre complet, et pour déférer en même-temps aux desirs du Public, qu'on donne ces cinq derniers volumes, dans lesquels on a gardé le même ordre et la même méthode que dans les précédens. On donne l'histoire de l'Office du jour et du Mystere. L'Epître est suivie de quelques Réflexions, et on y trouve chaque jour une Méditation et quelques Pratiques de piété sur l'Evangile. On doit aux saints Peres, à l'Histoire Ecclésiastique, aux lumieres des plus savans Commentateurs et des plus habiles Interpretes, tout ce qu'on trouvera ici de singulier et de plus instructif. La Vie de JESUS-CHRIST,

par le Pere de Montereul ; les Réflexions morales, avec des Notes sur le Nouveau Testament, publiées depuis peu, et imprimées à Paris, chez le Conte et Montalant ; le Commentaire littéral sur le nouveau et l'ancien Testament, et l'Histoire des Fêtes Mobiles, nous ont aussi fourni plusieurs choses curieuses et intéressantes, propres à nourrir la piété, et à instruire le Public.

L'Evangile de la Messe. 143
Méditation. Du manque de confiance et de foi. 144
Pratiques de piété. 148
Le cinquieme Dimanche après l'Epiphanie. 149
L'Histoire du cinquieme Dimanche après l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 157
Réflexions sur l'Epître. 158
L'Evangile de la Messe. 160
Méditation. De la fausse vertu. 161
Pratiques de piété. 164
Le sixieme Dimanche après l'Epiphanie. 165
L'Histoire du sixieme Dimanche après l'Epiphanie. ib.
L'Epître de la Messe. 172
Réflexions sur l'Epître. 174
L'Evangile de la Messe. 175
Méditation. De la méditation de la mort. 176
Pratiques de piété. 179
Le Dimanche de la Septuagésime. 180
L'Histoire du Dimanche de la Septuagésime. ib.
L'Epître de la Messe. 192
Réflexions sur l'Epître. 193
L'Evangile de la Messe. 195
Méditation. Des divertissemens du Carnaval. 197
Pratiques de piété. 200
Le Dimanche de la Sexagésime. 201
L'Histoire du Dimanche de la Sexagésime. ib.
L'Epître de la Messe. 211
Réflexions sur l'Epître. 214
L'Evangile de la Messe. 216
Méditation. Des obstacles qui empêchent la grace de produire ses fruits. 218
Pratiques de piété. 221
Le Dimanche de la Quinquagésime. 222
L'Histoire du Dimanche de la Quinquagésime. ib.

L'Epître de la Messe. 231
Réflexions sur l'Epître. 233
L'Evangile de la Messe. 235
Méditation. Que les pécheurs crucifient de nouveau Jesus-Christ dans leur personne. 236
Pratiques de piété. 239
Le Mercredi des Cendres. 240
L'Histoire du Mercredi des Cendres. ib.
L'Epître de la Messe. 254
Réflexions sur l'Epître. 255
L'Evangile de la Messe. 257
Méditation. Sur la cérémonie des Cendres. 258
Pratiques de Piété. 262
Le Jeudi d'après le jour des Cendres. 263
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 273
Réflexions sur l'Epître. 274
L'Evangile de la Messe. 276
Méditation. De la foi vive. 277
Pratiques de piété. 280
Le Vendredi d'après le jour des Cendres. 281
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 293
Réflexions sur l'Epître. 294
L'Evangile de la Messe. 297
Méditation. De l'amour que nous devons avoir pour nos ennemis. 298
Pratiques de piété. 302
Le premier Samedi du Carême. 303
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 314
Réflexions sur l'Epître. 315
L'Evangile de la Messe. 318
Méditation. Des persécutions et des tempêtes qui ont agité l'Eglise dans tous les siecles. 319
Pratiques de piété. 323

Le premier Dimanche du Carême. 325
L'Histoire du premier Dimanche du Carême. ib.
L'Epître de la Messe. 337
Réflexions sur l'Epître. 338
L'Evangile de la Messe. 340
Méditation. Des Tentations. 341
Pratiques de piété. 345
Le Lundi de la premiere Semaine de Carême. 346
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 352
Réflexions sur l'Epître. 354
L'Evangile de la Messe. 356
Méditation. Du Jugement universel. 357
Pratiques de piété. 361
Le Mardi de la premiere Semaine de Carême. 363
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 369
Réflexions sur l'Epître. 371
L'Evangile de la Messe. 372
Méditation. Du respect dans les Eglises. 373
Pratiques de piété. 377
Le Mercredi de la premiere Semaine de Carême. 378
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 385
Réflexions sur l'Epître. 386
La seconde Epître. 388
Réflexions sur l'Epître. 389
L'Evangile de la Messe. 391
Méditation. De la rechûte 393
Pratiques de piété. 396
Le Jeudi de la premiere Semaine de Carême. 398
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 403
Réflexions sur l'Epître. 404
L'Evangile de la Messe. 406
Méditation. De la priere. 407

Pratiques de piété. 410
Le Vendredi de la premiere Semaine de Carême. 411
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 416
Réflexions sur l'Epître. 418
L'Evangile de la Messe. 420
Méditation. Qu'on ne doit compter que sur Dieu. 421
Pratiques de piété. 425
Le Samedi de la premiere Semaine de Carême. 426
L'Histoire de l'Office de ce jour. ib.
L'Epître de la Messe. 433
Réflexions sur l'Epître. 434
L'Evangile de la Messe. 436
Méditation. Que nous ne pouvons être heureux, même dès cette vie, qu'en étant avec Jesus-Christ. 437
Pratiques de piété. 440

Fin de la Table du Tome premier.

EXERCICES

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES DIMANCHES ET LES FÊTES MOBILES DE L'ANNÉE.

L'HISTOIRE DU DIMANCHE.

LE Dimanche est le premier jour de la semaine, que les Grecs et les Romains appelloient le jour du Soleil, *dies Solis*, depuis qu'ils eurent donné à chaque jour le nom d'une des sept Planetes; et que les Chrétiens ont toujours appellé par excellence le jour du Seigneur, *dies Dominica*, parce que c'est le jour auquel s'est accompli le grand mystère de notre redemption, par la triomphante Résurrection du Sauveur, arrivée le premier jour de la semaine : *in prima Sabbati*, c'est-à-dire, le premier jour après le Samedi. C'est pour cela que les Grecs appellent le Dimanche *Anasthasime*, qui signifie jour de la Résurrection; aussi chaque Dimanche en est l'octave continuelle. Comme ce grand Mystere est le plus

solide fondement de notre foi et de notre espérance, et la base, pour ainsi dire, de toute la Religion ; Dieu a voulu que tous les huits jours nous en renouvellassions la mémoire.

Saint Jean a remarqué que ce fut le huitieme jour après Pâque, que les Apôtres étoient assemblés pour la priere, lorsque le Sauveur se présenta à eux, et convainquit l'Apôtre incrédule de la vérité de sa Résurrection, en lui montrant ses plaies. Le Fils de Dieu voulut sans doute apprendre à ses Apôtres, par son exemple, avant que de les instruire par ses paroles, que ce premier jour de la semaine devoit être désormais un jour solemnel parmi les Chrétiens ; jour consacré au culte divin ; jour auquel il répandroit sur les Fideles assemblés, les trésors de ses miséricordes et ses plus signalées faveurs, s'ils étoient exacts à sanctifier ce jour, par les exercices de religion et singuliérement par la priere.

Il n'y a point de doute que le Sauveur après sa Résurrection, instruisant ses Apôtres sur tous les points de Religion, et formant son Eglise durant cet espace de temps qu'il fut encore visiblement avec eux sur la terre, il leur déclara que le Dimanche devoit succéder à la solemnité du Sabbat, comme la nouvelle loi succédoit à l'ancienne ; que les cérémonies légales étant abolies, il alloit renouveller toutes choses dans le nouveau système de religion, et que comme le septieme jour de la semaine avoit été fêté jusqu'alors par les Juifs, en mémoire de ce que Dieu se reposa le septieme jour après l'ouvrage de la création, il vouloit que désormais le premier jour de la semaine fût religieusement fêté par les Chrétiens, en mémoire de ce que le Sauveur du monde s'étoit reposé, pour ainsi dire, ce jour-là, après avoir accompli le grand ouvrage de la rédemption de tous les hommes.

On ne peut disconvenir que le nom de Di-

manche ou de jour Dominical, ne soit presque aussi ancien que l'Eglise, puisqu'il se trouve employé dans l'Apocalypse comme d'un usage déjà tout commun parmi les Fideles. Ce fut le jour du Dimanche, dit saint Jean, que le Seigneur me révéla les mysteres les plus cachés : *Fui in Spiritu in Dominicâ die.* Saint Paul passant par Troade en Phrygie pour aller à Jérusalem, ne manqua pas de se trouver le premier jour de la semaine, c'est-à-dire, le Dimanche, dans l'assemblée des Fideles. Il y prêcha, il y fit ses prieres, il y offrit le divin Sacrifice, et donna la communion à tous. Comme nous nous étions assemblés le premier jour de la semaine pour la fraction du pain, disent les Actes des Apôtres. *Unâ Sabbati cùm convenissemus ad frangendum panem.* Paul qui devoit partir le lendemain, entretint les Disciples, et poussa le discours jusqu'à minuit. *Erant lampades copiosæ, protraxitque sermonem usque in mediam noctem.* Personne n'ignore que par la fraction du pain, on entend toujours dans l'Ecriture la divine Eucharistie; et ce fut, en la donnant aux Pélerins d'Emmaüs, que le Sauveur se fit connoître à eux : *Cognoverunt eum in fractione panis.*

L'assemblée des Fideles en ce premier jour de la semaine, dans un lieu orné et éclairé par quantité de lampes, pour y assister aux divins mysteres, pour y communier, et pour y entendre la parole de Dieu, marque assez quels étoient dès-lors les pieux exercices de ces premiers Chrétiens, pour la célébration du saint jour du Dimanche.

Au jour du Dimanche, que vous appellez le jour du Soleil, dit saint Justin Martyr, qui vivoit dans le second siecle, tous ceux qui demeurent dans les villes ou à la campagne, s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres, ou les Livres des Prophetes, autant que le temps le permet : *Die solis urbanorum ac rusti-*

corum cœtus fiunt, ubi Apostolorum Prophetarumque litteræ, quoad fieri potest, perleguntur. Le lecteur ayant fini, le Prêtre ou l'Evêque qui préside prend la parole, et fait une exhortation pour animer les assistans à pratiquer ce qu'ils ont entendu : *Verba facit adhortatoria ad imitationem.* Nous nous levons ensuite pour prier tous ensemble. La priere finie, on offre le pain, le vin et l'eau : *Quibus finitis profertur panis, vinum et aqua.* Après la consécration, le Prêtre donne la communion à ceux qui sont présens ; et les Diacres portent à ceux qui n'ont pas pu y assister, la divine Eucharistie. *Indè consecrata distribuuntur singulis, et absentibus mittuntur per Diaconos.* Enfin, avant que de se séparer, ajoute le même Pere, ceux qui ont de quoi, contribuent selon leur volonté au soulagement des pauvres, et à la délivrance des prisonniers. *Ditiores, si libeat, pro sua quisque voluntate conferunt pupillis, viduis, vinctis, peregrinis.* Telle étoit la célébration du saint jour du Dimanche dès ces premiers jours de l'Eglise : on se rendoit en foule de toutes parts à l'Eglise ; on y assistoit à la Messe, tous y communioient ; on y entendoit la prédication ; on y faisoit de grandes charités ; on y passoit le jour à la lecture des livres de piété, et à la priere. La loi de sanctifier ainsi le Dimanche n'a pas vieilli, le précepte est encore dans toute sa vigueur. Les Chrétiens de nos jours sanctifient-ils ainsi le Dimanche ?

Mes Freres, écrivoit saint Ignace Martyr, Disciple des Apôtres, aux Magnésiens, vous n'êtes plus obligés d'observer le jour du Sabbat ; mais vous êtes indispensablement obligés d'observer et de sanctifier par les actes de religion les plus parfaits, le saint jour du Dimanche. Saint Dénis de Corinthe, saint Clément d'Alexandrie, Tertulien, saint Cyprien, et les autres saints Peres de l'Eglise primitive, sont tous autant de

témoins de cette tradition Apostolique, et de la religieuse observation, de la ferveur, du zele, de la tendre dévotion, avec lesquels le Dimanche étoit sanctifié et célébré par les Fideles.

La sanctification du Dimanche étoit si religieusement observée par les premiers Fideles, qu'elle sembloit faire leur caractere dans l'esprit des païens; aussi les Magistrats demandoient-ils souvent aux Chrétiens, s'ils s'étoient trouvés à l'Eglise le Dimanche? comme si toute la Religion chrétienne eût été enfermée dans ce seul acte de religion. Oui, je suis chrétienne, s'écrioit la généreuse Thélica; et c'est parce que je suis chrétienne que j'ai observé le saint jour du Dimanche, que je me suis trouvée dans l'assemblée des enfans de Dieu, que j'ai assisté à la célébration de nos divins Mysteres: *In collecta fui, et Dominicum cum fratribus celebravi, quia christiana sum.* Nous ne craignons point de célébrer le saint jour du Dimanche, parce qu'on ne peut s'en dispenser sans pécher. *Securi Dominicum celebravimus, quia non potest Dominicum intermitti.* La loi de Dieu l'ordonne, et cette même loi nous apprend comme nous devons l'observer: *Lex sic jubet, lex sic docet.* Et, nous en dût-il coûter la vie, nous observerons, nous sanctifierons ce saint jour. Ignorez-vous, Seigneur, disoit Félix au Proconsul Anulin, que c'est dans la célébration des sacrés Mysteres, et dans la religieuse observation du Dimanche, que le Chrétien fait une profession solemnelle de sa religion, et que cette religieuse observation est une preuve éclatante de la foi des Fideles? *An nescis in Dominico Christianum, et in Christiano Dominicum constitutum?* Je ne te demande pas si tu es Chrétien, disoit ce Juge au saint Martyr; mais si tu as observé le Dimanche? En bonne foi, la maniere si irréligieuse, on peut même dire, si scandaleuse, dont la plupart des Chrétiens observent aujourd'hui ce saint

jour, pourroit-elle être une preuve de la pureté de leur foi, et de la sainteté de leur conduite ?

Théophile d'Alexandrie marque la solemnité avec laquelle on est obligé de célébrer ce saint jour. *Et consuetudo*, dit-il, *et officii ratio postulat ut diem Dominicum honoremus, eumque festum habeamus.* La loi, l'usage, la solemnité de l'office du jour, tout demande que nous honorions le Dimanche comme le jour du Seigneur, et que nous le célébrions comme une fête solemnelle : C'est le même esprit qui a fait dire au sixieme Concile de Paris, en 829, que ce jour est plus solemnel, et plus vénérable que tous les autres : *Hunc diem cæteris diebus celebriorem, et venerabiliorem.* Aussi une des premieres loix que publia l'Empereur Constantin après sa conversion, fut d'ordonner que le Dimanche seroit célébré par tout l'Empire Romain avec une ponctualité, et une célébrité singuliere; déchargeant tous les soldats chrétiens ce jour-là, de toutes fonctions militaires; ordonnant même par un second Edit, que les soldats païens sortissent en plaine campagne ce jour-là, pour faire tous ensemble au seul vrai Dieu, la priere qui leur étoit marquée, voulant que le Dimanche fût révéré et religieusement observé par tous les peuples qui lui étoient soumis : *Cunctis sub Imperio Romano degentibus præcepit ut Dominico die feriarentur.* Le pieux Empereur crut que la loi du Prince, par la crainte du châtiment corporel serviroit à faire garder, avec encore plus d'exactitude, la loi de Dieu sur l'observation du Dimanche.

A la vérité, la solemnité du saint jour du Dimanche a toujours été regardée comme un devoir de religion des plus essentiels, comme une loi sacrée, respectable à tous les Fideles. Dieu, souverain Maître, pouvoit exiger que tous les jours de la semaine fussent uniquement consacrés au culte divin : il ne s'est réservé qu'un seul jour ;

mais il veut que tout ce jour se passe à son service. Non-seulement toute œuvre servile est interdite sous peine de péché ; mais il veut encore que tout ce jour soit sanctifié par les exercices de religion, et par la pratique des bonnes œuvres. Saint Théodore de Cantorbéry dit qu'au jour du Dimanche, on ne se mettoit point en mer, on ne montoit point à cheval, on n'écrivoit point pour le public, on ne voituroit point, si ce n'est pour mener à l'Eglise ceux qui ne pouvoient y aller à pied, on ne cuisoit point le pain, et on ne faisoit point de voyage. L'obligation de chommer le Dimanche est aussi ancienne que la subrogation de sa fête à celle du Sabbat. Durant fort longtemps, la solemnité du Dimanche, et par conséquent la cessation de toute œuvre servile, commençoit depuis les Vêpres du Dimanche, à l'exemple des Juifs, à qui Dieu avoit ordonné d'observer le Sabbat, depuis le soir de la veille jusqu'au soir du lendemain. *A Vespere usque ad Vesperam celebrabitis Sabbata vestra.* Jamais les Juifs n'ont paru si exacts à observer ce Commandement envers le Sabbat, que l'ont été les Chrétiens envers le saint jour du Dimanche : *Dies Dominica à Vespera usque in Vesperam servetur*, dit le Concile de Francfort, en 794. Dès les Vêpres du Samedi, qui sont les premieres Vêpres du Dimanche, toute plaidoirie, et toute œuvre servile cessoit. Les Magistrats de Police, conformément aux saint Canons, et aux Ordonnances des Princes, étoient si attentifs à faire observer cette loi, qu'au dernier coup de Vêpres du Samedi, on voyoit fermer toutes les boutiques. L'Office du Dimanche, commençant par Vêpres, continuoit alors par celui de la nuit que l'on passoit souvent toute entiere dans l'Eglise ; c'est ainsi que l'on satisfaisoit à la sanctification du Dimanche, jusqu'à ce que, cessant de veiller la nuit, et l'Eglise, pour de bonnes raisons, interdisant les assemblées noc-

turnes, a transporté la fête du Dimanche, au jour civil qui est d'un minuit à l'autre ; elle a pourtant conservé toujours l'ancien usage dans l'Office divin, qui commence toujours par les premieres Vêpres, qui sont toujours la partie la plus solemnelle de l'Office, lequel finit par les Vêpres et les Complies du lendemain.

Ce n'est pas dans la seule cessation des œuvres serviles que l'Eglise fait consister la célébration du Dimanche ; elle nous oblige à sanctifier ce jour privilégié, par les plus saints exercices de religion, et par la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes. L'observation de la Loi ne se réduit pas toute à entendre la sainte Messe. Peu de Fideles anciennement qui ne participassent par la communion, ce jour-là, aux sacrés Mysteres ! nul ne se dispensoit d'entendre la parole de Dieu. La priere, la lecture des livres de piété, la méditation, les bonnes œuvres, sont les seules occupations qui conviennent au saint jour du Dimanche. C'est encore pour marquer la solemnité de ce jour, et pour le distinguer de tous les autres de l'année, que l'Eglise a ordonné qu'on ne jeûneroit point ce jour-là, et qu'on suspendroit même les autres exercices extérieurs de la pénitence. Comme le Dimanche est la mémoire et l'octave continuelle du jour de la Résurrection, l'Eglise ne veut pas que rien trouble la joie de ce Mystere. L'usage de prier debout le jour de Pâques et tout le temps Pascal, est mystérieux. L'Eglise voulant nous faire entendre par cette posture, qu'étant ressuscités avec Jesus-Christ, nous ne devons plus tenir à la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (a) Et c'est encore l'usage que garde l'Eglise le Dimanche en priant debout, singulierement, en disant l'*Angelus*, et les Antiennes de la sainte Vierge qu'on dit après Complies.

(a) *Coloss.* 3.

Quel fond de réflexions ne fournit point tout ce qu'on vient de dire de l'institution, de la solemnité, de la sainteté du Dimanche ? Le célebre-t-on aujourd'hui dans le même esprit de religion, avec les mêmes sentimens de piété, avec la même vénération, la même exactitude ? Le sanctifie-t-on par des exercices de dévotion, et par la priere ? Hélas ! peu de jours, ce semble, plus profanés ! Combien de gens n'emploient le Dimanche qu'à des occupations, qu'à des divertissemens, qu'à des exercices profanes ? Pourvu qu'on ait assisté rapidement, et plutôt en païen qu'en Chrétien, au redoutable sacrifice de l'Autel, on croit d'avoir suffisamment satisfait à l'étroite obligation de sanctifier le Dimanche. Une Messe entendue sans dévotion, sans respect, on pourroit dire, sans sentiment de religion, tient lieu à bien des gens, de toutes les pratiques de piété enjointes indispensablement à tous les Fideles. S'il y a une partie de plaisir, une partie de campagne, un repas somptueux à donner, en un mot, tout ce qu'il y a de moins chrétien, pour ne pas dire de plus païen, est renvoyé au saint jour du Dimanche. Peut-on, en bonne foi, l'appeller aujourd'hui le jour du Seigneur ? Hélas ! le Seigneur n'y a presque plus de part. N'auroit-on pas plus de sujet de l'appeler le jour de l'homme ? puisque c'est le jour de débauche, de jeu, de divertissemens ; puisqu'il n'est employé qu'à ce qui favorise et nourrit l'amour propre, le penchant, les passions de l'homme : et l'on s'étonne après cela, si le Seigneur est irrité, si le Ciel n'exauce plus nos vœux, si la corruption du cœur et l'erreur de l'esprit inondent presque par-tout ! on s'étonne si la foi s'éteint, si le nombre des Elus est si petit, s'il se trouve par-tout si peu de vrais Fideles ! On peut dire que la profanation du saint jour du Dimanche est la source de tous ces malheurs.

Quoique tous les Dimanches de l'année soient

solemnels, l'Eglise les distingue en deux classes : ceux de la premiere classe, dont la célébrité et l'office ne s'omettent jamais, sont le premier Dimanche de l'Avent, le premier Dimanche du Carême, le Dimanche de la Passion, celui des Rameaux, celui de Pâques, le Dimanche suivant, qu'on appelle de *Quasimodo*, la Pentecôte et le Dimanche de la Trinité. Ceux de la deuxieme classe, qui ne cedent leur office et leur solemnité qu'à la fête du Patron, du Titulaire d'une Eglise, ou de sa Dédicace, sont, le second, le troisieme et le quatrieme Dimanche de l'Avent et du Carême ; ceux de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime ; qui sont tous des Dimanches privilégiés : les autres Dimanches sont tous d'une solemnité ordinaire.

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

LE premier Dimanche de l'Avent est le premier jour de l'année Ecclésiastique ; et le commencement de ce temps privilégié qui précede la fête de Noël, et qui, selon l'intention de l'Eglise, n'est qu'une préparation à cette grande Fête. Quelques-uns ont cru que l'Avent étoit d'institution Apostolique : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas moins ancien dans l'Eglise que la fête de Noël. Dès qu'on a célébré le jour de la naissance du Sauveur, l'Eglise a exhorté les Fideles à se préparer à la célébration de cet heureux jour ; et elle leur en a donné l'exemple, et par les prieres qu'elle a multipliées en ce saint temps, et par les exercices de la pénitence qu'elle a inspirés aux Fideles.

Comme l'Avent n'est autre chose dans l'usage

de l'Eglise qu'un temps prescrit avant la fête de Noël, pour se préparer, par la priere, par le jeûne et par les exercices de piété, à célébrer et à se rendre favorable l'avénement, c'est-à-dire, la venue de Jesus-Christ, qui est marquée par le mot d'*Adventus* : il n'est point de pratiques de pénitence et de dévotion que les Fideles ne missent en usage durant ce saint temps. Saint Perpet, Evêque de Tours, qui vivoit vers le milieu du cinquieme siecle, voyant que la ferveur de ces Diocésains se ralentissoit tous les jours dans les pieux exercices de ce saint temps ; et sur-tout qu'on s'étoit beaucoup relâché dans le jeûne, ordonna qu'on jeûneroit du moins trois jours la semaine durant tout l'Avent, qui étoit alors de six semaines, comme le Carême. Le premier Concile de Mâcon l'an 581, ordonna la même chose ; et il ajoûta qu'on y célébreroit la Messe et l'Office divin selon l'ordre et la regle qu'on observe en Carême : *Ut à feriâ sancti Martini usque ad natale Domini, secunda, quarta, et sexta Sabbati jejunetur, et quadragesimali ordine sacrificia debeant celebrari.*

Ce Canon du Concile de Mâcon, qui ordonne de célébrer la Messe durant l'Avent comme en Carême, nous fait assez connoître que l'Avent a toujours été regardé comme le Carême de Noël ; c'est-à-dire que, comme le Carême de quarante jours avoit été institué dans l'Eglise, pour servir de préparation à la fête de Pâque, de même l'Avent fut établi pour nous disposer à la célébration de celle de Noël. Les jeûnes de l'Avent répondoient assez à ceux du Carême, dans les Eglises où l'on jeûnoit tous les jours depuis le lendemain de la fête de saint Martin ; et c'est ce qui donna occasion aux réjouissances qu'on a faites en cette Fête, ainsi qu'on fait la veille du Carême, parce qu'il étoit permis en ce jour de manger de la chair, et que ce n'étoit que le lendemain qu'on commençoit l'abstinence et le jeûne. Dans quelques Eglises,

l'Avent commençoit au mois de Septembre ; mais, comme l'on ne jeûnoit que trois fois la semaine, on y trouvoit toujours quarante jours de jeûne jusqu'à Noël. Le second Concile de Tours en 567, obligeoit tous les Religieux à jeûner seulement trois jours de la semaine, pendant les mois de Septembre, d'Octobre et de Novembre ; mais pour le mois de Décembre, ils devoient le jeûner tout entier jusqu'à Noël : *de Decembri usque ad natale Domini, omni die jejunent.* Tout cela fait assez voir que le temps de l'Avent n'a pas été d'un nombre de jours égal par-tout ; il a été plus long ou plus court ; plus suivi ou plus interrompu, en des temps et des lieux différents : on trouve cette différence de temps et d'usage dans les anciens Sacramentaires : cette pratique, d'observer un Avent de quarante jours ou de six semaines, subsistoit encore au treizieme siecle, au moins dans quelques Eglises, et parmi les Moines ; et depuis que l'Eglise a réduit le temps de l'Avent à quatre semaines, l'abstinence et le jeûne sont une regle indispensable dans plusieurs Ordres Religieux.

Les Capitulaires de Charlemagne font l'Avent de quarante jours ; aussi lui donnent-ils le nom de Carême : *Legitima jejunia, quadraginta dies ante nativitatem Domini.* Cet endroit des Capitulaires n'attribue qu'à la coutume ces pieux exercices de l'Avent ; mais il ne laisse pas de déclarer que c'est un temps de priere, de jeûne, de pénitence : *Quamquàm enim nonnulla ex his jejuniis canonicâ priventur authoritate ; nobis tamen omnibus simul propter consuetudinem plebis, et parentum nostrorum morem, hæc observare convenit.* Et quoique tous les jours de l'année, ajoutent-ils, doivent être des jours de priere et de pénitence, les jours de l'Avent doivent être singuliérement consacrés à ces saints exercices de Religion : *Et licèt omnibus diebus orare, et abstinere conveniat : his tamen temporibus amplius jejuniis et pœnitentiæ servire oportet.* Le

Bienheureux Pierre Damien donne encore à l'Avent le nom de Carême : *Initio illius quadragesimæ quæ nativitatem Domini ex institutione ecclesiastica præcedit.* Le Pape Nicolas I exposant aux Bulgares, qui étoient nouvellement convertis à la foi, les usages de l'Eglise Catholique, n'oublie pas le Carême de l'Avent, comme étant fort ancien dans l'Eglise Romaine : *Nec non jejunia ante natalis Domini solemnitatem, quæ jejunia sancta Romana Ecclesia suscepit antiquitùs.* Rodulphe, Doyen de Tongres, dit que l'Avent étoit de six semaines à Milan et à Rome, et qu'à Rome on le jeûnoit encore tout entier en son temps : *Apud Romanos etiam in adventu Domini jejunium agitur.* Le Pape Boniface VIII déclare, dans la Bulle de la canonisation de saint Louis, que ce grand Prince passoit les quarante jours avant la Fête de Noël en jeûnes et en prieres : *Quadraginta dies festum nativitatis Domini præcedentes, in jejuniis et orationibus exigebat.* Saint Charles ne faisoit que renouveller les anciens canons de l'Eglise, quand il vouloit qu'on exhortât vivement tous les Fideles à communier du moins tous les Dimanches de l'Avent, ordonnant aux Curés de porter leur Paroissiens à observer religieusement l'ancien statut du Pape Sylvestre, qui dit : que ceux qui ne communient pas fort souvent, communient au moins tous les Dimanches de l'Avent et du Carême : ces paroles sont remarquables : *Ut qui sæpiùs non communicant, singulis saltem Dominicis diebus in quadragesimâ Corpus Domini sumant, ac prætereà diebus Dominicis Adventûs.*

Saint Charles adressa encore à ses Diocésains une lettre Pastorale en langue vulgaire, où il leur enseigne que si l'Avent étoit de six semaines dans l'Eglise de Milan, c'étoit pour se préparer à recevoir le Fils de Dieu, qui du sein de son Pere vient sur la terre pour converser avec nous : il falloit donc tous les jours de l'Avent dérober

quelques temps aux autres occupations, pour méditer en secret, qui est celui qui vient ; d'où il vient ; comment il vient ; quels sont les hommes pour qui il vient ; enfin quels sont les motifs, et quel doit être le fruit de sa venue ? Il ajouta qu'il falloit se préparer à le recevoir, en désirant sa venue aussi ardemment que les Prophetes et les Justes de l'ancien Testament l'ont desirée ; et en se purifiant par la confession, par les jeûnes, et par la communion sacramentelle. Il leur apprend qu'on avoit autrefois jeûné tout l'Avent, comme si tout ce temps n'eût été que la veille de Noël ; l'excellence, la sainteté, la célébrité de cette fête demandant bien, dit-il, une aussi grande préparation, et une aussi longue veille : il les exhorte à jeûner quelques jours de la semaine durant l'Avent, ou plusieurs jours chacun selon sa dévotion ; et à répandre plus abondamment les charités, et les aumônes sur les pauvres, en ce temps, dit-il, où la charité du Pere Eternel nous donna et nous donne encore tous les ans son propre Fils, comme un trésor infini de tous les biens, comme une source de graces et de miséricordes ; qu'il falloit être plus appliqué que jamais aux bonnes œuvres, et à la lecture des livres de piété ; enfin qu'il falloit se disposer de telle maniere à ce premier avénement du Fils de Dieu, que nous puissions attendre son second avénement, non-seulement sans craindre, mais avec cette confiance et cette joie qui accompagnent toujours la bonne conscience. Jusqu'ici est le précis de cette admirable instruction de saint Charles, qui, instruisant les peuples, autant par son exemple que par ses paroles, avoit obligé tous les Ecclésiastiques de sa maison de faire du moins maigre durant tout l'Avent, selon l'ancien usage des gens d'Eglise, disent les Actes de l'Eglise de Milan : *Per Adventum autem secundùm antiquam Ecclesiasticorum hominum consuetudinem cibis quadragesimalibus utantur.*

On a été de tout temps si persuadé, que l'Avent étoit un temps de pénitence, de priere, de recueillement, que les Evêques de France prirent la liberté de représenter au Roi Charles le Chauve en 846, qu'il ne convenoit point aux Evêques de se trouver à la Cour, ni durant le saint temps de l'Avent, ni durant le Carême, sous quelque prétexte que ce fût, et qu'ils prioient sa Majesté de leur permettre de se retirer dans leurs Dioceses, pour instruire les peuples et les préparer à la Fête de Pâque, et à celle de Noël. *Maximè in sacratissimis temporibus, Quadragesimæ scilicet et Adventûs.* Voilà quelle a été de tout temps l'idée qu'on a eue dans l'Eglise, du saint tẽmps de l'Avent, qu'on a toujours mis presque de pair avec le saint temps du Carême. Que si tous les Dimanches de l'année, comme on a dit, doivent être sanctifiés avec tant de Religion, dans quels exercices de dévotion, et avec quelle sainteté ne doit-on point sanctifier tous les Dimanches de l'Avent, si privilégiés sur tous les autres de l'Année! L'Office commençoit anciennement par cet Invitatoire : *Ecce venit Rex, occurramus obviàm salvatori nostro :* Voici notre Roi qui vient, allons au-devant de notre Sauveur. On disoit ailleurs, comme on le dit encore aujourd'hui : *Regem venturum Dominum, venite, adoremus :* Venez mes Freres, adorons notre divin Seigneur, notre souverain Roi, qui doit venir dans peu de jours! En quelques Eglises, comme à Auxerre, on disoit pour Invitatoire : *Ecce lux vera :* Voilà que la vraie lumiere vient ; et pendant ce temps, un enfant venoit de derriere l'Autel jusqu'au siege des Chantres avec un cierge allumé. A Marseille pendant l'Avent, après Matines, avant que de commencer Laudes, on interrompoit quelque temps l'Office pour soupirer après l'Avénement du Sauveur, et l'attente du salut : tout le chœur se mettoit alors à genoux ; on chantoit solemnellement :

Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ : Envoyez, Seigneur, le divin Agneau Maître de toute la terre ! ce qui étoit continué jusqu'à la veille de Noël. C'est ainsi que de tout temps on n'a rien oublié pour ranimer, durant l'Avent, et la religion et la dévotion des Fideles.

C'est pour nous y exciter que l'Eglise propose tout à la fois en ce jour les deux Avénements de Jesus-Christ, comme le double objet de la dévotion, dont elle veut que nous soyons occupés pendant tout ce saint temps ; persuadée que si nous savons profiter du premier, le second ne sauroit manquer de nous être favorable. L'Evangile de ce jour est de ce second Avénement ; et l'Epître est une vive exhortation à sortir du sommeil léthargique où nous vivons, et à profiter de ces jours de salut, pour ne nous rendre pas inutile le premier Avénement du Sauveur que nous devons célébrer le jour de sa naissance.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

EXCITA, quæsumus, Domine, potentiam tuam et veni : ut ab imminentibus peccatorum nostrorum periculis, te mereamur protegente eripi, te liberante salvari. Qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritûs Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

SEIGNEUR, faites paroître votre puissance, et venez ; afin que par le secours et la protection de votre grace, nous soyons délivrés, et sauvés des périls pressans où nos péchés nous engagent. C'est ce que nous vous demandons, Seigneur, qui étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Pere en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siecles. Ainsi soit-il.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 13.

FRATRES : scientes quia hora est jam nos de somno surgere ; nunc

MES FRERES : nous sa-
vons qu'il est temps
nous réveiller, et de sorti

enim propior est nostra salus, quàm cùm credidimus. Nox præcessit; dies autem appropinquavit. Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis. Sicut in die honestè ambulemus; non in commessationibus et inebrietatibus, non in cubilibus, et impudicitiis, non in contentione, et æmulatione; sed induimini Dominum Jesum Christum.

l'assoupissement où nous sommes, parce que le salut est plus près que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit a duré jusqu'ici; le jour va paroître: laissons donc là les œuvres de ténebres, et revêtons-nous des armes de lumiere. Marchons avec bienséance, comme on le fait pendant le jour; loin de la débauche et de l'ivrognerie, des sales plaisirs, et des impudicités, des dissentions, et des jalousies; mais revêtez-vous de Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul, après avoir expliqué aux Corinthiens dans cette admirable lettre les principaux devoirs de la vie chrétienne et leur avoir donné les plus salutaires instructions, voulant les porter à la pratique de la vertu, leur apporte pour motifs, l'approche de la mort, la briéveté de cette vie que la plupart passent dans un triste assoupissement. Il les exhorte à en sortir; parce que l'heure presse, et que le moment décisif de notre salut n'est pas fort éloigné.

RÉFLEXIONS.

La nuit a duré jusqu'ici; le jour va paroître. La nuit est bien longue, quand elle dure toute la vie; et il est bien triste de ne s'éveiller qu'à la mort. Voilà cependant le sort déplorable de bien des gens. Tout le temps de la vie, c'est-à-dire, ce nombre de jours déterminé, qui ne nous avoit été accordé que pour travailler pour le Ciel, se passe dans un léthargique assoupissement en fait de salut. La vie de la plupart des hommes n'est presque qu'un profond sommeil, durant lequel l'ame se repait de mille songes chimériques. Vastes projets d'ambition; fantômes séduisans des plaisirs vains; mais funestes triomphes de toutes les passions; plan magnifique de fortune! voilà les songes, qui ne

laissent pas de fatiguer, mais qui plaisent. Presque toute la vie se passe en songes. On se croit puissant, on se croit heureux, on se flatte d'être riche : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum.* Mais l'assoupissement n'est pas éternel. La mort éveille. On ne voit le jour, que quand on va le perdre ; et l'on se trouve les mains vuides, lorsqu'on s'imaginoit d'être plus puissant. Grands du monde, heureux du siecle, femmes mondaines ! quelle surprise ! quelle frayeur ! quand vous vous éveillerez à l'heure de la mort ; et quand le souverain Juge vous dira : *Hora est jam de somno surgere.* Il est temps de sortir de cet assoupissement, de ce sommeil, de cette léthargie. On s'éveille alors : la foi, la raison, la conscience, tout rentre dans ses droits. On est raisonnable, on est chrétien, on pense juste, on ne voit plus rien dans un faux jour : bon Dieu ! que le lit de la mort est un beau point de vue, d'où la vanité de tout ce qui est créé, de tout ce qui éblouit et qui passe, paroît dans tout son jour ! Dans le lit de la mort, les plus grands Princes, les plus puissans Seigneurs, ceux qui occupent les premieres places se trouvent de niveau avec le plus vil esclave ; et dans le tombeau que reste-t-il de ces magnifiques Palais, de ces superbes équipages, de ces trésors accumulés de toutes mains ? que reste-t-il de ces plaisirs si recherchés, de ces fêtes si éclatantes, de ces riches parures, de ces airs si mondains et si enjoués ? qu'il est affreux, qu'il est désespérant de ne découvrir, que draps mortuaires, que cendres, que tombeau, qu'éternité malheureuse, au moment qu'on s'éveille ! Le salut est proche ; c'est-à-dire, que le moment décisif du salut éternel arrive : l'Epoux heurte à la porte ; le Pere de famille vient faire rendre compte, de la recette des talens confiés et enfouis, de ce nombre de jours, d'heures et d'années presque perdues : *Le salut est proche :* hélas ! il ne fut jamais, ce salut éternel, plus éloi-

gné de bien des gens ! Profitons du conseil de l'Apôtre ! Voici le vrai temps de nous réveiller, et de sortir de l'assoupissement où nous sommes. L'Eglise nous propose ces mêmes paroles au commencement de l'Avent, pour reveiller en nous l'esprit de piété, à l'approche de cette grande fête qu'on peut appeller la fête de notre salut. Il y a long-temps que Jesus-Christ est né ; et cependant on nous le représente encore chaque année comme naissant ; et, au temps qui précede la solemnité de sa naissance, on nous dit que notre salut est proche : et le même Apôtre nous apprend dans quelles dispositions nous devons être, pour que ce divin Sauveur naissant soit notre salut. *Abjiciamus opera tenebrarum.* Laissons-là les œuvres de ténebres qui sont les œuvres de péché. Revêtons-nous de Jesus-Christ, copions en nous ce divin modele, en exprimant en nous la pureté, l'innocence, la douceur, l'humilité, la simplicité, la charité, la mortification, la modestie, le désintéressement, et les autres vertus de Jesus-Christ. On ne craint point le second avénement du Sauveur, quand le premier nous a été si favorable. Heureux qui reçoit Jesus-Christ naissant, non seulement revêtu de ses livrées, mais revêtu même de Jesus-Christ. *Induimini Dominum Jesum-Christum.*

L'ÉVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Luc. Chap. 21.

IN illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis : erunt signa in sole, et luna, et stellis : et in terris pressura gentium præ confusione sonitûs maris, et fluctuum : arescentibus hominibus præ timore, et expectatione, quæ supervenient universo orbi. Nam virtutes cœlorum

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : il y aura des phénomenes prodigieux dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles ; et sur la terre la consternation sera parmi les peuples, dans le trouble que causera le bruit de la mer, et des flots : de sorte que les hommes viendront à sécher dans la crainte et dans l'attente

movebuntur : et tunc videbunt Filium Hominis venientem in nub cum potestate magna et majestate. His autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra. Et dixit illis similitudinem : Videte ficulneam, et omnes arbores : cùm producunt jam ex se fructum, scitis quoniam propè est æstas. Ita et vos cùm videritis hæc fieri, scitote quoniam propè est regnum Dei. Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant. Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt.

de ce qui doit accabler tout l'univers ; car les vertus celestes seront en désordre. Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nuée, avec une grande puissance, et dans une grande majesté. Or, quand ces choses commenceront à s'exécuter, ouvrez les yeux et levez la tête, parce que votre délivrance approche. Il leur fit aussi une comparaison : voyez le figuier, et tous les arbres ; quand ils commencent à bourgeonner, vous jugez que l'été est proche ; de même lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le Royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout ne s'accomplisse. Le Ciel et la terre passeront ; mais pour mes paroles elles ne passeront point.

MÉDITATION.

De l'avénement du Fils de Dieu, et comme Sauveur, et comme Juge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle sagesse, et par quel motif l'Eglise nous propose en ce jour le double Avénement du Fils de Dieu ; l'un en qualité de Juge souverain de tous les hommes, à la fin des temps ; l'autre en qualité de Sauveur de tous les hommes, au jour de sa naissance. Comme de ces deux avénemens dépend notre sort éternel, et toute l'économie du salut, la sagesse de Dieu les a rendus, pour ainsi dire, à notre égard, dépendans mutuellement l'un de l'autre. La qualité de Sauveur doit nous mettre en état de regarder avec confiance celle de souverain Juge, et la qua-

lité de Juge sévere doit nous porter à mettre tout en œuvre pour nous rendre utile et fructueuse la douce qualité de Sauveur. C'est dans cet esprit que l'Eglise au premier jour de l'Avent, nous fait une description si effrayante du dernier Jugement, dans l'Evangile de la messe, en même temps qu'elle nous fait dans ses Offices l'image la plus touchante, et la plus consolante de la naissance du Sauveur ; pour nous faire comprendre, qu'autant que Jesus-Christ est aimable, doux, affable, et compatissant dans la crêche, autant sera-t-il terrible, sévere, inexorable, et effrayant, quand il paroîtra plein de puissance et de majesté sur la nue au dernier Jugement ; et pour nous faire voir combien il est juste que ceux-là soient rejetés de Jesus-Christ souverain Juge, qui n'auront pas daigné se préparer à recevoir dignement Jesus-Christ naissant comme Sauveur ; quel regret, quel dépit, quelle rage pour les réprouvés, de penser que ce Juge alors si terrible, si effrayant, si sévere, avoit daigné, pour l'amour d'eux, se faire enfant ! Que ce Jesus s'étoit montré tous les ans à eux, naissant dans une étable, dans l'état le plus pauvre, le plus humilié ! Avec quelle douceur, avec quelle bonté les Bergers, les Mages, et toutes sortes de gens en avoient été bien reçus. En effet, qu'y a-t-il dans cette naissance, qui n'invite, qui n'engage, qui ne gagne le cœur, qui ne charme ! Quel tort n'ont pas ceux qui n'auront pas daigné se préparer à le recevoir avec empressement, avec amour, et avec des sentimens de reconnoissance et de confiance ! et combien sera-t-il juste que la majesté de ce souverain Juge accable et perde, ceux que l'humilité et la pauvreté de sa crêche n'a pas gagnés !

SECOND POINT.

Considérez que les dispositions avec lesquelles nous devons recevoir le Sauveur naissant, se trou-

vent dans les circonstances de sa naissance. L'humilité ne descendit jamais si bas, la mortification n'alla jamais si loin, la douceur ne fut jamais si parfaite. C'est dans le temps que tout l'univers est en paix, c'est durant le silence le plus profond de la nuit, que le Sauveur est né. Quel recueillement, quel esprit d'oraison, mais quel amour, quelle foi, quelle dévotion, quelle tendresse dans la sainte Vierge, dans saint Joseph, qui le reçurent et l'adorerent les premiers, au moment de sa naissance! Quel empressement, quelle foi, quelle dévotion dans les Bergers! Ce sont ces vertus qu'on doit acquérir durant ce saint temps de l'Avent; c'est à quoi nous devons nous exercer, si nous voulons nous trouver dans les saintes dispositions où il faut être pour profiter de la célébrité du jour de sa naissance. C'est pour cela que l'Eglise nous dit aujourd'hui avec l'Apôtre, qu'il est temps de nous réveiller, et de sortir de notre assoupissement, parce que notre salut est proche; elle nous dit que l'Avent est un temps de retraite, de priere, de pénitence, que c'est un temps de sainteté. Elle nous met devant les yeux l'exemple des premiers Fideles qui passoient tout ce temps dans la pratique des plus grandes vertus; et celui de tant de saints Religieux, et de personnes pieuses, qui encore aujourd'hui sanctifient ces jours par la priere, et par la pénitence, et se rendent la naissance du Sauveur favorable, par le bon usage qu'ils font de ces saints jours. Enfin, c'est pour la même fin que l'Eglise nous parle du dernier Jugement; et, par les paroles de Jesus-Christ, nous en fait une peinture si effrayante, si terrible; afin que, si la douceur du Sauveur dans son premier avénement ne nous touche point, la rigueur de ce même Sauveur dans son second avénement, nous effraie et nous frappe. Qu'attendons-nous pour profiter de ces leçons si salutaires! Sera-ce trop tôt nous donner à Dieu, si nous commençons à présent! Peut-être,

voici le dernier Avent que nous verrons ! il est sûr qu'il sera le dernier pour un grand nombre de personnes, qui auront lu cette méditation, qui auront fait ces réflexions, qui auront senti les amoureuses, les pressantes sollicitations de la grace. Quel malheur pour ceux à qui la Fête de Noël aura été infructueuse, pour n'avoir pas voulu passer saintement le temps de l'Avent !

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois de ce nombre. Je sais que c'est ici un temps de priere, un temps de pénitence, un temps de retraite et de recueillement. Je suis bien résolu de le passer dans cet esprit. Je vous demande le secours de votre grace, pour faire un bon usage de ce saint temps.

Aspirations dévotes durant le jour.

Veni Domine et noli tardare, relaxa facinora plebi tuæ.

Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage, mais commencez par pardonner à votre peuple tous ses péchés.

Excita, Domine, potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos.

Seigneur, faites paroître votre puissance, et venez nous sauver.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUOIQUE tous les temps de l'année soient des temps de salut pour ceux qui se convertissent, pour ceux qui emploient le temps à l'affaire importante de leur salut, il est sûr cependant que le temps de l'Avent est un temps privilégié ; un temps sacré, où les prieres de l'Eglise, étant plus fréquentes, les pénitences plus communes, les graces plus abondantes, Dieu est aussi plus miséricordieux. Comprenez combien il importe, de profiter d'un temps si précieux, et pour cela d'entrer dans

les vues, et de suivre les sentimens de l'Eglise. La fin qu'elle s'est proposée en instituant l'Avent, c'est d'honorer le Verbe Incarné dans le sein de sa Mere, et d'entrer dans ses dispositions, qui sont, d'un profond anéantissement, d'une oblation continuelle à son Pere Eternel, d'un amour extrême pour les hommes. Honorez cet état d'anéantissement du Verbe Incarné dans le sein de Marie, en l'adorant sans cesse dans cet état humilié; unissez-vous aux saints Anges à qui le Pere Eternel commanda de l'adorer dès le premier moment de son Incarnation. Faites de fréquens actes d'humilité et d'humiliation durant l'Avent, pour honorer l'humiliation, du Sauveur du monde. Offrez-vous à lui sans cesse par des actes fréquens de dévouement à son service; et ne cessez de faire des actes du plus pur amour, pour reconnoître celui qu'il a pour vous. Voilà les dispositions intérieures où vous devez être.

2.° Les dispositions extérieures durant l'Avent sont le jeûne, les pénitences, la priere, les bonnes œuvres et toutes les pratiques de piété. Plusieurs personnes pieuses jeûnent trois fois la semaine; peu qui ne puissent jeûner du moins le Samedi. Abstenez-vous sur-tout durant ce saint temps de tout divertissement peu nécessaire; c'est l'esprit de l'Eglise, qui pendant l'Avent ne se sert que des ornemens de pénitence, ce que les Prélats observent durant ces saints jours. Passez tous les soirs une demi-heure en oraison devant le très-saint Sacrement, où le Sauveur est dans un état aussi humilié que dans celui de son Incarnation, et de sa Naissance. Multipliez vos prieres; dites tous les jours le petit Office de la Sainte Vierge, c'est encore la pratique de l'Eglise; ne manquez pas du moins de réciter le petit Office de l'Immaculée Conception. Faites des largesses aux pauvres, en reconnoissance de tous les biens que le Pere Eternel nous donne en nous donnant son Fils. Quoique

la

dévotion envers la sainte Vierge soit de tous s jours de l'année, l'Eglise nous la recommande ıgulierement durant le saint temps de l'Avent. ites, plusieurs fois le jour, l'Antienne, *Alma edemptoris Mater*, que l'Eglise chante tous les urs à la fin de Complies ; ou le *Salve Regina*, que s Peres Carmes disent à la fin de chaque heure l'Office, et même à la fin de la messe. Dans Ordre de Cîteaux, et dans celui des Freres Prêeurs, on le dit tous les jours après Complies. ngis, dans la vie de saint Louis, assure que, ı temps de ce Saint Roi, on chantoit le *Salve* ec beaucoup de solemnité à la fin de Complies, même le soir fort tard ; c'étoit ce qu'on appelit le Salut, ce qui se pratique encore aujourıui dans quelques Eglises.

LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

TOUT le temps de l'Avent étant singulierement nsacré au culte divin, et aux exercices de ité ; les Dimanches étant des jours qui demannt une application plus particuliere à la priere, à tous les devoirs de la Religion Chrétienne ; est aisé de voir combien doit être sainte la céıration des Dimanches de l'Avent. On a pu voir, ns le discours du Dimanche précédent, ce qu'en saint Charles dans son admirable instruction on peuple. La vigilance et la sollicitude infatigade ce Prélat, lui firent réitérer, ces exhortations ıchant l'Avent, dans ses Conciles Provinciaux, ıs ses Synodes Diocésains, et dans ses lettres Pasales, dans une desquelles il n'oublie rien pour :ter ses ouailles à communier tous les Dimanches l'Avent, à jeûner, du moins le Mercredi, le ndredi et le Samedi de chaque semaine de ce nps de pénitence.

Le second Dimanche de l'Avent, qu'on appelloit autrefois le troisieme d'avant Noël, paroît tout consacré à la célébration du premier Avénement du Sauveur, et à nous préparer à la solemnité de sa naissance. L'Epître qu'on lit à la Messe de ce jour est prise de la lettre de Saint Paul aux Romains, à qui cet Apôtre dit, que tout ce qui a été écrit, l'a été pour notre instruction, afin que par la patience, et par la consolation qui se tire des Ecritures, nous conservions une ferme espérance de voir arriver tout ce qui a été prédit : voici les promesses que Dieu avoit faites aux Patriarches et aux Prophetes. Voici ce qui avoit été écrit : *Prophetam de gente tua et de fratribus tuis, sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies.* Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un Prophete comme moi, de votre nation, et d'entre vos freres : c'est lui préférablement à tout autre que vous devez écouter. C'est Moïse qui inspiré de Dieu parle au peuple et leur prédit le Messie, qui devoit être l'auteur et la source de leur félicité, après avoir été l'objet de leurs desirs et de leurs vœux. Toute sorte de divination étoit interdite aux Hébreux. *Quando ingressus fueris terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi*, leur dit le Seigneur, *Cave ne imitari velis abominationes illarum gentium.* Lorsque vous serez entré dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera, prenez bien garde de vouloir jamais imiter les abominations de ces peuples. Ces abominations étoient les superstitions des païens pour tâcher de connoître l'avenir, ou de prévenir les accidens fâcheux de la vie. Comme de prétendre purifier les enfans en les faisant passer par le feu : *Qui lustret filium suum, aut filiam, ducens per ignem.* Et c'est sans doute de là qu'étoit venue la superstition dont parle S. Chrysostome, laquelle se pratiquoit en sautant par dessus des feux allûmés ; superstition que Théodoret, et le Concile *in Tullo*, con-

lamnent avec raison comme un reste des anciennes mpiétés du paganisme ; de même de consulter les levins, de croire aux songes, et de consulter es augures, et ceux qui se mêlent de deviner : *Qui Ariolos sciscitetur, et observet somnia atque uguria*, et toutes les autres superstitions dont Moyse fait un détail dans le 18 chapitre du Deuéronome, et que le Seigneur a en abomination : *Omnia enim hæc abominatur Dominus.* Vous ne levez point appréhender, ajoute le Prophete, de nanquer de personnes qui vous découvrent les choes futures et inconnues : Dieu suppléera bien au éfaut des devins et des magiciens, des enchaneurs et des augures par un Prophete qu'il suscitera u milieu de vous, et qui vous instruira de ses olontés ; vous n'aurez que faire d'en chercher ans les nations étrangeres : Dieu vous donnera un 'rophete suscité du milieu de vous, qui n'aura pas noins de connoissance que moi, et qui vous aprendra la véritable voie du salut, et le droit hemin qui conduit à la vie. *Prophetam de gente uâ, et de fratribus tuis, sicut me suscitabit tibi Deus.* Il dit qu'il sera comme lui ; *Sicut me ;* c'est-dire, Prophete, Législateur, Roi, Médiateur, hef du peuple de Dieu, en un mot, qu'il sera la alité de ce dont Moyse n'étoit que la figure.

Il est évident que ce Prophete, dont parle ici loyse, n'est autre que le Messie promis. Aussi s Juifs, même du temps de Jesus-Christ, ne outoient point que ce ne fût le Messie dont loyse parloit en cet endroit. Les Apôtres suposent dans le peuple cette opinion comme un ntiment commun et universel. Saint Pierre, dans n premier discours qu'il fit dans le temple de érusalem, après la guérison du boiteux, ne fait oint de difficulté d'avancer qu'on voit enfin dans la rsonne de Jesus l'accomplissement de la promesse ie Moyse leur avoit faite autrefois, prédisant que ieu leur susciteroit un Prophete comme lui du

milieu de leurs freres. (*a*) Saint Etienne releve le même passage en faveur de Jesus-Christ. (*b*) L'Apôtre saint Philippe dit à Nathanaël qu'il avoit trouvé le Prophete dont Moyse a parlé dans le livre de la Loi. (c) *Quem scripsit Moyses in lege, et Prophetæ, invenimus Jesum à Nazareth.* (*d*) Enfin le peuple Juif ayant vu la multiplication des cinq pains, ne douta plus que Jesus ne fût ce grand Prophete promis par Moyse. *Dicebant quia hic est verè Propheta qui venturus est in mundum.*

Dans les derniers temps, dit Isaïe, la montagne de la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des montagnes, et elle s'élevera au dessus des collines, toutes les nations y accourront en foule. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers; parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jerusalem. *Erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et fluent ad eum omnes gentes..... et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus, quia de Sion exibit lex et verbum Domini de Jerusalem.* (e) La loi nouvelle est sortie de Sion. L'Evangile, le Christianisme même a pris naissance dans la Synagogue. Jesus-Christ n'a prêché que dans la Judée. Il n'est pas venu pour détruire la loi; mais pour l'accomplir et la perfectionner. Enfans de Sion, s'écrie le Prophete Joël, (*f*) soyez dans des transports d'alégresse, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un Maître qui vous enseignera la justice : *Filii Sion, exultate, et lætamini in Domino Deo vestro: quia dabit vobis doctorem justitiæ.* On voit en cent autres endroits de l'Ecriture le véritable portrait de Jesus-Christ dans les Prophéties. C'est ce qui fit dire à la sainte Vierge, dans le premier entretien qu'elle eut avec sa cousine sainte Elisabeth : Le peuple d'Israël a reçu l'accomplissement de la

(a) *Act.* 3. 22. (b) *Act.* 7. (c) *Joan.* 2. (d) *Joan* 6. (e) *Isa.* 2. (f) *Joel.* 2.

promesse faite à nos Peres, à Abraham et à tous ses descendans, depuis que le Verbe s'est incarné dans mon sein. *Suscepit Israel puerum suum..... sicut locutus est ad patres nostros Abraham et semini ejus in sæcula.* Voilà ce que saint Paul vouloit faire comprendre aux Chrétiens de Rome dans la lettre qu'il leur écrit, quand il dit que toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction; et que, si le ministere de Jesus-Christ regardoit singuliérement le peuple circoncis, c'est-à-dire, si le Sauveur a voulu naître de la race de David et au milieu des Juifs; s'il a daigné se soumettre lui-même à la loi de la Circoncision, pour être de leur peuple; s'il leur a prêché lui-même, ce qu'il n'a pas fait aux Gentils; s'il a fait ses miracles sous leurs yeux, s'il a opéré le salut du monde au milieu de la Judée, tout cela s'est fait pour accomplir les Prophéties, et vérifier les promesses que Dieu leur avoit faites; privilege que n'ont pas eu les Gentils, quoiqu'ils n'aient pas été exclus du bienfait de la rédemption, et que Dieu eût fait annoncer leur vocation et leur conversion dans un grand nombre de passages des Prophetes, dont saint Paul parle dans l'Épître de la messe de ce jour. Mais on peut dire que la prédilection avoit été pour les Juifs, de laquelle ce peuple ingrat s'est rendu indigne. Aussi le saint Apôtre en faisant sentir dans cette Epître ces prérogatives en faveur des Hébreux, n'oublie pas la miséricorde que Dieu a faite aux Gentils, et de laquelle avoient si souvent parlé les Prophetes. La tige de Jessé paroîtra, dit Isaie, et celui qui en sortira pour être le Maître des Nations, et celui en qui toutes les Nations mettront leur espérance : *in eum gentes sperabunt.*

Il est aisé de voir combien cette Epître convient à ce jour, singulierement consacré à célébrer l'accomplissement des divines promesses que Dieu avoit faites, non-seulement aux Juifs, mais encore à

toutes les Nations du monde, lorsqu'il dit à Abraham, que toutes les nations de la terre seroient bénies dans un de ses descendans : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* (g)

L'Evangile de ce jour répond parfaitement au dessein qu'a l'Eglise en ce saint temps de nous disposer à célébrer dignement l'avénement du Sauveur du monde; car on y voit le témoignage que son saint Précurseur lui a rendu, afin que nous apprenions qui est celui qui va venir, par la prédication de celui qui a été destiné pour l'annoncer.

Saint Jean rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mere, nourri dans le désert, s'y étoit fortifié beaucoup plus selon l'esprit que selon le corps. Il sortit enfin de sa solitude, et parut devant le peuple d'Israël, en la trente et unieme année de son âge, qui étoit la trentieme du Sauveur, et la quinzieme de l'Empire de Tibere. C'est en ce temps-là que le premier Héraut du Rédempteur, cet homme né par miracle, et nourri dans les rigueurs de la plus austère pénitence, cet admirable solitaire, caché jusqu'alors dans le fond de son désert, reçut ordre de commencer à faire sa charge. On vit donc paroître le Précurseur du Messie, que les Prophetes avoient nommé l'Ange de Dieu, non-seulement parce qu'il étoit envoyé de Dieu, mais parce qu'il avoit reçu de grandes lumieres du Ciel, et qu'il vivoit ici-bas plutôt en Ange qu'en homme. C'étoit cette voix puissante, qui selon Isaïe, devoit retentir dans le désert, et apprendre aux peuples à se disposer à la venue de leur Roi. Il annonça le Royaume de Dieu, il cria contre les vices qui regnoient parmi le peuple et à la Cour, et il n'épargna ni les Grands, ni le Prince même.

Ce Prince étoit Hérode-Antipas, qui entretenoit scandaleusement Hérodias, femme de son frere Philippe. Saint Jean qui avoit quelque crédit auprès de ce Prince, ne pouvant le voir vivre dans un

(g) *Gen.* 22.

adultere scandaleux, lui reprocha son crime. Hérodias irritée du zele de l'homme de Dieu, obligea Hérode de le faire arrêter. Tandis que le saint Précurseur étoit en prison, le Seigneur remplissoit toute la Judée de ses merveilles; il venoit de guérir à Capharnaüm le serviteur du Centenier, et de ressusciter le fils de la veuve de Naïm, et l'on ne parloit par tout que des miracles de ce nouveau Prophete. Le bruit de tant de prodiges, et la réputation de celui qui les faisoit, parvinrent jusqu'à saint Jean. Le saint Précurseur voulant faire connoître à ses disciples le mérite et la qualité de celui dont il savoit bien qu'il n'étoit que le Héraut, prit occasion de lui envoyer faire cette demande en son nom, et au nom de tous: *Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre?* Le Sauveur ne leur répondit d'abord que par des miracles. Il rendit la vue à beaucoup d'aveugles en leur présence, il guérit sur le champ plusieurs malades, et délivra un grand nombre de possédés; après quoi il leur dit: allez dire à Jean-Baptiste ce que vous venez de voir et d'entendre; dites-lui que, quand je commande, les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux deviennent nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent; dites-lui, enfin, que les pauvres, qui sont le rebut du monde, les pauvres, tout misérables, tout ignorans et grossiers qu'il sont, viennent à moi, que je les instruits, qu'ils reçoivent et embrassent mon Evangile; pendant que les sages et les grands de la terre ne peuvent, ni le comprendre, ni se résoudre à en observer les préceptes et les maximes. Vous savez que si l'on en croit les Prophetes, c'est à ces marques qu'on doit reconnoître le Messie; et néanmoins quelque sujet qu'on ait de croire que je suis véritablement ce Messie si attendu et si souhaité, je trouve peu de croyance parmi le peuple. O qu'heureux sera celui qui demeurera ferme dans la foi quand il me

verra persécuté ! qui au milieu de mes souffrances ne perdra rien de l'estime ni de l'amour qu'il avoit pour moi, et à qui ma vie pauvre et mes humiliations ne seront point une occasion de scandale !

Le Sauveur ayant renvoyé les deux Disciples de saint Jean, s'étendit fort sur les louanges du saint Homme, et s'adressant à ceux qui étoient autour de lui : quand vous êtes allé voir Jean dans le désert, leur dit-il, que pensez-vous avoir vu ? un homme inconstant dans ses résolutions, et léger comme un roseau dont le vent se joue ? un homme sensuel, délicat, somptueux dans ses habits, et nourri dans la mollesse ? Ce n'est pas dans le désert, mais à la Cour, où regnent la vie molle et le luxe, qu'on trouve ces sortes de gens. Quel est donc cet homme que vous êtes allé voir ? Peut-être me direz-vous, que c'est un Prophete, mais moi je vous dis qu'il est plus que Prophete, que c'est cet Ange de qui le Seigneur parlant au Messie, dit dans l'Ecriture : *Voici mon Ange, voici votre Précurseur, voici celui que j'envoie devant vous, pour vous applanir les chemins.* Ces paroles que le Sauveur cite ici, sont du Prophete Malachie, dans le chapitre troisieme, qui est tout de la venue du Messie.

Ce Prophete venoit de faire un sanglant reproche aux Juifs, sur la maniere impie dont ils traitoient le Seigneur, en l'accusant d'injustice : vous avez fait souffrir le Seigneur par vos discours, leur avoit-il dit, en finissant le chapitre précédent : *Laborare fecistis Dominum in sermone.* Et en quoi, dites-vous, l'avons-nous fait souffrir ? *Et dixistis in quo eum facimus laborare ?* En ce que vous avez dit : tous ceux qui font le mal passent pour bons aux yeux du Seigneur, et ces personnes lui sont agréables : *In eo quod dicitis : omnis qui facit malum, bonus est in conspectu Domini, et tales ei placent.* Où est donc ce Dieu si juste ? *Aut certè,*

i est Deus judicii ? Le Prophete, pour répondre ces plaintes des Juifs, raconte ce que le Seigneur dit lui même. *Le Seigneur dit*, ajoute-t-il, *qu'il venir pour punir ces méchans, dont l'impunité oit scandalisé les foibles de son peuple.* Le Proiete nous décrit d'abord la venue de son Précurur, et ensuite la venue du Seigneur lui-même. y mêle les menaces avec les promesses, parce ie sa venue dans le monde devoit être tout à la is et pour le salut et pour la perte de plusieurs de ux d'Israël; en effet, la plupart sont restés ns un pitoyable endurcissement; qui dure encore. Quant au sens des paroles de Malachie, rappores dans l'Evangile, quelques anciens, et entr'aes, Origene, ont cru que le Prophete annonçoit venue d'un Ange véritable, et que saint Jean oit un Ange incarné; et saint Cyrille d'Alexanie a même prétendu que cette erreur qu'il réfute, oit été commune dès le temps de Jesus-Christ, que l'Apôtre saint Jean l'évangéliste avoit eu vue de s'y opposer et de la détruire par ces roles : *Il y eut un homme appellé Jean, qui fut voyé de Dieu.* Mais le vrai sens des paroles du ophete, selon tous les saints Peres, c'est que an-Baptiste étoit un Ange, non par sa nature, ais par sa fonction de Précurseur, et par la puté et l'innocence de sa vie.

Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

XCITA, Domine, corda nostra ad præparandas unigeniti tui vias; per ejus adventum, purificatis tibi mentibus servire mereamur. Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs Sancti,

SEIGNEUR, excitez nos cœurs à préparer les voies de votre Fils unique, afin que nos ames étant purifiées par la grace de son avénement, nous puissions vous rendre un culte qui soit digne de votre souveraine Majesté. Nous vous en prions par le même Jesus-Christ, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. chap. 15.

FRATRES: quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt: ut per patientiam, et consolationem scripturarum, spem habeamus. Deus autem patientiæ, et solatii, det vobis idipsum sapere in alterutrum, secundùm Jesum Christum: ut unanimes, uno ore honorificetis Deum, et Patrem Domini nostri Jesu-Christi. Propter quod suscipite invicem, sicut et Christus suscepit vos in honorem Dei. Dico enim Christum Jesum ministrum fuisse circumcisionis propter veritatem Dei ad confirmandas promissiones Patrum: gentes autem super misericordia honorare Deum, sicut scriptum est: propterea confitebor tibi in Gentibus, Domine, et nomini tuo cantabo. Et iterùm dixit: lætamini gentes cum plebe ejus. Et iterùm: laudate omnes gentes Dominum: et magnificate eum omnes populi. Et rursus Isaïas ait: erit radix Jesse, et qui exurget regere Gentes; in eum Gentes sperabunt. Deus autem spei repleat vos omni gaudio, et pace in credendo, ut abundetis in spe, et virtute Spiritûs Sancti.

MES FRERES: toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction, afin que par la patience, et par la consolation qui se tire des Ecritures, nous conservions l'espérance. Au reste, que le Dieu de la patience et de la consolation vous fasse avoir les mêmes sentimens les uns pour les autres en Jesus-Christ, afin qu'animés d'un même esprit, vous honoriez d'une même voix, Dieu qui est le Pere de Jesus-Christ notre Seigneur. C'est pourquoi supportez-vous les uns les autres, comme Jesus-Christ vous a supportés, afin de glorifier Dieu. Car je le dis, le ministere de Jesus-Christ regardoit le peuple circoncis, pour vérifier la parole de Dieu, pour donner de nouvelles assurances des promesses faites a nos Peres; et que les Gentils honorent Dieu en vue de sa miséricorde, selon ce qui est écrit: à cause de cela, Seigneur, je vous rendrai hommage parmi les nations, et je chanterai en l'honneur de votre nom. Il est dit de plus: nations! réjouissez-vous de concert avec son peuple. Et encore: nations! louez, toutes, le Seigneur, et vous, peuples, célébrez toutes ses grandeurs. Isaïe dit aussi: la tige de Jessé paroîtra, et celui qui en sortira pour être le maître des nations, c'est en lui que les nations

affermit leur espérance. Du reste, que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute sorte de joie et de paix par le moyen de votre foi, afin que l'espérance augmente en vous avec la vertu du Saint-Esprit.

Le dessein de saint Paul dans cette Epître, est de faire cesser certaines divisions domestiques, que l'esprit de jalousie avoit fait naître entre les Juifs et les Gentils convertis à la foi. Ceux-là se glorifioient des promesses que Dieu avoit faites à leurs peres de leur donner le Sauveur qui seroit de leur nation; ceux-ci reprochoient aux Juifs leur insigne ingratitude, ayant fait mourir leur Rédempteur. Saint Paul fait sentir aux uns et aux autres qu'ils devoient tout à la grace, et à la miséricorde du Sauveur.

REFLEXIONS.

Toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction : Mais, tire-t-on aujourd'hui beaucoup de fruit de tant de salutaires instructions qui sont dans l'Ecriture ? Rien n'est plus marqué dans les livres saints que le vuide des biens créés, que le faux brillant des honneurs, que le poison de ces plaisirs trompeurs, toujours suivis d'un cruel repentir, toujours pernicieux à l'ame. Rien n'est plus marqué dans les Ecritures que les avantages de le mérite des souffrances, et des humiliations; on n'est proscrit avec des termes plus menaçans que la vie molle. Dieu ne s'est pas contenté de nous le faire dire par les Prophetes et par les Apôtres; le Fils de Dieu est venu lui-même nous faire ces importantes leçons; et il a commencé par nous instruire par ses exemples : *erudiens nos.* Le nombre est-il bien grand de ceux qui profitent de ces instructions, en suivant ses maximes ? jamais tant de livres de piété ! l'exemple de tant de Saints de même condition que nous, et de même âge est une belle leçon, les châtimens mêmes dont Dieu punit chaque jour, notre indocilité par tant de fléaux,

sont dans le dessein de ce Pere des miséricordes, autant de salutaires avis qui nous frappent : quelle impression fait tout cela aujourd'hui sur l'esprit, et sur le cœur de la plupart des gens du monde ! et les personnes religieuses, ces Disciples de Jesus-Christ, cette portion choisie et privilégiée du troupeau, est-elle plus docile à sa voix ? suit-elle toujours ses maximes ? l'esprit de l'Evangile anime-t-il aujourd'hui tous les Chrétiens ? et l'esprit du monde ne se glisse-t-il jamais dans le cloître, et jusques dans le sanctuaire ? nul temps plus saint dans le cours de l'année que le temps de l'Avent ! tout nous y prêche la pénitence, la priere, et le recueillement. La parole de Dieu est annoncée partout ; par-tout l'Eglise sollicite tous ses enfans à se disposer par toutes sortes d'exercices de piété à la célébration d'une si grande fête. Des ames innocentes, des ames saintes, entrent parfaitement dans ces pieuses dispositions : mais ces personnes que l'esprit du monde conduit, ces gens de plaisir, ces ames qui vieillissent dans l'iniquité, se donnent-elles beaucoup de mouvemens, font-elles de grands efforts pour se reconcilier avec Dieu, et pour se disposer à célébrer dignement sa naissance ? Ah que l'Apôtre avoit raison de nous dire qu'il est temps de sortir de notre profond assoupissement, et de nous réveiller ; mais si nous ne profitons pas de ce saint temps, à quoi devons-nous nous attendre ? Il est bien triste de ne se réveiller qu'à la mort !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 11.

IN illo tempore, cùm audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi: tu es qui venturus

EN ce temps-là, Jean ayant ouï parler dans la prison de ce qu'opéroit Jesus-Christ, envoya deux de ces disciples lui dire : êtes-vous celui qui

an alium expectamus! respondens Jesus ait illis; euntes renuntiate Joanni quæ audistis, et vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur: et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne: quid existis in desertum videre! arundinem vento agitatam sed! sed quid existis videre! hominem mollibus vestito! Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. Sed quid existis videre! Prophetam! etiam dico vobis, et plusquàm Prophetam. hic est enim de quo scriptum est: ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

doit venir, ou devons-nous en attendre un autre! Jesus leur répondit: allez rapporter à Jean ce que vous avez ouï, et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux deviennent nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est prêché aux pauvres, et heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Comme ils s'en alloient, Jesus se mettant à parler de Jean, dit au peuple: qu'êtes-vous allé voir dans le désert! un roseau que le vent agite! mais encore qu'êtes-vous allé voir! un homme vêtu mollement! vous voyez que c'est dans les maisons des Princes que demeurent ceux qui sont vêtus mollement. Mais qu'êtes-vous allé voir! un Prophete, oui, je vous le dis, et plus qu'un Prophete: car c'est de lui qu'il est écrit: voilà que j'envoie devant vous mon Ange qui vous préparera le chemin.

MÉDITATION.

De la vie molle.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la vie molle est une vie he, efféminee, nonchalante, sensuelle, voluptueuse; c'est ce qu'on appelle communément une de plaisirs: peut-elle être chrétienne! C'est e vie dépendante des sens, qui n'a pour guide les passions, qui n'a pour regle que l'humeur; que l'amour-propre nourrit, et qui nourrit à tour l'amour-propre, dont l'exercice est l'oi-

siveté, dont tous les jours sont vuides : jugez quel en doit être, et le terme et le sort ! l'ame amollie par sa paresse et par sa nonchalance au service de Dieu, affoiblie par un nombre infini d'infidélités et de rechutes, n'a plus qu'une foi languissante, et à demi-éteinte ; et elle n'est plus touchée de rien que de son plaisir. Dégoûtée des plus ordinaires pratiques de piété, et presque de tous les exercices de religion, elle ne s'y prête guere que par bienséance. Le joug du Seigneur lui paroît amer, et sa loi un fardeau insupportable ; elle n'a du goût que pour les maximes du monde : les joies, les divertissemens, et les fêtes mondaines réveillent toute sa vivacité, et elle ne se donne de mouvemens, que pour se procurer du plaisir ; hors de-là elle languit dans une pitoyable inaction, et dans un assoupissement léthargique. Représentez vous une personne qui mene une vie molle, esclave des sens et de ses passions, elle se dispense sans peine de presque toutes les loix de l'Eglise. Elle est trop délicate pour observer les jeûnes les plus sacrés. Que de prétextes pour se dispenser de l'abstinence ! Infirme, jusqu'à exciter la pitié quand on lui parle de pénitence, de mortification, de régularité ; robuste jusqu'à lasser le plus vigoureux quand il s'agit d'une fête mondaine. La plus courte lecture d'un livre de piété lasse ses yeux et les fatigue ; il n'y a que la lecture de quelques historiettes, de quelques poésies galantes, et tout ce qu'on appelle vains amusemens, inutilités, perte de temps qui ne l'incommode point, qui lui convienne, qui la délasse. Dans ce malheureux état rien ne la touche que son plaisir. Insensible aux plus terribles, aux plus effrayantes vérités de la religion, elle croupit immuablement dans une espece de léthargie. L'aveuglement de l'esprit suit de près l'insensibilité du cœur. A la molle oisiveté, succede une crasse ignorance ; elle ignore enfin ses plus essentiels devoirs à force de les né-

gliger. Fut-il jamais un état plus malheureux, plus à plaindre que l'état d'une personne qui mene une vie molle ? et ce qui rend cet état encore plus funeste, c'est la difficulté extrême de la conversion. On voit les plus scélérats, les pécheurs les plus endurcis, les plus insignes libertins, se rendre aux pressantes sollicitations de la grace ; mais voit-on beaucoup de ces gens d'une vie molle, se convertir ?

SECOND POINT.

Considérez qu'à la vérité c'est dans les maisons des Grands et des heureux du siecle, c'est à la Cour, c'est dans ces conditions de gens aisés, que la vie molle regne : mais ne se fait-elle jamais jour à travers ces habillemens grossiers et modestes, ne pénetre-t-elle jamais jusques dans les plus saintes Communautés, ne s'apprivoise-t-elle jamais avec une apparente vertu dont on fait parade, ne se trouve-t-elle jamais sous un air dévot et recueilli ? Comme la sensualité et l'amour-propre savent adroitement se glisser par-tout, la vie molle qui en est et le premier fruit, et l'ouvrage, trouve place par-tout. Combien trouve-t-on de gens qui sous un masque de piété, menent une vie molle, sensuelle, oiseuse ; en qui même la prétendue dévotion semble donner droit de vivre dans la molesse, et dans l'oisiveté ? Dévots de réputation, ils n'estiment que les louanges qu'on donne à la mortification, et à la pénitence. Leur attrait n'est que pour la vie douce et tranquille, ils ne veulent être nés que pour le repos. Le mot de sensualité les révolte ; mais sensuels souvent jusqu'au rafinement ; le prétexte d'une santé nécessaire, dans leur idée, à la gloire de Dieu, les rassure, et l'artifice de l'amour-propre est si ingénieux, qu'on se flatte souvent de donner tout à Dieu, quand on ne se refuse rien à soi-même. De-là ces attentions continuelles sur tout ce qui peut ou les accommoder, ou leur déplaire.

De-là cette délicatesse outrée, sur tout ce qu'ils s'imaginent leur être dû. Cette réserve étudiée pour modérer le travail, le mesurant toujours selon leur humeur, et leur amour-propre ; de-là enfin, cette vie toute sensuelle, fainéante, immortifiée, chagrine même, qui fait tant de tort à la véritable dévotion, et qui fait dire aux libertins que les dévots sont les plus délicats, les plus orgueilleux, les plus oisifs, les plus chagrins, les moins traitables. Jamais la vie molle ne fut chrétienne, comment oseroit-on appeller dévots, ceux qui vivent dans la mollesse, et dans une sensualité déguisée ? L'illusion est bien encore moins pardonnable, quand la mollesse se masque de l'austérité de vie, et qu'elle pénetre jusques dans le désert. L'état religieux ne met pas à l'abri de la contagion. L'amour-propre nous accompagne jusques dans le cloître : et malgré la rigueur de l'institut, malgré la sainteté de la profession, malgré la sévérité des regles, il a le secret de se dédommager de la contrainte forcée et de la régularité. Il se sert de la délicatesse du tempérament, de la prérogative des emplois, du rang, du nom, de l'âge même, pour insinuer la mollesse, et quelquefois soit par faveur, soit par adresse, au lieu d'une vie laborieuse, mortifiée et pénitente, on mene une vie molle et oiseuse, qu'une indulgence forcée tolere, mais que Dieu condamne, et qu'il punira. Bon Dieu qu'une vie molle est suivie d'une triste mort, et d'une mort bien dure.

Ne permettez pas, Seigneur, que toutes ces réflexions me soient inutiles. Je sais que la vie d'un Chrétien doit être une vie humble, pénitente, laborieuse ; je suis bien résolu de mener une vie chrétienne, faites-moi la grace, Seigneur, que ma mort le soit aussi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Legem pone mihi, Domine, viam justificationum tuarum, et exquiram eam semper. Psal. 118.

Enseignez-moi, Seigneur, la voie de vos Com-

mandemens, et je m'appliquerai le reste de mes jours à la suivre.

Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum. Psal. 118.

Je déteste de tout mon cœur, ô mon Dieu, cette vie molle et oiseuse, et j'ai résolu de travailler toute ma vie à mon salut, en gardant tous vos Commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA vie molle est d'autant plus à craindre, qu'elle assoupit et la conscience et la foi, et qu'à la faveur de cet assoupissement, elle corrompt et le cœur et l'esprit, sans bruit et sans tumulte. Soyez en garde contre un état si dangereux. Si vous avez le malheur d'y être engagé: sortez-en sans délai, et n'écoutez ni les prétextes spécieux d'une raison que l'amour-propre a séduite, ni les plaintes importunes de l'amour-propre qui s'accommode si fort de la vie molle, et qui se nourrit dans l'oisiveté. Le saint temps de l'Avent est très-propre pour la réforme; travaillez-y dès aujourd'hui. Réglez vos exercices de piété après une Confession, dans laquelle vous devez sur-tout vous accuser avec beaucoup de contrition, d'avoir passé et perdu la plupart de vos jours dans une vie molle, et nullement chrétienne. Il est étrange que si peu de gens pensent à s'accuser dans leurs confessions d'une oisiveté et d'une molesse de vie qui damne tant de gens.

2.° Commencez par faire tous les jours une courte visite du très-saint Sacrement sur le soir, et ne manquez aucun jour d'entendre la sainte Messe. Dites tous les jours votre chapelet: cette si sainte priere, si familiere à tous les saints et à toutes les personnes véritablement chrétiennes, est presque abolie aujourd'hui dans le grand monde; un homme peu dévot, une femme mondaine, croiroient, ce semble, s'avilir, s'ils disoient le chapelet, quoiqu'il y ait peu de prieres plus autorisées dans l'Eglise.

Chose étrange ! on diroit aujourd'hui que la plupart des gens du monde auroient honte d'avoir cette marque de catholicité. Faites réguliérement chaque jour une lecture édifiante de quelque livre de piété, et commencez efficacement à mener une vie chrétienne. Un de vos premiers devoirs, c'est d'avoir soin de vos enfans, de vos domestiques, et de toute votre famille. C'est ce devoir si essentiel duquel la vie molle dégoûte d'abord. Condamnez votre négligence sur ce point si important, et que ce soit un des premiers fruits de votre réforme.

LE TROISIEME DIMANCHE DE L'AVENT.

1. LE troisieme Dimanche de l'Avent, qu'on nommoit autrefois le second devant Noël, n'est pas moins solemnel dans l'Eglise que les deux précédens. Comme l'avénement du Sauveur du monde doit faire l'objet de la dévotion, des prieres, et de tous les pieux exercices de ce saint temps, l'Eglise a soin tous les Dimanches, jours singulièrement consacrés à renouveller la ferveur des Fideles, d'exciter leur foi et leur espérance, à mesure qu'on approche du jour de la naissance du Rédempteur; afin que leur zele se réveillant aux approches d'une si grande Fête, ils mettent tout en œuvre pour s'y bien disposer.

L'introït de la Messe de ce jour est tout propre à exciter ce zele. *Gaudete in Domino semper*, nous dit le Prêtre en montant à l'Autel : *Iterùm dico gaudere :* réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, mes Freres, je le dis encore, réjouissez-vous, non pas de cette joie vaine et tumultueuse, qui naît plutôt des sens que du cœur, laquelle n'ayant pour principe qu'un bien vuide et appa-

rent, est toujours accompagnée d'amertume, et est d'ordinaire suivie d'un repentir ; mais réjouissez-vous d'une joie véritablement chrétienne, et par conséquent humble, modeste, mais pure, solide, réelle ; d'une joie qui n'ayant que Dieu pour principe, est inaltérable, remplit le cœur et rassasie l'ame. Que votre modestie paroisse aux yeux de tous les hommes ; et que votre alégresse éclate, parce que le Seigneur est proche : en effet, quel sujet plus juste d'une sainte joie ! Seigneur, vous avez rendu vos bénédictions à votre héritage, continue-t-il, vous avez mis fin à la captivité de Jacob. *Benedixisti, Domine, terram tuam : avertisti captivitatem Jacob.* Vous avez eu compassion de votre peuple, et vous avez enfin exaucé ses vœux. La Judée pour qui vous aviez eu autrefois tant de bonté, et que vous aviez depuis rejetée avec horreur, comme une terre souillée par les crimes de ses habitans, a de nouveau trouvé grace à vos yeux ; vous lui avez enfin envoyé le Messie. Ce Roi si long-temps attendu, ce Maître tant desiré, ce Sauveur l'objet de tant de vœux, et l'accomplissement de toutes vos promesses va paroître, quel plus juste sujet de faire éclater notre joie ! C'est ainsi que l'Eglise console et instruit ses enfans en ce jour, au commencement de la Messe.

C'est de l'Epître que l'Apôtre saint Paul écrit aux Philippiens, que sont tirées ces paroles, qui sont le commencement de l'Epître du jour.

Saint Paul ayant été appelé de Dieu en Macédoine, vint à Philippes, ville de Macédoine, bâtie par Philippe, qui lui donna son nom. Le saint Apôtre y convertit d'abord une marchande de pourpre, nommée Lydie. Cette conversion fut bientôt suivie d'un grand nombre d'autres, et les Fideles s'accrurent si fort en peu de temps, que les Magistrats alarmés firent arrêter saint Paul, et Silas, son compagnon, les firent battre de verges, et les envoyerent en prison. Durant la nuit il se fit un trem-

blement de terre qui ébranla jusqu'aux fondemens, le lieu où ils étoient. Les portes de la prison furent ouvertes, et les liens des prisonniers furent rompus. Le Geolier étant accouru, et croyant que les prisonniers s'étoient sauvés, vouloit se percer de son épée. Mais saint Paul le rassura, le convertit, et l'ayant instruit, le baptisa avec toute sa famille. Le jour étant venu, les Magistrats envoyerent dire au Geolier de laisser aller Paul et Silas. Mais saint Paul leur fit dire qu'on ne traitoit point de cette sorte des Citoyens Romains. Les Magistrats vinrent à la prison, lui firent des excuses, et le prierent de sortir de leur ville. Le saint Apôtre alla de Philippes à Thessalonique ; mais il conserva toujours beaucoup de tendresse et de bonté pour les Philippiens. Il dit lui-même qu'il se souvenoit toujours d'eux dans ses prieres. Les Philippiens aussi eurent pour saint Paul une reconnoissance très-vive, et ne cesserent de lui envoyer du secours dans tous les lieux où il prêchoit. Ayant appris qu'il étoit en prison à Rome, ils prierent Epaphrodite leur Evêque de lui porter quelque secours d'argent ; et ce fut par le retour du saint Prélat, que saint Paul écrivit aux Philippiens, la belle lettre dont l'Epître de ce jour est tirée. Il les appelle sa joie, et sa couronne : *Gaudium meum, et corona mea.* Cet éloge fait beaucoup d'honneur à ces fervens Fideles ; et après les avoir exhortés à persévérer dans la foi, dans la crainte et l'amour du Seigneur, il leur recommande de se réjouir sans cesse en Notre-Seigneur : et la raison qu'il leur apporte, c'est, dit-il, que le Sauveur est proche. C'est le même motif qui l'oblige de les exhorter à avoir une modestie plus édifiante et plus chrétienne ; et par le mot de modestie, le saint Apôtre entend la pratique de toutes les vertus, de cette charité, de cette douceur, de cette patience, de cette mortification si propre à nous rendre l'avénement du Sauveur favorable. Soit que saint Paul en disant aux Philippiens, que le

Seigneur est proche, ait voulu dire que le Seigneur est continuellement auprès de nous pour nous assister; ou qu'il ait entendu l'anniversaire de sa naissance: tout ce qu'il dit dans ce Chapitre renferme les plus saintes dispositions où l'on doit être, pour en profiter. Le recueillement et la priere accompagnée toujours d'actions de graces pour ses bienfaits, doivent nous être plus familiers en ce saint temps: *In omni oratione, et obsecratione, cum gratiarum actione.* La paix et la tranquillité du cœur préparent l'ame à ces célestes visites; c'est au milieu du repos de la nuit que le divin Epoux arrive, et rien n'est plus opposé à ces communications intimes de Dieu avec l'ame, que le tumulte du monde et la dissipation du cœur. C'est ce qui fait dire au saint Apôtre: *Et pax Dei custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu.* C'est pour cela aussi qu'on recommande tant, sur-tout pendant l'Avent, le recueillement et la retraite, c'est toujours dans la solitude que Dieu parle au cœur. Dès ce troisieme Dimanche, nul Laïque, anciennement, n'entroit dans le chœur, jusqu'à la veille de Noël, parce que les Chanoines étoient censés y être comme en retraite; et l'on ne vouloit pas qu'ils fussent distraits dans la solemnité de l'Office du jour. Du reste, ajoute le même Apôtre, dans le même Chapitre, duquel l'Epître de la Messe est tirée, que tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de juste, tout ce qu'il y a de saint, tout ce qui mérite notre estime et notre amour, tout ce qui fait une bonne réputation, tout ce qu'il y a de vertu, tout ce qu'il y a de louable en fait de discipline et de conduite; que ce soit là ce qui occupe vos pensées et vos desirs, sur-tout dans ce saint temps: *Si qua laus disciplinæ, hæc cogitate.*

L'Evangile de ce jour rapporte le témoignage authentique que saint Jean rend aux Juifs de la venue du Messie dans la personne de Jesus-Christ.

L'Eglise ayant choisi pour les Dimanches de l'Avent tout ce qui a le plus de rapport à sa naissance ; après avoir rapporté dans l'Evangile du Dimanche précédent, les preuves que Jesus-Christ donne de sa Divinité et de sa Mission aux disciples de S. Jean, rapporte dans l'Evangile de ce jour, le témoignage que saint Jean rend de Jesus-Christ devant les principaux de la nation, et devant tout le peuple.

Le Sauveur ayant voulu s'humilier jusqu'à recevoir le baptême de la pénitence, que saint Jean-Baptiste son Précurseur prêchoit, s'étoit retiré dans le désert pour y jeûner durant quarante jours, avant que de se manifester au monde. Cependant saint Jean prêchoit le long du Jourdain avec tant de succès et de fruit, que le peuple quittoit les Villes pour aller entendre ce nouveau Prédicateur, et il sembloit que Jérusalem n'avoit point assez d'habitans pour lui fournir des auditeurs et des disciples. De tous les endroits de la Judée, principalement des bords du Jourdain on couroit en foule pour l'entendre ; et plusieurs touchés d'une véritable douleur de leurs offenses, lui en faisoient une sincere confession, et demandoient son baptême. Il n'y avoit pas jusqu'aux superbes Pharisiens, et aux Sadducéens, gens sans loi et sans piété, qui ne voulussent en être baptisés ; et la réputation de l'homme de Dieu faisoit tant de bruit, que le grand Sanhédrin, qui étoit le grand Conseil des Juifs, dans lequel se décidoient les affaires d'Etat et de Religion, lui fit une députation célebre.

Les Principaux d'entre les Juifs savoient assez par les Oracles de leurs Prophetes, et sur-tout par les semaines si célebres de Daniel, qu'enfin le temps étoit proche, auquel le Messie devoit naître. D'ailleurs ils voyoient qu'on ne parloit de tous côtés que de Jean-Baptiste ; que ce saint homme faisoit paroître des vertus plus divines qu'humaines, et que dans un corps mortel, il sembloit avoir l'impassibilité d'un Ange. Tout cela faisoit qu'ils commen-

çoient à donner dans le sentiment du peuple, qui prenoit le Précurseur du Messie, pour le Messie même, attendu depuis si long-temps, et si ardemment desiré de tout le peuple. Cependant comme il n'est rien de plus incertain qu'un bruit populaire, ils ne crurent pas devoir y ajouter foi, qu'auparavant ils n'eussent envoyé des Prêtres et des Lévites vers l'homme de Dieu, pour savoir de lui qui il étoit, quelle qualité il prenoit, et en vertu de quoi il prêchoit la pénitence ? Ils choisirent des personnes de ce caractere, parce qu'ils étoient du Corps des Ecclésiastiques, auquel seul il appartenoit d'examiner ceux qui s'ingéroient de prêcher, et d'expliquer en public la loi au peuple.

Jérusalem, cette Ville si célebre, vit donc alors les premiers d'entre ses Prêtres et de ses Lévites, sortir bien accompagnés, pour aller à plus de vingt lieues de là, s'informer des qualités et de la mission du nouveau Prophete, ne sachant pas qu'ils alloient recevoir le témoignage le plus éclatant de la venue du Messie ; la divine Providence ayant dirigé cette députation pour apprendre aux Juifs, à n'en pouvoir jamais douter, que Jesus-Christ qu'ils devoient un jour si maltraiter, étoit véritablement le Messie.

Les Députés trouverent saint Jean aux environs de Béthabara, qu'on nommoit aussi Béthanie, c'étoit une Ville située delà le Jourdain, éloignée de près de vingt lieues du bourg de Béthanie. Saint Jean prêchoit en deçà dans une campagne, où il n'avoit point d'autre couvert que le Ciel. Il formoit un grand nombre de disciples pour celui qu'il reconnoissoit pour son Maître ; et tout son soin étoit de les disposer tant par sa doctrine et par ses exemples, que par son baptême, à la loi de Jesus-Christ.

Ce fut là que les Députés du Sanhédrin, lui représenterent combien le Conseil avoit d'estime et de vénération pour lui ; que la sainteté de sa vie montroit assez qu'il n'étoit pas comme le reste des

hommes. Qu'il passoit déjà dans l'esprit du peuple pour le Messie, et qu'ils n'étoient pas éloignés eux-mêmes de cette opinion, tant les choses qu'il faisoit leur paroissoient au-dessus des forces humaines : mais que pour la satisfaction commune, et pour une plus grande assurance, ils vouloient savoir de sa propre bouche, qui il étoit.

Le saint homme n'hésita point : il nia fermement qu'il fût celui qu'ils croyoient ; et afin qu'ils ne prissent pas sa réponse pour quelque détour d'une humilité peu sincere, il leur dit en termes formels, et il le répéta même plusieurs fois, qu'il n'étoit rien moins que le Messie : *Et confessus est.* Il déclara hautement et sans biaiser qu'il n'étoit pas le Christ : *Et confessus est, quia non sum ego Christus.* Quelque nette, quelque précise que fût cette réponse, les Députés ne purent effacer de leur esprit l'idée qu'ils avoient de son mérite. Il leur vint donc en pensée, que s'il n'étoit pas le Messie, il pouvoit bien être un nouveau Prophete, égal aux anciens, ou même Elie, puisqu'il vivoit comme lui : outre qu'ils savoient qu'Elie n'étoit pas mort, et que selon la prophétie de Malachie, il devoit revenir dans le temps d'un des deux avénemens du Messie, avant le grand jour du Seigneur : *Ecce ego*, dit le Seigneur, *mittam vobis Eliam Prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et terribilis* (a). Saint Jean s'affligeoit de voir qu'on fît tant de cas de lui, et qu'on l'égalât aux grands Prophetes. Plus on lui témoignoit d'estime, plus il s'abaissoit. Non-seulement il nia qu'il fût Elie, mais il ajouta qu'il n'étoit pas même Prophete ; il vouloit sans doute faire connoître à ces Docteurs et à ces Prêtres ce qu'ils ignoroient, et ce qu'il leur importoit de savoir, que le temps des prophéties étoit passé ; qu'il ne venoit pas, comme on faisoit anciennement, pour promettre le Messie ; mais pour leur apprendre que le Messie étoit venu,

(a) *Malach.* 4.

qu'il

qu'il étoit au milieu d'eux ; et pour leur montrer du doigt celui que leurs Peres n'avoient vu que confusément, et de fort loin par un esprit de prophétie. Mais comme ils ne pouvoient tirer de saint Jean que des réponses négatives, et qu'il leur disoit, non ce qu'il étoit, mais seulement ce qu'il n'étoit pas, ils le presserent de leur déclarer ce qu'on devoit penser de lui ; en quelle qualité il prêchoit, et ce qu'ils devoient répondre à ceux qui les avoient envoyés pour savoir de lui-même, ce qu'on en devoit croire.

Le Saint ne put alors s'empêcher de satisfaire leur curiosité. Il s'ouvrit à eux, et leur déclara avec beaucoup de modestie et de candeur, qu'il étoit celui dont Isaïe avoit parlé, lorsque voyant en esprit le Messie qui devoit venir, il lui sembloit entendre déjà la voix de son Précurseur dans le désert, qui exhortoit les peuples de se préparer à sa venue : *Vox clamantis in Deserto : parate viam Domini.* Je suis cette voix, leur dit-il, qui vient préparer les voies au Messie, et disposer par la pénitence que je prêche, et par le baptême que je donne, les cœurs et les esprits à recevoir celui qui vient pour les sauver. Ces Pharisiens, plus ardens à maintenir leur autorité, qu'à travailler à leur salut, se choquerent de cette réponse, et répliquerent avec hauteur : Si vous n'êtes donc ni le Christ, ni Elie, ni Prophete, pourquoi baptisez-vous ? Saint Jean, qui par son humilité vouloit abattre leur orgueil, ne leur parle ni de sa mission qu'il avoit reçue immédiatement de Dieu, ni de l'éminente charge dont le Ciel l'avoit honoré : il se contente de leur répondre pour leur instruction et pour celle de tout le peuple, que l'eau de son baptême ne faisoit à l'égard des plaies de l'ame, que ce que l'eau commune fait à l'égard des plaies du corps ; qu'elle ne les guérissoit pas, qu'elle servoit seulement à les laver, afin qu'étant nettes on les vît et on les pansât ; que cet Homme divin qu'ils cherchoient,

et qui véritablement étoit leur Messie, leur conféreroit bientôt un nouveau baptême dont le sien n'étoit que l'ombre, un baptême qui guériroit toutes les plaies de leurs ames ; que pour lui, il avoit bien reçu d'en-haut une grace particuliere pour découvrir aux hommes leurs erreurs et leurs vices, mais qu'il étoit incapable d'y remédier ; que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de les exhorter à reconnoître leur véritable Médecin, et le seul dont ils devoient attendre leur guérison. Qu'au reste, il ne falloit pas qu'ils l'allassent chercher bien loin, qu'il étoit dans leur pays et au milieu d'eux, qu'il étoit de leur Nation et du Sang royal, conformément à ce qu'avoient prédit de lui les Prophetes ; qu'à la vérité ils ne le connoissoient pas encore, mais que ses merveilles dont ils seroient eux-mêmes les témoins, le leur découvriroient bientôt. Pour moi, ajouta-t-il, je le connois, et je suis venu devant lui, afin de vous annoncer sa venue ; que s'il ne vient qu'après moi, c'est parce qu'il est le Maître, et qu'il envoie son serviteur pour avertir qu'il viendra bientôt. Et certainement je suis si peu de chose en sa présence, que je ne mérite seulement pas de lui rendre les derniers services. Il peut tout, et je ne puis rien ; mon baptême n'est que pour un temps, et n'a nulle vertu en comparaison du sien, qui sera jusqu'à la fin du monde une source inépuisable de graces et de salut. Il ne vous lavera pas simplement avec de l'eau, mais il vous baptisera dans le Saint-Esprit, et ce Sanctificateur, descendra sur ceux qui recevront le nouveau baptême ; il se communiquera à eux, les animera par sa présence, les fortifiera de sa grace, les embrasera de ce feu divin, qui produit dans les ames saintes des effets merveilleux : *Ipse vos baptisabit in Spiritu Sancto, et igni.* Il est vrai que le baptême de saint Jean n'étoit qu'une préparation à celui de Jesus-Christ, il disposoit les pécheurs par la pénitence, et par les œuvres de justice, à écouter le Messie, et à

recevoir la rémission de leurs péchés par le baptême du Sauveur. Le Saint appelle ce baptême, un baptême de feu et par le Saint-Esprit, c'est-à-dire, que ce ne sera pas une simple absolution où le corps est plongé dans l'eau, mais que par la vertu du Sacrement, l'ame étant purifiée de toutes ses taches, elle sera échauffée et éclairée du Saint-Esprit. On sait qu'au jour de la Pentecôte le Saint-Esprit descendit sur les Disciples en forme de langues de feu. Saint Jean peut avoir eu en vue non-seulement l'effet du Sacrement, mais aussi ces symboles.

Le saint Précurseur, après avoir donné ce témoignage de la venue du Messie aux Députés, continua dans toutes les occasions, de publier le mérite, la sainteté et la toute-puissance du Sauveur du monde. Dès le lendemain saint Jean voyant Jesus qui venoit à lui : Voilà l'Agneau de Dieu, s'écria-t-il, voilà celui qui efface le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : il vient après moi un Homme qui est avant moi : pour moi, je ne suis venu donner un baptême d'eau, qu'afin qu'on le connoisse en Israël. J'ai vu descendre du Ciel, ajoute-t-il, l'Esprit-Saint sous la figure d'une colombe, et il s'est arrêté sur lui. Et celui qui m'a envoyé pour donner un baptême d'eau, m'a dit : celui sur qui vous verrez que l'Esprit descendra et s'arrêtera, c'est lui qui donne le baptême de l'Esprit Saint. J'ai vu cela moi-même, et j'ai rendu témoignage que c'est-là le Fils de Dieu : *Et vidi : Et testimonium perhibui ego, quia hic est Filius Dei.* Rien ne pouvoit mieux convenir au dessein de l'Eglise, que cet Evangile si propre à ranimer notre foi, et à exciter notre ferveur dans un temps qui en demande beaucoup, pour nous préparer à recevoir dignement celui que les Juifs n'ont pas voulu reconnoître. Inexcusables après le témoignage de saint Jean, encore plus criminels après avoir été témoins de ses merveilles, les Juifs refuserent opiniâtrément de recevoir celui qu'ils avoient si ardemment

demandé et si long-temps attendu, et le rassasierent d'opprobres. Ne serions-nous point coupables autant que ces impies, et encore plus que ces ingrats, si, connoissant et confessant Jesus-Christ pour notre Sauveur, nous négligions de nous disposer de bonne heure à le recevoir avec joie, avec empressement, avec ferveur, et pour ainsi dire, avec dignité, le jour de sa naissance?

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

AUREM tuam, quæsumus, Domine, precibus nostris accommoda: et mentis nostræ tenebras, gratiâ tuæ visitationis illustra. Qui vivis et regnas, etc.

SEIGNEUR, écoutez, s'il vous plaît, favorablement nos prieres, et dans ces jours de votre bienheureux avénement, dissipez les ténebres de notre esprit par la lumiere de votre grace. Vous qui étant Dieu, vivez et regnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de saint Paul aux Philippiens. Chap. 4.

FRATRES: gaudete in Domino semper: iterùm dico gaudete. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus: Dominus propè est, nihil solliciti sitis: sed in omni oratione, et obsecratione, cum gratiarum actione, petitiones vestræ innotescant apud Deum. Et pax Dei quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu Domino nostro.

MES FRERES: réjouissez vous toujours dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez vous. Que votre modestie paroisse aux yeux de tous les hommes: le Seigneur est proche, n'ayez d'inquiétude sur rien; mais toutes les fois que vous vous mettrez en oraison, et en prieres, que vos demandes paroissent devant Dieu, avec des actions de graces. Et que la paix de Dieu, qui est au dessus de tout ce qu'on peut penser, soit la défense de vos cœurs, et de vos esprits en Jesus-Christ.

L'Epître aux Philippiens est d'un style plus coulant et plus aisé, écrite avec un esprit plus ouvert, ce semble, et plus concis que les autres, quoique saint Paul fût alors dans les liens. Il y découvre toute la bonté de son cœur avec une entière effusion. Il ne mêle ici ni reproche, ni réprimande, ce qui est une marque, dit saint Chrysostome, que les Philippiens étoient d'une vertu consommée.

RÉFLEXIONS.

Que la paix de Dieu qui est au-dessus de tout ce qu'on pense, soit la défense de vos cœurs et de vos esprits en Jesus-Christ. Cette paix intérieure si douce, si rassasiante, si au-dessus des sens, que le monde ne sauroit goûter et encore moins donner, cette paix étrangere, inconnue à l'esprit du monde; cette paix ne peut être que le fruit de la haute vertu. Chose étrange! nous ne sommes jamais en paix avec nous-mêmes. Cette multiplicité de desirs, de projets, de desseins, ne prouve que trop notre inquiétude. Quand nos passions ne nous feroient pas la guerre, notre cœur lui-même est l'ennemi de notre repos. Toujours insatiable, il n'est jamais content. L'amour-propre a beau demander cette paix que le monde ne sauroit donner, ses recherches même augmentent le trouble. Il n'est pas jusqu'à la jouissance des biens qu'on a le plus ardemment souhaités, qui n'affame, qui n'altere, et par conséquent qui ne trouble notre repos. Le libertin, l'homme mondain, l'impie, dit le Prophete, s'efforce de faire accroire aux simples qu'il est en paix: *Pax, pax, et non erat pax*, tandis que son esprit est inquiet, et que son cœur nage dans l'amertume. Parcourez toutes les conditions, tous les âges, tous les états; cherchez dans l'opulence, dans la plus florissante prospérité, et jusque sur le trône: nul homme du monde qui jouisse d'un contentement plein, d'une tranquillité par-

faite ; l'inquiétude et le trouble sont l'apanage inaliénable du cœur humain. On se contrefait, on dissimule dans le monde ce qu'on souffre et ce que l'on est, le masque est le premier présent, et presque le seul que le monde fait ; la dissimulation caractérise les plus heureux du siecle. On rit, on se réjouit ; c'est une continuité de fêtes dans le monde, toutes plus tumultueuses, parce qu'on ne cherche, à proprement parler, qu'à charmer ses chagrins, et à s'étourdir. Grossier artifice pour en dérober la connoissance au public ; mais l'inquiétude, l'agitation, le trouble tyrannisent le cœur des plus réjouis. La guerre est domestique ; il n'y a pas même de trêve. Se livre-t-on à ses passions pour avoir quelque paix, on en devient l'esclave. Nulle joie dans le monde qui ne soit superficielle ; nulle fleur, pour ainsi dire, qui ne soit artificielle : *Pax, pax, et non erat pax.* Il n'y a sur la terre, et il ne peut y avoir que la paix de Dieu qui accompagne toujours la bonne conscience. Cette paix qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, ne peut être le fruit que de la seule vertu. De là cette tranquillité pure, cette douceur inaltérable, cette joie si douce, ce recueillement si aisé, cette modestie si édifiante, qui font le caractere de tous les gens de bien. Non, ce n'est pas la mauvaise humeur, le peu d'esprit, la mélancolie, ni un manque d'éducation, ou un naturel brut et sauvage, qui éloignent les personnes véritablement pieuses des assemblées mondaines, de leurs parties de plaisir, et de leurs fêtes tumultueuses : c'est encore moins leurs prétendus chagrins, et leur humeur bizarre, qui leur font aimer la retraite ; ce sont-là les calomnies vieilles et usées que le monde fait aux gens de bien. Leur modestie, leur exacte régularité, leur éloignement de toutes ces fêtes mondaines, sont l'effet de leur vertu, et du contentement intérieur dont elles jouissent. Leur cœur goûte les douceurs d'une paix rassasiante : elles n'ont garde

de la troubler. Il n'y a que l'expérience qui puisse faire comprendre ce Mystere ; il faut goûter les douceurs de cette paix du cœur, pour en avoir une juste idée : *Gustate et videte*, dit le Prophete : faites-en l'heureuse expérience, et puis vous pourrez en juger et en parler surement.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 1.

IN illo tempore, miserunt Judæi ab Jerosolymis Sacerdotes, et Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : tu quis es ! et confessus est, et non negavit : et confessus est : quia non sum ego Christus. Et interrogaverunt eum : quid ergo ! Elias es tu ! et dixit : non sum. Propheta es tu ! et respondit : non. Dixerunt ergo ei : qui es, ut responsum demus his, qui miserunt nos ! quid dicis de teipso ! aït : ego vox clamantis in deserto : dirigite viam Domini, sicut dixit Isaïas Propheta. Et qui missi fuerant, erant ex Pharisæis. Et interrogaverunt eum, et dixerunt ei : Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque Propheta ! respondit eis Joannes, dicens : ego baptizo in aquâ : medius autem vestrûm stetit quem vos nescitis. Ipse est, qui post me venturus est, qui ante me factus est : cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.

EN ce temps-là, les Juifs envoyerent de Jérusalem des Prêtres et des Lévites à Jean, pour lui faire cette demande : qui êtes-vous ! il le declara, et ne le nia point : et il dit hautement : je ne suis point le Christ. Quoi donc ! lui demanderent-ils : êtes-vous Elie ! Il dit : je ne le suis point. Etes-vous Prophete ! non, répondit-il. Sur cela, ils lui dirent : qui êtes-vous ! afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés : que dites-vous de vous-même ! il répondit : je suis la voix de celui qui crie dans le désert : faites au Seigneur un chemin droit, comme a dit le Prophete Isaïe. Or, les gens qu'on avoit envoyés étoient de la secte des Pharisiens. Ils lui firent une nouvelle question : pourquoi donc baptisez-vous, lui dirent-ils, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophete ! Jean leur répondit : pour moi, je donne un baptême d'eau ; mais il y a une personne au milieu de vous que vous ne connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et dont je ne suis

Hæc in Bethaniâ facta sunt trans Jordanem, ubi erat Joannes baptizans.

pas digne de délier les souliers. Ces choses se passerent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisoit.

MÉDITATION.

Combien Jesus-Christ est peu connu, et combien il est peu aimé de ceux même qui le connoissent.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on pourroit dire à bien des Chrétiens, ce que saint Jean disoit aux Juifs : *Medius vestrûm stetit quem vos nescitis :* Jesus-Christ Notre-Seigneur est au milieu de vous, et vous ne le connoissez pas. Car si vous le connoissiez, pourriez-vous avoir pour lui si peu d'amour, si peu d'empressement, si peu de respect, si peu de reconnoissance ! Quel malheur pour les Juifs de n'avoir pas connu leur légitime Roi, leur souverain Seigneur, leur Rédempteur, leur Messie si ardemment désiré, et si long-temps attendu ; dont le temps de la venue étoit si clairement marqué ; dont la doctrine et les merveilles étoient visiblement l'accomplissement des Prophéties ! Est-ce un moindre malheur pour les Chrétiens de ne connoître Jesus-Christ que par une foi foible, languissante, à demi-éteinte ; une foi presque morte, qui luit assez pour nous rendre excusables, mais qui n'agit pas assez pour nous rendre de véritables Chrétiens ! Jesus-Christ est réellement au milieu de nous dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, et sous ces voiles connoît-on Jesus-Christ ? Grands du monde, le connoissez-vous, vous qui punissez si rigoureusement les moindres fautes qu'on fait contre le respect qui vous est dû, tandis que vous êtes si peu touchés des outrages qu'on fait à ce Maître souverain, que vous faites profession de

connoître ? Peuples, le connoissez-vous ce Dieu et ce Sauveur, qui est au milieu de vous ? Vous qui êtes si assidus auprès de ceux de qui vous espérez quelque grace, et si respectueux, si réservés en présence de ceux que vous craignez ; tandis que vous n'avez nul respect dans l'Eglise, et que vous ne trouvez jamais un moment de loisir pour venir rendre vos hommages à Jesus-Christ sur nos Autels. Les Ministres du Seigneur, les personnes consacrées à Dieu par profession et par état, connoissent Jesus-Christ ; car enfin ces fonctions ordinaires du sacré Ministere, ces engagemens si solemnels et si parfaits, cette vie réglée et si austere, tout cela prouve assez que Jesus-Christ n'est pas inconnu, du moins à cette portion choisie et si privilégiée du petit troupeau ; mais l'empressement, le zele et l'amour pour Jesus-Christ répondent-ils à cette connoissance ? Hélas ! peut-être que bien foiblement. On est peu empressé à faire la cour à Jesus-Christ, on a même de l'indifférence pour lui, on manque de confiance, parce qu'on n'a qu'une connoissance imparfaite ; et s'il faut en juger par les effets et par la stérilité de cette infructueuse connoissance, pouvons-nous raisonnablement nous flatter de connoître véritablement Jesus-Christ ?

SECOND POINT.

Considérez combien cet aimable Sauveur est peu aimé de ceux même dont il est connu. Ne nous représentons ici que ces personnes chrétiennes, qui faisant profession de connoître Jesus-Christ, n'ignorent ni ce qu'il est, ni ce qu'il a fait pour gagner notre cœur, ni ce qu'il est en état de faire en notre faveur. Ces personnes qui, parfaitement instruites de tous nos Mysteres, n'oublient pas les signalés bienfaits de la Rédemption et de l'Eucharistie, et admirent sans cesse l'humilité de son incarnation, la pauvreté de sa naissance, l'obscurité de la plus grande partie de sa vie mortelle, les merveilles in-

compréhensibles de l'adorable Eucharistie, les humiliations et les souffrances de sa Passion, l'ignominie de sa mort, et tout cela opéré pour le salut des hommes ; ces personnes aiment-elles ardemment Jesus-Christ ? notre amour répond-il à l'idée que nous devons avoir de l'excellence et de la majesté de ce Sauveur ? Notre amour répond-il à ses bienfaits ? répond-il à son amour pour nous ? répond-il à l'esprit de notre Religion ? et à ne consulter même que la raison, notre amour pour Jesus-Christ répond-il aux biens qu'il nous a faits, à ceux que nous en recevons tous les jours, à ceux que nous en attendons, et pour le temps et pour l'éternité ; à ceux que nous en recevons à toutes les heures ? Connoître Jesus-Christ, et croire qu'il est continuellement avec nous sur nos Autels, et n'avoir ni cet empressement qu'on sent pour rendre ses devoirs aux Grands, de qui on attend tout ; et n'avoir pas sans cesse présent dans l'esprit un objet dont le cœur doit être si occupé ; et ne pas étudier toutes les occasions de plaire à celui qui est l'arbitre de notre sort éternel ? Voilà un Mystere d'iniquité incompréhensible. Mais la triste expérience ne le prouve que trop. Quand on aime Jesus-Christ, on goûte tout ce qui vient de lui ; on a ses maximes à cœur, et quelle impression sur l'ame ne font pas ses exemples ? Consultons les sentimens et toute la conduite des Saints. Ils ont aimé Jesus-Christ ; quelle fidélité aussi n'ont point eu tous les Saints à se conformer à ce divin modele ! quels transports d'amour pour cet aimable Sauveur ! quelle assiduité à lui faire la cour ! quel éloignement de tout ce qu'il a eu en horreur ! quelle ardeur pour les humiliations et pour les souffrances ! Ce sont-là les preuves de l'amour et de la tendresse qu'on a pour Jesus-Christ ; notre vie nous en fournit-elle beaucoup ? et reconnoissons-nous un grand amour pour le Sauveur à ces marques ? Nous avons souvent les Noms de Jesus et de Marie à la bouche ; habitude

sainte, mais marques stériles; si ces saints Noms ne sont pas profondément gravés dans le cœur. Tout nous porte, dans le temps de l'Avent, à exciter cet amour, à embraser nos cœurs de cet amour, à aimer Jesus-Christ avec tendresse. Nulle disposition plus propre pour recevoir dignement ce divin Sauveur, le jour de sa naissance, que ce divin amour.

Non, Seigneur, nous ne vous connoissons pas. Je confesse que jusqu'ici je ne vous ai pas connu, puisque je vous ai si peu aimé; mais j'espere que ma conduite à votre égard fera voir désormais que je commence tout de bon à vous connoître, puisque je commencerai véritablement à vous aimer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, adauge nobis fidem. Luc 17.

Seigneur, augmentez ma foi, afin que je vous connoisse mieux que je n'ai fait jusqu'ici.

Diligam te, Domine, fortitudo mea, refugium meum, et liberator meus. Ps. 17.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force, mon refuge et mon Sauveur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOUS aimons peu Jesus-Christ, parce que nous le connoissons peu. Nous n'avons qu'une foi foible, chancelante, à demi-éteinte, pourrions-nous aimer Jesus-Christ avec tendresse, avec ardeur? On n'ignore pas ce qu'il est, on sait ce qu'il peut, on n'a pas oublié ce qu'il a fait en notre faveur, on connoît ce qu'il est en état de faire; mais il faut bien que ces connoissances soient imparfaites, puisqu'elles produisent si peu de reconnoissance et d'amour. Appliquez-vous, sur-tout en ce saint temps, singulièrement consacré à célébrer son avénement dans le monde; appliquez-vous à connoître et à aimer ce divin Sauveur. Considérez ce qu'il est, et ce qu'il vient faire sur la terre;

quel est le motif de sa venue, c'est-à-dire, de son Incarnation, de sa Naissance. Représentez-vous et sa vie et sa mort, rappellez dans votre esprit toutes ses merveilles, et sur-tout son amour pour nous; et demandez-vous si ce Dieu fait homme, pour sauver les hommes, mérite d'être aimé de vous! Que ce soit là le sujet ordinaire de vos méditations durant ce saint temps. Dites souvent à ce divin Sauveur avec ferveur, comme S. Augustin: *Noverim te, noverim me.* Faites, Seigneur, que je vous connoisse, et que je me connoisse moi-même: quelle confusion, bon Dieu, et quel regret ne dois-je pas avoir de vous avoir si peu aimé, mon divin Sauveur!

2.° Ce seroit peu d'avoir ce regret, si notre amour ne paroissoit point par notre conduite. Prouvez-lui dès aujourd'hui que vous l'aimez, par la résolution que vous devez faire de ne passer aucun jour de votre vie, s'il se peut, sans lui faire une visite dans le saint Sacrement. Prouvez-le-lui par votre charité pour les pauvres; tout le bien que vous leur ferez, c'est à Jesus-Christ que vous le faites: *Mihi fecistis.* Visitez, par ce motif, les pauvres malades dans les Hôpitaux, et les pauvres honteux dans les maisons particulieres. Visitez les prisonniers du moins une fois la semaine, et répandez vos libéralités sur les uns et les autres; cette charité sera une preuve de votre amour. Soyez empressé de recevoir Jesus Christ dans l'adorable Eucharistie; communiez plus souvent durant l'Avent, qu'à l'ordinaire, et faites-le chaque fois avec une nouvelle ferveur. C'est une pratique de piété très-utile de réciter tous les jours, sur-tout en ce saint temps, les Litanies du saint Nom de Jesus, et celles de la sainte Vierge; enfin, n'oubliez rien pour aimer avec ferveur et avec tendresse ce divin Sauveur, et celle qui en est la mere.

LE QUATRIEME DIMANCHE DE L'AVENT.

LE quatrième Dimanche de l'Avent, qu'on nomme aussi le premier d'avant Noël, doit d'autant plus exciter notre ferveur et notre dévotion, qu'il est plus près de la solemnité qui demande tout notre zele. C'est dans cet esprit et pour cette fin que l'Eglise fait précéder du jeûne des Quatre-Temps ce Dimanche, c'est-à-dire, du jeûne du Mercredi, du Vendredi et du Samedi précédens.

On appelle les Quatre-Temps, les jeûnes que l'Eglise prescrit de trois en trois mois, le Mercredi, Vendredi et Samedi de la même Semaine, pour consacrer les quatre Saisons de l'année par la pénitence de quelques jours de jeûne; pour demander à Dieu la conservation des fruits de la terre; pour le remercier de ceux qu'il a déjà donnés, et pour obtenir qu'il donne à l'Eglise, dans ces temps des Ordinations, de saints Ministres. L'Eglise connoissant la foiblesse de ses enfans, a voulu leur faire entendre qu'il n'y a point de temps dans tout le cours de l'année où il leur soit permis de se relâcher, ou d'interrompre l'Exercice de la pénitence, parce qu'on a besoin en tout temps de purifier l'ame par le fréquent usage des sacremens, par la priere et par le jeûne; et c'est ce qui l'a portée à déterminer trois jours de jeûne dans chacune des quatre Saisons de l'année, et c'est ce qu'on appelle les Quatre-Temps. Saint Léon dit que cette observance n'a été attachée à ces Quatre-Temps ou Saisons, qu'afin que cette succession continuelle de temps avec le retour de l'année, nous apprît que nous avons besoin continuellement d'être purifiés, et que nous devons toujours faire nos efforts pour effacer par les jeûnes et

les aumônes, les taches que nous contractons presque sans cesse par la fragilité de la chair, durant la vie.

Il n'est peut-être point d'observance plus ancienne dans l'Eglise que celle des Quatre-Temps : puisque selon le même Saint, elle nous vient des Apôtres même : *Jejunium quod ex Apostolicâ traditione subsequitur.* Il y avoit des jeûnes déterminés et fixés à certains mois de l'année dans l'ancien Testament. Voici ce que dit le Dieu des armées, dit le Prophete Zacharie : *Hæc dicit Dominus exercituum.* Les jeûnes du quatrieme, du cinquieme, du septieme et du dixieme mois, seront changés pour la maison de Judas en des jours de joies et d'alégresse, et en des Fêtes solemnelles : *Jejunium quarti, et jejunium quinti et jujunium septimi, et jenunium decimi erit domui Juda in gaudium et lætitiam, et in solemnitates præclaras.* Saint Léon croit que ces jeûnes, aussi-bien que quelques préceptes moraux, sont du nombre de ces choses saintes et utiles que les Apôtres ont voulu retenir de l'ancienne loi pour les usages de l'Eglise; mais pour des motifs bien plus spirituels et plus parfaits que dans l'ancien Testament : *Decimi hujus mensis solemne jejunium quod non ideò negligendum est, quia de observantiâ veteris legis assumptum est.* Ce qui n'étoit dans l'ancienne loi qu'une simple figure, continue le même saint Pontife, a cessé par la réalité dans la loi nouvelle; mais pour les jeûnes, ils nous sont trop nécessaires et trop utiles pour que l'Eglise ait jamais pensé à les faire cesser : *Illa enim quæ rerum futurarum figuras gerebant, impletis quæ significavere, finita sunt. Jejuniorum verò utilitatem, novi Testamenti gratia non removit.* Et il ajoute que l'Eglise conduite et dirigée par le Saint-Esprit, a tellement distribué le jeûne dans les quatre Saisons de l'année, savoir : les Quatre-Temps du Printemps, en Carême; ceux de l'Eté, dans l'octave de la Pentecôte; les Quatre-Temps de l'Automne, dans le mois de Septembre; et les Quatre-Temps de l'Hiver,

dans ce dixieme mois, que les quatre saisons de l'année se trouvent sanctifiées par la pénitence. *Quæ jejunia ex doctrinâ Spiritûs Sancti, ita per totius anni circulum distributa sunt, ut lex abstinentiæ omnibus sit adscripta temporibus. Siquidem jejunium vernum in Quadragesimâ, æstivum in Pentecosta, autumnale in mense septimo, hyemale autem in hoc qui est decimus, celebramus.* Les Offices et la Messe de ces trois jours des Quatre-Temps de l'Avent sont particuliers et conformes au mystere et à la sainteté de ce temps. On lit toujours à la messe du Mercredi des Quatre-Temps deux Epîtres; pour faire connoître, dit *Alcuin*, à ceux qui devoient être examinés, ce jour-là, pour être ordonnés le Samedi suivant, qu'ils devoient avoir une grande connoissance de l'Ecriture sainte. Les deux Epîtres qu'on lit à la Messe du Mercredi de la troisieme semaine de l'Avent, sont tirées du second et du septieme chapitre d'Isaïe, où ce Prophete parle si clairement de la venue du Messie, et des grands avantages qui en doivent venir aux hommes, et où il prédit qu'une Vierge sera la Mere de ce Sauveur: *Ecce Virgo concipiet, et pariet Filium.* L'Evangile qui suit ces deux Epîtres contient l'Histoire de l'Annonciation du Mystere de l'Incarnation, faite par l'Ange saint Gabriel à la sainte Vierge, selon qu'elle est rapportée par saint Luc. L'Epître de la Messe du Vendredi suivant se prend de la même Prophétie d'Isaïe, où il prédit qu'il sortira un rejeton de la tige de Jessé, pere de David, qu'il s'élevera une fleur de sa racine; et que l'Esprit du Seigneur s'y reposera. L'Evangile du jour est la suite de celle du Mercredi précédent, où saint Luc décrit la visite que la sainte Vierge alla rendre dans les montagnes de Judée à sa parente Elizabeth, grosse de saint Jean, peu de jours après que l'Ange Gabriel l'eut quittée, ayant reçu son consentement pour l'Incarnation du Fils de Dieu dans son sein. A la Messe du Samedi des Quatre-Temps, qu'on nomme aussi le Samedi des douze

leçons, parce qu'anciennement on avoit coutume à Rome de lire en Grec et en Latin les six leçons que nous lisons encore aujourd'hui à cette Messe ; les premieres pour les Grecs qui se trouvoient à l'Office, et qui étoient en grand nombre à Rome ; et les secondes pour les Latins : et on ne les a appellées douze leçons, que parce que chacune étoit lue deux fois en différentes Langues ; à la Messe, dis-je, de ce Samedi, on lit encore aujourd'hui ces six leçons Latines : les quatre premieres sont prises d'Isaïe, dont la prophétie n'est proprement que l'histoire prophétique du Sauveur ; aussi c'est du livre de ce Prophete, que l'Eglise a jugé plus convenable de composer les Offices du temps de l'Avent. La cinquieme Epître est prise du Prophete Daniel, commune à tous les Samedis des Quatre-Temps, où la merveille des trois enfans dans la fournaise de Babylone est rapportée. La sixieme est de l'Epître de saint Paul aux Fideles de Thessalonique : *Nous vous prions, mes Freres*, leur dit-il, *par Jésus-Christ notre Seigneur qui doit venir, et par l'union qui doit se faire de nous avec lui, de ne pas permettre qu'on vous fasse aisément changer de créance.* Quoique l'Apôtre parle en cet endroit du second Avénement du Fils de Dieu, l'Eglise l'applique au premier, pour réveiller la foi des Fideles. L'Evangile du Samedi de ces Quatre-Temps est l'histoire de la prédication de saint Jean, commençant sa fonction de Précurseur, d'Ange ou d'envoyé de Dieu, pour préparer les voies, et disposer les esprits à recevoir le Messie.

La Messe de ce quatrieme Dimanche de l'Avent n'est proprement qu'une vive expression du desir ardent qu'a l'Eglise de voir naître son Sauveur, et de porter tous les Fideles à célébrer avec dignité et avec fruit le jour de sa naissance. *Rorate Cœli desuper, et nubes pluant Justum*, s'écrie-t-elle avec le Prophete dans l'Introit de la Messe. Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le

Juste comme une pluie salutaire. *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Que la terre s'ouvre, et que nous voyons paroître le Sauveur, comme nous voyons sortir la tige de son germe. Ces paroles marquent le transport et l'impatience des Prophetes et des Justes de l'ancien Testament, qui desiroient de toute l'ardeur de leur ame la venue du Messie.

L'Epître qu'on lit à la Messe est tirée de la premiere lettre de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens, et elle regarde les Ministres de Jesus-Christ, qui sont les dispensateurs des Mysteres de Dieu, et les Pasteurs des ames. L'Apôtre les exhorte ici de ne point faire consister leur habileté et leur mérite dans la doctrine ni dans l'art de bien parler; mais à être fideles dans leur ministere, et à soutenir par la régularité et la sainteté de leur vie, la dignité de leur emploi. L'Eglise après avoir exhorté tous ses enfans à se disposer par la pénitence et par la piété à la venue du Sauveur, s'adresse en particulier en ce jour, aux sacrés Ministres, et les exhorte à se distinguer autant du reste des Fidelles par leur vertu, qu'ils le sont par leur caractere; et que comme ils doivent présenter au Sauveur naissant, les vœux du peuple, en qualité de Ministres de Jesus-Christ, et de ses premiers Officiers, ils n'oublient rien pour être eux-mêmes plus agréables à ses yeux, dans les fonctions sacrées de leur Ministere.

L'Evangile est le même que celui du Samedi précédent; c'est l'histoire de la prédication de saint Jean-Baptiste, et de la premiere fonction de ce saint homme en qualité de Précurseur du Sauveur, comme saint Luc la raconte. Le Fils de Dieu, cette vraie lumiere qui éclaire quiconque vient au monde, avoit demeuré inconnu à Nazareth, et comme caché dans l'obscurité d'une vie privée, lorsque Jean-Baptiste sortit du Désert pour lui préparer les voies; semblable à l'Aurore qui précede le Soleil, et qui fait le commencement du jour: il n'étoit pas lui-même la lumiere; mais il étoit pour rendre témoignage de

la lumiere. Ce saint homme avoit passé toute sa jeunesse dans la solitude, dans l'exercice de la plus rigoureuse pénitence, sans autre adoucissement que celui qu'il goûtoit dans les douceurs de la contemplation. Enfin il parut devant le peuple d'Israël en la trentieme année de son âge, et la vingt-neuvieme de Jesus, qui étoit la quinzieme de l'Empire de Tibere. Ce fut en ce temps-là que le premier Héraut du Sauveur, cet homme né par miracle, cet admirable Solitaire, caché dans le fond de son désert, reçut ordre de commencer à faire sa charge.

Le Royaume qu'Hérode l'ascalonite avoit possédé tout entier, étoit alors divisé en quatre principautés. La premiere et la plus considérable qui étoit celle de Judée, ayant été soumise à l'Empire Romain, depuis le bannissement d'Archelaüs, ne faisoit plus qu'une partie de la province de Syrie. Ce n'est pas qu'elle ne fût gouvernée par Ponce Pilate à qui les Juifs donnoient le titre de Président, quoique les Romains ne le donnassent qu'à ceux qui étoient Gouverneurs en chef; mais son gouvernement étoit subalterne et dépendoit de celui de Syrie; en sorte qu'il ne le tenoit que comme Agent, ou pour parler selon les Romains, comme Procureur de César: *Procurante Pontio Pilato Judæam.* Les trois autres avoient leurs Princes particuliers qu'on nommoit simplement Tétrarques, qui selon son étymologie, signifie un Prince qui possede la quatrieme partie d'un grand Etat; mais on donnoit ordinairement ce nom à ces petits Princes qui gouvernoient avec une autorité souveraine; et les Evangélistes donnent même quelquefois à Hérode Tétrarque de la Galilée, le nom de Roi que les Romains lui avoit permis de porter. Cet Hérode étoit fils du premier Hérode, dit le grand, et possédoit la Galilée qui étoit une partie de la Palestine, au bord de la Samarie. Philippe son frere regnoit de même dans l'Iturée et la Traconite vers le Septentrion; c'étoit une Province située vers les sources du Jourdain, laquelle

avoit fait partie de la Syrie. Enfin un certain Lysanias, descendu peut-être de cet autre Lysanias, que Marc-Antoine avoit fait Roi des Ituréens, commandoit dans un quartier de la Célésirie, qu'on appelloit Abiline, entre le Liban et l'Antiliban. Pour ce qui regarde la Religion, comme les Romains étoient les maîtres dans un État conquis, et qu'ils tenoient la Capitale où étoient le Temple et le Siege du grand Prêtre, il est probable qu'ils disposoient à leur gré des dignités Ecclésiastiques, et que voulant profiter de l'ambition démesurée d'Anne et de Caïphe qui prétendoient l'un et l'autre au Pontificat, ils y avoient mis l'alternative entre ces deux concurrens, dont l'un étoit beau-pere de l'autre; de sorte qu'ils l'exerçoient tour-à-tour durant une année, ce qui paroît par ce que dit l'Apôtre saint Jean dans l'Evangile, que Caïphe étoit grand Prêtre l'année que Jesus-Christ mourut : *Erat Pontifex anni illius.* La venue du Messie étoit une époque si importante et distinguée qu'il ne falloit pas moins que ce détail précis de toutes les circonstances du temps auquel tout ce que les Prophetes avoient prédit touchant la venue du Messie, et de son Précurseur, se trouvoit accompli.

Ce fut dans ce temps de désordres et de confusion dans la Religion et dans l'Etat, qu'on vit paroître le Précurseur du Messie, que les Prophetes avoient nommé l'Ange de Dieu, cet homme sanctifié dans le ventre de sa mere, dont la vie étoit un prodige de sainteté et de pénitence. Car son vêtement étoit un rude cilice, fait de gros poil de chameau, qu'il tenoit serré autour de ses reins, avec une ceinture de cuir, pour condamner la délicatesse et le luxe. Pour son vivre il n'avoit que des sauterelles sans assaisonnement et sans apprêt, nourriture assez commune parmi les pauvres dans la Palestine, et du miel sauvage, de mauvais goût, qu'il rencontroit dans des trous de rochers et dans le creux de quelques arbres. Sa demeure ordinaire étoit un affreux

désert entre Jéricho et Jérusalem, et c'est de-là qu'il sortit pour applanir les voies au Seigneur, c'est-à-dire, pour préparer les esprits et les cœurs à la venue du Sauveur, en leur prêchant la pénitence, et par ses exemples, et par ses paroles. Il étoit cette voix puissante, qui selon Isaïe, devoit retentir dans le désert, et apprendre aux peuples à se disposer à la venue de leur Roi, et de leur Rédempteur : *Vox clamantis in deserto : parate viam Domini*, s'écrioit le Prophete Isaïe ayant en vue le saint Précurseur qui s'est appellé lui-même la voix de celui qui crie dans le désert. C'est lui en effet qui prépara les voies à Jesus-Christ, en préparant les peuples à le recevoir comme leur Sauveur, et leur apprenant que c'étoit le Messie. Rien n'est plus clair, rien n'est plus précis que ce que dit le Prophete, touchant la venue du Sauveur du monde en cet endroit : *Consolamini, consolamini, populo meus, dicit Deus vester.* Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit votre Dieu. Le Prophete dans ce chapitre, et dans les suivans, nous décrit le bonheur des Israélites après le retour de leur grande captivité de Babylone : mais cet objet n'est pas ce qui l'occupe davantage. La venue du Messie, son regne, l'établissement de son Eglise, la vocation des Gentils à la foi sont ses premieres vues. Saint Luc fixe ce vrai sens, en rapportant sur le sujet du saint Précurseur les paroles du Prophete : parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que ses maux sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées : *Loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam, quoniam completa est malitia, dimissa est iniquitas illius.* Dieu va enfin vous envoyer un Sauveur ; j'entends déjà la voix de son Précurseur, continue Isaïe, qui crie dans le désert comme son Héraut, qui annonce sa venue, et qui dit : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Préparez-lui les voies pour entrer dans votre cœur, en réformant vos mœurs, et rendant droite votre conduite par la pénitence. Que toutes les mon-

tagnes soient applanies, que les vallées soient comblées, que les chemins tortus soient redressés, et que tout ce qui est tortu et raboteux, escarpé, que tout soit applani : *Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur.* C'est-à-dire, que ces ames timides prennent confiance ; que ces ames terrestres et matérielles cessent de ramper, et s'élevent désormais au dessus des sens ; que tout esprit vain et orgueilleux s'humilie par la pénitence : *Et aspera in vias planas.* Enfin que l'innocence regne par-tout : *Et videbit omnis caro salutare Dei.* Et alors tout homme verra le salut envoyé de Dieu. Le Texte dit, que toutes les vallées seront élevées, et les montagnes humiliées : *Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons humiliabitur.* Ce qui, selon le sens moral, signifie que le Sauveur venoit humilier l'orgueil du monde, confondre toute sa fausse sagesse, en choisissant pour fonder son Eglise des hommes simples, pauvres et ignorans ; et la mort même sur la Croix pour sauver les hommes : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*, dit saint Paul. Dieu a choisi ce qui est foible devant le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Le salut est offert à tous les hommes, puisque Jesus-Christ s'est incarné, est né, et est mort pour le salut de tous les hommes ; mais combien de gens refusent le salut, ô mon Dieu, que votre bonté leur présente ! O qu'on est digne de votre colere, Seigneur, quand on méprise vos bontés ! A mesure qu'on approche de la fête de Noël, l'Eglise redouble ses invitations, et ses exhortations pour porter les Fideles à redoubler leurs soins et leur ferveur pour se mettre en état de recevoir, dans de saintes dispositions, le Sauveur de nos ames, sans lesquelles on a beau célébrer sa naissance, on n'a point de part à ses dons.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

EXCITA, quæsumus Domine, potentiam tuam, et veni, et magnâ nobis virtute succurre; ut, per auxilium gratiæ tuæ, quod nostra peccata præpediunt, indulgentia tuæ propitiationis acceleret. Qui vivis et regnas, etc.

SEIGNEUR, faites paroître votre puissance, et venez, nous vous en supplions, et secourez-nous par votre force toute puissante; afin que votre miséricorde infinie se hâte de nous donner par votre grace, le secours dont nos péchés nous rendent toujours indignes de plus en plus. Vous qui étant Dieu, vivez et regnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES, sic nos existimet homo ut Ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. Hîc jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die: sed neque meipsum judico. Nihil enim mihi conscius sum: sed non in hoc justificatus sum: Qui autem judicat me, Dominus est. Itaque nolite ante tempus judicare, quoad usquè veniat Dominus: qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium: et tunc laus erit unicuique à Deo.

MES FRERES, qu'on nous regarde comme les Ministres de Jesus-Christ, et comme les dispensateurs des Mysteres de Dieu. Maintenant ce qu'on demande des dispensateurs, c'est que celui qui l'est, soit trouvé fidele. Pour ce qui est de moi, la chose dont je me mets peu en peine, est que vous me jugiez, vous ou qui que ce soit des hommes. Je ne me juge pas non plus moi-même, car je ne me sens coupable de rien: et néanmoins cela ne me justifie pas: mais c'est le Seigneur qui me juge. Ainsi, mes freres, ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclaircira ce qui est caché dans les ténebres; et qui manifestera les secrets des cœurs: et c'est alors que la louange sera donnée à chacun par Dieu même.

L'Eglise a choisi cet endroit de la Lettre de l'Apôtre, soit pour apprendre à ceux qu'elle ordonna hier, le

samedi des Quatre-Temps, quel est le Ministere qu'ils ont reçu, et avec quelle sainteté ils doivent exercer les fonctions de leur sacré ministere. Soit pour représenter aux Fideles ce que saint Paul dit du Jugement dernier : afin de méler toujours la considération du second Avénement du Fils de Dieu, avec celle du premier, comme elle a fait le premier Dimanche de l'Avent à la messe et à l'Office.

RÉFLEXIONS.

Qu'on nous regarde comme les ministres de Jesus-Christ, et comme les dispensateurs des Mysteres de Dieu. Que des titres si glorieux fassent toujours ressouvenir les Fideles, du respect et de la soumission qu'ils doivent à ceux que Dieu a honorés de son sacré ministere; mais qu'ils ne fassent jamais oublier à ceux-ci l'humilité et la bonté, avec laquelle ils doivent servir les Fideles, en faveur de qui ils ont été honorés du ministere sacré. Bon Dieu! qu'elles doivent être pures et fidelles, ces mains qui dispensent les sacrés mysteres! quelle pureté de mœurs, quelle intégrité de conduite, quel trésor de science et de sagesse, quelle sainteté ne demande point ce caractere auguste, de ceux qui l'ont reçu! il s'agit de ménager les intérêts de Dieu et ceux des hommes, d'allier les droits de sa justice et de sa majesté, avec les droits de son amour et de sa miséricorde. C'est le sang d'un Dieu, craignons de le profaner, en le dispensant à des pécheurs impénitens : mais c'est le sang d'un Dieu mort pour les pécheurs; craignons de fermer ces sources salutaires à ceux qui veulent s'y laver. Les personnes consacrées au saint ministere, sont des économes dont la premiere vertu est la fidélité : fidélité à Jesus-Christ, pour ne chercher que ses intérêts; fidélité à l'Eglise, pour travailler sous ses ordres avec zele et soumission; fidélité aux pauvres, pour administrer leur patrimoine avec une sage économie; fidélité à tous les fideles, pour

les édifier et les instruire. Que tous les Ministres de Jesus-Christ soient saints comme ils le doivent être : le monde sera bientôt réformé. Je ne me sens coupable de rien, disoit saint Paul, et néanmoins cela ne me justifie pas. Un Apôtre à qui la conscience ne reproche rien, n'ose encore se croire justifié ! Qu'est-ce donc qui nous rassure, et qui nous rend si tranquilles ? seroit-ce notre innocence ou notre pénitence ? Hélas ! notre tranquillité n'est peut-être que le calme trompeur d'une fausse conscience ; on ne craint point, lorsqu'on a souvent tout à craindre. On ne craint point, parce qu'on ne voit pas le danger : mais en est-on pour cela plus loin du précipice ? Craignons si nous avons eu le malheur d'offenser Dieu : si nous avons lavé ces péchés par les larmes de la pénitence ; tremblons encore, et ne cessons de nous écrier avec David : Seigneur, purifiez-moi des péchés que je ne connois pas. Nous avons trois jugemens à subir : le jugement de ce monde, il faut le mépriser ; le jugement de la conscience, prenons garde de le corrompre ; le jugement de Dieu, ne cessons de le craindre, et de nous y préparer.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 3.

ANNO quinto decimo Imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, Tetrarchâ autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus Tetrarchâ Iturææ, et Trachonitidis regionis, et Lysaniâ Abilinæ Tetrarchâ, sub Principibus Sacerdotum Annâ et Caïphâ : factum est Verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto. Et venit in omnem

LA quinzième année de l'empire de Tibere Cesar, Ponce Pilate étant Gouverneur de la Judée, Hérode étant Tétrarque de la Galilée, Philippe, son frere, l'étant de l'Iturée et du pays des Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abila, sous le Pontificat d'Anne et de Caïphe ; la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, au désert. Et il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le bap-

nem

nem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum, sicut scriptum est in Libro sermonum Isaiæ Prophetæ: vox clamantis in Deserto: parate viam Domini; rectas facite semitas ejus: omnis vallis implebitur: et omnis mons, et collis humiliabitur: et erunt prava in directa, et aspera in vias planas: et videbit omnis caro salutare Dei.

tême de pénitence pour la rémission des péchés, comme il est écrit au Livre qui contient ce qu'a dit le Prophete Isaie: la voix de celui qui crie dans le désert: préparez le chemin du Seigneur, faites-lui des sentiers droits. On comblera toutes les vallées; et on abaissera toutes les montagnes, et toutes les collines. Ce qui n'est pas droit sera redressé, et ce qui est raboteux deviendra un chemin uni: et tout homme verra le salut qui vient de Dieu.

MÉDITATION.

Du desir ardent que nous devons avoir de la venue du Sauveur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quels ont été de tout temps, dans l'ancien Testament, les ardens desirs et les vœux de tous les saints Patriarches, des Prophetes, des Justes, pour la venue du Rédempteur, ils ne le demandent, ils ne l'invitent à venir, ils ne l'en prient qu'avec des empressemens, des transports et des vœux, qui tiennent de l'enthousiasme. *Obsecro Domine, mitte quem missurus es.* Nous vous en supplions, Seigneur, envoyez au plutôt celui que vous devez envoyer pour nous sauver. *Sicut locutus es, veni.* Venez, Seigneur, comme vous nous l'avez promis. *Veni, Domine, et noli tardare.* Hâtez vous, Seigneur, de venir, et ne différez pas plus long-temps. *Rorate Cæli de super, et nubes pluant justum.* O Cieux, faites descendre d'en haut le Sauveur, comme une pluie. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Que la terre s'ouvre pour faire pa-

roître le Sauveur. *Festina, ne tardaveris, Domine.* Qu'il nous tarde, Seigneur, de vous voir; ne nous affligez pas davantage par un plus long délai. *Utinam disrumperes Cælos, et descenderes.* O si vous vouliez ouvrir les Cieux, et en descendre pour nous racheter? C'est ainsi que les Saints de l'ancien Testament témoignoient le desir ardent qu'ils avoient de la venue du Sauveur du monde. L'Eglise ne parle pas avec moins d'empressement, elle emprunte leurs expressions, et ses vœux sont encore plus ardens que les leurs: quels doivent être les nôtres? Tout notre bonheur est en Jesus-Christ, notre salut éternel dépend de sa venue. Avec quel empressement un esclave attend-il son libérateur? Plus ses fers sont pesans, plus son esclavage est dur; plus le desir de sa liberté augmente. Il ne cesse de demander, quand doit arriver son libérateur; lui en a-t-on marqué le temps, il compte sans cesse toutes les heures, tous les momens; mais quelle est sa joie, quels sont ses transports, quand il apprend que son Sauveur approche; ses desirs croissent avec son empressement, et il n'est occupé que du jour de sa délivrance. Lui dit-on qu'il n'y a plus que trois jours, qu'un demi-jour: bon Dieu, quelle ardeur! quelle sainte impatience! d'où vient que nous n'expérimentons pas le même empressement, les mêmes desirs, la même sainte impatience? dans six jours, dans trois jours, dans quelques heures revient l'anniversaire du jour fortuné de la naissance du Sauveur: comment ne faisons-nous pas de pareils vœux? D'où vient que nous n'importunons pas le Seigneur par de pareilles demandes? l'Eglise, notre bonne mere, nous en donne l'exemple; pourquoi ne l'imitons-nous point? c'est que nous manquons de foi et d'un véritable desir de notre salut.

SECOND POINT.

Considérez que nos desirs suivent toujours nos idées; nous ne desirons pas beaucoup ce que nous

estimons peu. Comprenons-nous les conséquences de cette vérité expérimentale ? Nous sommes peu empressés de voir arriver le jour de la naissance du Sauveur ; c'est que nous le connoissons peu, c'est que nous sommes peu frappés, peu touchés de l'excès de son amour ; c'est que nous n'avons qu'une très-foible idée des avantages de sa venue ; c'est que le triste état d'erreur, de servitude, de péché, dans lequel nous sommes, nous plaît ; c'est que nous aimons le monde, dont ce divin Sauveur vient détruire l'esprit et condamner les maximes ; c'est que nous n'avons pas envie de changer de maître ; c'est enfin, que notre salut nous tient peu au cœur. Voilà la funeste cause de notre indolence, de notre froideur, de notre pitoyable indifférence. Nous connoissons peu le Sauveur, ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il mérite ; et nous nous connoissons encore moins nous-même, ce que nous sommes, ce que nous méritons par nos péchés, ce que nous devons attendre de la justice divine. Chose étrange ! exilés dans une vallée de pleurs, esclaves d'un tyran, principe de tous nos maux, tant de cette vie que de l'autre. Bannis de notre céleste patrie, nous ne daignons pas seulement penser à celui qui seul peut nous remettre en liberté, en nous délivrant de toutes nos miseres. Nous attendons, à la vérité, sa venue ; mais avec quelle indifférence, et même quel degoût ! L'Eglise, depuis trois semaines, nous exhorte, nous presse de nous réjouir, de prendre confiance en lui, en nous annonçant sa venue ; le jour de sa naissance est déterminé, nous savons qu'il est proche : *Propè est Dominus.* Il vient pour faire finir cet exil ; il vient pour nous tirer de cette affreuse servitude ; quels sont nos empressemens, et que faisons-nous pour nous préparer à le recevoir ! Bon Dieu, que notre indolence marque bien la foiblesse de nos desirs, et cette foiblesse de desirs une foi languissante !

Je sens, mon divin Sauveur, toute l'iniquité de

de cette conduite ; mais enfin vous ne me donnez pas ces lumieres pour me laisser plus long-temps dans ce profond et indigne assoupissement. Venez, Seigneur, c'est de tout mon cœur que je desire votre naissance ; et le soin avec lequel je vais me préparer à vous recevoir, prouvera la sainteté et l'ardeur de mon désir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Exquisivit te facies mea : faciem tuam, Domine, requiram. Psal. 26.

Je desire de tout mon cœur, Seigneur! votre venue, et je n'oublierai rien pour vous recevoir dignement.

Veni, Domine, et noli tardare, ut salvos facies nos. Eccl.

Venez, Seigneur, et hâtez-vous de venir nous sauver.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN ne se manifeste davantage qu'un grand desir. Le cœur n'est jamais muet, il s'explique par plus d'une maniere ; toutes les passions sont éloquentes ; mais nulle n'est plus expressive que celle qui nous porte à vouloir un bien que nous jugeons nous convenir. Quel plus grand bien que le salut ? quel objet plus digne de nos desirs que la venue du Sauveur du monde ? Avec quelle ardeur les Patriarches et les Prophetes la desiroient-ils, la demandoient-ils par des termes si énergiques ? Avons-nous moins besoin du Sauveur que ces anciens justes ? Pourquoi n'aurons-nous pas autant d'ardeur, de desirs et d'empressemens de le recevoir qu'eux ? Témoignons ces desirs par nos demandes ; servez-vous durant ces jours, de leurs prieres et de ces oraisons jaculatoires que l'Eglise vous fournit ; et qui sont si propres à réveiller notre amour. Dites-lui souvent, durant le jour : *Excita, Domine, potentiam tuam, et veni ut salvos*

facias nos. Psal. 79. Faites éclater, Seigneur, votre puissance, et venez pour nous sauver. *Ecce Deus noster veniet, et salvabit nos.* Isaï. 35. Voici notre Dieu qui va venir, et il nous sauvera. *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis.* Psal. 84. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, donnez-nous le Sauveur que vous voulez envoyer. *Universi qui te expectant, non confundentur.* Psal. 24. Non, Seigneur, nul de ceux qui vous attendent et qui vous desirent ne sera confondu. *Confortamini, et jam nolite timere; ecce enim Deus noster, ipse veniet et salvos nos faciet.* Isaï. 35. Prenez courage, et ne craignez point désormais; car voici dans peu de jours notre Dieu qui vient pour nous sauver, etc. Ces petites oraisons jaculatoires sont très-propres pour exciter la ferveur dans ce saint temps.

2.° Faites-vous une loi de passer chaque jour, jusqu'à Noël, une demi-heure le soir devant le très-saint Sacrement, pour le prier de préparer lui-même votre cœur devant lui, par vos desirs; et donnez-lui des marques de votre empressement, de votre ferveur et de votre zele. Ne manquez pas d'intéresser la sainte Vierge, par quelque priere particuliere, à vous obtenir de nouvelles graces; réglez vos dévotions sur celle de l'Eglise, qui, durant tout l'Avent, et sur-tout dans ces derniers jours, mêle si bien dans ses Offices les prieres qu'elle fait au Sauveur, avec celles qu'elle fait à sa Mere, que l'Office de la messe du jour est autant à l'honneur de la Mere que du Fils. Ne manquez point de dire chaque jour, du moins les huit jours avant Noël, le petit Office de la sainte Vierge, dans la vue qu'elle vous obtienne les graces nécessaires pour être dans de saintes dispositions le jour solemnel de la naissance du Sauveur.

LE DIMANCHE D'ENTRE NOEL ET L'ÉPIPHANIE.

L'ESPACE qui est compris entre la fête de Noël et celle de l'Epiphanie, se nomme chez les Grecs, le *Dodecameron*, parce qu'il est composé de douze jours. Il a été considéré long-temps comme une suite de fêtes continuelles, au moins pour la célébration des Offices, et pour la cessation du barreau et des affaires du palais. Il ne peut y avoir que deux Dimanches dans cet espace. Les Grecs donnent au premier, le nom du Dimanche d'après la naissance du Sauveur; et ils appellent le second, le Dimanche d'avant les Lumieres; c'est le nom qu'ils donnent au jour de l'Epiphanie, à cause que le Baptême de Jésus-Christ, dont ils font la grande fête en ce jour, est appellé chez eux, Illumination.

L'Eglise Latine appelle ces deux Dimanches, *Vacans*, parce qu'ils n'ont point l'Office propre du Dimanche; on ne fait même aucune commémoration du second, quand il s'en trouve deux; et le premier n'a de propre que la messe. Comme celui-ci n'est jamais omis, et qu'il est même célébré quand il arrive le trente du mois de Décembre, on a cru devoir donner l'explication de ce qu'il a de propre et de particulier.

L'Introït de la messe est pris du dix-huitieme chapitre du livre de la Sagesse : *Dum medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet*, dit le Sage, *omnipotens sermo tuus, Domine, à regalibus sedibus venit.* Lorsque tout reposoit dans un profond et paisible silence, le texte dit : *Cùm quietum silentium continerent omnia :* et que la nuit étoit au milieu de sa course, votre pa-

role toute puissante, Seigneur, est venue du Ciel en terre; elle est descendue du trône royal que vous avez dans le Ciel. L'Eglise applique ces paroles à la naissance de Jesus-Christ, vrai Dieu, le Verbe éternel, qui s'étant fait homme, est né au milieu de la nuit, et dans un temps où tout l'univers étoit en paix, sous l'empire d'Auguste. Il est évident que cette parole toute puissante, qui est venue du haut du Ciel, et du trône royal de Dieu même, signifie, dans le sens allégorique et figuré, le Verbe fait chair, (*a*) par qui toutes choses ont été faites, et de ce qui a été fait, rien n'a été fait sans lui.

L'Epître est tirée du chapitre quatrieme de la lettre de saint Paul aux Galates; on assure que les Galates sont originaires des Gaules. Quelques troupes de Gaule s'étant répandues dans la Grece, et ensuite dans l'Asie mineure, sous la conduite de Brennus, fixerent enfin leur habitation entre la Cappadoce et la Phrygie, dans une Province qui de leur nom fut appellée Galatie. On l'appelloit encore Gallo-Grece, pour marquer qu'elle étoit occupée par des Gaulois et des Grecs. Les Galates etoient païens. Saint Paul leur prêcha la foi de Jesus-Christ avec un succès prodigieux; il y fit un grand nombre de conversions, et y forma une Eglise considérable. La premiere fois qu'il y vint, il y fut reçu comme un Ange de Dieu. Saint Pierre y avoit prêché l'Evangile aux Juifs; saint Paul y prêcha ensuite aux Gentils. On croit que ce furent les Juifs convertis par saint Pierre, toujours entêtés de leurs observances légales, qui causerent parmi les Gentils convertis les troubles qui donnerent occasion à saint Paul de leur écrire cette lettre, dans laquelle il fait voir qu'après la naissance de Jesus-Christ, les Juifs étoient sous la conduite de la loi, comme un pupille sous la conduite d'un tuteur; mais que ce divin Sauveur les avoit retirés de l'esclavage de la loi, en les faisant devenir par la foi enfans d'adoption. Comme

(*a*) *Joan.* 1.

il y avoit parmi ces Juifs convertis de faux Docteurs, qui enseignoient hautement la nécessité de la circoncision et de la loi de Moyse ; il y en avoit un entr'autres, qui se distinguoit par ses emportemens, et qui sema dans cette Eglise un levain d'une mauvaise doctrine, comme il paroît par le verset septieme du premier chapitre de cette Epître, où l'Apôtre se plaint qu'il y a des gens parmi eux qui mettent le trouble, et qui veulent altérer l'Evangile de Jesus-Christ. Saint Paul montre, par diverses preuves tirées de l'écriture, que ni la circoncision, ni la loi de Moyse, ni les autres cérémonies légales ne servent plus de rien ; que les bénédictions promises à Abraham sont pour les Fideles qui ont cru en Jesus-Christ ; que ce divin Sauveur et ses Disciples, sont les vrais enfans d'Abraham, et les héritiers des bénédictions et des promesses ; que les Juifs charnels sont figurés par Agar et Ismaël, et au contraire les Chrétiens par Sara et Isaac ; que par la foi nous sommes délivrés de la servitude de la loi, et nous sommes entrés dans la liberté des enfans de Dieu, que les Hébreux n'ont été que des esclaves ; que la loi ancienne ne leur a été donnée que pour arrêter leurs transgressions ; que tous ceux qui vivoient sous la loi, étoient soumis à la malédiction ; que Jesus-Christ seul nous a délivrés de cette malédiction, en satisfaisant abondamment à la justice divine, en se chargeant de nos dettes, et les payant par la mort de la croix, qu'il avoit bien voulu souffrir pour l'amour de nous. Enfin, il les fait ressouvenir que c'est par la foi, et non par la loi qu'ils ont reçu les dons surnaturels du Saint-Esprit, ce qui étoit à leur égard une preuve sensible, et sans replique, que la loi n'étoit nullement nécessaire pour recevoir la grace de la justification, depuis la naissance et la mort du Sauveur du monde. Saint Paul leur prouve clairement son Apostolat et sa mission ; il déclare que Dieu l'a choisi dès le ventre de sa mere, et l'a appellé par sa grace pour annoncer la foi aux Gentils ; que l'Evangile qu'il a

prêché aux Galates est le pur Evangile de Jesus-Christ; qu'il n'y en a point d'autre; et quand ce seroit lui-même qui leur annonceroit un autre Evangile que celui qu'il leur a prêché, ou quand ce seroit un Ange venu du Ciel, qu'il soit anathême: oui, ajoute-t-il, je le dis encore, si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathême. Bon Dieu, que le sens de ces paroles, bien entendu, auroit démasqué de faux docteurs! et qu'une foi vive et une soumission entiere à l'Eglise auroient préservé de l'erreur, des Fideles, qui ayant l'esprit flottant comme des enfans, se sont laissés emporter ça et là à tout vent en fait de doctrine; séduits par la malice des hommes, comme parle saint Paul, et par les roses dont ils se servent pour engager les simples dans l'erreur: *In nequitiâ hominum, in astutiâ, ad circumventionem erroris.*

Tout le temps que l'héritier est enfant, il n'est distingué en rien de l'esclave, dit le saint Apôtre; mais il dépend des tuteurs et de ceux qui agissent pour lui, jusqu'au temps marqué par son père: *Usque ad præfinitum tempus à Patre.* Saint Paul veut faire voir aux Juifs la différence de l'état sous la loi écrite, et de l'état sous la loi de grâce. L'état des Juifs sous l'ancienne loi, étoit un état de contrainte, un état imparfait, qui ne devoit durer qu'un temps, et que ce temps étoit passé; au lieu que l'état de la loi de grace est un état exempt de toute servitude, un état stable, supérieur à tout autre: que c'est un état parfait et permanent qui doit durer autant que le monde, et qui ne se borne qu'à la bienheureuse éternité. Saint Paul, pour rendre cette vérité plus sensible, se sert de la comparaison d'un enfant qui est sous la conduite des tuteurs qui le gouvernent, et qui administrent son bien jusques au temps prescrit par son pere. En cet état un enfant, quoique le maître de tous ses biens, par le droit de sa naissance ne differe en rien néanmoins

d'un serviteur, puisqu'il est soumis à la volonté de ses tuteurs. Ce pupile, selon les saints Peres et les Interpretes, est la nation Juive, héritiere des bénédictions du Pere céleste, par les promesses faites aux saints Patriarches de l'ancien Testament; ses tuteurs, pour ainsi dire, sont la loi et les Prophetes. Ce peuple privilégié est demeuré comme en tutele sous leur dépendance jusqu'à la venue de Jesus-Christ, qui l'émancipe et le met en liberté, le délivrant de la servitude de ces observances légales, dont le détail étoit un pesant joug. Le dessein de saint Paul est, de persuader aux Juifs convertis, que la loi ancienne n'obligeoit plus, depuis que Jesus-Christ étoit venu établir la nouvelle, dont celle-là n'étoit que comme le prélude et la préparation. Les Juifs étoient les enfans d'Abraham, et par conséquent les héritiers de tous les biens spirituels que Dieu avoit promis de donner un jour à la postérité de ce Patriarche. Jusqu'à ce que ce temps fût venu, Dieu les regarda et les traita comme des enfans qui ne sont pas encore capables de jouir de leur héritage; lorsque nous étions des enfans, nous vivions comme des esclaves, dans la dépendance, dans la crainte, dans l'assujettissement; on nous traitoit aussi comme des enfans; on ne nous apprenoit que ce dont les enfans sont capables; on ne nous enseignoit que les premiers élémens de la science de la Religion, nous n'eussions pas été capables de comprendre ces grandes vérités, ces dogmes sublimes qui demandent un âge mûr, un esprit formé, une pénétration qui ne se trouve point dans l'enfance. On ne nous gouvernoit que par une loi écrite et détaillée, qui régloit jusqu'au nombre de nos pas, jusqu'à la qualité de nos actions, jusqu'aux moindres cérémonies. On ne nous promettoit que des biens terrestres et qui tombent sous les sens; que des récompenses temporelles et sensibles: gardez ma loi, nous disoit le Seigneur Dieu; obéissez à mes ordres, gardez avec ponctualité tous mes commandemens, et je multiplierai vos revenus; je vous donnerai une terre fertile qui

coule en fleuves de lait et de miel ; je vous rendrai puissans et riches en blé, en vin, en bétail, en toutes sortes de denrées, récompenses toutes terrestres : *Vino torcularia tua redundabunt.* (b) Votre moisson ne sera pas battue, dit-il ailleurs, que vous serez surpris par la vendange ; et la vendange avant que d'être achevée, sera pressée par le temps des semailles : *Apprehendet messium tritura vindemiam, et vindemia occupabit sementem.* L'état d'enfance, tel qu'étoit celui des Juifs, n'étoit pas capable d'une doctrine plus relevée. Mais quand le temps marqué par le Pere a été accompli, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme, né sujet à la loi, pour racheter ceux qui étoient sujets à la loi, afin que nous devinssions des enfans d'adoption : *Ut adoptionem filiorum reciperemus.* Le temps de la majorité du peuple de Dieu est celui de la venue du Messie. Ce n'étoit pas seulement le peuple Juif qui vivoit dans l'enfance ; ce peuple dont parle l'Apôtre, dit saint Jérôme, étoit tout le genre humain : aussi n'est-ce pas seulement ce peuple que Jesus-Christ est venu mettre en liberté ; ce divin Sauveur est né et est mort universellement pour tous les hommes ; il n'y a point acception de personnes auprès de Dieu : *Non enim est acceptio personarum apud Deum :* (c) parce qu'il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil : aussi il n'y a-t-il qu'un même Seigneur de tous : *Non enim est distinctio Judæi et Græci ; nam idem Dominus omnium :* (d) et parce que tous ceux qui ont reçu la foi, et qui ont reconnu et reçu Jesus-Christ, sont devenus les enfans de Dieu : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem Filios Dei fieri ;* Dieu a répandu dans leurs cœurs l'Esprit de son pere : ainsi on n'est plus esclave, ni du péché comme ont été les Gentils, ni sous la loi comme ont été les Juifs : mais on est fils par adoption ; que si on est fils, on est héritier par la grace de Dieu. Quelle folie donc de vouloir renoncer à cette liberté,

(b) *Prov.* 3. *Levit.* 26. (c) *Rom.* 2. (d) *Rom.* 10.

pour s'assujettir de nouveau à la servitude ! c'est ainsi que saint Paul démontre aux Juifs l'inutilité des cérémonies légales dans l'état de la loi de grace, qui nous en affranchit. Par tout ce raisonnement si juste de l'Apôtre, on reconnoît clairement pourquoi la morale et le dogme de la loi ancienne ne s'élevoient guere au dessus des sens, et pourquoi les grandes et les plus sublimes vérités de la Religion ne leur ont été enseignées que fort imparfaitement et en figure. Ils étoient tous comme des enfans terrestres, d'un esprit borné, tout matériels, incapables de ces connoissances surnaturelles : (e) *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei.* L'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'Esprit de Dieu. Car c'est une folie à son égard, et il n'y peut rien comprendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge : *Stultitia enim est illi, et non potest intelligere : quia spiritualiter examinatur.* Il n'y avoit que l'esprit de Dieu qui pût nous donner cette capacité, cette intelligence ; et cet esprit de Dieu ne devoit être le don que d'un Homme-Dieu. C'est le Verbe fait chair qui est la vraie lumiere, laquelle éclaire quiconque vient au monde. (f) *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Aussi n'y avoit-il que les vrais enfans de Dieu, sortis de la tutele et mis en liberté, qui fussent capables de croire toutes ces sublimes vérités de la Religion : mystere de la Trinité, Incarnation du Verbe, mort du Rédempteur, Résurrection glorieuse, Royaume tout spirituel, estime et amour de la chasteté, précepte du pardon des injures, de la mortification des sens, conseil de la pauvreté volontaire ; enfin, toutes ces importantes vérités de la Religion chrétienne, qui sont un scandale à l'égard des Juifs, et une folie à l'égard des Gentils non convertis : mais qui sont la force de Dieu et la sagesse de Dieu à l'égard des Juifs et des Gentils qui sont appellés : (g) *Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam : ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis*

(e) 1. *Cor.* 2. (f) *Joan.* 1. (g) 1. *Cor.* 1.

Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam. Cette science surnaturelle, inconnue jusqu'alors, devoit être l'apanage des chrétiens, et le fruit de la naissance du Sauveur des hommes.

L'Evangile de ce jour est pris du chapitre second de saint Luc, où le saint Evangeliste décrit la réception que le saint vieillard Siméon et la Prophétesse Anne firent de l'Enfant Jesus au temple. La sainte Vierge, après les quarante jours qu'elle devoit se purifier d'après ses couches, porta le Sauveur à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur, ainsi qu'il étoit ordonné par la loi, à laquelle elle obéit toujours avec une ponctualité exemplaire. Ce fut la premiere fois que le Fils de Dieu parut avec sa Mere dans le Temple; mais tous ceux qui s'y trouverent n'eurent pas le bonheur de le reconnoître. Cette grace ne fut accordée qu'à deux personnes d'une éminente vertu.

La premiere fut un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, vénérable par son âge, encore plus par sa piété. Ce saint vieillard soupiroit depuis long-temps après la venue du Sauveur, qui devoit être la consolation de son peuple. Il étoit plein du Saint-Esprit; et ce fut cet Esprit saint qui le conduisit au temple, dans le temps même que Marie et Joseph y alloient avec l'enfant: aussi lui avoit-il été promis qu'il ne mourroit point, qu'auparavant il n'eût vu le Messie, le Christ du Seigneur. Le Cardinal Baronius, après un grand nombre d'anciens auteurs chrétiens, croit que Siméon étoit Prêtre de la loi. Il ne se peut dire avec quel transport de joie, le saint vieillard, prit l'Enfant Jesus entre ses bras, ni avec quel sentiment de reconnoissance, il se mit à louer Dieu, et à le bénir, en disant: Seigneur, me voilà tout disposé à mourir, il est temps que mes yeux se ferment, puisqu'ils n'ont plus rien à voir, après avoir vu celui que vous avez envoyé pour sauver le monde; celui qui doit instruire les nations, et dissiper par sa lumiere les ténebres de l'erreur, et de l'infidélité, répandues sur toute la face de la terre, celui enfin qui

doit être la gloire de votre peuple d'Israël, de ce peuple bien-aimé, lequel aura seul l'avantage de le posséder visiblement, d'entendre sa parole, et d'être témoin de ses miracles.

Erant Joseph, et Maria Mater Jesu, mirantes super his quæ dicebantur de illo. Tandis que l'homme de Dieu parloit ainsi des grandeurs et de la puissance de l'Enfant Jesus, le pere et la mere en étoient dans l'admiration. L'Evangéliste donne à saint Joseph la qualité de pere de Jesus, parce que la qualité d'époux de la sainte Vierge, lui donnoit un droit particulier sur la personne du Sauveur. Il lui tenoit lieu de tuteur; et il étoit chargé de le nourrir et de l'élever. Ainsi le nom de pere de Jesus-Christ qu'on lui donne, n'est pas simplement un titre d'honneur; il en a fait les fonctions, et rempli les principaux devoirs. Joseph et Marie étoient en admiration sur ce qui se disoit de lui. L'un et l'autre étoient parfaitement instruits de ce qui étoit annoncé par Siméon, ils n'ignoroient pas le mystere: mais l'ouvrage de la rédemption des hommes, dont il s'agit ici, l'amour excessif que Dieu temoigne ici pour les hommes, peuvent-ils être jamais considérés sans un nouvel étonnement? L'admiration de saint Joseph et de la sainte Vierge ne tomboit point sur le fond du mystere; mais sur cet enchaînement de faits merveilleux, sur cette suite de merveilles que la providence ménageoit avec tant de soin, pour manifester à un petit nombre d'ames choisies, la majesté et la gloire de Jesus naissant. Ce qui s'étoit passé à l'égard de Jean-Baptiste et d'Elisabeth, à l'égard de saint Joseph et des bergers, ce qui venoit d'arriver à l'égard de Siméon et d'Anne, étoient certainement de grands sujets d'admiration.

Ce n'en fut pas un moins touchant, lorsque le saint vieillard les ayant bénis, c'est-à-dire, les ayant congratulés sur l'honneur qu'ils avoient d'avoir pour Fils le Messie et le Sauveur des hommes, et souhaité toutes sortes de biens, s'adressant à Marie, il lui

dit : qu'encore que Dieu eût dessein de sauver généralement tous les hommes, son Fils néanmoins seroit un jour le sujet, et l'occasion de la ruine de plusieurs, aussi-bien que la cause du salut de beaucoup d'autres en Israël. Tant qu'il vivra en ce monde, ajouta-t-il, il paroîtra aux yeux du peuple comme un prodige ; et cependant quelque passionnés que soient les Juifs pour le merveilleux, ils conspireront contre lui, ils s'opposeront à sa doctrine ; ils n'oublieront rien pour le détruire par leurs calomnies ; ce seront ses plus mortels ennemis. Puis s'adressant à Marie : ne croyez pas, lui dit-il, que vous soyez épargnée : en le tourmentant, ils vous causeront un cruel martyre : vous aurez beaucoup à souffrir, et un glaive de douleur percera votre ame, à la vue du dernier supplice de ce Fils mourant. Les outrages qu'on fera à votre Fils, seront pour vous comme autant de coups de poignard qu'on vous enfoncera dans le sein. Tout cela, au reste, arrivera comme je vous le prédis, afin qu'on découvre dans le fond des cœurs, les pensées que plusieurs auront sur son sujet, et sur le vôtre. Les persécutions que souffrira ce divin Sauveur, feront éclater la foi, et la fermeté de ceux qui demeureront attachés à sa doctrine ; et elles serviront à faire le discernement de ses vrais Disciples. On peut dire en effet, que la passion et la mort du Sauveur, furent une épreuve qui fit voir ceux qui étoient sincérement à lui ; c'est la croix et les humiliations du Sauveur, qui éprouvent encore aujourd'hui les vrais et les faux fidèles Le vrai chrétien ne rougit point de la croix de son Dieu. Les adversités sont de fortes épreuves. Une vertu applaudie est toujours douteuse dans la prospérité ; c'est dans l'adversité que paroît la fidélité du vrai disciple.

L'autre personne qui reconnut et adora Jesus dans le temple, fut une sainte veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, célebre pour le don de prophétie qu'elle avoit reçu de Dieu, et pour la vie sainte

qu'elle menoit, depuis la mort de son mari, avec lequel elle n'avoit vécu que sept ans, étant demeurée veuve, encore fort jeune. Son abstinence étoit continuelle; elle employoit les jours et les nuits à la priere; le temple, pour ainsi dire, étoit sa maison, et elle en sortoit rarement. Elle s'y trouva en même-temps que Siméon, et remplie d'une joie pareille à celle du saint vieillard, elle commença de son côté à louer le Seigneur, et à publier à tous ceux qui étoient présens, et qui attendoient la rédemption d'Israël, qu'enfin leurs souhaits étoient accomplis; que le Sauveur tant desiré étoit venu, et que leurs vœux devoient se changer désormais en actions de graces. Joseph et Marie ayant accompli tout ce qui étoient prescrit par la loi, s'en retournerent à Nazareth, qui étoit le lieu de leur demeure; et l'Evangéliste ajoute que l'Enfant Jesus plein de sagesse, devenoit et plus grand et plus fort, la grace de Dieu étoit en lui. Jesus-Christ fut toujours plein de sagesse, lui qui étoit la sagesse même, mais il en faisoit plus paroître à mesure qu'il s'avançoit en âge.

Le Sauveur s'étant fait enfant, n'est venu que par degrés à l'âge parfait, afin d'être notre modele dans tous les âges. Dans cet âge si tendre, il possédoit tous les trésors de la sagesse, de la science, de la grace; étant Dieu, il ne pouvoit recevoir d'accroissement: et en tant qu'homme, il ne pouvoit non plus croître en sagesse, en perfection, en mérite, en science, en graces; mais il pouvoit en donner des marques plus ou moins sensibles, suivant les regles qu'il s'étoit prescrites, s'accommodant à l'âge, au temps, selon l'ordre de sa sagesse et de sa providence.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, dirige actus nostros in beneplacito

DIEU tout-puissant et éternel, conduisez toutes nos actions selon la regle

tuo, ut in nomine dilecti Filii tui, mereamur bonis operibus abundare. Per eundem, etc.

de votre divine volonté, afin qu'au nom, et par le mérite de votre Fils bien aimé, nous puissions produire avec abondance, les fruits salutaires des bonnes œuvres. Par le même Jesus-Christ, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 4.

FRATRES : Quanto tempore heres parvulus est, nihil differt à servo, cùm sit Dominus omnium : sed sub tutoribus et actoribus est, usque ad præfinitum tempus à Patre : ità et nos cùm essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes. At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum filii sui in corda vestra, clamantem : Aba, Pater. Itaque jam non est servus, sed filius : quòd si filius, et heres per Deum.

MES FRERES : tout le temps que l'héritier est enfant, il n'est distingué en rien de l'esclave, quoiqu'il soit le maître de tout : mais il dépend des tuteurs, et de ceux qui agissent pour lui, jusqu'au temps marqué par son pere. Nous aussi de même, lorsque nous étions des enfans, nous vivions comme des esclaves, sous les premiers élémens qui ont été enseignés au monde; mais quand les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme; né sujet à la loi, pour racheter ceux qui étoient sujets à la loi, afin que nous devinssions des enfans d'adoption. Et parce que vous êtes les enfans de Dieu, il a répandu dans vos cœurs l'Esprit de son Fils lequel crie : Pere, Pere. Ainsi on n'est plus esclave, mais on est fils, on est héritier par la grace de Dieu.

Saint Pierre avoit déja prêché la foi aux Juifs qui étoient en Galatie, lorsque saint Paul y vint prêcher l'Evangile aux Gentils. On croit que ce fut d'Ephese que ce saint Apôtre écrivit cette lettre, vers l'an 55, de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

On est fils, ou héritier par la grace de Dieu. Quel titre d'honneur plus auguste ! quelle qualité plus noble, plus estimable, plus précieuse, que celle de fils adoptif de Dieu même par la grace, et d'héritier de tous ces biens ! tous ces titres pompeux, ces grands noms de distinctions et de dignité, ces droits de succession, et ces prérogatives de noblesse que donnent la naissance, la faveur des grands, les services, la place, l'emploi, sont des droits respectables, il est vrai, des monumens majestueux, mais bâtis sur le sable : outre qu'ils sont vuides au dedans : quelle est leur solidité, leur vertu, leur durée ! quelques brillans qu'ils soient au dehors, leur éclat n'est que superficiel, le temps les use et la mort les ensevelit, ou du moins les confond. Quel de tous ces titres pompeux, quelle de toutes ces riches successions, et quelle de ces distinctions nous accompagne jusques dans l'autre vie ? Prodigieuse statue d'or, d'argent de bronze, ou de fer ! elle ne porte que sur des pieds d'argile : quelque riches, quelque somptueux, quelque superbe que soient les mausolées, ils ne renferment que des cendres : c'est tout ce qui reste de tous ces Empereurs Romains, de tous ces héros tant vantés, de tous ces grands du monde, si puissans, de tous ces heureux du siecle, la terreur ou l'admiration du public durant leur vie. Mondains, donnez-nous quelque chose de plus de tous leurs titres, et de leurs trésors. L'âge, le temps, prévient même la mort, pour nous dépouiller de tout cet étalage de vanité, de toutes ces superstitieuses prospérités de la félicité humaine. La seule qualité d'enfant de Dieu, de fils adoptifs par la grace, donne un mérite qui ne vieillit jamais, une noblesse qui a le rang dans le Ciel, un héritage qui nous enrichit au-delà du temps, une gloire que rien ne peut flétrir, une félicité qui est une participation de la félicité de Dieu même. Voilà la no-

blesse que nous donne le sang du Rédempteur, la qualité que le Baptême nous acquiert, les droits à l'héritage de Dieu, que la grace nous donne. Quelle idée avons-nous de toutes ses qualités, et quelle estime en faisons-nous ? Ces personnes qui n'estiment que les biens créés, qui ne se repaissent que d'ombres et de vents, qui sont enchantés de ces vains titres d'honneur qui ne subsistent que dans l'imagination et dans la trompeuse opinion des hommes ; toutes ces personnes mondaines, dont l'esprit est aussi mince que le cœur est gâté ; ces gens qui ne sortent jamais de la région des sens, ni de leur sphere, comprennent-ils que la qualité seule d'enfans de Dieu, absorbe, dissipe, éteint toutes les autres ? Qu'il n'y a proprement que celle-là seule qui soit réelle, permanente, solide, supérieure à toutes les révolutions de la vie et à tous ses accidens. Elle seule rend un homme véritablement noble, riche, puissant, heureux ; sans cette qualité, toutes les autres sont des noms vuides. Avec elle, et par elle, la naissance la plus obscure est ennoblie, la pauvreté la plus affreuse est enrichie, les adversités les plus humiliantes sont une source de gloire et de félicité ; sans elle tous les titres les plus fastueux sont des images durant le songe. Bon Dieu ! jusques à quand ignorerons-nous le prix et le mérite de l'auguste qualité d'enfans de Dieu, et de cohéritiers de Jesus-Christ ! quand reconnoîtrons-nous le bonheur plein et solide d'être chrétiens ! mais quand en remplirons-nous les devoirs, pour être en état de recueillir notre héritage.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 2.

IN illo tempore; erant Joseph et Maria mater Jesu, mirantes super his quæ dicebantur de illo. Et be-

EN ce temps-là, Joseph et Marie, mere de Jesus, étoient en admiration sur ce qui se disoit de lui. Siméon

nedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur : Et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem à virginitate suâ. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de Templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. Et hæc, ipsâ horâ superveniens, confitebatur Domino ; et loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Israël. Et ut perfecerunt omnia secundum legem Domini reversi, sunt in Galilæam in civitatem suam Nazareth. Puer autem crescebat, et confortabatur, plenus sapientiâ : et gratia Dei erat in illo.

leur donna sa bénédiction, et dit à Marie, sa mere : l'enfant que voilà est au monde pour la perte et pour le salut de plusieurs de ceux d'Israël, et pour servir de but à la contradiction ; et vous-même vous aurez l'ame transpercée d'un glaive, afin qu'on découvre ce que plusieurs pensent au fond de leur cœur. En ce temps-là vivoit Anne, qui avoit le don de prophétie, et qui étoit fille de Phanuel de la tribu d'Aser ; elle étoit fort avancée en âge ; elle avoit été sept ans avec celui qu'elle épousa étant encore fille ; et elle demeura veuve jusqu'à l'age de quatre-vingt-quatre ans, ne sortant point du Temple, en passant religieusement les nuits et les jours en jeûnes et en prieres. Etant survenue à la même heure ; elle louoit le Seigneur, et parloit de cet enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. Enfin, lorsqu'ils se furent acquittés de tout, selon la loi du Seigneur, ils s'en retournerent en Galilée, à Nazareth, qui étoit le lieu de leur demeure. Cependant l'enfant plein de sagesse, devenoit plus grand et plus fort ; et la grace de Dieu étoit en lui.

MÉDITATION.

De la volonté que Dieu a de sauver tous les hommes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est certain que, quoique Jesus-Christ soit né, qu'il ait souffert et qu'il soit

mort pour le salut généralement de tous les hommes, tous les hommes ne seront pas sauvés. C'est même un article de foi, que le nombre des élus, c'est-à-dire, de ceux qui profiteront de la rédemption, est le plus petit, tandis que la multitude se damne. Le Sauveur a fait surabondamment tous les frais, il est lui-même une victime de propitiation pour nos péchés, dit saint Jean (*a*), et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier; mais tous n'obéissent pas à l'Evangile, dit saint Paul, et voilà pourquoi tous ne sont pas sauvés. La volonté du Sauveur est sincere; mais par notre pure malice nous l'empêchons d'être efficace. Dieu pouvoit-il nous donner des preuves plus sensibles et plus fortes du desir qu'il a de notre salut? Il en a plus fait pour nous sauver que nous n'en eussions pu espérer, que nous n'en pouvions croire; s'il eût été à notre choix de lui demander des preuves de son amour et de sa volonté qu'il a de nous sauver, eussions-nous jamais osé, nous fût-il même jamais venu dans la pensée de lui demander qu'il se fît homme pour l'amour de nous, qu'il naquît dans l'état du monde le plus pauvre et le plus humiliant, qu'il souffrît ce qu'il a souffert, et qu'il fût rassasié d'oppropres; enfin, que ce Dieu-Homme mourût sur une croix pour nous racheter? Et après tout cela, se trouvera-t-il un esprit assez extravagant pour s'imaginer que Dieu ait voulu exempter du bénéfice infini de la rédemption, un seul homme? Se trouvera-t-il un génie si malin qui ose douter de la sincérité, de la volonté de Dieu de sauver tous les hommes? Et quelle idée auroit-on de la bonté, de la justice même de notre Dieu, s'il exhortoit d'une maniere si vive, si pressante, si pathétique, des hommes à se convertir, qu'il sait bien avoir réprouvé de toute éternité? Quelle justice, de condamner aux feux éternels, pour n'avoir pas gardé ses commandemens, des gens à qui il n'a

(a) 1. *Joan.* 2.

pas voulu donner des graces véritablement suffisantes ? Et quel damné n'auroit pas droit de se plaindre, et de dire à Dieu durant toute l'éternité : Il est vrai, Seigneur, les crimes que j'ai commis méritent les supplices auxquels vous m'avez condamné ; mais pouvois-je véritablement éviter ces crimes sans la grace que vous m'avez bien voulu refuser, tandis que vous la donniez à des gens qui ne valoient pas plus que moi, et qui ne l'avoient pas plus méritée ? Si vous m'aviez donné les mêmes secours, les mêmes graces, j'aurois eu la même fidélité. Il ne vous coûtoit pas plus de mourir pour moi ; comment pouvois-je sortir de l'esclavage, personne ne payant ma rançon ; vous n'étiez pas mort pour Judas, comment auroit-il pu être aussi fidelle, aussi pénitent que saint Pierre ? J'ai manqué de confiance en votre miséricorde, il est vrai ; mais pouvois-je en avoir, ne sachant pas si vous étiez mort pour moi ; doutant même avec raison si vous ne m'aviez point exclus du livre de vie, et si de toute éternité vous ne m'aviez pas voulu laisser dans la masse des réprouvés. J'avois la grace de prier, de demander, il est vrai ; mais de quoi me servoit cette grace ? et quelle espérance, quelle confiance pouvois-je avoir en votre miséricorde, si de toute éternité vous m'aviez réprouvé ? Comprenez l'impiété, la malignité, les affreuses conséquences d'un dogme si pernicieux, d'une hérésie si abominable, qui en enseignant que Dieu n'a pas une sincere volonté de nous sauver, et que Jesus-Christ n'est pas mort généralement pour tous les hommes, sape, par cette seule erreur, toute la Religion, proscrit l'usage des Sacremens, éteint la foi et la charité, détruit toute notre espérance ; et donnant de l'aversion pour les bonnes œuvres, pour la pénitence et pour la pratique de toutes les vertus, ouvre un grand champ au libertinage.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est bien consolant d'être persuadé que Dieu veut sauver tous les hommes ; que c'est un article de foi, que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, et qu'il a donné son sang afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment : *Ut vitam habeant*, dit le Sauveur, parlant de ses brebis, *et abundantiùs habeant* (*b*). Vérité consolante, mais vérité bien affligeante, vérité désespérante même, pour tous ceux qui auront eu le malheur de se damner. Dieu vouloit me sauver, il en avoit une volonté sincere ; il m'en a donné les moyens, et je ne me suis perdu que parce qu'il ne m'a pas plu de me servir de ses secours. Mon salut étoit le prix et le fruit de sa mort, et ma réprobation est mon ouvrage. Dieu vouloit me sauver, et je ne me suis damné que parce que je n'ai pas voulu recevoir le fruit de sa mort. Comprenez, s'il est possible, l'amertume de ce regret ! Mais qui ne peut se sauver ! qui est assez insensé pour vouloir se perdre ? qui ne veut pas se sauver ? Ceux qui n'en veulent pas prendre tous les moyens. On a donné la rançon pour le rachat d'un esclave ; mais cet esclave entêté du climat, du pays où il est ; fasciné par la malheureuse liberté dont il jouit en fait de mœurs ou de libertinage parmi les Infidelles, refuse de s'embarquer pour revenir dans sa patrie ; si ce malheureux meurt dans l'esclavage ; s'il est enseveli parmi les Mahométans, à qui doit-il s'en prendre ? N'avoit-il pas le moyen de revenir de sa captivité, et de sortir de sa triste condition d'esclave ? Ceux qui vivent dans la disgrace de Dieu, et qui meurent esclaves du péché, sont-ils plus excusables ! Ont-ils eu moins de moyens de rentrer en grace avec Dieu, et d'être reçus après leur mort dans la céleste Patrie ? Dieu ne se contente pas de nous avoir prouvé sensiblement, par tout

(b) *Joan.* 20.

ce qu'il a fait pour notre salut, combien sincèrement il veut que nous soyions sauvés ; il n'est personne qui n'ait, durant sa vie, des marques plus singulieres et plus précises de sa miséricorde : combien de fois ce libertin, ce pécheur a-t-il senti de vifs remords au milieu même de ses désordres ! Combien de fois cette femme mondaine a-t-elle senti, dans le fond du cœur, de salutaires impressions de la grace, au milieu même de ses plaisirs ? Nul pécheur si peu chrétien qui n'ait entendu la voix du bon Pasteur, qui rappelle dans le bercail la brebis égarée, sermons, lectures, conversations, accidens funestes, malheurs imprévus, tout sert au divin Sauveur de moyens pour rappeller, pour toucher l'enfant prodigue, et pour l'exciter à revenir à la maison de son pere ; cette méditation même, ces réflexions sont dans les desseins de Dieu des sollicitations pressantes pour convertir bien des gens ; et combien de ceux qui les liront, et qui en seront touchés, ne laisseront pas de continuer dans leurs désordres, dans leur indévotion, dans leur tiédeur ? Si ces lâches Chrétiens, si ces Chrétiens ingrats sont damnés, à qui doivent-ils s'en prendre ?

Détournez de moi, Seigneur, ce malheur ; n'ayez point d'égard à mes infidélités passées. J'espere, plein de confiance en votre miséricorde, que je n'abuserai pas plus long-temps de votre bonté. Vous voulez véritablement me sauver, je le veux aussi d'une volonté sincere, elle sera efficace par votre grace, à laquelle je ne veux plus résister.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii, sed ut convertatur impius à viâ suâ et vivat. Ezech. 33.

Je jure par moi-même, dit le Seigneur notre Dieu, que je ne veux point la mort de l'impie ; mais

mais que je veux que l'impie se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie, et qu'il vive.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. Thess. 4.

La volonté de Dieu est que vous soyiez Saints.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME rien n'est plus propre, pour entretenir une ame dans le relâchement et pour nourrir même le libertinage, que la pensée hérétique, que Dieu n'a point une volonté sincere de sauver tous les hommes; et que Jesus-Christ n'est pas mort pour tous; rien aussi n'est plus consolant, rien n'est plus propre pour convertir le pécheur et pour nourrir notre confiance, que cette vérité de foi, que Dieu veut véritablement que je sois sauvé; que Jesus-Christ est aussi bien mort pour moi qu'il est mort pour saint Pierre; et que si je me damne, ma réprobation sera mon ouvrage; et que si je suis réprouvé, c'est uniquement parce que je n'aurai pas voulu me faire saint. Convainquez-vous bien de cette vérité si importante; méditez-la souvent; et, quelque criminelle, quelque déréglée qu'ait été votre vie, dites-vous à vous-même: mais j'ai dans les trésors des mérites infinis de Jesus-Christ de quoi satisfaire à la justice de Dieu, si je le veux. Quel débiteur refuseroit de payer ses dettes, si le Prince lui ouvroit ses trésors? Soyez bien pénétré de cette grande vérité, mais gardez-vous bien d'en abuser, en comptant sur cette miséricordieuse volonté de Dieu, pour persévérer dans le crime; car ce seroit vouloir vous damner plus malicieusement, et avec plus de malignité.

2.° Remerciez Dieu plusieurs fois durant le jour, de la volonté sincere qu'il a de votre salut, et des grands frais qu'il a faits, et des graces toutes-puissantes qu'il vous donne chaque jour pour vous empêcher de vous perdre. C'est une ingratitude in-

signe, c'est une grande faute de ne pas remercier Dieu fort souvent du bénéfice de notre rédemption. C'est durant la Messe sur-tout que vous devez remercier Dieu particulièrement de cette grace, et sur-tout lorsque le Prêtre dit le *Credo*, puisque c'est en récitant cette solemnelle formule de foi qu'il nous fait souvenir que Jesus-Christ est mort sur la croix pour chacun de nous : *Crucifixus etiam pro nobis.* Mais en le remerciant de ce signalé bienfait, protestez-lui que vous voulez efficacement en tirer tout le fruit, et pour cela déterminez toujours quelque chose que vous ferez, ou que vous souffrirez pour gage de votre protestation, et de la sincérité de votre volonté : par exemple, prenez la résolution de voir le jour même cette personne avec qui vous avez eu quelque différend, ou à l'égard de laquelle vous sentez encore quelque froideur, ou de qui vous avez reçu quelque injure ; de ne plus fréquenter certaine personne ou certaine assemblée, où vous ne sauriez être sans danger ; de ne vous point mettre en colere ; de faire telle et telle bonne œuvre que Dieu demande de vous ; de pratiquer certaine mortification ou certaine vertu qui vous est si nécessaire. Enfin, déterminez quelque acte de vertu, ne fût-ce qu'une priere, qu'une légere aumône, pour donner une preuve aujourd'hui de la sincere volonté que vous avez de faire votre salut, et d'en prendre tous les moyens.

LE SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

COMME l'espace qui est compris entre la fête de Noël et celle de l'Epiphanie, communément la fête des Rois, n'est composé que de douze jours,

il ne peut y avoir dans cet espace que deux Dimanches, qu'on appelle vacans, parce qu'ils n'ont point d'Office propre ou Dominical, étant occupés de celui de quelque fête de Saint, ou de celui de l'octave de Noël pour le premier, ou de celui de la veille de l'Epiphanie, quand elle se trouve le Dimanche. Ainsi on ne dit rien ici de ce dernier, qui a déjà été rempli dans le mois de Janvier. Le Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie a été fixé dans nos exercices de piété, au neuvieme jour de Janvier, où on en rapporte toute l'histoire. Il ne reste donc, jusqu'à la Septuagésime, au plus que cinq Dimanches, qui sont même souvent en plus petit nombre, selon l'époque du jour de Pâque, qui regle tous les Dimanches et toutes les fêtes mobiles de l'année: ce sont les exercices de piété propres de ces Dimanches, et l'histoire prise de l'Evangile du jour, qu'on va donner ici.

L'Eglise commence la Messe de ce jour, par ces paroles du troisieme verset du pseaume cinquante-cinquieme, où David invite toute la terre à adorer et à bénir le Seigneur: *Omnis terra adoret te, et psallat tibi; psalmum dicat nomini tuo, Altissime:* que toute la terre vous adore et vous bénisse; qu'elle chante des cantiques á la gloire de votre nom, ô Très-Haut! David, dans ce pseaume, fait parler le peuple Juif, qui remercie Dieu de sa délivrance, et qui invite toute la terre à se joindre à lui pour remercier le Seigneur. Les Juifs délivrés de leur captivité, sont la figure des Gentils, tirés de l'esclavage du démon par le baptême. On peut dire que le Prophete parle encore au nom de tous les hommes rachetés par Jesus-Christ.

L'Epître de la Messe est prise du chapitre douzieme, de la lettre de l'Apôtre saint Paul aux Romains, où il les avertit de s'arracher à la vanité du siecle pour se donner entiérement à Dieu, sans s'élever à cause des dons qu'ils ont reçus, et sans passer les bornes de ces dons, chacun s'appliquant

aux fonctions de son ministere, et à remplir les devoirs de son état ; rapportant toutes choses à l'utilité du prochain, avec lequel ils doivent faire un tout, comme font les membres d'un même corps, sans que l'un s'ingere de faire les fonctions d'un autre. La comparaison dont se sert ici le saint Apôtre, est expressive. Comme nous ne faisons tous qu'un seul corps de Jesus-Christ, nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres pour nous soulager par la fonction qui est propre à chaque membre en particulier. Ainsi, comme nous avons tous des dons différens selon la grace qui nous a été donnée, il faut que chacun emploie ses talens pour le bien commun. De même que dans un seul corps, chaque membre a ses fonctions particulieres, qu'il exerce sans jalousie de la part des autres membres ; ainsi dans l'Eglise, chaque fidelle a reçu de Dieu le don qui lui est propre, et il ne doit point envier aux autres ce qu'ils ont reçu, mais se contenter de la mesure de la grace qui lui a été accordée. La charité doit nous rendre communes les faveurs qui sont faites à nos freres, et nous ne devons pas plus les leur envier, que la main n'envie à l'œil la faculté de voir, et au pied celle de marcher. Il faut qu'il y ait une subordination des uns aux autres, et une communication de services, semblable à celle qui se trouve dans les différens membres d'un même corps. Que celui qui est préposé pour prêcher l'Evangile, et pour interpréter les Ecritures, le fasse, non pas selon les lumieres de son propre esprit, mais selon celles de la foi, de l'esprit de Dieu et de l'Eglise, aux lumieres de laquelle tout esprit particulier doit être soumis ; et que ceux que Dieu n'a pas choisi pour ce ministere, se gardent bien de dogmatiser. Que celui qui a reçu le don d'enseigner, le fasse avec soin ; et que celui qui est chargé de la conduite des autres, se comporte avec beaucoup de douceur et de charité. Après avoir instruit ceux qui

sont dans les emplois, l'Apôtre donne des leçons générales et propres pour tous les fidelles. Ne soyez point lents, ajoute-t-il, à rendre à vos freres tous les bons offices que vous pourrez, et ne faites point attendre vos services, encore moins faut-il les leur faire acheter trop cher. Soyez fidelles à vous acquitter avec ponctualité de toutes vos obligations. Ayez toujours une nouvelle ferveur dans le service de Dieu. Prévenez-vous de civilité les uns les autres. L'honnêteté, la politesse même sans affectation et sans fard, font honneur à la piété et lui sont ordinaires. L'espérance chrétienne doit nous inspirer sans cesse de la joie. Persévérez dans la priere et dans l'exercice des bonnes œuvres. Prenez part aux nécessités des fidelles, et soulagez-les par vos charités. Aimez à pratiquer l'hospitalité. La patience est la vertu des pauvres : la charité doit être la vertu des riches ; ils n'ont reçu plus de biens que les autres, que pour en soulager les besoins de ceux qui vivent dans la pauvreté, et qui manquent souvent de tout. Faites du bien jusqu'à vos ennemis : voilà jusqu'où doit aller l'héroïsme et la perfection de la charité chrétienne ; c'est cette héroïque vertu qui doit faire ressentir au chrétien tous les biens et tous les maux qui arrivent à ses freres. Il augmente leur joie dans leur prospérité, par la part qu'ils le voient y prendre, et il adoucit leurs larmes en mêlant les siennes aux leurs. Ne contestez point ; la diversité des sentimens aigrit autant le cœur que les esprits. Dès que la dispute s'échauffe, elle refroidit d'abord la charité. N'ayez point de pensées présomptueuses de vous-mêmes. La présomption est une sotte vanité qui vient de de l'aveuglement où nous sommes à l'égard de nous-mêmes ; rien n'est plus opposé à l'esprit du christianisme, que cette ridicule vanité. Soyez humbles, compatissans, doux et modestes : ne soyez point sages à vos propres yeux ; ils nous trompent toujours sur notre compte. On peut dire

que cette Epître est le précis de toute la morale chrétienne.

L'Evangile n'est pas moins instructif. C'est l'histoire du premier miracle de Jesus-Christ, fait aux noces de Cana, à la priere de la sainte Vierge. Voici comme saint Jean la raconte.

Le Sauveur avoit déjà commencé de prêcher, au sortir de son jeûne de quarante jours dans le désert, où il étoit allé après que saint Jean Baptiste eût rendu de lui un si éclatant témoignage. Il venoit même de se choisir quelques disciples; saint Pierre, saint André, saint Philippe et Nathanaël avoient été déjà appellés, et s'etoient attachés à sa personne, lorsqu'il fut prié de se trouver à une noce qui se faisoit à Cana de Galilée, qui étoit un bourg éloigné de trois petites journées de Bathabara, où étoit alors le Sauveur. La sainte Vierge s'y trouva, c'étoit apparemment quelqu'un de ses parens qui se marioit. On présume qu'elle étoit alors veuve, selon la remarque de saint Epiphane, puisque dans tout le reste de l'histoire de Jesus-Christ, il n'est pas dit un mot de S. Joseph. Quelques-uns ont cru que ces noces se faisoient dans la maison d'Alphée, ou de Cléophas, qui marioit son fils Simon, dit le Cananéen. D'autres ont prétendu que c'étoit saint Barthelemi, nommé Nathanaël; mais le vénérable Bede et saint Thomas, et plusieurs autres croient que c'étoit saint Jean l'Evangéliste, que le Sauveur appella de l'état du mariage à l'Apostolat, et qui demeura toujours vierge, ayant quitté son épouse le jour même de ses noces. Quoi qu'il en soit, le Fils de Dieu voulut faire voir en cette occasion que l'on peut le trouver non-seulement dans la retraite, mais même dans les compagnies, quand les devoirs et la bienséance l'exigent, et que tout y est chrétien. On demande pourquoi Jesus-Christ s'est trouvé avec sa Mere et ses disciples à ces noces: il semble que la vie austere et retirée, dont il ne s'est jamais dé-

parti, ne convenoit guere avec la joie et le divertissement qui accompagnent ordinairement ce sortes de fêtes. La plupart des Peres disent que ce fut afin d'approuver par sa présence le mariage. Comme il devoit, et par son exemple et par ses discours, conseiller à tous ses disciples le célibat, et exhorter tous les chrétiens à garder la chasteté dont il faisoit en toute occasion de si magnifiques éloges, il vouloit faire voir aussi qu'il ne désapprouvoit pas le mariage dont il devoit faire même un Sacrement. Il est assez croyable que, comme il y avoit là une grande assemblée de ses parens et tout ce qu'il avoit alors de disciples, il voulut faire en leur présence son premier miracle, afin d'affermir la croyance de ceux qui le reconnoissoient déjà pour le Messie, et de se faire connoître à ceux qui ne croyoient pas encore en lui.

Sur la fin du repas, la sainte Vierge remarqua qu'on manquoit de vin, et elle s'apperçut aisément de l'embarras où étoient ceux qui servoient, et du chagrin que causoit à ceux qui faisoient la noce, ce manque de prévoyance. Comme c'étoit la charité plutôt que la compagnie qui l'y avoit attirée, elle résolut de leur épargner cette confusion et d'y pourvoir sans bruit, mais d'une maniere efficace. La voie qu'elle prit fut de s'adresser à Jesus qui étoit placé auprès d'elle. Elle savoit bien qu'il n'avoit pas moins de bonté que de puissance, et qu'il suffisoit pour l'engager à faire un miracle, de lui témoigner seulement le besoin et l'embarras où l'on se trouvoit. Se tournant donc vers lui, elle se contenta de lui dire : *Ils manquent de vin.* Le Sauveur qui, en répondant à sa Mere, vouloit nous instruire et nous faire connoître qu'il n'agissoit que par des motifs surnaturels, et nullement par aucune vue humaine, lui dit d'un ton respectueux, qu'il connoissoit assez le besoin où l'on étoit, et qu'elle n'avoit que faire de s'en mettre en peine; qu'il feroit tout ce qu'il faudroit dans son temps;

mais le temps de manifester ma puissance et ma gloire, ajouta-t-il, n'est pas encore venu... Saint Augustin, saint Chrisostome, et plusieurs autres Peres disent que le Sauveur attendoit que le vin manquât absolument, afin qu'on ne crût pas qu'il eût simplement augmenté cette liqueur, ou qu'il eût fait un simple mélange de l'eau au vin. Il vouloit que son premier miracle fût incontestable, et que toute la noce en fût témoin. Jesus-Christ voulut faire connoître encore par cette réponse, que s'il n'avoit point fait éclater jusqu'alors sa puissance par des miracles, ce n'étoit point par manque de pouvoir, mais parce que le temps déterminé par sa sagesse n'étoit pas encore venu. Il semble bien aussi qu'il voulut faire connoître combien étoit efficace l'intercession de sa mere, et le pouvoir qu'elle avoit sur lui, puisqu'ayant dit que son heure de faire des miracles n'étoit pas encore venue, il ne laisse pas d'en faire un des plus éclatans, dès qu'elle témoigne le souhaiter.

C'est aussi ce que la sainte Vierge comprit parfaitement. Car sans insister, ni s'expliquer davantage avec lui, elle appelle ceux qui servoient, et leur dit de faire tout ce que Jesus leur ordonneroit. Plusieurs s'étoient déjà apperçu qu'il n'y avoit point de vin, l'époux lui-même l'avoit bien remarqué, lorsque Jesus-Christ commanda à ceux qui servoient, d'emplir d'eau six cuvettes de pierre, c'est-à-dire, six cuvettes d'une espece d'albâtre, ou de pierre ophite, destinées aux purifications des Juifs, qui avant le repas avoient la coutume de laver leurs pieds, leurs mains, depuis le coude jusqu'au bout des doigts, leurs vases à boire, leurs couteaux et autres choses dont on se servoit à table. Chacune de ces cuvettes tenoit deux ou trois mesures d'eau, c'est-à-dire, cinquante ou soixante pintes. Quand elles furent pleines jusqu'au haut, l'eau en un moment changea de couleur et de nature, et se convertit en un vin excellent, par la

vertu de celui qui, par un seul acte de sa volonté, de rien a fait toutes choses. Alors Jesus dit aux serviteurs : puisez maintenant, et portez-en au maître du festin, afin qu'il en goûte : celui qui présidoit au festin, étoit ordinairement, si l'on en croit les traditions Judaïques, un de leurs Prêtres, lequel avoit soin de régler tout, et d'empêcher qu'on ne fît rien contre l'honnêteté et la bienséance. Ce fut donc au Prêtre que par l'ordre du Sauveur, on présenta de ce vin nouveau. Il en goûta : mais, comme, occupé à bien des choses, il ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, il fut surpris de l'excellence de ce nouveau vin. Il appella aussi-tôt l'époux, qui, selon la coutume, allant par les tables, donnoit ordre que tout fût servi à temps, et qu'on ne manquât de rien. Quoi, lui dit-il en souriant, est-ce ainsi que vous nous trompez ? Les autres, selon la coutume, servent le bon vin au commencement du repas, et donnent le pire quand ils voient qu'on a assez bu ; mais vous, au contraire, vous avez gardé le bon pour la fin. Cette parole fut remarquée, et chacun reconnut au goût, qu'un vin fait immédiatement par le Créateur, est meilleur sans comparaison que celui que la nature produit. Ainsi le Sauveur commença à faire éclater son pouvoir par cette action, qui fut le premier de ses miracles publics ; car il n'y a point de doute, dit Maldonat, que le Sauveur n'en eût fait un grand nombre d'autres, connus seulement de la sainte Vierge et de saint Joseph ; mais comme le temps déterminé pour se faire connoître n'étoit pas encore venu, ces miracles étoient inconnus au public ; ce fut ici le premier par lequel le Sauveur manifesta sa gloire : aussi ne servit-il pas peu à le faire connoître, et à affermir ses disciples dans la foi.

Les disciples de Jesus-Christ avoient cru en lui dès qu'ils avoient eu le bonheur de le voir et de l'entendre ; une preuve de leur croyance, c'est qu'ils

l'avoient suivi, et s'étoient attachés à lui, s'étant fait ses disciples; mais ce miracle dont ils furent témoins, les affermit dans leur foi.

Si cette merveille manifesta la gloire et le pouvoir du Sauveur sur toutes les créatures, si elle fit connoître à cette nombreuse compagnie ce qu'il étoit; elle ne doit pas moins servir à faire connoître à tous les Fidelles le pouvoir que la très-sainte Vierge a auprès de son cher Fils, et la déférence que ce divin Fils a aux volontés de sa très-chere Mere. Quelques-uns ont cru que le Sauveur ne voulut faire le premier de tous ses miracles qu'à la priere de la mere de Dieu; et qu'il voulut même, ce semble, prévenir le temps de manifester son pouvoir, dès que la sainte Vierge lui eut témoigné l'envie qu'elle avoit qu'il opérât cette merveille. Grand sujet de confiance en la mere de Dieu, disent les saints Peres: que ceux-là sont heureux pour qui Marie s'intéresse! Nous savons, dit saint Anselme, que la bien-heureuse Vierge a auprès de Dieu tant de pouvoir, que tout ce qu'elle veut ne sauroit manquer d'avoir son effet: *Ut nihil eorum quæ velit, possit effectu carere.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui cœlestia simul et terrena moderaris: supplicationes populi tui clementer exaudi, et pacem tuam nostris concede temporibus.

DIEU tout-puissant et éternel, qui réglez tout ce qui se passe dans le Ciel et dans la Terre, écoutez favorablement les prieres de votre peuple, et faites-nous goûter durant le temps de cette vie, les douceurs de votre paix. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la Lettre de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 12.

FRATRES : habentes donationes secundùm gratiam, quæ data est nobis, differentes, sive prophetiam secundùm rationem fidei, sive ministerium in ministrando, sive qui docet in doctrinâ, qui exhortatur in exhortando, qui tribuit in simplicitate, cui præest in sollicitudine, qui miseretur in hilaritate. Dilectio sine simulatione. Odientes malum, adhærentes bono : charitate fraternitatis invicem diligentes : honore invicem prævenientes : sollicitudine non pigri : spiritu ferventes : Domino servientes : spe gaudentes : in tribulatione patientes : orationi instantes : necessitatibus sanctorum communicantes : hospitalitatem sectantes. Benedicite, persequentibus vos : benedicite, et nolite maledicere. Gaudete cum gaudentibus ; flete cum flentibus ; idipsum invicem sentientes : non alta sapientes, sed humilibus consentientes.

MES FRERES : comme nous avons des dons différens, selon la grace qui nous a été donnée; si c'est pour faire la fonction de Prophete, que ce soit d'une maniere proportionnée à ce qu'on a de foi ; si c'est pour un ministere, qu'on s'occupe de son ministere ; si c'est pour enseigner, qu'on enseigne. Celui qui est pour exhorter, qu'il exhorte. Celui qui est pour distribuer les aumônes, qu'il les distribue dans un esprit droit et simple ; celui qui gouverne, qu'il se donne du soin ; celui qui assiste les misérables, qu'il le fasse gaiement ; que sa charité soit sans artifice. Ayez horreur du mal, et soyez attachés au bien ; entr'aimez-vous avec une charité fraternelle ; prevenez-vous de civilité les uns les autres ; ne négligez point les choses dont vous avez le soin ; soyez fervens en esprit ; servez le Seigneur ; que l'espérance vous donne de la joie ; soyez patiens dans les tribulations ; priez avec assiduité ; prenez part aux nécessités des Saints ; aimez à pratiquer l'hospitalité ; bénissez vos persécuteurs, bénissez-les, et gardez-vous bien de leur donner des malédictions ; ayez de la joie avec ceux qui en ont ; pleurez avec ceux qui pleurent ; entrez dans les sentimens des uns des autres ; n'ayez point de pensées présomptueuses, mais prenez-en de modestes.

Saint Paul après avoir expliqué dans le chapitre précédent de sa lettre aux Romains, traite dans

cette Epître tirée du douzieme chapitre, des principaux points de la morale chrétienne. Par le mot de Saints, l'Apôtre entend les Fidelles. On faisoit toutes les semaines des collectes pour soulager les chrétiens des autres Eglises dans leurs besoins, ou dans le temps des persécutions, et ce qu'on avoit ramassé de la charité des Fidelles, leur étoit distribué.

RÉFLEXIONS.

Nous avons des dons différens, selon la grace qui nous a été donnée. Pour être des membres utiles dans le corps mystique, dont Jesus-Christ est le chef, ne songeons qu'à remplir sans envie et sans vanité les fonctions auxquelles nous sommes destinés par sa providence. Soyons également en garde, et contre le dégoût qui porte à changer de ministere, et contre l'ambition qui fait rechercher les plus éclatans. Ceux que vous daignez employer à votre service, ô mon Dieu! sont dès-là assez honorés, quels que soient les emplois où il vous plaise de les appliquer. Rien n'est bas, rien n'est petit à votre service; les places les moins élevées, les emplois les plus vils et les plus obscurs n'ont pas peu servi à faire les plus grands Saints. Faites l'aumône avec un esprit droit et simple, dit l'Apôtre, c'est-à-dire, sans chercher la gloire de donner, et sans trop craindre d'être trompé dans le choix de ceux à qui vous donnez. La pauvreté feinte, qui vous enleveroit une aumône, ne sauroit vous enlever le mérite; quel que soit le sujet à qui nous donnons l'aumône, c'est toujours Jesus-Christ à qui nous la faisons. Celui qui gouverne, continue saint Paul, qu'il se donne du soin. C'est un honneur, c'est une charge de gouverner; oubliez l'honneur qui vous enfleroit peut-être, songez à la charge qui doit vous rendre soigneux. Si ceux qui ont de la peine à obéir, pouvoient sentir ce qu'il en coûte pour commander, le nombre des

jaloux et des envieux ne seroit pas grand. Ces places au-dessus des autres, ne sont pas les plus tranquilles. Les Prélatures sont plus des charges que des dignités, elles ont toujours des devoirs à remplir ; mais se trouvent-elles toujours dans des sujets dignes ? Et quand le mérite manque, quel honneur peut faire la dignité ? Ces emplois enviés par ceux qui n'en considerent que l'éclat, ne sont pas toujours des objets dignes d'envie ; on n'en remplit les devoirs qu'avec de pénibles soins, et on ne peut les négliger sans s'attirer souvent du mépris, et toujours des remords. Adoucissons aux pauvres, selon le conseil de l'Apôtre, la peine de demander, et quelquefois même la peine de demander avec instance, par la joie avec laquelle nous donnons ; augmentons la joie qu'il a de recevoir, par celle que nous avons en lui donnant l'aumône ; qu'il paroisse que c'est un bienfait que nous recevons de lui, plutôt qu'un service que nous lui rendons ; nous gagnons au fond infiniment plus que lui. Que la charité, dit saint Paul, soit sans artifice. A la vérité, l'artifice toujours odieux, ne l'est jamais plus que dans l'amitié. L'amitié chrétienne est toujours sans fard et sans déguisement, et c'est ce qui en fait la douceur ; au contraire, ce qui mêle l'amertume dans les amitiés mondaines, c'est qu'elles sont toujours accompagnées de quelque défiance. Pour aimer chrétiennement, il faut ne s'attacher qu'au bien, il faut haïr le mal dans ceux-mêmes que l'on aime, c'est-à-dire, qu'il ne faut point flatter leurs défauts et leurs passions. Quand on aime de la sorte, l'amour est une vertu de charité, et par conséquent sans déguisement. On peut dire qu'il n'y a de véritable amitié sur la terre, que celle qui est fondée sur la vertu.

L'ÉVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 2.

IN illo tempore : nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ : et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus, ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Et dicit ei Jesus : Quid mihi, et tibi, est mulier! Nondum venit hora mea. Dicit mater ejus ministris Quodcumque dixerit vobis, facite. Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex positæ secundùm purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas vel ternas. Dicit eis Jesus : Implete hydrias aquâ. Et impleverunt eas usque ad summum. Et dicit eis Jesus : Haurite nunc, et ferte architriclino. Et tulerunt. Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat undè esset, ministri autem sciebant, qui hauserant aquam : vocat sponsum architriclinus, et dicit ei : Omnis homo primùm bonum vinum ponit : et cùm inebriati fuerint, tunc id, quod deterius est : Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ : et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum Discipuli ejus.

EN ce temps-là : il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mere de Jesus s'y trouva. Jesus fut aussi invité aux noces avec ses Disciples. Et comme il n'y avoit plus de vin, la mere de Jesus lui dit : ils manquent de vin. Jesus lui répondit : femme, qu'avons-nous de commun vous et moi ! mon temps n'est point encore venu. Sa mere dit à ceux qui servoient : faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avoit là six cuvettes de pierres, destinées aux purifications des Juifs, et tenant chacune deux ou trois mesures. Jesus leur dit : emplissez d'eau les cuvettes ; et ils les remplirent jusqu'au haut. Jesus ajouta : puisez maintenant, et portez au Maître du festin ; et ils le firent. Dès que celui-ci eût goûté l'eau qui avoit été changée en vin, ne sachant pas d'où venoit ce vin, au lieu que les valets, qui avoient puisé l'eau, le savoient bien ; il s'adressa à l'époux, et lui dit : tout le monde donne le bon vin au commencement ; et après que les gens ont bien bu, on en donne qui n'est pas si bon ; mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure. Jesus fit ce premier miracle à Cana en Galilée ; par-là, il fit éclater sa gloire, et ses Disciples crurent en lui.

MÉDITATION.

Du bonheur de ceux pour qui la sainte Vierge s'intéresse.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la bonté, la compassion et la miséricorde sont, pour ainsi dire, comme les vertus favorites de la mere de Dieu. Il suffit que nous soyions dans l'indigence, pour exciter sa charité; il suffit que nous ayions besoin de son secours, pour exciter son zele. Nos miseres sont des titres suffisans pour avoir part à ses bontés, elle est touchée de nos maux; elle porte comme dans son sein tous ses enfans, elle pourvoit à leurs besoins, et prévient même leurs demandes. Marie, dit saint Bernard, ouvre à tous les hommes son sein miséricordieux pour les y recevoir. *Maria omnibus misericordiæ sinum aperit.* Celui qui est captif, continue le même Pere, trouve en Marie sa rédemption; le malade, sa santé; celui qui est triste, sa consolation; le juste, la grace; et le pécheur, la miséricorde et le pardon: *Inveniunt in Maria, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, justus gratiam, peccator veniam.* Aussi, ajoute le même Saint, il faut invoquer Marie, et l'invoquer dans tous nos besoins: *Maria in omnibus invocanda necessitatibus.* O Marie! s'écrie saint Bonaventure, quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de mere, vous ne l'abandonnerez certainement point, jusqu'à ce que vous l'ayez réconcilié avec Dieu: *O Maria! peccatorem toti mundo despectum, materno affectu complecteris, foves, non deseris quousque tremendo judici miserum reconcilies.* C'est cette bonté affectueuse, universelle, qui a fait dire à saint Thomas, que quelque besoin

que l'on ait, qu'en quelque danger que l'on soit, on peut toujours espérer son salut, par la faveur et la protection de la sainte Vierge : *In omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa gloriosa Virgine.* C'est aussi ce qui fait que l'Eglise la salue plusieurs fois chaque jour comme mere de miséricorde, notre vie, notre consolation, notre espérance dans tous nos besoins : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra salve.* Surs de la bonté singuliere, de la charité bienfaisante, de la tendresse extrême que la sainte Vierge a pour tous les hommes; surs du pouvoir sans bornes qu'elle a auprès de son cher Fils; comprenons quel bonheur c'est pour tous ceux pour qui elle s'intéresse. Les laissera-t-elle sans secours dans le besoin ? Leur refusera-t-elle son intercession, sa protection dans les plus grands dangers ? Sera-t-elle insensible à leurs pleurs ? Sera-t-elle sourde à leurs prieres ? Non, disent les Peres de l'Eglise, elle est attentive à tous les besoins de ceux qui lui sont dévoués; elle prévient les besoins de tous ceux qui sont à son service. Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit le bienheureux Pierre Damien : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini.* Les refusera-t elle à ceux qui sont à son service ? O qu'il est doux d'aimer cette bonne Mere avec tendresse ! qu'il est avantageux de la servir avec ferveur, avec fidélité !

SECOND POINT.

Considérez ce qui se passe aux noces de Cana, comme l'Evangile le raconte. Des parens, ou du moins des amis particuliers, invitent la sainte Vierge à des noces, et Jesus y est invité aussi. On ne trouve jamais l'un sans l'autre. En vain inviteroit-on la Mere, si le Fils ne s'y trouvoit. Et quelle illusion, quelle erreur de s'imaginer qu'étant dans la disgrace du Fils, on puisse avoir de la dévotion envers la Mere. Etant à table, la sainte Vierge

s'apperçut que le vin manquoit, ce qui alloit causer une grande confusion à ceux qui faisoient la noce. Cette Mere de miséricorde, toujours attentive aux besoins de ceux qui avoient pour elle beaucoup de considération et d'amitié, voulut leur épargner cette confusion, en priant son cher Fils de faire en leur faveur un des plus grands miracles. Elle n'eut pas besoin de lui faire un grand discours pour l'y obliger, elle n'eut qu'à lui témoigner sa volonté; son desir tenoit lieu d'une priere. Elle se tourne vers Jesus, qui étoit à ses côtés, et lui dit simplement: *Ils manquent de vin.* Admirons l'attention et l'empressement bienfaisant de la sainte Vierge. On ne s'adresse point à elle, plusieurs de ceux qui faisoient la noce ignorent même l'embarras où l'on est, et la plupart ne savent rien de la disette. N'importe, la sainte Vierge connoît le besoin, elle s'intéresse pour eux, par pure amitié; il n'en faut pas davantage pour prier son Fils de faire un miracle, pour leur sauver la confusion que cet accident alloit causer à ceux qui font la noce; et sans leur rien dire, elle emploie tout son crédit auprès de Jesus, pour leur rendre un service si important. Mon Dieu, que ceux-là sont heureux pour qui la sainte Vierge s'intéresse! La réponse que Jesus fait à sa mere est mystérieuse: *Quid mihi et tibi mulier!* Comme s'il disoit: pensez-vous que j'ignore le besoin où sont ceux pour qui vous vous intéressez, ou que je ne connoisse pas le desir que vous avez que je fasse un miracle pour les tirer de peine? mais savez-vous que jusqu'à présent je ne me suis point encore manifesté, et que je ne puis faire en tout que la volonté de mon Pere? Si le temps de faire éclater ma gloire, et de me faire connoître n'étoit pas encore venu, voudriez-vous que je le prévinsse? La sainte Vierge n'ignoroit pas le mystere. Elle savoit que Dieu avoit déterminé de toute éternité, que le Sauveur ne feroit son premier miracle qu'à la priere de sa Mere. C'est

ce qui l'obligea, sans avoir besoin d'une autre réponse, d'appeller ceux qui servoient à table, et de leur dire : *Faites absolument tout ce que Jesus vous ordonnera ;* sachant bien qu'il suffisoit de lui avoir témoigné le desir qu'elle avoit pour obtenir de lui un miracle. En effet, le miracle se fait, et tout le monde est témoin de la toute-puissance du Fils, et du crédit tout-puissant de la Mere. O heureux ceux pour qui la sainte Vierge s'intéresse ! heureux ceux qui ont une dévotion tendre envers Marie ! heureux ceux qui la servent mais qui la servent avec ferveur, avec fidélité !

Faites, Seigneur, que je sois de ce nombre ; et la grace singuliere que je vous demande, Vierge sainte, le premier usage, pour ainsi dire, que je souhaite que vous fassiez de votre crédit en ma faveur, c'est que je sois un de vos plus fideles serviteurs le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati servi tui qui stant coram te semper. 3. Reg. 10.

O qu'heureux sont vos véritables serviteurs, Vierge sainte, qui sont sans cesse sous vos yeux !

Monstra te esse Matrem. Eccl.

Faites voir, dans tous mes besoins, que vous êtes ma Mere, et que je fasse voir aussi, en toute occasion, que je suis un de vos enfans.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° POUR que la sainte Vierge s'intéresse pour nous, il faut que nous nous intéressions pour elle. Intéressons-nous à sa gloire, à son culte, et à tout ce qui peut lui faire honneur. Nulle société érigée en l'honneur de Marie, qui ne soit un rempart et un fort contre les insultes de l'ennemi du salut, un abri contre la corruption du siecle, un asyle à l'égard des pécheurs, une école où l'on

apprend la science du salut, un arsenal contre le vice. Rien n'est plus saint que ces confrairies, autorisées par le saint Siege, sous le titre et la protection spéciale de la Mere de Dieu Peut-on douter qu'elle ne s'intéresse pour tous les confreres? Celles du Rosaire et du Scapulaire sont des plus célebres dans l'Eglise, aussi-bien que les congrégations. Faites-vous enrôler dans les unes et dans les autres; mais ayez soin d'en remplir tous les devoirs selon leurs Instituts. Soyez de la congrégation; nulle société plus propre à intéresser la sainte Vierge à tous vos besoins, nulle école plus utile aux véritables serviteurs de Marie, pourvu qu'on y soit assidu, et qu'on en suive les réglements.

2.° Outre les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, qu'on trouve dans le cours de l'année chrétienne, et dont vous ne devez jamais vous dispenser, récitez tous les jours la priere suivante, qui engage si fort la sainte Vierge à ne nous pas refuser son secours, et une protection particuliere dans tous nos besoins. C'est cette priere, qui étoit si familiere au célebre Claude Bernard, dit communément le pauvre Prêtre; à laquelle ce saint Ecclésiastique attribuoit toutes les faveurs qu'il recevoit du Ciel, comme on le lit dans l'histoire de sa vie.

Memorare piissima Virgo, non esse auditum à sæculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua petentem suffragia. tua implorantem auxilia esse derelictum. Ego tali animatus confidentiâ, ad te Virgo Virginum curro, ad te venio, coram te gemens peccator: noli Mater Verbi verba mea despicere, sed audi propitia, et exaudi. Amen.

Souvenez-vous, Vierge sainte, toute pleine de bonté, qu'il n'est jamais arrivé, qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre puissante protection, qui ont imploré votre secours, qui ont compté sur votre bonté et sur votre bienveillance, ait jamais

été éconduit. Plein de la même confiance, je cours à vous, Reine des Vierges, et tout pécheur que je suis, j'ose me présenter devant vous, en gémissant au souvenir de mes miseres ; Mere de Dieu, ne dédaignez pas mes très-humbles prieres ; mais soyez-moi propice, et daignez exaucer mes vœux. Ainsi soit-il.

On a observé par une heureuse expérience, que cette priere est si agréable à la sainte Vierge, qu'on ne la fait jamais sans fruit, pourvu qu'on la fasse avec dévotion et avec confiance.

LE TROISIEME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

CE Dimanche n'a rien de particulier qui intéresse. On trouve seulement, qu'anciennement ce Dimanche étoit nommé indifféremment, Dimanche du Lépreux, Dimanche du Centenier, ou Dimanche d'après la Chaire de saint Pierre : les deux premieres dénominations étoient prises du sujet de l'Évangile ; l'autre venoit de ce que ce Dimanche est toujours le premier qui suit la célébration de la Chaire de saint Pierre à Rome, qui est fixée au 18 de Janvier.

La Messe de ce jour commence par ces belles paroles du verset huitieme du Pseaume 96 : *Adorate Deum omnes Angeli ejus : audivit et lætata est Sion : et exultaverunt filiæ Judæ.* Anges du Seigneur, adorez ce Sauveur et ce Juge souverain des hommes, et le vôtre ; Sion a été transportée de joie au récit de la gloire de son Roi. Les filles de Juda ont tressailli de joie, Seigneur, en apprenant que vous devez juger l'univers. David rétabli sur son trône, prend occasion du châtiment de ses ennemis, pour décrire, dans ce Pseaume, le second avénement

de Jesus-Christ au jour du Jugement universel. Le Prophete invite les Anges à adorer cet Homme-Dieu. Il expose la joie que Sion a ressentie en apprenant quelle doit être un jour la puissance de son Roi. Enfin, il exhorte les hommes à fuir le mal, afin de mériter par leur innocence la protection et les récompenses de leur souverain Juge. C'est ainsi que les saints Peres interpretent ce Pseaume. *Adorate eum omnes Angeli ejus :* Esprits saints, Ministres du Seigneur, adorez ce souverain Maître de l'univers, et suppléez au défaut de ces hommes ingrats, de ces hommes vains et impies, qui le méprisent, jusqu'à ce qu'il se rende justice lui-même au jour terrible du Jugement universel. Anges du Seigneur, rendez à ce Juge de toute la terre des adorations et des respects dignes de sa majesté, puisque nous sommes si peu capables de lui rendre les honneurs qu'il mérite. *Lætata est Sion :* Toute l'Eglise dont Sion est ici la figure, triomphe de joie ; et les filles de Juda, c'est-à-dire, toutes les ames justes, ces ames fidelles, *Exultaverunt*, font éclater leur alégresse, lorsqu'elles pensent qu'en ce grand jour de vos récompenses et de vos vengeances, vous vous rendrez justice à la face de tout l'Univers, en récompensant d'une gloire éternelle ceux qui vous ont servi avec une fidélité inviolable, et en punissant d'un supplice éternel ces impies qui vous ont si fort méprisé.

L'Epître de la messe de ce jour est la suite de celle du Dimanche précédent, elle est tirée du même chapitre 12 de la Lettre de saint Paul aux Romains. L'Apôtre continue d'y marquer aux Romains, les principaux devoirs de la vie chrétienne. Comme il s'étoit glissé parmi les Fideles qui étoient à Rome, je ne sais quel esprit imparfait à quoi l'amour-propre et la jalousie avoient beaucoup de part, par lequel les Fideles de cette Eglise s'élevoient les uns au dessus des autres ; les Juifs se préférant aux Gentils, comme ayant été choisis de

Dieu pour être la nation privilégiée, parmi laquelle devoit naître le Messie ; et les Gentils se préférant aux Juifs, qui avoient été si ingrats et si impies, qu'ils avoient fait mourir sur la croix le Messie si attendu : l'Apôtre s'efforce, en plusieurs endroits de cette Lettre, de rabaisser la vanité des uns et des autres, par la considération de leurs propres miseres, et par la vue de la miséricorde de Dieu, à laquelle seule ils devoient tout le bien qui étoit en eux. Il les exhorte à étouffer entiérement cet esprit de nationalité, si opposé à l'esprit de Dieu, cet esprit de parti, qui regne quelquefois parmi des gens qui font profession de piété, et qui ne tend qu'à nourrir la division, à affoiblir la charité, et à fomenter l'esprit de cabale. Saint Paul recommande à tous l'humilité ; mais une humilité sincere, qui consiste, non en un mépris extérieur et affecté de soi-même, mais en une connoissance intérieure de sa bassesse et de son infirmité ; une humilité de cœur, qui aime l'humiliation, sans en vouloir faire parade. Comme l'humilité de cœur est inséparable de la douceur, le saint Apôtre l'inspire à tous les Fideles, en les exhortant à pardonner de bon cœur les injures, bien-loin de prévenir la vengeance que Dieu tirera lui-même de l'injustice qui leur peut être faite ; et à faire du bien à ceux qui nous font du mal ; par-là, dit-il, vous leur entassez sur la tête des charbons ardents. Selon saint Jérôme et saint Augustin, entasser des charbons sur la tête de son ennemi, c'est amolir, à force de bienfaits, la dureté de son cœur, lui causer une vive douleur d'avoir outragé des personnes qui le comblent de biens, le forcer à les aimer comme malgré lui. Pour peu qu'on ait de l'honneur et de la religion, rien ne comble tant de confusion un homme, que de se voir comblé de bienfaits par celui qu'on vient de charger d'injures et à qui on a nui. Autant que ce contraste fait d'honneur à l'un, autant fait-il de tort à l'autre. L'éclat de la vertu de

l'homme chrétien, fait paroître dans un grand jour toute la malignité et les vices d'un cœur ulcéré et d'un mauvais esprit. Enfin, conclut l'Apôtre, ne vous laissez pas vaincre par le mal ; mais tâchez de vaincre le mal par le bien. Qu'il y a de gloire et de mérite dans cette victoire ! on est vaincu par le mal lorsque n'ayant pas la force de supporter les outrages d'un ennemi, on tombe soi-même, en l'outrageant, dans le même péché à son égard où il est tombé au nôtre. Vaincre le mal par le bien, c'est l'effet le plus glorieux de la magnanimité chrétienne, c'est la preuve la plus authentique d'une héroïque vertu.

L'Evangile de ce jour contient l'Histoire de la guérison du Lépreux, et celle du serviteur du Centenier, rapportée par saint Matthieu, au chapitre huitieme. Jesus ayant appellé à sa suite saint Pierre, saint André, saint Jacques et saint Jean, parcourut avec eux plusieurs villes, bourgs et villages, enseignant et faisant des miracles par-tout. S'étant un jour retiré sur une haute montagne, il y fut bientôt suivi d'un grand peuple, que ses miracles attiroient après lui, et qui ne pouvoit se lasser de l'entendre. Ce fut là qu'il fit ce grand sermon, qu'on peut considérer comme le précis de toute la doctrine du Sauveur, et comme l'abrégé de toute la morale chrétienne. Etant descendu de cette montagne, un lépreux vint se présenter à lui ; ce pauvre malade faisoit horreur à voir, il étoit tout couvert d'ulceres ou de taches hideuses en forme d'écailles de poisson par tout le corps, et tout son corps n'étoit qu'un ulcere. Il étoit si affreux qu'il n'osoit se montrer, aussi se prosterna-t-il aux pieds du Sauveur, le visage contre terre, il l'adora humblement, et lui embrassant les genoux, animé d'une vive foi, et plein d'une ferme confiance : Seigneur, lui dit-il, je sais que rien ne vous est impossible, je suis sûr que si vous le voulez, vous me pouvez guérir de ma lépre, ma santé est entre

vos mains. Vous êtes plein de miséricorde, vous voyez mon mal, et cela suffit. A peine eût-il dit cela, que Jesus avance la main, le touche, le rend plus net et plus sain qu'il n'avoit jamais été, sans dire autre chose, sinon : Je le veux, soyez guéri. Mais ce Maître tout-puissant, qui remédie aux infirmités de l'ame aussi-bien qu'à celles du corps, voulant nous apprendre, dit saint Ambroise, l'humilité, défend au lépreux de publier le miracle de sa guérison, et la défense qu'il lui en fait est accompagnée de menaces. Il le renvoie même si promptement, qu'il semble plutôt le chasser d'auprès de lui, que le congédier : allez, lui dit-il, et gardez vous bien de parler de tout ceci à qui que ce soit ; montrez vous seulement au Prince des Prêtres, et offrez-lui ce que la loi de Moyse ordonne de lui offrir, afin que sans son aveu vous ne rentriez pas dans le commerce du monde, et que lui et tous les Prêtres soient témoins de la déférence que j'ai rendue à la loi.

La loi établissoit les Prêtres, Juges de cette maladie ; c'étoit à eux à déclarer si ceux qu'on leur présentoit en étoient atteints, ou s'ils étoient bien guéris. Ceux dont la guérison étoit reconnue, offroient d'abord deux passereaux, et huit jours après, ils offroient deux agneaux et une brebis ; s'ils étoient pauvres, un agneau et deux tourterelles ; après quoi ils étoient remis dans la société des hommes. Le Prêtre les introduisoit ensuite dans la Ville puis dans le Temple, où ils offroient leur présent, comme il étoit ordonné par la loi.

Cet homme, qui devoit sa vie et sa santé à Jesus, sut bien distinguer les deux choses qui lui avoient été dites. Pour la premiere, qui étoit de ne point parler de la guérison, il ne la considéra nullement comme un précepte, mais seulement comme une leçon ou comme un exemple d'humilité, dit saint Ambroise, c'est pourquoi, dès qu'il put paroître en public, et que le temps de sa séparation

paration fut fini, selon l'ordre de la loi, il publia hautement tout ce qui s'étoit passé, si bien que le bruit s'en étant répandu par-tout, on ne parloit par-tout que de ce miracle. La seule priere de ce Lépreux, dit saint Chrysostome, marque la grandeur de sa foi, sa ferme confiance et sa parfaite résignation ; c'est un des plus beaux modeles de prieres que l'on voie dans l'Evangile. Quelques-uns croient que la défense que fit le Sauveur au Lépreux, de publier sa guérison miraculeuse, ne devoit s'entendre qu'avant qu'il eût satisfait à la loi qui l'obligeoit de s'aller présenter au Prêtre, de faire son offrande à Dieu dans le temple, avant que de se montrer en public.

Le miracle du Lépreux guéri s'étoit fait à la porte de Capharnaüm, ou fort près de la Ville. Jesus y étant entré, trouva d'abord les anciens et les plus qualifiés des Juifs, qui vinrent le prier, de la part du Centurion, de vouloir bien guérir un serviteur qui étoit dangereusement malade, et qui étoit fort cher à cet Officier. Saint Matthieu, pour abréger la narration, ne dit rien de l'entremise des Juifs, et raconte les choses comme si elles ne s'étoient passées qu'entre le Sauveur et le Centurion. Saint Luc, qui circonstancie ce fait plus au long, ne dit pas que le Centurion soit venu lui-même, mais seulement qu'il fit prier Jesus-Christ par les plus notables des Juifs, qui lui parlerent en son nom, se servant même de ses propres termes. Il n'y a rien de plus commun dans l'Ecriture, que d'attribuer à quelqu'un ce qu'il fait faire ou dire par un autre. Il est vraisemblable que la premiere priere fut faite par les anciens des Juifs, au nom du Centurion, et que cet Officier, apprenant que Jesus venoit chez lui, alla au devant lui-même.

Le Centurion, qui étoit un Officier Romain, d'infanterie, qui avoit sous lui cent soldats, et qui commandoit alors à Capharnaüm, ayant su que Jesus étoit dans la Ville, vouloit aller en personne

le trouver, et lui dire : Seigneur, j'ai un serviteur chez moi qui est cruellement tourmenté d'une paralysie que vous seul pouvez guérir ; mais ceux qu'il avoit choisis pour entremetteurs, se chargerent, selon l'usage et du temps et du pays, de porter cette parole en son nom ; et non contens de cela, ils y ajouterent, en leur particulier, des sollicitations pressantes, disant au Sauveur : cet homme mérite bien que vous lui accordiez la grace qu'il vous demande ; car tout étranger qu'il est, il aime notre nation, et il nous a même fait bâtir une Synagogue.

Ils ne pouvoit raisonnablement appréhender d'être refusés de celui dont la bonté non plus que la puissance n'a point de bornes. Le Sauveur, en effet, leur accorda plus qu'ils ne demandoient : j'irai moi-même, leur répondit-il, et je guérirai le malade ; il partit à l'heure même, et s'en alla avec eux. Le Centurion averti que Jesus venoit chez lui, va au devant de ce tout-puissant Médecin, et lui ayant fait une profonde révérence : Seigneur lui dit-il, ne vous donez point la peine d'aller plus avant ; car je ne mérite pas que vous entriez chez moi. Je ne me suis pas même jugé digne de vous aller trouver en personne ; je suis sûr que vous pouvez, sans passer outre, dire une seule parole, il n'en faudra pas davantage pour guérir mon serviteur. Vous ne recevez l'ordre de qui que ce soit, parce que vous n'avez personne au dessus de vous. Il paroît bien que toute la nature vous obéit comme à son Maître souverain ; et je suis sûr qu'il n'y a point de maladie que ne vous dissipiez, en disant un seul mot ; car moi qui n'ai qu'une autorité subordonnée, je me fais pourtant obéir de mes inférieurs, au moindre signe de ma volonté ; à combien plus forte raison trouverez-vous tout soumis à votre seule parole ?

Ce discours plut au Sauveur, et il ne put s'empêcher d'en témoigner de l'admiration. Ce n'est pas que l'admiration qu'il fit paroître vint d'ignorance ou

d'étonnement et de surprise, comme dans nous, puisqu'il savoit tout, qu'il prévoyoit tout, que rien ne pouvoit lui être nouveau; c'étoit plutôt un effet de l'extrême satisfaction qu'il eut de la foi de cet Officier Romain, et ce qui lui fit dire à tout le peuple qui le suivoit : en vérité, je n'ai pas trouvé tant de foi dans tout Israël, dans aucun de ceux à qui j'ai fait le plus de bien, et qui sont les plus obligés de croire et de se confier en moi ; non, il s'en faut bien que votre foi soit aussi ferme que celle de cet étranger. Le Fils de Dieu parloit de ceux qui étoient présens, et de tout le peuple Juif. Il en faut toujours excepter la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste et les Apôtres ; et cette exception n'empêche point que la foi de cet étranger n'eût de quoi confondre l'incrédulité de la nation Juive. Aussi, ajouta le Sauveur, devez-vous tenir pour certain, et je vous le prédis aujourd'hui, que beaucoup de gens venus de l'extrémité de l'Orient et de l'Occident, auront place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume du Ciel ; qu'ils y seront avec ces saints Patriarches dans les délices et les réjouissances d'un festin perpétuel ; tandis que les enfans de la maison, qui pouvoient prétendre les premiers à ce royaume, comme à l'héritage qu'on leur destinoit préférablement aux autres, seront déshérités et jetés dans l'abyme, où ils ne verront jamais le jour, où il n'y aura pour eux que larmes et que grincement de dents. Ce que le Fils de Dieu venoit de dire, marque assez la vocation des Gentils, lesquels par leur docilité à recevoir l'Evangile, méritèrent d'être substitués à la place des Juifs, et de succéder à tous leurs droits. Ils seront assis au festin avec Abraham, Isaac et Jacob; c'est-à-dire, que les promesses faites aux anciens Patriarches, d'une terre de délices, et d'une félicité éternelle, s'accompliront en leurs personnes, tandis que les Juifs, sujets naturels, pour ainsi dire, du royaume du Messie, n'en profiteront point. Après

s'être exclus eux-mêmes de l'Eglise de Jesus-Christ, et être demeurés dans l'aveuglement, ils seront bannis pour jamais de la salle du banquet céleste, et seront jetés dans les ténebres extérieures, et précipités dans les flammes de l'enfer. Cet oracle terrible regarde encore les mauvais Chrétiens, qui, ayant été appellés au festin mystérieux, et étant entrés même dans la salle avec tous les invités, n'auront pas apporté la robe nuptiale, c'est-à-dire, qui auront perdu l'innocence, et seront morts dans le péché.

Le Sauveur n'avoit jusqu'ici que loué la foi héroïque du Centurion; mais il n'avoit point encore répondu à la priere de ce nouveau fidele, ni à ceux qui l'en sollicitoient de sa part. Aussi n'osoient-ils le presser sur cette guérison, soit par quelque sorte de respect, ou parce qu'ils savoient bien que quand il vouloit, et en quelque lieu qu'il fût, présent ou absent, il guérissoit les malades. Enfin, s'adressant au Centurion : allez, lui dit-il, je veux que votre desir soit accompli, et que ce soit là la récompense de votre foi; et à l'heure même le malade fut parfaitement guéri de sa paralysie. Cette merveille n'opéra pas seulement la guérison du corps; tous ceux qui en furent témoins, en eurent de l'admiration, et la plupart crurent au Sauveur, charmés et persuadés par l'efficacité de sa parole.

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, infirmitatem nostram propitius respice : atque ad protegendum nos, dexteram tuæ majestatis extende. Per Dominum, etc.

DIEU tout-puissant et éternel, regardez d'un œil favorable notre foiblesse, et étendez la main puissante de votre majesté pour nous protéger. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 15.

FRATRES : Nolite esse prudentes apud vosmetipsos : nulli malum pro malo reddentes : providentes bona non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus. Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes : non vosmetipsos defendentes charissimi, sed date locum iræ. Scriptum est enim : mihi vindicta ; ego retribuam, dicit Dominus. Sed si esurierit inimicus tuus, ciba illum ; si sitit, potum da illi : hoc enim faciens, carbones ignis congeres super caput ejus. Noli vinci à malo, sed vince in bono malum.

MES FRERES : ne soyez point sages à vos propres yeux ; ne rendez à personne le mal pour le mal. Faites en sorte que vos actions soient bonnes, non-seulement devant Dieu, mais devant tous les hommes ; vivant en paix avec tout le monde, si cela est possible, et autant qu'il est en vous. Ne vous vengez point vous-mêmes, mais laissez passer la colere. Car il est écrit : c'est à moi qu'appartient la vengeance ; j'aurai mon retour, dit le Seigneur. Au contraire, si votre ennemi est pressé de la faim, donnez-lui à manger ; s'il est pressé de la soif, donnez-lui à boire. Car en faisant cela, vous lui entassez sur la tête des charbons ardens. Gardez-vous d'être vaincus par le mal ; mais tâchez de vaincre le mal par le bien.

On a déjà dit que ce douzieme chapitre de la lettre que saint Paul écrit aux Romains, fait un détail merveilleux des préceptes de la morale chrétienne. On se contente ici de faire quelques remarques sur ces paroles ; date locum iræ : *laissez passer la colere. Laissez-la calmer ; soit que vous en soyez l'objet, comme l'entend saint Ambroise ; soit dans le sujet qui prend feu, comme l'explique saint Augustin. Saint Chrysostome l'entend de la colere de Dieu. Donnez lieu à la colere de Dieu, dit-il, ne la prévenez pas, laissez-lui le temps et le soin de vous venger ; il saura vous faire justice.*

RÉFLEXIONS.

Ne soyez point sage à vos propres yeux. C'est la trop bonne opinion qu'on a de soi-même, qui cause cette enflure du cœur, par laquelle l'homme se grossit lui-même, et rehausse son idée. De-là cette diversité de sentimens, ces divisions et dans l'Eglise et dans l'Etat; de-là ces jalousies et cent autres passions qui déchirent le cœur et causent tant de troubles. Nous ne trouverons notre repos que dans l'humilité. La paix ne regne que dans les ames humbles. Pour s'accorder dans les sentimens, il faut souvent ceder aux lumieres des autres; et c'est ce qu'il ne faut pas attendre de ceux qui sont sages à leurs propres yeux. Rien ne démontre mieux la sublime perfection de la loi chrétienne, que l'obligation qu'elle nous impose de rendre le bien pour le mal. C'est une double couronne que nous méritons alors, et pour le mal que nous souffrons avec patience, et pour le bien que la charité nous fait rendre à ceux qui nous ont fait du mal. On a dit qu'il n'y avoit point de vengeance plus héroïque, même selon le monde, que celle qui tourmente la jalousie à force de bien faire; on peut dire encore qu'il n'y a point d'héroïsme plus réel, que de rendre le bien pour le mal, selon l'esprit du Christianisme. La vengeance a quelque chose de si bas; c'est une passion commune à l'homme et aux animaux les plus farouches. Rien n'est plus grand que de pardonner les injures; mais nulle vertu, ce semble, ne nous rapproche tant de Dieu même que de ne faire que du bien à ceux-mêmes qui nous veulent et nous font le plus de mal. Faites en sorte que vos actions soient bonnes, dit l'Apôtre, non-seulement devant Dieu, mais devant tous les hommes. La charité qui nous oblige de bien édifier le prochain, n'est pas contraire à l'humilité qui nous porte à cacher nos vertus. L'humilité consiste alors, non à éviter ce qui nous attire

de la gloire, mais à ne la point chercher. Il n'est pas toujours en notre pouvoir d'entretenir la paix avec tous les hommes : mais on doit s'étudier au moins à ne rien faire qui puisse commencer ou fomenter la guerre et la division. Ayant à vivre avec des personnes qui ont chacun leurs humeurs, chacun leurs passions si vives et si faciles à irriter, regardons-nous comme étant environnés d'ennemis endormis, que nous ne pourrions réveiller sans péril. C'est à moi, dit le Seigneur, qu'appartient la vengeance. Comment ose-t-on après cela se venger soi-même ? Ne seroit-ce pas se défier de la justice de notre Dieu, qui s'est chargé de le faire ? Ce droit n'appartient qu'à Dieu, souverain Juge, qui seul ne peut être séduit, ni par la passion ni par l'intérêt.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 8.

IN illo tempore : cùm descendisset Jesus de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ: et ecce leprosus veniens, adorabat eum, dicens: Domine, si vis, potes me mundáre. Et extendens Jesus manum, tetigit eum, dicens : Volo, mundáre. Et confestim mundata est lepra ejus. Et aït illi Jesus ; Vide nemini dixeris : sed vade ostende te sacerdoti, et offer munus quod præcepit Moyses, in testimonium illis. Cùm autem introïsset Capharnaüm, accessit ad eum Centurio, rogans eum, et dicens : Domine, puer meus jacet in

EN ce temps-là, Jesus étant descendu de la montagne, plusieurs troupes de gens le suivirent. En même-temps un lépreux vint à lui, et l'adora, en disant : Seigneur, vous pouvez me rendre net, si vous le voulez. Et Jesus étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez net. Et dans le moment il fut net de sa lepre. Ensuite Jesus lui dit : Gardez-vous bien de dire ceci à personne, mais allez vous montrer aux Prêtres ; et afin qu'ils en aient une preuve, offrez le présent réglé par Moyse. Après cela Jesus étant entré dans Capharnaüm ; un Centurion

domo paralyticus, et malè torquetur. Et aït illi Jesus : ego veniam et curabo eum. Et respondens Centurio, aït : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur puer meus. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : vade, et vadit ; et alii : veni, et venit ; et servo meo : fac hoc, et facit. Audiens autem Jesus, miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israël. Dico autem vobis, quod multi ab Oriente, et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus, et stridor dentium. Et dixit Jesus Centurioni : vade, et sicut credidisti fiat tibi. Et sanatus est puer in illa hora.

l'aborda, et le pria en ces termes : Seigneur, j'ai un valet chez moi qui est au lit paralytique, et qui souffre de grandes douleurs. Jesus lui dit : j'irai, et je le guérirai. A quoi le Centurion répondit : Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez chez moi ; mais dites seulement un mot, et mon valet sera guéri. Car moi-même je suis un officier subalterne, qui ai sous moi des soldats ; et je dis à l'un allez, et il va ; à l'autre, venez, et il vient ; et à mon valet, faites cela, et il le fait. Jesus entendant ce discours fut étonné, et dit à ceux qui le suivoient : je vous dis en vérité, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël. Or je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux ; mais que les enfans du Royaume seront jetés dehors dans les ténebres. C'est-là que l'on pleurera et que l'on grincera les dents. Puis Jesus dit au Centurion : allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ; et à l'heure même le valet fut guéri.

MÉDITATION.

De la confiance en Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la confiance en Dieu renferme et une vive foi et une espérance ferme en sa miséricorde. En sorte que la foi, l'espérance et la

charité sont inséparables de la confiance ; il ne faut pas être surpris si la confiance en Dieu est si efficace, et si elle gagne si fort le cœur de Dieu. On diroit que le Seigneur ne sauroit rien refuser à la confiance. *Omnia possibilia sunt credenti :* (a) tout est possible pour celui qui croit et qui a une véritable confiance en Dieu. *Fides tua te salvum fecit :* votre confiance vous a sauvé, dit le Sauveur, à l'aveugle qui étoit assis sur le chemin, près de Jéricho. Le mot de foi, dans tous les endroits de l'Ecriture, signifie autant la confiance que la foi, et à la vérité on ne sauroit guere avoir la foi si on n'a pas la confiance. Il semble que Jesus-Christ ne demandoit, de tous ceux en faveur de qui il vouloit faire quelque miracle, que cette vertu ; c'est la disposition la plus propre pour toutes les graces. *Ne vous ai-je pas dit*, répond le Sauveur à ceux qui doutoient s'il pourroit ressusciter le Lazare enterré depuis quatre jours, *ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié.* (b) Allez, dit le Sauveur au Centurion de notre Evangile, allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. *Creditis quia hoc possum facere nobis ?* (c) dit Jesus-Christ aux deux aveugles ; croyez-vous, avez-vous cette confiance, que je puisse vous faire ce que vous souhaitez ? *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes : accipietis :* tout ce que vous demanderez avec confiance dans la priere, vous l'obtiendrez. *Credite quia accipietis et fiet vobis :* (d) ayez une confiance ferme et nullement chancelante, et soyez sûrs que vous ne me demanderez rien que vous n'obteniez. *Noli timere*, dit le Sauveur au Chef de la Synagogue, qui venoit lui demander la guérison de sa fille ; ne craignez point, ayez confiance en moi, et votre fille ne mourra point. *Crede tantùm, et salva erit.* (e) C'est cette confiance en Dieu qui a fait la principale vertu de tous les Saints de la loi ancienne.

(a) *Marc.* 9. (b) *Joan.* 11. (c) *Matth.* 9. (d) *Matth.* 21. (e) *Luc.* 8.

J'ai cette ferme confiance, disoit David, que le Seigneur qui m'a délivré si souvent de la fureur des lions et des ours, me délivrera des mains de ce Philistin : *Ipse me liberabit de manu Philistæi hujus.* (f) Il ne faut pas être surpris si cette vertu est si ordinaire dans tous les Saints, puisque sans elle toutes les autres vertus sont défectueuses. Il ne faut pas être surpris si elle plaît si fort à Dieu ; puisqu'il n'est point de vertu, pour ainsi dire, qui lui fasse plus d'honneur ; nulle qui renferme une plus juste idée de son pouvoir infini, de sa bonté, de sa miséricorde inépuisable envers tous les pécheurs. Quel malheur de manquer d'une vertu si utile et si nécessaire !

SECOND POINT.

Considérez que la confiance en Dieu engage, pour ainsi dire, le Seigneur à exaucer nos vœux, et à répandre sur nous les trésors de sa miséricorde, quelque indignes que nous en soyons ; aussi les répand-il abondamment sur ces ames fidelles qui mettent toute leur confiance en lui. Il semble même que Dieu ne souhaite rien tant que de persuader cette consolante vérité à tous ses enfans. On peut dire qu'il n'est peut-être rien de mieux marqué, ni de plus souvent répété dans l'Ecriture. *In te, Domine, speravi*, dit David, *non confundar in æternum :* (g) J'ai toujours espéré en vous, Seigneur, et je suis sûr que je n'y aurai jamais espéré en vain. Ceux qui craignent le Seigneur, dit-il ailleurs, et qui esperent en sa bonté, sont en sûreté par tout : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus.* (h) Goûtez le Seigneur, et voyez si rien est comparable aux douceurs qu'on trouve en lui dans ses peines : *Beatus vir qui sperat in eo :* (i) Heureux l'homme qui met toute sa confiance en Dieu. Le Seigneur ne laissera succomber aucun de ceux qui

(f) 2. *Reg.* 46. (g) *Psal.* 30. (h) *Psal.* 32. (i) *Psal.* 33.

esperent en lui. *Beati omnes qui confidunt in eo :* (k) pas un de tous ceux qui mettent leur confiance en Dieu qui ne soit heureux. *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion :* (l) Ceux qui mettent leur confiance au Seigneur, seront aussi inébranlables que la montagne de Sion. *Qui confidit in illo*, dit le Sage, *non minorabitur :* (m) celui qui met sa confiance en Dieu n'a rien à craindre. *Non est confusio confidentibus in te*, (n) s'écrie le Prophete Daniel : non, Seigneur, on n'est jamais trompé dans ses espérances, quand on met sa confiance en vous. Je fais consister tout mon bonheur, dit David, à mettre en Dieu toute ma confiance : *Ponere in Domino Deo spem meam.* (o) Le Seigneur se trouve toujours près de ceux qui l'invoquent pour les soulager, de ceux qui l'invoquent avec une véritable confiance en sa bonté : *Omnibus invocantibus eum in veritate.* (p) Tous les pseaumes de David, tous les écrits des Prophetes, toute l'Ecriture sainte est remplie d'exhortations à tous les Fideles, pour leur persuader de mettre leur confiance en Dieu, et les assurer qu'elle est toute-puissante, et toujours efficace. Bon Dieu, quel moyen plus court et plus aisé ! nous nous plaignons de ce que nous ne sommes pas exaucés ; plaignons nous de ce que nous manquons de confiance.

C'en est fait, Seigneur, vous n'aurez plus de sujet de me faire une pareille plainte : car j'espere avec le secours de votre grace, que ma confiance en vous sera désormais si parfaite, qu'elle vous engagera à m'assister dans tous mes besoins, et à m'accorder tout ce que je vous demanderai pour mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

In te, Domine, speravi : non confundar in æternum. Psal. 70.

(k) *Psal.* 2. (l) *Psal.* 124. (m) *Eccl.* 32. (n) *Dan.* 3. (o) *Psal.* 72. (p) *Psal.* 144.

C'est en vous, Seigneur que j'ai mis toute ma confiance, je suis sûr que je n'aurai jamais espéré en vain.

In Domino confido : quomodò dicitis animæ meæ transmigra in montem ! Psal. 10.

Je mets ma confiance au Seigneur ; pourquoi me dites-vous de fuir dans la montagne ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE Seigneur ne nous demande, pour ainsi dire, pour nous assister dans tous nos besoins, et pour nous combler de ses grâces, que d'avoir une entiere confiance en sa bonté ! quel regret durant toute l'éternité pour un réprouvé, d'avoir manqué de cette confiance ! si les Princes ne demandoient de leurs cliens que la confiance pour répandre sur eux leurs faveurs, se trouveroit-il beaucoup de sujets ou de courtisans qui en manquassent ? Aurons-nous toujours besoin de ces paralleles odieux, de ces comparaisons disproportionnées pour nous faire sentir notre tort, et combien notre conduite envers Dieu est injuste ? Ardens pour nos propres intérêts, quand il s'agit de ces biens périssables que nous n'avons jamais qu'en dépôt, nous n'oublions rien pour prendre tous les moyens nécessaires pour réussir ; manquerions-nous de confiance, si nous savions qu'elle fût absolument nécessaire pour rendre nos demandes efficaces ? D'où vient que nous en manquons ordinairement à l'égard de Dieu ? n'ayez plus ce reproche à vous faire. C'est une vertu que Dieu veut que vous ayiez ; demandez-la lui, et soyez sûr qu'il vous la donnera. Dites-lui souvent, *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* Je crois, Seigneur, que vous m'accorderez la grace que je vous demande, et que vous augmenterez la confiance que j'ai en votre bonté.

2.° Avant toutes vos prieres excitez-vous à cette même confiance, la regardant comme une disposition essentielle pour être exaucé. N'oubliez pas dans tous vos besoins d'exciter votre confiance, en recourant à Dieu dans cent événemens fâcheux de la vie, où vous avez toujours besoin d'un particulier secours. Ranimez la confiance que vous avez, en inspirant aux autres cette vertu si nécessaire. Et dans les occasions, donnez des preuves de votre foi. On peut dire tous les jours l'oraison suivante : *Credo Domine : sed credam firmiùs ; spero, Domine : sed sperem securiùs ; amo, Domine : sed amem ardentiùs ; doleo, Domine : sed doleam vehementiùs.* Je crois en vous, Seigneur : mais faites que ma foi soit toujours plus vive, et ma confiance toujours plus ferme. J'espere en vous, Seigneur : mais faites que mon espérance soit toujours plus assurée. Je vous aime, Seigneur : mais faites que mon amour soit toujours plus ardent. Je suis extrêmement marri de vous avoir offensé : mais faites que ma contrition soit tous les jours plus parfaite.

LE QUATRIEME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

COMME c'est le jour de Pâques qui détermine le nombre des Dimanches, et d'après l'Epiphanie et d'après la Pentecôte, ceux d'après l'Epiphanie, dont la Septuagésime interrompt le cours, sont renvoyés pour remplir ceux qui se trouvent vuides jusqu'à l'Avent, au-delà du nombre des vingt-quatre d'après la Pentecôte. La mobilité, pour ainsi dire, de ces Dimanches a fait qu'on ne leur a point assi-

gné d'Office propre pour la messe du jour ; et delà vient que l'introït au commencement de la messe du troisieme, du quatrieme, du cinquieme et du sixieme Dimanche d'après l'Epiphanie est le même ; il est pris du huitieme verset du Pseaume 96, comme on l'a dit le Dimanche précédent ; l'Epître seulement et l'Evangile sont propres à ce Dimanche. *Adorate Deum omnes Angeli ejus : audivit, et lætata est Sion : et exultaverunt filiæ Judæ.* Anges du Seigneur, adorez ce Juge souverain des hommes et des Anges ; Sion a été transportée de joie au récit de la gloire de son Roi ; et les filles de Juda ont tressailli de joie, Seigneur, en apprenant que vous devez juger l'univers : *Dominus regnavit, exultet terra ; lætentur insulæ multæ.* Le Seigneur est le Roi de tout l'Univers ; que tous les habitans du continent et de toutes les isles de la mer en témoignent leur joie, et fassent éclater leur allégresse. On a déjà dit que les saints Peres interpretent et expliquent ce Pseaume du premier et du second avénement de Jesus-Christ, de son regne dans l'Eglise, et de la vocation des Gentils. Saint Paul lui-même nous détermine à ce sens dans l'Epître aux Hébreux, où il cite les paroles de ce Pseaume, en parlant du Verbe fait homme : *Et cùm iterùm introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : et adorent eum omnes Angeli Dei :* et lorsqu'une seconde fois Dieu fait entrer dans le monde son Fils Premier-né, il dit : *Que tous les Anges de Dieu l'adorent.* Il est tout visible que par cette seconde entrée du Fils de Dieu dans le monde, l'Apôtre entend parler du second avénement du Sauveur, comme Juge souverain des vivans et des morts. Saint Paul l'appelle le Premier-né du Pere, non que Jesus-Christ ait d'autres freres de même nature, ou que Dieu en ait engendré d'autres de sa substance après lui. Ce terme de Premier-né, *Primogenitus*, ne marque que sa grandeur suréminente, sa génération éternelle, et sa supériorité

infinie au-dessus des Anges et des hommes, auxquels l'Ecriture donne quelquefois le nom d'enfans de Dieu ; mais dans un sens bien différent. On prouve qu'il s'agit ici du second avénement en qualité de Juge, et par les paroles du texte : *Cùm iterùm introducit*, lorsqu'il le fait entrer de nouveau ; cela est relatif à une premiere entrée qui a précédé ; et parce que le Pseaume d'où ce verset est tiré, semble regarder tout entier le second avénement. Il y a toutefois plusieurs Peres, entr'autres saint Chrysostome et saint Cyrille d'Alexandrie, qui par la premiere introduction du Fils de Dieu, entendent sa génération éternelle ; et par la seconde, son incarnation, ou sa naissance temporelle.

L'Epître de ce jour est la suite de l'Epître du Dimanche précédent. Elle est tirée du treizieme chapitre de la Lettre que S. Paul écrit aux Fidelles de Rome. Il exhorte les inférieurs à obéir à leurs supérieurs, même par un principe de conscience : ce qui fait voir qu'on ne peut désobéir aux Puissances légitimes en matiere grieve, sans péché mortel. Il exhorte les Fidelles, à rendre à un chacun ce qui lui est dû. Il parle ensuite de l'amour du prochain, auquel se rapporte toute la loi. Soumettez-vous non-seulement en vue de la punition, dit-il, mais encore en vue de la conscience : *Sed etiam propter conscientiam.* C'est comme s'il disoit, en obéissant extérieurement aux hommes, vous évitez de leur part la peine de la désobéissance ; mais en leur obéissant par cette seule crainte, vous n'évitez point le châtiment de la part de Dieu qui voit le cœur et qui fait attention au motif et à la disposition intérieure. C'est peu de chose d'échapper à la vengeance des hommes ; c'est dans les mains du Dieu vivant qu'il est horrible de tomber. Rendez donc à chacun, continue l'Apôtre, ce que vous lui devez, le tribut à qui est dû le tribut, les impôts à qui sont dus les impôts ; la crainte à qui est due la crainte ; l'honneur à qui est dû l'hon-

neur : *Cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal ; cui timorem, timorem ; cui honorem, honorem.* C'est ainsi que la loi chrétienne affermit et qu'elle éleve en même temps les devoirs de la vie civile, par les vues saintes dans lesquelles elle les fait pratiquer.

Le tribut est proprement ce que les Princes levent sur leurs sujets à raison de leurs biens, ou par capitation. L'impôt, ce qui se leve sur les marchandises qui entrent dans un pays ou qui en sortent. Mais par ces deux mots, disent les Interpretes, il faut entendre généralement toutes les sortes de redevances, de contributions et de charges que les Princes et Seigneurs sont en droit d'exiger de leurs inférieurs. *Nemini quidquam debeatis nisi ut invicem diligatis.* Tâchez de ne devoir rien à personne que la charité mutuelle. L'Apôtre veut dire qu'après s'être acquitté de toutes les dettes temporelles à l'égard du prochain, il en reste encore une dont on demeure chargé toute la vie, et cette dette, c'est l'amour du prochain. Les devoirs de charité qu'on a pu lui rendre par le passé, ne dispensent point de l'obligation de lui en rendre continuellement de nouveaux. Comme c'est sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu, que la charité envers le prochain est fondée, et que le second précepte est semblable au premier : *Secundum autem simile est huic.* La loi est aussi indispensable qu'elle est universelle ; et l'ingratitude ne dispense pas de ce devoir. Que mon prochain soit vicieux, qu'il soit malin, je dois haïr sos défauts, mais aimer sa personne ! (q) *Charitas operit multitudinem peccatorum*, dit l'Apôtre saint Pierre, la charité couvre le grand nombre des péchés, elle en dérobe même la vue aux ames chrétiennes ; quand on aime véritablement Dieu, on n'apperçoit point les défauts que les autres ont, on ne fait attention qu'à ceux qu'on a. Qui aime son prochain a accompli

(q) *Petr.* 4.

la loi, continue l'Apôtre : *Qui diligit proximum, legem implevit.* Qui aime son prochain, ne peut manquer d'accomplir tout ce que la loi lui commande à l'égard du prochain. L'Apôtre en apporte la raison ; c'est que les autres préceptes du Décalogue qui regardent le prochain se réduisent à défendre de lui nuire en rien. Or, l'amour du prochain empêche de rien faire qui puisse lui nuire : ainsi toute la plénitude de la loi à l'égard du prochain, consiste dans l'amour qu'on a pour lui. *Plenitudo ergo legis est dilectio :* toute la plénitude de la loi consiste dans l'amour ; c'est-à-dire, que la charité qu'on a pour le prochain, est la consommation, la parfaite observation de la loi, en ce qui regarde nos devoirs envers les hommes. Elle nous empêche de leur faire aucun tort ; ce n'est pas assez, elle nous porte à leur faire toutes sortes de biens ; ainsi on peut dire avec saint Grégoire le Grand, que tous les préceptes de la loi n'ont pour objet que la charité : (1) *Omne mandatum de solâ dilectione est, et omnia unum præceptum sunt : quia quidquid præcipitur, in solâ charitate solidatur.* Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, dit le Sauveur, de toute votre ame, de tout votre esprit et de toutes vos forces ; c'est-là le plus grand commandement et le premier ; mais il y en a un second semblable au premier, c'est-à-dire, aussi indispensable, c'est que vous devez aimer votre prochain comme vous vous aimez vous-même. L'amour que chacun a pour lui-même doit être la mesure et le modele de l'amour que nous devons avoir pour le prochain ; même attention à écarter, à prévenir même tout ce qui peut lui nuire ; même ardeur, même empressement à lui faire du bien. De ce principe peut-on conclure qu'il y a bien des gens qui aiment véritablement le prochain ? L'aimons-nous comme nous nous aimons nous-mêmes ?

(1) 1. *Hom.* 27.

C'est-là pourtant l'esprit du précepte, la preuve et la mesure de l'amour.

L'Evangile qu'on lit à la Messe de ce jour est pris du huitieme chapitre de saint Matthieu, où l'Historien sacré raconte la tempête qui s'éleva tout-à-coup sur la mer de Galilée pendant que le Sauveur dormoit sur une barque de pêcheurs, et qu'il apaisa à son réveil sur l'heure même.

Jesus se voyant un jour environné d'une grande foule de peuple sur le rivage de la mer de Galilée, c'étoit la seconde année de sa prédication, il monta sur une barque, et ordonna à ses disciples de le passer de l'autre côté du lac : ce qu'ils firent. La mer de Galilée étoit un grand lac qui avoit environ huit lieues de long, et trois ou quatre de large, de sorte que quand il s'élevoit du vent, l'eau en étoit furieusement agitée jusqu'à submerger quelquefois les bateaux dont on se servoit pour pêcher dans le lac, et pour passer d'un bord à l'autre. Quelques autres barques, dit saint Marc, se joignirent à celle où Jesus étoit, pour lui faire compagnie. Les vrais disciples de Jesus-Christ ne craignent ni les fatigues ni les dangers quand il s'agit de le suivre ; les mers même ne mettent point de bornes à leur zele. Quand on fut bien avant sur ce grand lac, il s'éleva une si furieuse tempête, que les flots entrant avec impétuosité dans la barque, elle en étoit toute couverte, et l'eau la gagnoit de telle sorte, qu'il sembloit à tout moment qu'elle alloit périr.

Jesus cependant n'oublioit pas ses chers disciples ; mais il attendoit l'extrémité pour les secourir, voulant cependant éprouver leur foi et leur confiance. Il étoit alors à la poupe, où il dormoit tranquillement, la tête appuyée sur une piece de bois qui lui servoit d'oreiller. Là il prenoit son repos au milieu de la tourmente, comme s'il eût été dans le calme et loin du péril. Jesus dort au plus fort de la tempête. C'étoit ainsi qu'il formoit ses

disciples à la vie apostolique, leur apprenant quelle devoit être la situation de leur cœur, au milieu des dangers et des persécutions qui les attendoient, et qui devoient mettre dans la suite leur constance et leur foi à de si rudes épreuves.

La barque couverte de flots, disent les Peres, désignoit l'Eglise au milieu des persécutions, exposée au milieu du monde, de cette mer orageuse; exposée à mille tentations et à de violentes tempêtes. Jesus est dans la barque, il ne la quitte point, mais il dort; on diroit même qu'il ignore le danger; il sait pourtant l'état où elle est. Ne craignons rien, il saura bien s'éveiller à propos pour la secourir. Quels orages, quelle tempête n'a pas excité contre l'Eglise cette nuée d'hérétiques, schismatiques! elle s'est trouvée bien des fois couverte de flots: on eût dit qu'elle alloit être submergée, lorsque Jesus-Christ s'éveillant, pour ainsi dire, aux cris des vrais Fideles, qui, à l'exemple des disciples de notre Evangile, n'ont cessé de crier dans tous les temps: *Domine, salva nos, perimus.* Seigneur, nous sommes perdus, si vous ne nous sauvez: l'Eglise a vu périr tous ses ennemis par la tempête qu'ils avoient eux-mêmes excitée. Les feux de la fournaise ont consumé ceux qui les avoient allumés; et lorsque tout sembloit désespéré, l'Eglise a vu naître le calme. On peut dire que l'histoire du miracle que raconte l'Evangile de ce jour, est l'image ou le précis de celui que Jesus-Christ fait tous les jours en faveur de l'Eglise. Les Chrétiens sont presque à toute heure battus de la tentation, comme un vaisseau l'est de la tempête; c'est-là sur-tout le temps d'appeller Jesus à notre secours, et de lui dire: *Domine, salva nos, perimus.* Seigneur, sauvez-nous, sans quoi nous sommes perdus. Revenons à notre Evangile.

Les disciples effrayés viennent à Jesus, et l'éveillent, en disant: Seigneur, hâtez-vous de nous secourir! voulez-vous que nous périssions? sauvez-

nous vîte, autrement nous sommes perdus ! Le Seigneur qui vouloit être prié, leur répond d'un air doux et serein, qui montroit bien que le sommeil naturel, à la vérité, mais volontaire, ne lui avoit pas dérobé la vue du danger qu'il avoit résolu de faire cesser par un insigne miracle : que craignez-vous ? et où est votre foi ? et pour peu que vous en ayez, tandis que vous êtes avec moi, qu'avez-vous à craindre ? Jesus ne condamne point ici la priere de ses disciples, mais leur peu de fermeté et de confiance. Les tentations, les persécutions, les divers accidens de la vie, peuvent bien nous accueillir, nous agiter ; mais le Sauveur n'a qu'à parler pour dissiper la tempête. S'il ne le fait pas toujours aussi-tôt que je le voudrois, il le fait toujours au temps qui me convient, lorsque je n'y mets point d'obstacles. Le Seigneur semble dormir lorsqu'il laisse ses élus, ses disciples bien-aimés, son Église même dans la tribulation et dans les adversités ; mais sa patience que nous prenons souvent pour un sommeil, n'est pas involontaire ; Dieu ne permet les adversités, les fâcheux accidens que pour sa gloire et pour notre salut. En effet, le Sauveur n'eut pas plutôt fait ce petit reproche à ses disciples, lequel étoit pour nous une leçon, qu'il se leve, il parle en maître, au vent et aux flots, il leur commande de s'apaiser, et à l'heure même il calme les flots, et fait cesser la tempête. Ce fut alors que la crainte du naufrage et de la mort se changea en admiration. Ce prompt calme de la mer interdit d'abord tous ceux qui en furent témoins. Le respect et la vénération succéderent à la frayeur, et revenus de leur étonnement, ils s'écrierent : quel est cet homme merveilleux qui commande aux vents et aux flots avec tant d'autorité, que dès qu'il a parlé, tout est calme !

On est étonné, ô mon Sauveur ! de vous voir ainsi commander aux vents et à la mer ; l'empire que vous exercez sur nos cœurs par la force de

votre grace, est bien plus aimable encore. Le mien, vous le savez, est comme une mer toujours agitée par le mouvement des passions qui y regnent; commandez-leur de s'apaiser, afin que le calme succede à la tempête, et que je ne suive plus que les douces et paisibles impressions de votre amour.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS qui nos in tantis periculis constitutos, pro humanâ scis fragilitate non posse subsistere : da nobis salutem mentis et corporis, ut ea quæ pro peccatis nostris patimur, te adjuvante, vincamus. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui savez qu'étant si foibles, nous ne pouvons subsister au milieu de tant de périls, donnez nous la santé de l'ame et du corps, afin que nous surmontions par votre assistance les maux que nous endurons pour nos péchés. Par Notre Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 13.

FRATRES nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis : qui enim diligit proximum, legem implevit. Nam, non adulterabis : non occides : non furaberis : non falsum testimonium dices : non concupisces : et si quod est aliud mandatum, in hoc verbo instantur. Diliges proximum tuum sicut te ipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio.

MES FRERES : tâchez de ne devoir rien à personne que la charité mutuelle, car qui aime son prochain, a accompli la loi. En effet, vous ne commettrez point d'adultere ; vous ne ferez point d'homicide ; vous ne déroberez point ; vous ne rendrez point de faux témoignages ; vous ne convoiterez rien, et quelque autre commandement que ce soit, se trouve dans cette parole : vous aimerez votre prochain comme vous-même. L'amour du prochain ne fait rien qui puisse nuire. Ainsi toute la plénitude de la loi consiste dans l'amour.

L'Apôtre venoit d'exhorter les Fideles de Rome à obéir aux Princes de la terre, à leur payer le tribut, et à rendre non-seulement aux puissances, mais encore à toutes sortes de personnes tout ce qui leur est dû, c'est pourquoi il conclut par ces paroles : tâchez de ne devoir rien à personne que la charité naturelle.

REFLEXIONS.

Tâchez de ne rien devoir à personne que la charité naturelle. La charité est une dette inextinguible, dont le véritable chrétien s'acquitte toujours, et dont il n'est jamais quitte. C'est que la charité est un devoir de toute la vie. Il n'est aucun de nos freres que nous ne devions aimer ; aucun, quel qu'il puisse être, que nous ne devions aimer toujours. Il peut se rendre indigne de mon amour par sa conduite irréguliere, vicieuse, maligne, ingrate, scandaleuse même ; mais il ne sauroit me décharger de l'obligation de l'aimer. Je puis désapprouver sa conduite, condamner ses mauvaises mœurs ; mais je ne suis pas moins obligé d'aimer sa personne. C'est un devoir de religion, rien ne peut m'en dispenser. Que l'amour-propre, que la raison humaine se récrient contre ce devoir, c'est un commandement semblable à celui d'aimer Dieu, aussi positif, aussi précis, aussi permanent, aussi indispensable. On peut dire que ce devoir indispensable caractérise en quelque maniere notre religion. Bon Dieu ! quelle douce paix, quelle tranquillité, quelle unanimité dans la vie civile, si l'on gardoit ce précepte ! guerres, différends, procès, inimitiés, jalousies, mauvaise foi, tout seroit banni de la société chrétienne ; mais que ce précepte est mal gardé ! tous les autres préceptes se retrouvent et se réunissent dans le précepte de la charité, mais dégagés en quelque sorte de ce qu'ils ont ailleurs de gênant et de contraire aux inclina-

tions de la nature. Plus de désir au désavantage du prochain, que je ne réprime avec facilité, et même avec joie, dès que je l'aime comme moi-même, ainsi qu'il m'est commandé. Il ne faudroit de loi dans le monde que la loi de la charité, si elle étoit bien gardée. Si cette amitié chrétienne étoit réciproque, tout seroit dans l'ordre; et non-seulement les familles seroient tranquilles, mais tout l'univers seroit en paix. Mais, hélas! que ce nœud si saint est souvent rompu; ce lien des cœurs est détaché, l'amitié pure et chrétienne est aujourd'hui presque bannie du monde! Ce que les hommes nomment aujourd'hui amitié, n'est presque plus qu'un commerce d'intérêt, où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. Nulle amitié sincere et durable que la charité chrétienne. Nul véritable ami que celui dont l'amitié est fondée sur la vertu. L'affinité, le sang, ne forment qu'une amitié passagere, intéressée, et même superficielle, que l'éloignement affoiblit, que les adversités ébranlent, que la passion dépayse, que la diversité d'intérêt fait méconnoître, et qu'un contre-temps éteint. La charité, l'amitié chrétienne est exempte de cette triste vicissitude. La séparation des personnes ne désunit jamais les cœurs. Les tempêtes, les disgraces, les divers accidens de la vie ne la font jamais chanceler. On aime sans consulter ses propres intérêts, sans écouter ses passions, sans se consulter soi-même, quand on a une charité vraiment chrétienne. On aime son prochain comme soi-même, quand on aime en chrétien.

L'ÉVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 8.

IN illo tempore: ascendente Jesu in naviculam, secuti sunt eum Discipuli

EN ce temps-là: Jesus montant dans une barque, il fut suivi de ses dis-

ejus : et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse verò dormiebat. Et accesserunt ad eum Discipuli ejus, et suscitaverunt eum, dicentes : Domine, salva nos, perimus. Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei! Tunc surgens ; imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. Porrò homines mirati sunt, dicentes : qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei !

ciples ; et il s'éleva tout-à-coup une grande tourmente sur la mer, en sorte que les vagues couvroit la barque. Il dormoit cependant ; et ses disciples s'approchant de lui, le réveillerent : Seigneur, dirent-ils, sauvez-nous, nous sommes perdus. Jesus leur répondit : pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ! alors se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Le monde fut saisi d'étonnement, et ils dirent : quel homme est ceci, que les vents et la mer lui obéissent ?

MÉDITATION.

Du manque de confiance et de foi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le manque de confiance est l'effet nécessaire de notre peu de foi. Nous croyons foiblement, il ne faut pas s'étonner si notre espérance est si foible. Nous n'avons qu'une foi à demi-éteinte, une foi morte ; notre confiance en Dieu ne sauroit être vive. Notre charité n'est pas plus animée. On a sujet de croire qu'on est peu aimé quand on aime peu. Ne nous plaignons donc plus si le Seigneur ne nous exauce point, si nos prieres sont si inefficaces, si nous demandons beaucoup, et nous n'obtenons rien. La confiance est la condition spéciale que Dieu exige dans toutes nos prieres : *Credite quia accipietis*, nous dit le Sauveur, *et fiet vobis ;* soyez surs, croyez fermement que vous obtiendrez ce que vous demandez ; et votre confiance ne sera pas vaine. Mais nos prieres ont-elles

ont-elles cette condition ? Notre prétendue confiance en Dieu est-elle revêtue, accompagnée du moins de cette formalité ? Prions-nous, demandons-nous avec une vive foi, avec une confiance entiere ? Hélas ! nous craignons plus de ne pas obtenir ce que nous demandons, que nous n'espérons ; nous n'avons qu'une confiance douteuse et chancelante. Le Sauveur semble dormir au milieu de la tourmente. La tempête agite furieusement la mer orageuse sur laquelle nous sommes embarqués ; les flots couvrent presque la barque ; la vue du naufrage présent jette tout dans la consternation et dans l'effroi ; ceux qui périssent à nos yeux sur la même mer nous épouvantent ; tout retentit des cris et des lamentations, et le Sauveur dort comme s'il étoit insensible à nos dangers, l'on diroit même, à notre prochaine perte : *Ipse verò dormiebat.* Il ne paroît dormir que parce qu'il veut mettre notre confiance à l'épreuve. Il veut nous faire sentir le besoin que nous avons de son secours, et combien il nous importe de nous attacher à lui, de le servir avec fidélité, de l'aimer avec ferveur, de l'intéresser, pour ainsi dire, à toutes nos peines. Non, le Seigneur ne dort pas ; il veille sans cesse à notre salut ; mais c'est nous qui dormons véritablement à l'égard de l'affaire de notre salut, et qui dormons dans les dangers les plus pressans, dans les occasions les plus délicates, presque toute la vie. Que si, par un effet de la grace, la tempête nous éveille ; si, effrayés à la vue du danger, nous nous écrions : *Domine salva nos, perimus ;* n'a-t-il pas sujet de nous dire, d'un ton moins radouci qu'à ses premiers Disciples : *Quid timidi estis, modicæ fidei !* Vous avez peur, vous craignez, et vous avez raison ; mais aussi pourquoi avez-vous si peu de foi et de confiance ? Mon Dieu, que j'ai de reproches à me faire sur ce point !

SECOND POINT.

Considérez que la véritable raison pourquoi nous manquons de confiance en Jesus-Christ, quoique cette confiance soit si juste, si aisée et en même temps si nécessaire ; c'est que nous n'aimons pas Jesus-Christ, c'est que nous lui refusons ce qu'il nous demande de plus raisonnable et de plus intéressant, de moindre prix, de plus facile. C'est que nous ne gardons pas ses Commandemens, c'est que nous ne goûtons pas, et que nous suivons encore moins ses maximes. Quand on a refusé un plaisir, un service à quelqu'un, nous ne saurions nous persuader qu'il soit fort disposé à nous en faire. Il a beau être gracieux, nous promettre son amitié, nous faire offre de services ; on sent malgré qu'on en ait, un fond de défiance qui n'est pas libre. Le souvenir de tant d'infidélités, de tant de désobéissances envers un Dieu à qui nous devons tout, et qui nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique ; le souvenir de tant d'ingratitudes envers un Sauveur, qui a bien daigné donner son sang et sa vie pour nous racheter ; ce souvenir, ce témoignage sensible d'une conscience qui ne cesse de nous reprocher notre mauvais cœur, éteignent notre confiance, comme nos mœurs et notre conduite prouvent notre peu de foi. Nous savons que nous refusons à Dieu presque tout ce qu'il nous demande, nous lui refusons une légere mortification, un mot, une action, le moindre sacrifice. Il a beau demander, presser, solliciter, il ne nous plaît pas d'obéir à sa loi, quoiqu'il n'y ait rien de si juste que ce qu'il exige ; quoiqu'il ne nous demande rien que pour notre plus grand bien. Nous n'ignorons pas que si nous gardons certains points de la loi, ce n'est que par crainte du dernier châtiment ; que nous ne faisons presque rien par amour, que nous ne lui obéissons que quand il nous commande sous de grieves peines, et que ce

peu que nous lui donnons, nous le lui donnons de si mauvaise grace, que le don ne vaut guere plus que le refus. Voilà ce qui éteint toute notre confiance, voilà ce qui fait que nous ne pouvons nous persuader que Dieu veuille récompenser un serviteur si fidele, et exaucer un enfant rebelle qui se révolte continuellement contre les volontés de son pere, qu'il désoblige sans regret. Voulons-nous ne point manquer de confiance en Dieu, ne manquons pas de fidélité au service de Dieu. Avons-nous le bonheur de vivre dans l'état Religieux, soyons extrêmement exacts à observer jusqu'aux plus petites regles. Plus elles sont petites, plus l'inobservation est impardonnable; un coup-d'œil, une légere satisfaction de l'amour-propre, un mot, sont quelquefois la matiere du sacrifice que Dieu demande; quelle ingratitude criante! quelle indignité de refuser à Dieu ce que nous aurions honte de refuser à tout homme qui nous demanderoit ce petit plaisir! Vivons-nous dans le siecle, remplissons avec ponctualité tous les devoirs de notre état, rien n'est plus capable de nous gagner le cœur de Dieu, rien n'est plus propre pour exciter en nous notre confiance.

Faites, Seigneur, par votre grace, que la résolution que je prends de ne vous plus rien refuser, m'obtienne de votre bonté une parfaite confiance. J'en ai déjà une ferme que vous me l'accorderez.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine salva nos, perimus. Matth. 8.

Seigneur, sauvez-nous, sans quoi nous sommes perdus.

Domine non confundar, quoniam invocavi te. Psal. 30.

Seigneur, que je n'aie point la honte de me voir abandonné de vous, après avoir invoqué votre Nom.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. PUISQUE nos infidélités au service de Dieu sont la source ordinaire de notre manque de confiance, faisons tarir cette source empoisonnée par une exacte et constante fidélité. Ne refusons rien à Dieu de tout ce que nous savons bien qu'il nous demande, et certainement en lui demandant nous serons pleins d'une sainte confiance de tout obtenir. Passez du moins un quart d'heure aujourd'hui à examiner ce que le Seigneur demande de vous dans l'état où il vous a mis. Il ne vous sera pas difficile d'en être instruit. Etes-vous dans l'état Religieux, ne cherchez pas d'autres marques plus évidentes de la volonté de Dieu que vos regles; observez-les désormais sans réserve et sans ménagement. Etes-vous honoré de l'auguste dignité du Sacerdoce, remplissez jusqu'aux moindres devoirs de cet état sublime, et vivez selon la sainteté de votre état. Etes-vous dans le siecle, considérez quels sont vos devoirs, non pas en général, comme l'on fait d'ordinaire, mais en particulier et dans le détail. Devoirs à l'égard de votre famille, de vos enfans, de vos domestiques. Devoirs de chrétiens: pratiques de piété constantes, exercices de religion assidus, observation indispensable des Commandemens du Seigneur, et des maximes de l'Evangile; et prenez la résolution efficace de ne plus rien refuser désormais au Seigneur.

2.° Lorsque vous sentirez votre confiance s'affoiblir, n'oubliez rien pour la ranimer par un renouvellement de ferveur, par de salutaires réflexions sur les motifs que vous avez de la nourrir, et de l'augmenter même par de fréquentes Oraisons jaculatoires, et par la priere. Soyez véritablement marri d'avoir manqué de confiance en Dieu, et accusez-vous-en dans vos confessions comme d'une faute, c'en est une. Enfin, rendez-vous familiere la priere

suivante, en la faisant plusieurs fois durant le jour, et sur-tout le matin et le soir, terminant ainsi votre priere ordinaire.

Velim quidquid vis ; velim quia vis ; velim quomodò vis ; velim quandiù vis.

Seigneur, faites que je ne veuille jamais que ce que vous voulez ; tout ce que vous voulez ; par ce seul motif, que vous le voulez ; que je ne le veuille que comme vous le voulez ; que je ne le veuille, enfin, qu'autant de temps que vous le voulez.

LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ON ne trouve rien de particulier dans l'histoire de ce Dimanche. Comme c'est un de ceux qui sont d'ordinaire renvoyés ou omis, il n'y a que l'Oraison, l'Epître et l'Evangile qui lui soient particuliers. L'introït de la Messe est le même que celui du Dimanche précédent ; il est tiré, comme on a déjà dit, du Pseaume 96. Les Commentateurs et les Interpretes disent que l'Hébreu ne donne point de titre à ce Pseaume, et plusieurs anciens exemplaires Grecs nous en avertissent. Ceux qui s'attachent à la Vulgate, croient que ce Pseaume fut composé par David, lorsqu'après la mort de Saül il se vit paisiblement dans son pays, et en possession du Royaume que le Seigneur lui avoit promis. D'autres, comme Bellarmin et Tirin, le rapportent au temps qui suivit la mort d'Absalon. Quelques-uns croient qu'il renferme les actions de graces des Juifs délivrés de la captivité de Babylone, et la description de la vengeance que le Seigneur a exercée contre les Babyloniens. Mais tous les saints

Peres l'interpretent et l'expliquent tous du premier et du second avénement de Jesus-Christ, de son regne dans l'Eglise, de la vocation des Gentils. Saint Paul lui-même, comme on a déjà dit, le cite dans le même sens; et on n'a qu'à lire ce Pseaume pour y trouver une description prophétique de la majesté éblouissante du souverain Juge, de l'appareil effrayant du dernier Jugement. Il viendra un jour sur la terre entouré d'épais nuages, dit le Prophete; son trône sera toutenu par la justice et par la sagesse : *Nubes et caligo in circuitu ejus.* Il sera précédé d'un feu dévorant, qui se répandra de toutes parts, et qui embrasera ses ennemis : *Ignis ante ipsum præcedet.* Tout l'Univers sera consterné à la vue des éclairs qui brilleront dans les airs, de tous côtés : *Illuxerut fulgura ejus orbi terræ; vidit et commota est terra.* Les montagnes, toute la terre semblera se dissoudre à la présence du Seigneur, comme la cire se fond au feu : *Montes sicut cera fluxerunt à facie Domini; à facie Domini omnis terra.* Les Cieux, par une infinité de prodiges, annonceront aux hommes que le temps de sa justice sera venu, et tous les peuples seront alors témoins de sa gloire : *Annuntiaverunt Cœli justitiam ejus, et viderunt omnes populi gloriam ejus.* Alors seront confondus ceux qui adorent les Idoles, et qui s'appuient sur la protection des vaines figures qu'ils ont fabriquées, c'est-à-dire, toutes ces personnes mondaines, esclaves de leurs passions, tristes victimes de leur ambition, idolâtres du monde: *Confundantur omnes qui adorant scuptilia, et qui gloriantur in simulachris suis.* Anges du Seigneur, s'écrie alors le saint Prophete, par un subit enthousiasme, Anges du Seigneur, adorez ce Juge souverain : *Adorate eum, omnes Angeli ejus;* et c'est par ce verset que l'Eglise commence aujourd'hui la Messe; exhortant en même temps tous les justes à se réjouir, et à faire même éclater leur joie : *Audivit et lætata est Sion, et exultaverunt*

filiæ Judæ. Enfin, David finit ce Pseaume par inviter toutes les ames justes à mettre toute leur joie et leur gloire à servir le Seigneur : *Lætamini Justi in Domino.* Quelle peinture plus vive et plus précise du Jugement dernier ? Voilà le véritable sens du Pseaume 96, dont l'Eglise se sert pour l'Introït de la Messe. L'Epître est prise du troisieme chapitre de l'admirable Lettre que saint Paul écrivit aux Fideles de Colosses, vers l'an 62 de Jesus-Christ. La ville de Colosses étoit une des principales villes de Phrygie, voisine de Laodicée, qui étoit la Capitale de cette Province. Plusieurs croient que saint Paul n'avoit point prêché à Colosses, il semble l'insinuer lui-même dans le second chapitre, quand il dit : Je veux bien vous faire savoir quelle est l'inquiétude où je suis sur ce qui vous touche, vous et ceux qui sont à Laodicée, aussi-bien que tous ceux qui ne m'ont jamais vu en ce corps mortel. On croit que c'étoit Epaphras qui les avoit instruits et convertis à la foi. L'Evangile y avoit produit beaucoup de fruits. Les Colossiens étoient remplis de charité envers tous les Fideles, et la foi y triomphoit avec éclat. Les faux Apôtres convertis du Judaïsme, que le démon a toujours eu soin de susciter dans l'Eglise pour semer de l'ivraie parmi le bon grain, et qui couroient par toutes les Eglises des Gentils convertis à la foi, pour y faire des Prosélytes, vinrent à Colosses, et y prêcherent la nécessité de la Circoncision et des observances légales ; et mêlant plusieurs autres grossieres erreurs, avec les superstitions de leur propre esprit, ils tâchoient d'inspirer aux Gentils convertis un fantôme de religion abominable.

Saint Paul informé de tous ces pernicieux abus, ou par Epaphras qui étoit alors à Rome dans les liens avec lui, ou par une lettre que ceux de Laodicée lui avoient écrite, il crut qu'en qualité d'Apôtre des Gentils, il devoit employer son autorité et ses lumieres à soutenir la foi des Colossiens

et à réprimer la hardiesse des faux Apôtres, qui répandoient par-tout leurs pernicieuses maximes sous le masque du zele. Il releve d'abord la grandeur de Jesus-Christ, qui est l'image du Pere, le Médiateur et le Réconciliateur des hommes avec Dieu, le Chef de l'Eglise, qui répand dans tous ses membres l'action, le mouvement, l'esprit et la vie. Il leur dépeint d'une maniere vive et démonstrative les faux Apôtres; et leur montre que Jesus-Christ est le seul auteur du salut, qu'en lui subsiste essentiellement la divinité, qu'il est infiniment au-dessus de toutes les puissances et de toutes les vertus célestes, que dans lui ils ont reçu la vraie circoncision du cœur, que c'est par son sang qu'ils ont été régénérés, et qu'ils sont ressuscités avec lui par le Baptême; et de tout cela il infere l'inutilité des cérémonies légales, et la nécessité qu'ils ont de se dépouiller du vieil homme, et de se revêtir de l'homme nouveau; et à l'occasion de ces vérités, il leur apprend la plus solide et la plus sublime morale. Saint Paul étoit alors à Rome prisonnier pour Jesus-Christ; et saint Chrysostome remarque que de toutes les Epîtres de saint Paul, les plus belles, les plus instructives et les plus touchantes sont celles qu'il a écrites dans les liens; telles sont celles qu'il a écrites aux Ephésiens, aux Philippiens, à Philémon, à Timothée et aux Fideles de Colosses.

Revêtez-vous, comme des Elus de Dieu, saints et bien-aimés, leur dit-il, des entrailles de la miséricorde, de douceur, d'humilité, de modération, de patience; vous supportant mutuellement, et vous entre-pardonnant, si quelqu'un a sujet de se plaindre d'un autre; et comme le Seigneur vous a pardonné, usez-en aussi de même; mais sur toutes choses ayez la charité, c'est la premiere et la plus importante de toutes les vertus, c'est le lien de la perfection : *Vinculum perfectionis.* Sans elle toutes les autres vertus ne sont rien devant Dieu, et disparoissent. Elle unit les Fideles à l'Eglise et en-

tr'eux ; elle les unit à Jesus-Christ, qui est leur Chef ; ainsi elle est le plus parfait de tous les liens, et sans ce lien nulle persévérance. Que la paix de Jesus-Christ, ajoute-t-il, triomphe dans vos cœurs, qu'elle soit inaltérable au milieu des persécutions, des adversités et de tous les fâcheux accidens de la vie. C'est un fruit qui ne sauroit croître dans le monde. *Pax, pax, et non erat pax.* Elle n'est le partage que des gens de bien ; il n'y a que la paix de Jesus-Christ qui puisse regner dans le cœur. Où Jesus-Christ n'est pas, il n'y a que du trouble ; et s'il s'éleve quelque tempête, il sait bien la calmer. Que la parole de Dieu, continue-t-il, soit en vous, dans toute sa plénitude, avec une parfaite sagesse, en l'écoutant, la méditant, la mettant en pratique. Animez-vous les uns les autres par des Pseaumes, par des hymnes et par des cantiques spirituels. Il faut certainement que la terre soit bien ingrate, que le cœur soit bien endurci, ou que les ronces et les mauvaises herbes soient bien abondantes, quand un grain si fécond ne produit rien. Enfin, conclut-il, tout ce que vous faites, soit que vous parliez, ou que vous agissiez, faites le tout au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur, rendant par lui des actions de graces à Dieu le Pere. Bon Dieu, que ce peu de mots renferme un grand sens : c'est le précis de toute la perfection chrétienne. Voilà la juste idée de la sainteté. Ne rien dire, ne rien faire dont Dieu ne soit la fin et l'objet. N'avoir en vue que la pure gloire de Dieu, ne chercher en tout et par-tout qu'à lui plaire. *Quæ placita sunt ei, facio semper.* C'est ce que Jesus-Christ dit de lui-même ; c'est ce que les plus grands Saints ont pu dire ; c'est ce qui caractérise les plus grands Saints. Ne rechercher ni les biens de ce monde, ni les honneurs, ni la réputation, ni sa satisfaction, ni les commodités de la vie ; mais ne se proposer en toutes choses que la gloire et la volonté de Dieu ; quelle vie plus sainte, mais quelle vie plus douce, plus tran-

quille ! et quelle plus douce et plus précieuse mort ! Si votre esprit ne peut pas avoir toujours une intention actuelle de plaire à Dieu, dit saint Thomas ; il faut que cette intention soit toujours habituelle, et qu'elle persévere continuellement dans votre cœur, si vous voulez agir d'une maniere méritoire, et vivre conformément à l'esprit de notre Religion.

L'Evangile de ce jour est pris du treizieme chapitre de saint Matthieu, où le Sauveur propose au peuple qui le suivoit, la Parabole du semeur et de la zizanie. Comme la foule étoit grande, il étoit monté sur une barque avec ses Disciples, et c'est là qu'il prêchoit et qu'il instruisoit ses Disciples à rechercher eux-mêmes le sens de ses paraboles, qui étant simples et familieres, leur faisoient connoître d'une maniere agréable et sensible les choses de Dieu et de la Religion ; il comparoit le commencement et le progrès de la Religion dans la loi nouvelle, tantôt à du bled, parmi lequel on a semé de l'ivraie, et qui ne laisse pas de croître insensiblement ; tantôt au grain de moutarde, tantôt au levain, ou à d'autres choses fort communes, et qui sont connues et familieres aux plus simples et aux plus grossiers, leur parlant toujours en paraboles, pour leur faire comprendre plus aisément les vérités de l'Evangile : *Et locutus est multa in parabolis.*

Parler en paraboles, c'est se servir de comparaisons prises de choses vraies ou vraisemblables, d'où l'on tire ensuite une moralité. Ce style figuré a toujours été fort en usage parmi les Orientaux. Voici comme le Sauveur parle dans l'Evangile de ce jour : Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ. Cette façon de parler, dont se sert ordinairement Jesus-Christ en proposant une parabole, ne veut pas dire que le Royaume des Cieux, par lequel il entend tantôt l'Eglise, tantôt le séjour des Bienheureux dans le Ciel, quelquefois le salut, souvent la prédication de l'Evangile, ne veut pas dire, dis-je, que le Royaume des Cieux soit précisément

semblable à la chose dont il s'agit ; mais seulement que la parabole prise en gros, marque ce qui se passe dans le Royaume des Cieux. Voici donc ce que signifient ces paroles, en cet endroit : il arrivera dans le Royaume des Cieux, c'est-à-dire, dans la prédication de l'Evangile, quelque chose de semblable à ce qui arrive dans un champ, où un homme ayant semé de bon grain, son ennemi vient la nuit semer de l'ivraie, et se retire aussitôt à la faveur des ténebres. La bonne semence et la mauvaise se mêlent ainsi dans le même fonds. Dès que l'un et l'autre grain leve, ils sont si semblables et leurs tiges sont si ressemblantes, qu'on s'y méprend aisément ; et comme les yeux de l'homme ne pénetrent point dans la terre, et ne démêlent pas aisément ce qui est mauvais de ce qui est bon, lorsque l'un est confondu avec l'autre, ce mêlange ne se découvre que quand le blé est déjà monté en herbe et en épi ; car alors l'ivraie paroît avec le froment. De quoi les serviteurs étonnés viennent à leur Maître, et lui disent : Seigneur, qu'est ceci ? N'aviez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où est donc venu cette ivraie ? Ce ne peut être, leur répond-il, que mon ennemi qui l'ait semée ; à ces mots les serviteurs pleins d'indignation et d'un zele précipité pour les intérêts de leur Maître, lui demandent permission d'aller sur l'heure arracher l'ivraie. Gardez-vous-en bien, leur dit-il ; car en arrachant l'ivraie, vous arracheriez aussi le froment ; soit à cause de la ressemblance de ces deux plantes, soit parce que leurs racines sont presque toujours mêlées ensemble.

Laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson. Dès qu'ils seront mûrs, je commanderai aux moissonneurs de les séparer, de mettre l'ivraie à part, et de la jeter au feu. Pour le froment, je leur dirai qu'ils le cueillent, qu'ils n'en perdent pas un grain, et qu'après l'avoir ramassé, ils le portent dans mes greniers.

Ce champ du Seigneur, c'est le monde, où Dieu a ses enfans, qui en sont le bon grain, et où le démon a aussi les siens, qui en sont l'ivraie ; mais ce champ est aussi le cœur de chacun de nous en particulier, où Dieu répand sans cesse la semence de sa grace, pour nous faire produire des fruits de vertu ; tandis que le démon, de son côté ne perd aucune occasion d'y répandre la semence du vice. Cet ennemi mortel de notre salut, ne pouvant se rendre maître de notre cœur malgré nous, il tâche de s'y insinuer sans être apperçu, et il prend pour cela le temps où nous veillons le moins sur nous-mêmes. Notre amour-propre, nos passions, nos sens mêmes ne sont que trop d'intelligence avec lui. Le Seigneur a semé du bon grain par sa grace dans ce cœur ; le démon par le moyen de nos passions et de notre amour-propre, y en a semé de très-mauvais ; tout leve ; tout pousse en tiges, tout paroît bon ; mais à la mort, qui est le temps de la moisson, on démêlera le bon grain du mauvais, le froment de l'ivraie. Que d'actions spécieuses et louables en apparence, qui se trouveront très-défectueuses, pour avoir été faites par de mauvais motifs. *Cùm dormirent homines.* L'ennemi, pour venir à ses fins, ne prend jamais le temps qu'on veille. On peut entendre par le temps du sommeil, le temps où les Pasteurs ne veillent pas sur la conservation de leur troupeau, c'est-à-dire, sur les personnes commises à leurs soins. Les méchans, dans ce monde, seront toujours mêlés avec les bons. Ce n'est point aux Pasteurs de l'Eglise, qui cultivent le champ du Seigneur, à exterminer les méchans, ils doivent seulement travailler à les rendre bons. Tel qui n'est aujourd'hui que de l'ivraie, pourra devenir dans la suite de très-pur froment, par les soins et la patience d'un ministre charitable. Un zele trop dur et trop amer révolte le pécheur et scandalise ordinairement le juste. *Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ?* C'est ainsi que

parle un zele peu discret et peu conforme à l'esprit de Dieu. La douceur et la patience font en partie le caractere du Pere des miséricordes. Nul faux Prophete, nul faux Apôtre, nul hérétique qui n'ait un zele dur et amer.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

FAMILIAM tuam quæsumus Domine, continuâ pietate custodi : ut quæ in solâ spe gratiæ cœlestis innititur, tuâ semper protectione muniatur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, de garder vos serviteurs par une continuelle assistance de votre bonté ; afin que ne s'appuyant que sur l'unique espérance de votre grace céleste, ils soient toujours soutenus de votre divine protection. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Colossiens. Chap. 3.

FRATRES : induite vos, siuct electi Dei ; sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam, supportantes invicem, et donantes vobis metipsis, si quis adversùs aliquem habet querelam : sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis : et pax Christi exultet in cordibus vestris, in quâ et vocati estis in uno corpore : et gratiestote. Verbum Christi habitet in vobis abundanter, in omni sapientiâ, docentes, et commonentes vosmetip-

MES FRERES : revêtez vous, comme des Elus de Dieu, saints et bien-aimés, des entrailles de la miséricorde, de douceur, d'humilité, de modération, de patience, vous supportant mutuellement, et vous entre-pardonnant, si quelqu'un a sujet de se plaindre d'un autre. Comme le Seigneur vous a pardonnés, usez-en aussi de même. Mais sur toutes choses, ayez la charité, qui est le lien de la perfection. Que la paix de Jesus-Christ triomphe dans vos cœurs, à laquelle aussi vous avez été appellés pour faire un seul corps ; et soyez-en reconnoissans. Que la parole de

sos, psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus, in gratiâ cantantes in cordibus vestris Deo. Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri. Per Jesum Christum Dominum nostrum.

Dieu soit en vous dans toute sa plénitude avec une parfaite sagesse ; instruisez vous, et animez vous les uns les autres par des Pseaumes, par des hymnes et par des cantiques spirituels, chantant à l'honneur de Dieu du fond de vos cœurs, avec un esprit de reconnoissance. Tout ce que vous faites, soit que vous parliez, ou que vous agissiez, faites le tout au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur, rendant par lui des actions de graces à Dieu le Pere.

La ville de Colosses, ou Colasses, étoit une des principales villes de Phrygie, assez près de Laodicée, qui étoit la capitale de cette Province. C'est de Rome, lorsque saint Paul y étoit prisonnier pour Jesus-Christ, qu'il écrivit cette lettre aux Colossiens, vers l'an 62 de Jesus-Christ, et il la leur envoya par Tychique, son fidele ministre, et par Onésime.

RÉFLEXIONS.

Sur toutes choses ayez la charité, qui est le lien de la perfection. Il n'est rien sur quoi le saint Apôtre insiste tant dans ses Lettres, que sur la charité. Il est vrai qu'elle n'est pas seulement le lien de la perfection, elle en est encore comme la base et comme l'ame ; sans elle les plus rares talens sont sans mérite ; la vertu même la plus brillante n'est qu'un phantôme de vertu. Si quelqu'un dit j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frere, c'est un menteur, dit le Disciple bien-aimé. Car celui qui n'aime point son frere, qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Que celui qui a de l'amour pour Dieu, en ait aussi pour son frere. Celui qui n'aime point son frere, ajoute-t-il, demeure dans un état de mort : *Qui non dirigit manet in morte* : il n'est pas surprenant que les disciples nous recommandent

si fort le précepte favori du Maître : voilà mon commandement, dit le Sauveur, c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. *Hoc est præceptum meum.* Chose étrange ! le Sauveur ne nous fait point de plus fréquente leçon que celle de nous entr'aimer les uns les autres ; et il n'est rien de plus rare aujourd'hui parmi les Fideles que cet amour chrétien. Les premiers Fideles animés de l'esprit de Jesus-Christ, n'avoit tous qu'un cœur, qu'une ame : *Cor unum, et anima una.* La charité mutuelle faisoit leur caractere, et la même vertu a caractérisé tous les Saints. Reconnoît-on aujourd'hui tous les Chrétiens à cette marque ? Sont-ils tous marqués à ce coin ? Hélas ! on peut dire que la charité est une vertu surannée ; il ne reste presque plus parmi les Fideles que l'obligation de s'entr'aimer. L'ambition, l'intérêt, la jalousie l'ont, ce semble, bannie de la société civile ; trouve-t-elle toujours un asyle dans les familles et dans les plus régulieres Communautés ? Ce lien sacré est devenu bien foible. Il semble que toutes les passions ont conspiré contre cette vertu. Les gens du monde l'ont, ce semble, proscrite de leur commerce ; elle est esclave dans la Cour des Princes ; il n'y a presque plus qu'une charité artificielle dans le commerce de la vie ; elle est inconnue parmi le peuple ; elle est étrangere presque par-tout. On n'a de la charité que pour soi-même. L'amour-propre a pris la place de la charité chrétienne ; et si elle trouve encore un abri chez quelques personnes dévotes, elle n'y regne que dans l'obscurité. La charité suit toujours le sort et, pour ainsi dire, la fortune de l'Esprit de Dieu et de l'Evangile ; celui-ci ne s'affoiblit jamais, sans que celle-là ne languisse ; elle ne subsiste plus dès que l'Esprit de Dieu s'éteint. De-là, cette indolence sur les maux d'autrui ; de-là, cette indifférence, cette froideur répandue sur toute la face de la terre. Les hérétiques semblent avoir du zele ; pour leurs freres ; mais c'est une charité de parti

aussi, quelle aversion, quelle haine pour tous les enfans de la vraie Eglise. Toutes les cabales nourrissent un esprit d'union; mais cette union ne fut jamais l'effet d'une charité vraiment chrétienne. C'est toujours quelque passion qui les lie, et le lien ne subsiste qu'autant que la passion vit.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 13.

IN illo tempore: dixit Jesus turbis parabolam hanc: Simile factum est regnum cœlorum homini, qui seminavit bonum semen in agro suo. Cùm autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. Cùm autem crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. Accedentes autem servi patrisfamilias, dixerunt ei: Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo! Unde ergo habet zizania! Et aït illis: Inimicus homo hoc fecit. Servi autem dixerunt ei: Vis, imus, et colliginus ea! Et aït: Non: ne fortè colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum. Sinite utraque crescere usque ad messem, et in tempore messis dicam messoribus: Colligite primùm zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum; triticum autem congregate in horreum meum.

EN ce temps-là: Jesus dit au peuple cette parabole: Le Royaume des Cieux est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ; mais tandis que les gens dormoient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Quand l'herbe fut grande, et qu'elle eut jetté des épis, alors l'ivraie parut aussi. Sur quoi les serviteurs du pere de famille lui vinrent dire: Seigneur n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ! d'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie! Et il leur dit: c'est un ennemi qui a fait cela. Et ses serviteurs lui dirent: voulez-vous que nous aillions la cueillir! Non, dit-il, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez en même-temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs: cueillez premiérement l'ivraie, et liez-la en petites gerbes pour brûler; mais amassez le froment dans mon grenier.

MÉDITATION.

De la fausse vertu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus opposé, de plus contraire entr'elles que la fausse et la véritable vertu, et cependant rien qu'on confonde si aisément, à quoi on se méprenne davantage; même maintien en dehors, mêmes traits extérieurs, même air imposant; les deux tableaux sont tout-à-fait semblables. La tige de l'ivraie n'est pas plus ressemblante à celle du froment, elle est même d'ordinaire plus verte, plus vive et mieux nourrie; telle est la fausse vertu. La modestie est inséparable de la véritable vertu; nul hypocrite qui n'affecte une modestie même outrée. On est mortifié quand on est vertueux; l'hypocrite le paroît encore plus que les gens de bien. Il ne parle que de sévérité, il gémit sans cesse sur le relâchement de morale. Ce n'est pas à dire que sa conduite réponde à la rigueur de ses maximes; rien de plus immortifié, rien de plus sensuel qu'un faux dévot; mais personne n'est plus fécond en dissimulation et en masques; et comme tout est étudié, tout est affecté en lui, ses dehors imposent aux simples. Voilà l'ivraie semée dans le champ du pere de famille, laquelle croît au milieu du bon grain; elle donne même plus dans les yeux, elle prend, elle s'éleve même souvent plus haut que le bon grain, elle le couvre; et prenant plus d'humeur et de nourriture, elle fait secher le bon grain, du moins elle l'amaigrit. C'est ce qui arrive tous les jours dans le champ de l'Eglise. La fausse vertu ayant pris le masque de la véritable, fait d'étranges progrès; comme elle est artificieuse, elle brille, elle impose, elle séduit. Sachant que la mo-

destie sert comme de frontispice à l'édifice spirituel, elle s'étudie à l'imiter. Ce dehors sert à donner le change; mais ne seroit-il pas aisé à démêler l'ivraie du bon grain ? La vraie piété est toujours humble, douce de cœur, charitable; elle ne cherche que Dieu; elle n'écoute ni les cris importuns des passions, ni les plaintes fatigantes de l'amour-propre; elle regarde les sens comme des imposteurs. Le monde lui est suspect, elle se défie de son propre cœur, et ne perd jamais de vue les saintes maximes de l'Evangile; tandis que la fausse vertu sacrifie tout à son ambition et à ses propres intérêts, qu'elle ne consulte que les sens, qu'elle n'écoute que ses passions et son amour-propre. Bon Dieu! qu'il seroit aisé de démêler l'ivraie du bon grain!

SECOND POINT.

Considérez que quelque ressemblante que soit l'ivraie au pur froment, le Pere de famille saura bien le démêler en son temps. Rien ne lui est caché, et il ne sauroit s'y méprendre; il ne se hâte point de l'arracher, le bon grain pourroit en souffrir. Sa patience ne se dément jamais, et sa miséricorde est par dessus toutes ses œuvres. Ses serviteurs les plus zélés et les plus ardens ont beau s'offrir et lui demander d'exterminer une semence si pernicieuse qui croît dans son propre champ; il loue le zele qu'ils ont pour sa gloire; mais il le rectifie, en le modérant. Il veut qu'on attende le temps de la moisson, c'est-à-dire, l'heure de la mort, où le Seigneur trie pour ainsi dire, le bon grain d'avec l'ivraie. Dieu ne juge pas des choses par les apparences, comme font les hommes; il pénetre jusqu'au fond du cœur, et développe les plis et les replis de la conscience. Il connoît tous les véritables motifs de nos actions. Nous avons beau nous tromper nous-mêmes, il ne se laisse point imposer; tout lui paroît à découvert, toutes les ruses de l'amour-

propre lui sont connues. Motifs intéressés, vues humaines, prétextes spécieux, déguisemens subtils, ambition déguisée, mêlanges imparfaits, raisons captieuses, tout est développé à ses yeux en tout temps; et à l'heure de la mort, et à ce dernier moment décisif de notre sort éternel, tout se développe aux nôtres. L'ame exempte alors de tous les préjugés et de toutes les subtilités de l'amour-propre, reconnoît tous ses égaremens; elle sent que si elle a imposé à bien des gens par cette surface de vertu, par ce masque de piété, elle s'est encore plus grossiérement trompée elle-même. Bon Dieu! quelle est alors sa surprise! mais quelle est sa frayeur, et quel est son dépit! à la moisson le bon grain est également arraché comme l'ivraie. Mais quelle différence de sort! Celui-là est cueilli avec soin, avec complaisance, pour être mis dans le grenier; celle-ci est arrachée avec indignation, pour être jetée dans le feu; l'ivraie ne peut servir à autre chose. Parlons sans figure: que sert alors d'avoir fait parade d'une vertu dont on n'avoit que l'écorce! que sert d'avoir imposé au public par des dehors étudiés, par des discours si peu sinceres? Que sert d'avoir eu la réputation de dévot, et d'être condamné aux feux éternels?

Préservez-moi, Seigneur, de ce malheur, et pour cela, ne permettez jamais que je sois du nombre de ces hypocrites, dont le partage est l'enfer. Faites, ô mon Dieu, que j'aie une vertu pure, une dévotion tendre, une parfaite charité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Créez en moi, Seigneur, un cœur pur, et un esprit droit et sincere, afin que je vous aime et vous serve avec fidélité,

Ego autem in toto corde meo scrutabor mandata tua. Psal. 118.

C'en est fait, Seigneur, ce sera désormais avec toute la sincérité de mon cœur que je m'étudierai à garder votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUELLE imbécillité d'esprit et quel déréglement plus pitoyable que de servir Dieu avec dissimulation! *Scrutans corda et renes Deus :* Dieu ne fait attention qu'au motif avec quoi nous le servons. L'homme, dit le Prophete, se paie d'un extérieur composé et imposant ; *Deus autem intuetur cor :* mais Dieu regarde le cœur ; et quelque déguisés que soient nos motifs, quelque enveloppées que nos intentions puissent être, le Seigneur développe tout, et connoît parfaitement tous nos détours. Servez Dieu avec simplicité et avec un cœur droit et sincere. Défiez vous de vos inclinations, de vos vues, de votre propre cœur. Que votre vertu soit pure, simple et dégagée de toutes ces vues humaines qui en ôtent tout le prix. Etudiez vous à adorez Dieu, à aimer Dieu, à servir Dieu en esprit et en vérité. Purifiez votre intention, non-seulement le matin pour toute la journée, mais encore au commencement de toutes vos actions. Ayez en horreur tout respect humain. Rien n'est plus indigne d'un honnête homme, et d'un homme chrétien, que d'agir en fait de religion par des considérations humaines ; Dieu seul mérite tout notre cœur, Dieu seul doit être notre récompense ; n'agissons que pour Dieu seul.

2.° Puisque Dieu seul doit être l'ame et le motif de toute notre couduite ; ni le temps, ni le lieu, ni les personnes ne doivent déranger notre vertu : la modestie est inséparable de la vertu ; soyez aussi retenu, aussi modeste étant seul que dans les plus honorables compagnies. La douceur accompagne par tout la vertu, qu'elle soit par-tout chez vous inaltérable, et soit à l'égard de vos inférieurs, soit à l'égard de vos égaux, que votre douceur soit

une preuve de votre vertu. La charité est le premier effet de la vertu chrétienne : faites que la vôtre soit sans fard, sans vicissitude, sans distinction. Pensez charitablement, parlez avantageusement de tout le monde, afin votre vertu soit à toute épreuve, et qu'elle ne se démente jamais.

LE SIXIEME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

COMME le jour de Pâque, qui est toujours le Dimanche qui suit le quatorze de la lune de Mars, regle le nombre des Dimanches depuis l'Epiphanie jusqu'à la Septuagésime, il arrive ordinairement que ce sixieme Dimanche est transféré, et il est rare qu'il y ait six Dimanches depuis la fête des Rois jusqu'à la Septuagésime. C'est sans doute ce qui a fait que ce sixieme Dimanche a été si long-temps sans avoir un office particulier; lorsque le sixieme Dimanche arrivoit, on y répétoit l'office entier du Dimanche précédent; et ce fut le Pape saint Pie cinquieme du nom, qui y attacha une Epître et un Evangile propre, avec l'Introït, et les autres parties de la messe qui sont devenues communes à tous les Dimanches, depuis le troisieme d'après l'Epiphanie, jusqu'à la Septuagésime, comme on a déjà dit.

L'Introït de la messe de ce jour, est le même que celui de la messe des trois Dimanches précédens, duquel on a déjà parlé : on ajoute seulement ici, que saint Paul cite ce passage dans la troisieme personne : *que tous les Anges l'adorent*, dit-il; qu'ils rendent leurs hommages et leurs adorations au Fils unique de Dieu le Pere, revêtu de notre chair. L'Hébreu ajoute à la signification d'Anges,

celle toutes les puissances de la terre ; que toutes les puissances de la terre, et principalement les Juges et les Princes, que quiconque sur la terre exerce quelque autorité sur les autres hommes, quiconque porte un caractere de grandeur, d'indépendance, de supériorité, vienne rendre hommage au souverain Monarque des Monarques, au souverain Juge des Juges mêmes ; et selon le Chaldéen : que les Anges, que les Grands de la terre, que tous les adorateurs des idoles viennent adorer le Seigneur unique, et seul vrai Dieu.

L'Epître de la messe est prise du premier chapitre de la premiere Lettre de saint Paul aux Thessaloniciens. Le saint Apôtre ayant été contraint de sortir de Philippes, après y avoir été battu de verges publiquement, et souffert une rude prison pour Jesus-Christ, vint à Thessalonique, ville de Macédoine, où les Juifs avoient une Synagogue. Saint Paul s'y rendit, selon sa coutume, et il leur fit pendant trois jours de (a) Sabbat des discours tirés de l'Ecriture ; leur déclarant et leur faisant comprendre qu'il avoit fallu que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât ; et c'est, disoit-il, ce Jesus-Christ le vrai Messie que je vous annonce. Il y eut un grand nombre de Juifs, et encore plus de Gentils qui crurent, et qui se joignirent à Paul et à Silas son disciple et son compagnon ; mais le saint Apôtre fut bientôt obligé de quitter cette Ville, par la malice et la jalousie des Juifs, qui l'accuserent de révolter le peuple, et de prêcher un nouveau Roi, qui étoit Jesus-Christ. De Thessalonique l'Apôtre alla avec Silas à Berée. Il y prêcha, et y fit plusieurs conversions ; mais les Juifs de Thessalonique en ayant été informés, y vinrent pour les en faire sortir sous les mêmes faux prétextes qu'ils avoient employés à Thessalonique. Les Fideles conduisirent donc saint Paul jusqu'à la mer, où il s'embarqua pour Athenes. Silas et Timothée demeu-

(a) *Act.* 11.

rerent à Berée, pour confirmer la nouvelle Eglise qui venoit d'y être fondée. D'Athenes, saint Paul passa à Corinthe; il étoit cependant dans d'étranges inquiétudes sur l'état des nouveaux Fideles qu'il avoit laissé à Macédoine, lorsque Silas et Timothée arriverent, le comblerent de joie et de consolation, en lui apprenant la persévérance et la ferveur des Fideles de Thessalonique et de toute la Province. Ils lui rapporterent qu'ils persévéroient constamment dans la foi et dans la charité, malgré leurs souffrances et les persécutions qu'on leur suscitoit. En sorte qu'ils avoient souffert de la part de leurs concitoyens, les mêmes traitemens que les Fideles de la Judée avoit souffert de la part des Juifs. Il lui dirent aussi qu'il y en avoit parmi eux qui s'affligoient trop de la mort de leurs proches. Saint Paul ayant reçu des nouvelles si consolantes de cette Eglise naissante, écrivit cette lettre aux Thessaloniciens, où après avoir rendu graces à Dieu, il les loue de ce qu'ayant une fois reçu la foi, ils l'ont conservée dans sa pureté; et de ce qu'en suivant l'exemple, non-seulement de Paul, mais du Seigneur, ils sont devenus un modele pour tous ceux qui croient; par où ils font connoître à tout le monde quel fruit a fait parmi eux la parole de Dieu qu'il leur a prêchée.

Nous rendons à Dieu pour vous tous, de continuelles actions de graces, dit-il, sans vous oublier jamais dans nos prieres, ayant devant Dieu notre Pere le souvenir de ce qu'opere votre foi, de vos travaux, de votre charité, de votre fermeté dans les dangers et dans les persécutions; c'est dans les dangers et dans les persécutions, c'est dans ces rencontres que la foi paroît dans toute sa force, c'est là où paroît son utilité, et où il faut principalement en faire usage. Aussi, savons-nous, mes freres chéris de Dieu, comment vous avez été choisis, au milieu de tant d'autres, qui restent ensevelis dans les ténebres de l'erreur, tandis que vous avez été appellés à la foi, et à la connoissance de

son nom : faveur pour laquelle vous ne sauriez assez remercier le Pere des miséricordes. A la vérité, ajoute l'Apôtre, la vertu du Saint-Esprit, et les miracles ont accompagné ma prédication ; mais aussi vous avez bien répondu à la grace, et vous avez fait de si grands progrès dans les voies de Dieu, que vous êtes devenus un modele pour tous les Fideles de la Macédoine et de l'Achaïe ; et votre foi en Jesus-Christ, votre courage dans les dangers, votre constance dans les plus violentes persécutions, et dans toutes sortes d'épreuves ont attiré l'admiration de toutes les Eglises ; et, ce qui est bien consolant et pour moi et pour vous, votre vertu vous a fait autant d'imitateurs, que d'admirateurs. C'est par la croix que Jesus-Christ est entré dans sa gloire ; c'est par les travaux que les Apôtres ont fait triompher l'Evangile ; c'est par les souffrances que les Chrétiens se perfectionnent, et qu'ils arrivent au bonheur qui leur est préparé. Certainement, rien ne contribua plus dans les commencemens au progrès de l'Evangile, que la vie pure, irréprochable, édifiante des premiers Fideles : rien aussi ne contribueroit plus encore aujourd'hui à la conversion des pécheurs et des hérétiques, que la pureté des mœurs, la piété des chrétiens de nos jours. *Ipsi enim de nobis annuntiant.* On ne parle par-tout que des merveilles que Dieu a faites parmi vous, par notre ministere, continue-t-il ; votre conversion éclatante autorise merveilleusement notre doctrine ; on publie par-tout un changement de mœurs si frappant, une conversion si extraordinaire, et l'on conclut de tout ce qu'on admire en vous, de cette innocence qui ne s'est jamais démentie, de cette modestie si exemplaire, de cette charité si universelle, de cette piété, de cette hospitalité, de cette si bienfaisante cordialité, qui font tant d'honneur au christianisme, on conclut de tout cela, qu'une religion qui fait tant de prodiges, et qui est si efficace et si sainte, ne sauroit être que la seule

seule véritable religion. Concluons aussi nous-mêmes, que, si tous les Fideles vivoient aujourd'hui en chrétiens, il y auroit bientôt peu d'hérétiques et d'infideles.

L'Evangile de la messe de ce jour, est la suite de celle du Dimanche précédent; tirée du treizieme chapitre de saint Matthieu, où le Sauveur continuant d'instruire le peuple, leur propose encore deux paraboles familieres, très-propres à rendre dociles les esprits les plus grossiers, et à les rendre spirituels.

Le Sauveur venoit de comparer l'Eglise à un champ fertile et cultivé, où l'ennemi du salut avoit pendant la nuit semé de l'ivraie parmi le bon grain. Il avoit encore comparé sa doctrine avec la semence, qui ne demande plus de culture après que le laboureur l'a jetée en terre; elle germe, elle croît sans qu'il sache de quelle maniere cela se fait, et sans qu'il y mette la main. Cette derniere parabole étoit trop claire, pour avoir besoin d'explication. On voyoit assez que le bon grain désignoit la bonne doctrine, qui, étant reçue dans une ame, y fait des effets prodigieux, mais d'une maniere si douce, qu'à peine s'en apperçoit-on. Ce qu'il y avoit à craindre, c'est que les disciples du Sauveur, dit le savant de Montereul, se voyant en petit nombre et environnés d'ennemis, ne se laissassent aller à la tristesse et au découragement. Il voulut donc les fortifier, en leur faisant voir comme son Eglise, si petite dans sa naissance, croîtroit tellement un jour, qu'elle rempliroit toute la terre. A quoi, disoit-il, comparerai-je le Royaume de Dieu, et de quelle parabole me servirai-je, pour vous en donner une véritable idée? figurez-vous d'une part un grain de senevé, et de l'autre un peu de levain. Ce grain si petit parmi les diverses especes de grainés, quand il est semé vert, ou dans un jardin, ou dans un champ bien cultivé, ce grain, dis-je, produit une plante qui monte à une telle hauteur, que non-

seulement elle couvre tous les légumes, mais qu'elle pousse de grandes branches, et peut passer pour un grand arbre. En effet ses branches sont si étendues, si épaisses et si fortes, que les oiseaux, las de voler, viennent y chercher de l'ombre, s'y reposer, et y faire même leurs nids. C'est-là une image assez naturelle de mon Eglise, qui doit s'étendre d'une maniere incompréhensible aux Sages du monde, et à tout esprit humain.

Représentez-vous encore, ajouta-t-il, un peu de levain qu'une femme met dans trois mesures de farine, et qui se répandant par-tout, a la force de faire lever toute la pâte. C'est ainsi que le Sauveur instruisoit le peuple, se faisant un plaisir de traiter avec les plus simples, jusqu'à se familiariser avec eux, ne leur disant rien qui fût au-dessus de leur portée; ne leur proposant dans ses paraboles que des choses fort connues, et d'un usage ordinaire; et s'accommodant au caractere d'esprit de tous ses auditeurs, par ce langage figuré si commun aux gens du pays. De cette maniere, le Maître de tous les Docteurs vérifioit en sa personne ce qu'un Prophete avoit autrefois prédit de lui : *Aperiam os meum in parabolis :* Je parlerai en paraboles; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

La religion chrétienne, la prédication de l'Evangile, l'Eglise désignée ici sous le nom de Royaume des cieux, est semblable, dit le Sauveur, à un grain de senevé, l'un des plus petits grains de toutes les semences; parce que cette Eglise qui ne fut d'abord qu'un petit nombre d'hommes simples et grossiers attachés à Jesus-Christ, s'est élevée dans la suite au dessus de toutes les fausses religions du monde, et cela avec une si grande rapidité, qu'en peu de siecles elle a effacé, et fait disparoître toutes les autres religions, malgré le pouvoir, l'étendue, l'ancienneté du paganisme. Les oiseaux de l'air sont venus se percher sur ses branches. C'est-à-dire,

qu'elle s'est tellement accrue que les Grands du siecle, les esprits les plus sublimes, et les plus distingués par leur science, n'ont plus rougi de la simplicité de l'Evangile et de l'humilité de la Croix. Ce n'est rien d'abord, ce semble, que la premiere semence de la grace dans un cœur : mais soyons-y fideles, et nous verrons ce qu'elle y peut produire. Il ne faut pas s'étonner dans les œuvres de Dieu, d'y voir de foibles commencemens, c'en est le caractere propre.

Ce levain dont parle ici le Sauveur, c'est la doctrine évangelique, qui cachée d'abord dans un coin de la Judée, étend ensuite, et répand sa vertu par toute la terre ; c'est la grace dans un cœur qui la conserve en secret, et qui lui donne le temps d'opérer son changement. C'est cette grace qui doit se répandre, et se communiquer secrétement dans toutes nos actions pour les rendre méritoires. C'est le levain qui fait lever la pâte ; sans la grace toutes nos actions sont insipides, et sans goût à l'égard de Dieu. Heureux les chrétiens d'avoir appris ces vérités sublimes, et ces maximes admirables que tant de siecles avoient ignorées ! mais malheur aussi à ceux d'entre les chrétiens, que cette connoissance ne rend pas meilleurs, et qu'elle rend par conséquent plus coupables ! Le Seigneur ne nous parle plus par figures et par paraboles ; le Saint-Esprit a rendu les Fideles capables de ces vérités si sublimes ; la foi a dissipé ces ténebres épaisses, qui empêchoient les hommes de voir la vérité. Mais quel malheur plus à craindre que de voir la vérité, et de ne la pas suivre ! quel malheur de connoître le bien qu'on doit faire, et de ne le pas pratiquer !

Le grain de senevé devient arbre. Rien n'étoit plus connu aux gens du pays que cette comparaison. Dans les pays chauds, et dans les terroirs fertiles, les plantes deviennent d'une hauteur fort au dessus de tout ce qu'on voit dans nos climats. On lit dans le Talmud de Jérusalem et de Babylone, c'est-à-

dire, dans les deux recueils des traditions Judaïques, qui furent faits l'un à Jérusalem, et l'autre à Babylone, qu'un Juif nommé Simon avoit une tige de senevé, qui devint si haute, si forte, qu'un homme auroit pu monter dessus sans la rompre. On y trouve aussi qu'un autre pied de senevé avoit trois branches, dont l'une servoit d'ombrage à quelques potiers de terre, qui travailloient dessous, pendant l'été, pour se garantir des ardeurs du soleil.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut semper rationabilia meditantes, quæ tibi sunt placita, et dictis exequamur, et factis. Per Dominum, etc.

DIEU tout-puissant, faites-nous la grace d'avoir toujours l'esprit tellement rempli de pensées saintes et raisonnables, que toutes nos paroles et toutes nos actions ne tendent qu'à vous plaire, et à suivre en toutes choses votre souveraine volonté. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la Lettre de l'Apôtre saint Paul aux Thessaloniciens. Chap. I.

FRATRES: gratias agimus Deo semper pro omnibus vobis, memoriam vestri facientes in orationibus nostris sine intermissione, memores operis fidei vestræ, et laboris, et charitatis, et sustinentiæ spei Domini nostri Jesu-Christi, ante Deum et Patrem nostrum: scientes fratres, dilecti à Deo, electionem vestram: quia Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantùm, sed et in

MES FRERES: nous rendons à Dieu pour vous tous de continuelles actions de graces, sans vous oublier jamais dans nos prieres. Ayant devant Dieu notre Pere le souvenir de ce qu'opere votre foi, de vos travaux et de votre charité, de la constance avec laquelle vous espérez en Jesus-Christ Notre-Seigneur. Aussi savons-nous, mes freres, chéris de Dieu, comment vous avez été choisis. Car

virtute, et in Spiritu Sancto, et in plenitudine multâ, sicut scitis quales fuerimus in vobis propter vos. Et vos imitatores nostri facti estis, et Domini, excipientes verbum in tribulatione multâ, cum gaudio Spiritûs Sancti : ita ut facti sitis forma omnibus credentibus in Macedoniâ, et in Achaïâ. A vobis enim diffamatus est sermo Domini, non solùm in Macedoniâ, et in Achaïâ, sed et in omni loco fides vestra, quæ est ad Deum, perfecta est, ita ut non sit nobis necesse quidquam loqui. Ipsi enim de nobis annuntiant, qualem introïtum habuerimus ad vos ; et quomodò conversi estis ad Deum à simulacris, servire Deo vivo, et vero, et expectare Filium ejus in cœlis, (quem suscitavit ex mortuis) Jesum, qui eripuit nos ab irâ venturâ.

lorsque nous vous avons prêché l'Evangile, ce n'a pas été seulement avec des paroles, mais encore avec des miracles, avec l'opération du Saint-Esprit, et avec un plein succès : ayant eu parmi vous en votre considération la conduite que vous savez. Vous aussi de votre côté, vous avez suivi notre exemple et celui du Seigneur, recevant la parole avec la joie de l'Esprit-Saint, au milieu même de diverses tribulations ; de sorte que vous êtes devenus un modele pour tous les Fideles de la Macédoine et de l'Achaïe : en effet ce n'est pas seulement dans la Macédoine, et dans l'Achaïe que vous avez donné cours à la parole du Seigneur ; mais votre foi en Dieu s'est fait connoître partout ; de sorte que nous n'avons pas besoin de rien dire ; car ces gens-là publient de quelle maniere nous sommes entrés chez vous, et comment vous vous êtes tournés du côté de Dieu, quittant les idoles pour servir le Dieu vivant et véritable ; et pour attendre du Ciel son Fils qu'il a ressuscité, ce Jesus, lequel nous a délivrés de la colere qui nous menaçoit.

L'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens est la premiere de toutes celles que l'Apôtre ait écrites aux Eglises. Ce fut l'an 52 ou 53 de Jesus-Christ, qu'il l'écrivoit de Corinthe, où il étoit, lorsque Timothée et Silas lui vinrent dire avec quelle constance et quelle ferveur persévéroient dans la foi les Fideles de Thessalonique.

RÉFLEXIONS.

Vous êtes devenus un modele pour tous les Fideles de la Macédoine et de l'Achaïe. Nous avons reçu les mêmes instructions, les mêmes leçons que ceux de Thessalonique, en recevant la même foi. Nous n'avons pas un autre Evangile : peut-on dire de nous ce que saint Paul disoit d'eux : que nous avons suivi son exemple, et celui du Seigneur ; et que nous sommes devenus un modele pour tous les Fideles ? faisons-nous honneur à notre Religion, par la pureté de nos mœurs, par la droiture de nos sentimens, par la régularité de notre conduite ? la vie sainte, édifiante, irréprochable des premiers Fideles faisoit presque autant de conversions, que le zele de ceux qui prêchoient la foi. Ce changement subit de mœurs, d'inclinations, de maximes, tenoit toujours du merveilleux ; les esprits en étoient frappés : une modestie constante, une douceur inaltérable, une mortification des sens généreuse, une patience à toute épreuve, une charité sans bornes, un désintéressement universel, une pratique continuelle des plus parfaits conseils, et des plus religieuses maximes de l'Evangile ; tout cela enté, pour ainsi dire, sur une nature corrompue, sur des inclinations vicieuses, sur un cœur nourri dans la dissolution, et dans les plus affreux excès, ne portoit pas un fruit qui ne fût regardé comme un prodige. Des gens nés dans le paganisme, nourris dans les superstitions toutes les plus conformes à la corruption de la nature, durcis dans le vice, fortifiés dans l'erreur par les préjugés, enhardis par une longue habitude de toutes sortes de crimes, devenir tout-à-coup des modeles de la plus pure, la plus parfaite et la plus héroïque vertu ! il n'y a que la Religion chrétienne qui puisse faire ce miracle. Elle l'a fait ; et d'où vient qu'elle ne continue point en nous ces merveilles ? Nous sommes

de la même Religion ; nous avons la même foi ; sa vertu ne sauroit vieillir ; nous avons même sur les premiers chrétiens l'avantage de leurs bons exemples : sommes-nous des modeles à proposer et à suivre ? La doctrine chrétienne que nous faisons profession de croire et de professer, n'a point dégénéré de son premier esprit. C'est donc nous qui dégénérons de ceux que l'Apôtre, que l'Eglise, que Jesus-Christ même nous propose pour modeles. Nous avons le bonheur d'être nés dans l'Eglise, d'avoir sucé la Religion chrétienne, pour ainsi dire, avec le lait ; et combien de chrétiens décrient aujourd'hui le christianisme, par l'irrégularité de leur conduite, et la corruption de leurs mœurs ! combien trouve-t-on dans le monde de chrétiens qu'on puisse proposer aujourd'hui pour modeles ? quelle foule de gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, n'ont presque du chrétien que le Baptême ! Un esprit d'ambition, d'intérêt, de vanité, étouffe presque tout l'esprit de Religion ; les passions regnent avec empire dans des cœurs livrés au plaisir ; Jesus-Christ regne-t-il dans le cœur de tous les Fideles ? ô mon Dieu, que le nombre des Elus doit être petit !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 13.

IN illo tempore, dixit Jesus turbis parabolam hanc : simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro. Quod minimum quidem est omnibus seminibus : cùm autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli

EN ce temps-là, Jesus dit au peuple cette parabole : le Royaume des Cieux est semblable à de la graine de senevé, qu'un homme prit, et sema dans un champ ; c'est la plus petite de toutes les graines, mais quand elle a poussé, c'est la plus grande de toutes les plantes, et elle

veniant, et habitent in ramis ejus. Aliam parabolam locutus est eis. Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas : et sine parabolis non loquebatur eis : ut impleretur quod dictum erat per Prophetam dicentem : aperiam in parabolis os meam, eructabo abscondita à constitutione mundi.

devient arbre, en sorte que les oiseaux du Ciel viennent se percher sur ses branches. Il leur dit une autre parabole : le Royaume des Cieux est semblable à du levain, qu'une femme prit et qu'elle mit dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte fût toute levée. Jesus dit toutes ces paraboles au peuple : et il ne leur parloit point sans parabole : afin que la parole du Prophete s'accomplit : je parlerai en paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

MÉDITATION.

De la Méditation de la Mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus capable de nous détacher des biens et des plaisirs de cette vie, que la méditation de la mort. On peut dire que la pensée de la mort, fait à peu près le même effet sur le cœur et sur l'esprit, que la mort même : elle démasque le monde ; elle découvre tous les faux brillans qui éblouissent ; elle fait appercevoir le vuide de tout ce qui occupe ; elle fait sentir le poison de tout ce qui enchante ; elle fait sentir l'amertume de tout ce qu'on appelle plaisirs. Entre plusieurs grands fruits qu'on peut tirer de la méditation de la mort, un des principaux est de penser que quand on est sur le point de mourir, la sagesse vient, pour ainsi dire, de tous les coins du monde, dans la tête d'un mourant : c'est-à-dire que tout ce qu'il y a de créatures dans l'univers, lui prêchent.

la vérité toute pure, sans voile, sans déguisement, et lui font voir sans brouillards, et sentir sans mélange qu'il n'y a rien en cette vie digne d'un homme, non-seulement chrétien, mais raisonnable, que d'aimer Dieu, le servir et lui plaire; que tout le reste n'est que vanité et que folie; et l'on peut dire que toutes les créatures viennent lui découvrir leur néant et leur indigence, et lui disent toutes que la plus insigne de toutes les extravagances, c'est de s'attacher durant la vie à d'autres qu'à Dieu seul. En cela s'accorde le sens commun des gens de bien, et celui des méchans. Tous conviennent alors que rien ne peut contenter notre cœur que Dieu seul; qu'il n'y a de véritable paix, de véritable douceur, de vrai plaisir, de véritable sagesse, de vrai mérite, qu'au service de Dieu. La mort démasque tous les objets créés, et fait tomber le prestige. C'est un beau point de vue que le lit de la mort; de là on voit que la naissance la plus illustre, que la place la plus élevée, que la dignité la plus éblouissante, que les plaisirs les plus tentans, que les plus riches trésors, et la prospérité la plus séduisante, n'ont rien de solide, rien de stable, rien de rassasiant; grands noms, éclat superficiel, opinion populaire, idée arbitraire d'une imaginaire félicité: voilà ce qu'il y a de plus réel dans tout ce qui enchante durant la vie: à la mort tous les brouillards étant dissipés, les créatures paroissant sans masque et sans fard, la raison et la religion étant libres, les plus libertins et les plus impies pensent tout comme les plus gens de bien; mais que leurs connoissances ont des effets contraires! Ceux-ci pleins de reconnoissance envers la bonté divine, pleins d'une douce confiance en sa miséricorde, sont si aises d'avoir mené une vie chrétienne, sentent une joie si pure de ne s'être pas laissé éblouir à tant de faux brillans; tandis que ceux-là reconnoissant leur étrange folie, sont livrés à la rage et au désespoir de s'être si

grossiérement trompés, et l'avoir pris le change.

SECOND POINT.

Considérez qu'à la mort chacun a l'esprit chrétien : la fréquente méditation de la mort fait le même effet, avec cette différence que le cœur le devient quand on approche souvent ces grandes vérités durant la vie. Ce n'est pas seulement le mourant qui pense si juste, ceux qui lui survivent raisonnent aussi sagement. Chacun croit que celui qui meurt ne mérite d'estime ni de louanges que pour les bonnes œuvres qu'il a faites, et pour la vie chrétienne qu'il a menée. Oseroit-on, pour consoler un pere de la mort de son fils, une veuve de la mort de son époux, un enfant de la mort de son pere, oseroit-on lui dire qu'il doit se consoler sur celui qu'on pleure ; qu'il étoit né grand, riche, puissant ; que c'étoit un homme d'esprit ; qu'il a fait une belle figure dans le monde ; oseroit-on apporter pour motif de consolation, son habileté et son assiduité au jeu, aux spectacles ; ses plaisirs, ses divertissemens, sa mondanité, son luxe, sa haute fortune ? Ne diroit-on pas qu'un homme a perdu l'esprit, s'il s'avisoit d'apporter de pareils motifs de consolation ? C'est pourtant tout ce qu'on loue, tout ce qu'on estime durant la vie. Ce qu'on cherche alors, pour se consoler de sa mort, c'est s'il a été vertueux, craignant Dieu ; s'il a mené une vie chrétienne et exemplaire ? On rappelle alors sa douceur, sa modestie, sa charité, sa dévotion, sa foi vive. On dit à cette femme, à ces enfans : votre consolation est que votre mari, que votre pere a vécu en bon chrétien, et qu'il est mort en vrai prédestiné : on recueille tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait d'édifiant ; qu'il a reçu les derniers Sacremens avec une piété exemplaire. On ne parle, à la mort de cette personne religieuse, que de sa ferveur, de son humilité, de sa mortification, de

son exacte régularité, de son obéissance. Son esprit, son savoir et ses rares talens n'entrent dans son éloge, pour ainsi dire, qu'en second. Voilà comme on parle d'un mourant ; voilà ce qu'on estime à la mort : tout le reste passe pour un amusement, pour jeu d'enfant, pour folie. Hé ! chrétien, et pourquoi ne pas penser de même durant la vie ?

Faites, ô mon Dieu ! par votre grace, que je ne pense pas autrement. Je suis bien résolu de méditer si souvent cette vérité si importante, que je ne jugerai plus de rien pendant la vie, que comme j'en dois juger à l'heure de la mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Memorâre novissima tua, et in æternum non peccabis. Eccl. 7.

Souvenez-vous de votre derniere fin, et vous ne pécherez jamais.

In fine hominis, nudatio operum ejus. Eccl. 11.

Je sais, ô mon Dieu ! qu'à l'heure de la mort tout paroîtra tel qu'il est.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST certainement une extrême imprudence de s'attacher durant la vie à ce qui ne cause que du regret à la mort ; et au contraire la véritable sagesse, est de régler sa vie sur le jugement qu'on fait des choses quand on est près de mourir, et de donner son estime, son affection, son temps et son application à ce qui peut consoler l'ame dans ce formidable passage de ce monde dans l'autre. Cette vérité bien méditée désabuse l'esprit de toutes les tromperies qui le séduisent ; elle dégage le cœur de tous les attachemens qui le captivent ; on ne pense plus qu'à s'établir un fonds solide pour l'éternité ; on s'attache uniquement à Dieu, et l'on n'a que du mépris pour tout ce qui passe. Voilà le fruit comme nécessaire de la méditation fré-

quente de la mort. Méditez-la souvent, et demandez-vous à vous-même ce que vous penserez à la mort, de tout ce qui éblouit, de tout ce qui flatte durant la vie ? Quand vous avez quelque chose fort à cœur, quand il s'agit d'entreprendre quelque chose, jugez-en par le sentiment que vous en aurez à l'heure de la mort. Envisagez toutes choses, fâcheuses ou agréables, comme l'on fera alors, dans la lumière de l'éternité. Nulle pratique de piété plus utile, plus efficace.

2.° Ne passez aucun mois sans méditer plusieurs fois sur une vérité si intéressante. Il est très-important de faire cette méditation toutes les semaines, et même d'y penser plusieurs fois chaque jour. Mais sur-tout dans les combats qu'on doit donner, et les victoires qu'on doit remporter sur les passions, la pensée de la mort peut fournir des armes pour les vaincre. Rien n'est plus propre pour adoucir les exercices pénibles de la mortification, et pour augmenter le courage et embraser notre zele. La méditation fréquente de la mort est le contrepoison des plaisirs de cette vie, et un remede efficace contre la tiédeur.

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

ON appelle le Dimanche de la Septuagésime, le premier des trois Dimanches qui précedent le premier Dimanche du Carême ; auquel temps commençoit autrefois le Carême, et où l'Eglise commence à se préparer par la pénitence, pour célébrer avec fruit la fête de la Résurrection.

Le savant Alcuin, si célebre dès le temps de Charlemagne, demande pourquoi on a donné le

nom de Septuagésime à ce Dimanche si privilégié ; car enfin, dit-il, quoique l'autorité de l'Eglise Romaine doive suffire pour établir un usage de religion, cependant ce n'est jamais sans raison que l'Eglise établit un usage : *Si respondero Ecclesiæ hanc esse consuetudinem, et Romanâ auctoritate hujus Religionis ritum esse firmatum ; dico quia nihil sine causâ in Ecclesiasticis consuetudinibus, à Doctoribus constitutum præcipuis.* Et le même Docteur répond, qu'une des raisons de l'établissement de ces trois semaines de pénitence, qui précedent le Carême, c'est qu'anciennement, dans les lieux où l'on ne jeûnoit pas les six jours de chaque semaine du Carême, on avoit soin de prendre les jours qui manquoient au nombre de quarante, sur les semaines précédentes, pour jeûner et accomplir ainsi le nombre des quarante jeûnes prescrits. La Quinquagésime étoit pour ceux qui ne jeûnoient point le Jeudi-saint à cause des grands Mysteres qui y ont été opérés, ni le Samedi-saint à cause de la joie de la Fête de Pâque, dont la solemnité commence dès la veille ; et ces deux jours étoient remplacés par le jeûne du Lundi et du Mardi qui suivoient le Dimanche de la Quinquagésime. La Sexagésime étoit pour ceux qui, selon l'usage de leur Eglise, ne jeûnoient point les Jeudis du Carême à cause que Jesus-Christ avoit institué l'Eucharistie et étoit monté au Ciel ce jour-là ; d'où vient que le Pape Miltiade défendit de jeûner le Jeudi, en mémoire de ces deux grands Mysteres. Or, comme depuis la Sexagésime jusqu'à Pâque, il y a huit semaines ; si l'on en retranche les Dimanches et les Jeudis, il reste quarante jours de jeûne complets. Enfin, la Septuagésime étoit pour ceux qui ne jeûnoient en Carême, ni les Jeudis ni les Samedis. Mais, quoiqu'ils commençassent à jeûner dès le Lundi de cette semaine, il ne se trouvoit que trente-six jeûnes dans leur Carême, qu'ils regardoient seulement comme la dîme de

l'année qu'ils offroient à Dieu : *Et sic quasi anni decimas Deo damus.*

Comme le jour de Pâque est la regle de toutes les Fêtes mobiles durant le cours de l'année, la Septuagésime est le premier terme de celles qui le précedent ; et c'est à ce point que l'Eglise a fixé le commencement des lectures qu'elle fait de l'Ecriture-Sainte dans ses Offices de nuit. Pour ce qui est du nom de Septuagésime, qu'on a donné à ce Dimanche, à le prendre littéralement, il semble devoir marquer une époque de soixante et dix jours ; et c'est ainsi qu'ont tâché de l'expliquer la plupart des Auteurs Liturgiques. Les uns ont cru qu'on ne disoit Septuagésime, que parce que c'est le septieme Dimanche d'avant celui de la Passion, comme on appelle Sexagésime, Quinquagésime et Quadragésime, les trois Dimanches suivans, qui sont le sixieme, le cinquieme et le quatrieme d'avant le même Dimanche. D'autres veulent que le nom de Septuagésime signifie les soixante et dix jours qu'il y a depuis le Dimanche jusqu'à la veille de Pâque close, c'est-à-dire, du Samedi avant le Dimanche de *Quasimodo ;* l'octave de Pâque, selon l'esprit et le rit de l'Eglise, n'étant regardée que comme le même jour ; et c'est l'opinion du célebre Alcuin, dans sa Lettre à Charlemagne. Et comme on a donné au premier Dimanche de Carême le nom de Quadragésime, à cause des quarante jours de jeûne prescrits dans ce saint temps, ajoute le même Auteur, et celui de Quinquagésime au Dimanche précédent, parce qu'effectivement il y a cinquante jours depuis ce Dimanche jusqu'à Pâque ; de même, dit-il, on a appellé Sexagésime le Dimanche qui précede, à cause des soixante jours qu'il y a jusqu'au Mercredi de la semaine de Pâque, qui est le milieu entre la Fête de Pâque et Pâque close : *Sexagesima indè dici potest, quia sexaginta sunt dies usque ad medium Paschæ, quod est feria quarta Paschalis hebdomadis ; Quinqua-*

gesima verò, quia decurrit usque in diem sanctæ resurrectionis Dominicæ. Mais, sans aller chercher tant de mystere où peut-être il n'y en a point, on peut dire que, comme le premier Dimanche du Carême, ou des quarante jours de jeûne, s'appelle Quadragésime, au langage de l'Eglise; lorsqu'on a remonté en rétrogradant par degrés jusqu'aux trois Dimanches précédens, dont les semaines servent de préparation au Carême, on a voulu garder l'ordre des nombres par dixaines; et l'on a nommé Quinquagésime, le Dimanche qui précede le premier de la Quadragésime, Sexagésime et Septuagésime les deux Dimanches précédens.

Mais ce qu'il y a de certain dans l'institution de cette anticipation du saint temps de Carême; c'est que l'Eglise a prétendu dans ces trois semaines qui précedent ce temps solemnel de pénitence, porter ses enfans à se la rendre salutaire, en s'y préparant par le recueillement, les exercices de charité, par l'usage des Sacremens et par la priere. Personne n'ignore que ce qu'on fait en état de péché mortel, est perdu pour toujours; et qu'afin que le jeûne et l'abstinence, qu'afin que la pénitence soit méritoire, elle doit être faite en état de grace; l'Eglise, qui n'a rien tant à cœur que le salut et la perfection des Fideles, a consacré à des exercices de piété les trois Dimanches qui précedent cette pénible carriere, afin de la leur rendre plus salutaire. Le savant Théodulphe, Evêque d'Orléans, dans le huitieme siecle, expliquant, dans sa Lettre Pastorale à ses Curés, quels étoient les devoirs des Fideles pendant le saint temps de Carême, dit qu'un des principaux, c'est de se confesser dans les semaines qui précedent ce saint temps: *Ante initium Quadragesimæ, confessiones sacerdotibus dandæ sunt;* et afin que la pénitence soit salutaire, il faut la prévenir par la réconciliation avec ses ennemis, n'ayant plus ni procès ni différend avec personne. *Discordantes reconciliandi, et omnia jurgia sedanda.*

C'est ce qui a porté bien des personnes de piété, et singuliérement plusieurs Religieux, selon Pierre de Blois, de commencer le temps de pénitence à la Septuagésime, en commençant même leur jeûne, et redoublant les exercices de la pénitence dès ce jour-là : *Jejunium Quadragesimale regulares Cœnobitæ incipiunt à Septuagesimâ.* Il est certain que l'intention de l'Eglise est d'inspirer à tous les Fideles l'esprit de pénitence et de mortification, surtout depuis la Septuagésime, où elle cesse de chanter l'*Alleluia*, jusqu'à Pâque ; s'interdisant tout Cantique de joie, pour n'être, dans tout ce temps, que dans le deuil de la pénitence. C'est cet esprit de l'Eglise qui a porté le démon, toujours opposé à l'esprit de Jesus-Christ, d'introduire dans le monde un usage et des coutumes profanes toutes contraires. C'est pour empêcher cette préparation à la pénitence quadragésimale, que le démon, à l'occasion de cette même pénitence, a établi le carnaval, et a changé un temps si saint en de jours de dissolutions et de débauches. Plus on approche du saint temps de Carême, plus doit-on être dans la dévotion, selon l'intention de l'Eglise ; et aujourd'hui, plus on approche de ce saint temps, plus se livre-t-on à de profanes divertissemens, à des dissolutions toutes païennes. La Septuagésime, cette premiere époque des jours de pénitence est devenue, pour ainsi dire, comme l'annonce des plus licentieuses parties de plaisirs ; l'Eglise a beau se répandre en pleurs et en cris de pénitence dans ses Offices durant ce temps, on la laisse gémir en repos, et on se répand en joies et en fêtes mondaines. L'esprit du monde a prévalu, ses pernicieuses maximes ont aujourd'hui titre de lois, l'usage semble avoir prescrit. Mais enfin, l'Esprit de Jesus-Christ et de l'Eglise ne se dément point. Toute chair a beau avoir corrompu sa voie, la Septuagésime vient tous les ans nous prêcher la nécessité indispensable de la pénitence ; malheur à

ceux qui en font l'époque de leurs plaisirs criminels, et de leur damnation.

L'Epître que l'Eglise fait lire à la Messe de ce jour, est toute propre à désabuser les Chrétiens de ces plaisirs si peu chrétiens, de ces repas somptueux, et de la bonne chere que l'esprit du monde oppose, en ce temps scandaleux du carnaval, à l'esprit de pénitence, à laquelle la Septuagésime nous invite. Elle est tirée du neuvieme chapitre de la premiere Lettre de S. Paul aux Corinthiens, où le saint Apôtre exhorte les Fideles à la mortification et à la pénitence, et se sert de l'exemple de ceux qui, courant dans la lice, ou qui s'exerçant à la lutte, menent une vie si austere, et cela pour remporter une couronne qui se flétrit dès le même jour; il se sert, dis-je, de cet exemple pour animer les Chrétiens à se mortifier et à dompter leur corps par la mortification, pour obtenir une récompense éternelle.

Vous savez, leur dit-il, la vie austere et mortifiée que menent ceux qui combattent dans les jeux publics; ils s'abstiennent de tout; ils se privent des plaisirs, des mets les plus délicats: quelle vie plus frugale que la leur, plus dure même! et cela pour remporter un prix d'une bien petite valeur, une couronne de laurier, d'olivier ou de chêne; tandis que les Chrétiens préferent à une couronne de gloire et éternelle des plaisirs détrempés de bien des amertumes, et qui ne durent même que quelques momens.

Saint Paul, pour confondre les lâches Chrétiens, leur propose pour modeles les Athletes, ou ceux qui combattent aux jeux publics. Entre les quatre fameux jeux de la Grece, il y en avoit qu'on appelloit Isthmiques, ainsi nommés de l'Isthme, ou langue de terre, qui joignoit le Péloponese au reste de la Grece. Comme ces jeux se célebroient auprès de Corinthe, l'Apôtre en parle comme d'une chose connue de tous les Corinthiens. Ces combats

étoient de cinq especes : celui de la course, dont l'Apôtre parle ici ; ceux de la lutte et du pugilat, auxquels il fait allusion dans la suite ; et ceux du saut et du disque ou jet du palet. Les Athletes qui s'exerçoient à ces combats, s'abstenoient de tout ce qui pouvoit diminuer leurs forces, ou les rendre moins agiles. Ils vivoient dans la continence, et gardoient un régime de vie fort frugal et propre à endurcir et à fortifier le corps. Ils mangeoient peu, et ne se nourrissoient que de viandes fort communes. Ils n'usoient point de vin, dormoient peu, et fuyoient toute délicatesse. Rien n'abrege tant la vie, et rien n'use tant la santé que l'usage des plaisirs et la bonne chere. C'est ce qui a fait dire aux anciens, que le vrai moyen de vivre en santé, de vivre long-temps, et de devenir fort et robuste, est de vivre de régime, dans une exacte tempérance, éloigné des plaisirs, dans le travail modéré, dans l'exercice du corps, et de mener constamment une vie frugale. Tous couroient, à la vérité, en même temps, mais un seul remportoit le prix ; et ce prix, qu'on savoit bien qu'un seul pouvoit remporter, n'étoit qu'une couronne faite de branches de quelques arbres, ou de quelques plantes, comme d'oliviers, de myrthe, de chêne, de laurier ou d'ache, qui est une espece de persil qui croît dans les marais, et qui a des fleurs blanches ou jaunes au bout de sa tige. Rien n'étoit, en effet, plus corruptible que les couronnes qui faisoient toute la gloire et le prix de ces pénibles combats. *Pour moi*, dit l'Apôtre, *je cours, non comme à l'aventure*, mais comme à une victoire certaine, et à une couronne qui peut être remportée en même temps par plusieurs, sans que par cette multiplicité de vainqueurs la récompense puisse être diminuée. Je combats, non comme battant l'air, dit-il, mais je châtie mon corps par la pénitence, plein de confiance que je ne me mortifie pas en vain. Ici l'Apôtre, comme

il paroît par le texte Grec, fait allusion au combat des Athletes, appellés *Pugiles*, qui s'agitoient eux-mêmes pour se dégourdir, remuoient les bras avec fureur, et frappoient l'air, avant que d'en venir sérieusement aux mains les uns contre les autres, lorsqu'armés de gantelets garnis de fer et de plomb, ils se frappoient et se meurtrissoient le corps à grands coups de poings, jusqu'à ce qu'un des deux fût atterré et mis sous les pieds de son antagoniste. C'est encore à quoi l'Apôtre fait allusion, en disant qu'il châtie son corps, c'est-à-dire, qu'il le traite durement, qu'il le tient en sujétion, et comme en esclavage. Le verbe Grec, qui répond à *castigo*, exprime l'action des Athletes, qui se meurtrissoient le visage à coups de poing. Or, si l'on prend tant sur soi, pour une récompense si mince, pour une gloire si imaginaire; si des paiens nés et nourris dans la licence et la corruption des mœurs, on peut même dire, dans l'esclavage des passions, viennent à bout de s'abstenir de tous les plaisirs, on peut même ajouter, de toutes les douceurs de la vie; quelle excuse auront les Chrétiens qui se livrent, en ces jours-ci, à de si scandaleux excès: L'approche des jeûnes prescrits, le carnaval, donnent-ils droit à la dissolution? dispensent-ils de la pénitence? La condition si auguste et si sainte de Chrétien, la qualité de nation sainte, de peuple cheri de Dieu, de race choisie et privilégiée, suffira-t-elle pour nous sauver? Saint Paul prévient dans cette Epître cette fausse confiance: vous n'ignorez pas, continue le même Apôtre, que nos peres ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé la mer rouge, qu'ils ont été baptisés tous par le ministere de Moyse dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont mangé tous la même viande mystérieuse; et tous ces bienfaits, toutes ces merveilles faites en leur faveur n'ont pas empêché que la plupart d'entr'eux n'aient péri dans le désert pour avoir déplu à Dieu, en mé-

prisant ses ordres. Mes Freres, ajoute-t-il, ces choses ont été des figures, par rapport à nous, afin que nous ne nous portions pas au mal, et que nous profitions de leurs exemples ; et il conclut, *que celui donc qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber.* Voulons-nous assurer notre salut, suivons l'esprit et les maximes de l'Eglise.

On voit assez que saint Paul ne prétend pas parler ici du Baptême proprement dit : il veut seulement faire entendre que ce qui se passa alors étoit la figure du Baptême de la loi nouvelle. La nuée qui couvroit et qui conduisoit les Israélites pendant le jour, et qui les éclairoit pendant la nuit, c'est la figure du Saint-Esprit, qui par sa grace nous protége, nous dirige et nous éclaire. La sortie de l'Egypte, la fin de la captivité, le passage de la mer rouge ; c'est la sortie de l'état du péché et de servitude où nous retenoit le démon, c'est notre régénération par les eaux salutaires du Baptême. Moyse, le Libérateur des Israélites, et le Médiateur entre Dieu et son peuple; c'est le type et la figure de Jesus-Christ, le véritable Libérateur du genre-humain, et le Médiateur par excellence. La manne que Dieu faisoit pleuvoir, tomboit pour tous également. L'Apôtre appelle cette nourriture, spirituelle, ou mystérieuse ; parce qu'elle étoit un type et la figure du corps de Jesus-Christ, donné à tous les Fideles dans le mystere de l'Eucharistie. Le breuvage aussi des Israélites est appellé spirituel, parce qu'il étoit également la figure du Sang de Jesus-Christ offert pour tous les hommes sur la croix, et dans le sacrifice de la messe. Tout le monde sait que de plus de soixante mille hommes capables de porter les armes, sortis d'Egypte, il n'y en eut que deux, Caleb et Josué, qui entrerent dans la terre promise ; tout le reste périt dans le désert.

L'Evangile de la messe de ce jour est pris du vingtieme chapitre de saint Matthieu, où Jesus-Christ propose la parabole des Ouvriers pris à la

journée pour la vigne, et aux derniers desquels on donne le même salaire qu'aux premiers. Le Sauveur voulant nous donner une juste idée de toute l'économie de la grace et du salut, se sert de cette parabole, pour nous expliquer tout ce mystere. Figurez-vous, dit-il, un pere de famille, qui voulant faire cultiver sa vigne, sort de grand matin, va à la place, et loue des ouvriers qu'il y envoie dès le point du jour, et promet à chacun d'eux un denier d'argent pour leur journée. Vers les neuf heures, voulant multiplier les ouvriers, pour accélérer le travail, il y en envoie d'autres pour le même prix, et leur dit d'aller travailler à sa vigne. Ce nombre ne lui paroissant pas suffisant, il retourne à la place trois heures après, et aux mêmes conditions, il y en envoie une nouvelle troupe. Enfin, l'impatience qu'il a de voir sa vigne toute cultivée, est si grande, qu'il sort encore sur le soir, et que, sans considérer qu'il ne reste plus que deux ou trois heures du jour, ayant trouvé des gens oisifs, pourquoi, leur dit-il, vous tenez-vous là tout le jour à ne rien faire? C'est que personne ne nous à pris, lui répondent-ils; et bien, leur dit-il, allez-vous-en aussi travailler à ma vigne. La peine de ces vignerons ne fut pas égale, ils travaillerent bien moins les uns que les autres; et néanmoins ils reçurent tous la même paie. Le soir, dit l'Evangile, le Maître dit à son receveur: faites venir les ouvrirs, et payez-les depuis le dernier jusqu'aux premiers. Ceux-ci crurent qu'étant venus au travail avant les autres, on leur donneroit quelque chose de plus. Mais étant frustrés de leur attente, ils ne purent s'empêcher d'en témoigner du chagrin: ces gens-ci, disoient-ils, ne sont venus qu'après nous, ils n'ont travaillé qu'une heure, et nous avons travaillé toute la journée; ils sont venus sur le soir, durant la fraîcheur, et nous avons essuyé toute la chaleur du midi; ils n'ont fait presque que se montrer, et nous avons travaillé, sué pendant douze

heures. Quelle proportion y a-t-il de leur peine avec la nôtre ! et cependant vous leur donnez autant qu'à nous. Mon ami, répond le pere de famille, je ne vous fais point de tort ; le denier d'argent qu'on vous donne, est tout ce qui vous est dû pour votre journée, n'en sommes-nous pas convenus ? Si je veux donner à ces derniers autant qu'à vous, est-ce vous faire injustice que de leur faire plaisir ? Ne suis-je pas maître de mon bien ? et ne m'est-il pas permis d'en disposer à mon gré ? Faut-il que vous regardiez d'un œil malin et jaloux l'avantage de votre prochain, comme si l'on vous déroboit ce qu'on lui donne ? et votre malice doit-elle m'empêcher d'être bon ? C'est ainsi, conclut le Sauveur, que plusieurs qui seront venus les derniers auront les premiers placés ; car plusieurs sont appellés, et peu sont élus. Rien n'est plus clair que le sens de cette parabole.

Ce pere de famille, c'est Dieu, qui, au moment que nous avons l'usage de la raison, nous invite comme dès le point du jour à travailler à sa vigne, c'est-à-dire, à cultiver notre ame par les vertus. Il convient avec nous du salaire, c'est-à-dire, de nous donner sa gloire au bout de la vie, qui n'est qu'un jour en comparaison de l'éternité. Peu d'hommes sont assez heureux, pour songer à leur salut aussi tôt qu'il est en leur pouvoir de le faire. Il n'est point d'âge où l'on ne doive travailler à son salut. Et le Sauveur, qui veut le salut de tous les hommes, a bien voulu ranimer la confiance des plus grands pécheurs, et de ceux même qui, ayant passé toute leur vie, non-seulement dans l'oubli de Dieu, mais même dans les plus grands déreglemens, se trouvent à la derniere heure. Cette parabole leur apprend qu'on ne doit jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, quoiqu'on ait vieilli dans le péché, pourvu qu'on se donne tout de bon à Dieu, quelque tard qu'on s'y donne. A la vérité ces conversions faites sur le déclin du jour sont rares ;

elles seroient même bien incertaines, pour ne pas dire fausses, si l'on persévéroit dans le crime, sur l'espérance présomptueuse de se convertir dans ses derniers jours : mais, est-on arrivé à la fin du jour, on est encore à temps de recevoir la récompense, pourvu qu'on travaille sérieusement, et avec ferveur pendant la derniere heure. Dieu ne regarde pas tant le travail qu'on fait, que la ferveur avec laquelle on travaille. Ceux qui n'avoient travaillé que pendant la derniere heure, furent récompensés aussi libéralement que ceux qui avoient travaillé tout le jour.

Plusieurs savans Interpretes, entr'autres Origene, saint Hilaire, saint Gregoire, disent que le Sauveur parle encore ici de la vocation et de la prédestination à l'Evangile. Que cette derniere heure peut signifier la venue du Messie; et que les Gentils convertis à la foi, seront aussi libéralement récompensés, que les Juifs les plus saints dans l'ancienne loi, quoique ceux-ci aient été appellés dès la premiere heure. On remarque ici que le denier d'argent revenoit à dix sols de notre monnoie; et c'est ce que gagnoit ordinairement un homme de journée.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRECES populi tui, quæsumus, Domine, clementer exaudi : ut, qui justè pro peccatis nostris affligimur, pro tui nominis gloriâ misericorditer liberemur. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, d'exaucer par votre bonté, les prieres de votre peuple; afin que votre miséricorde nous délivre, pour la gloire de votre nom, des maux dont votre justice nous afflige en punition de nos péchés. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Lettre de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 9 *et* 10.

FRATRES : nescitis quòd ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium ! sic currite ut comprehendatis. Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet : et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant ; nos autem incorruptam. Ego igitur sic curro, non quasi in incertum : sic pugno, non quasi aërem verberans : sed castigo corpus meum, et in servitutem redigo : ne fortè eùm aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar. Nolo enim vos ignorare, Fratres, quoniam patres nostri omnes sub nube fuerunt, et omnes mare transierunt, et omnes in Moyse baptisati sunt, in nube, et in mari : et omnes eamdem escam spiritalem manducaverunt, et omnes eumdem potum spiritalem biberunt ; bibebant autem de spirituali, consequente eos petrâ : petra autem erat Christus. Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.

MES FRERES : ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la lice, courent tous, à la vérité, mais qu'un seul remporte le prix ! courez de sorte que vous l'obteniez. Or, tout homme qui combat dans les jeux publics; s'abstient de tout : ces gens-là néanmoins le font pour recevoir une couronne qui se flétrit; et nous, pour en avoir une qui ne se flétrit point. Ainsi moi, je cours, non comme à l'aventure ; je combats, non comme battant l'air : mais je châtie mon corps, et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même. Car je ne veux pas que vous ignoriez que nos peres ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé la mer rouge, qu'ils ont été baptisés tous par le ministere de Moyse dans la nuée et dans la mer : qu'il ont mangé tous la même viande mystérieuse ; et qu'ils ont bu tous le même breuvage mystérieux ; ils buvoient, au reste, de la pierre mystérieuse qui les suivoit, et cette pierre étoit Jesus-Christ. Mais la plupart d'entr'eux déplurent à Dieu ; aussi périrent-ils dans le désert.

Saint Paul prend ici toutes sortes de moyens pour engager les Corinthiens à la mortification, si nécessaire

cessaire à tous les chrétiens, et pour confondre notre délicatesse, et prévenir les fausses excuses qu'on apporte sur la difficulté de la pénitence; il rapporte l'exemple de ceux qui courent dans la lice ou qui s'exercent à la lutte, lesquels, pour être plus prêts à remporter le prix, vivent très-austerement.

RÉFLEXIONS.

Ces gens-là s'abstiennent de tout pour recevoir une couronne qui se flétrit! que cette comparaison, que cet exemple détruit de faux prétextes! si pour de purs motifs humains; si pour acquérir une gloire si mince, si superficielle, si courte; si pour remporter une couronne de laurier d'aussi peu de durée, d'un aussi vil prix que les feuilles; des Gentils ont pu mener une vie si dure, si gênante, si mortifiée; qui peut rassurer ces lâches Chrétiens, qui, effrayés par les imaginaires difficultés d'une vie chrétienne, sacrifient toutes les douceurs d'une vie sainte, une gloire éternelle et d'un prix infini, la possession d'un Dieu, leur salut, une félicité sans bornes! Quand on pense de sang froid à l'irrégularité extravagante de cette pitoyable conduite, on auroit envie de demander si ces sortes de gens sont Chrétiens, ou si ces indignes Chrétiens sont des hommes raisonnables! Ne diroit-on pas qu'il y a une espece de fascination qui suspend, pour ainsi dire, l'usage de la droite raison, qui hébete l'esprit, interdit tout bon sens, en fait de salut et de conduite chrétienne. Tout effraie, tout rebute, tout décourage, quand il s'agit de vivre selon l'esprit et les maximes de la Religion, selon les loix de l'Evangile: Dieu a beau présenter un bonheur éternel, une gloire pure et solide; il a beau offrir au vainqueur de ses propres passions, ces ennemis mortels de notre salut et de notre repos, une couronne précieuse qui ne se fane point, qui ne se flétrit jamais, une félicité pleine, rassasiante, parfaite, et tout cela pour quelques jours,

pour quelques heures, pour quelques moments de mortification des sens et des passions ; d'abord tout nous révolte. On n'a jamais assez de santé, on est trop jeune, on est trop occupé, on travaille trop, on est trop délicat, ou d'un âge trop avancé ; l'abstinence, le jeûne, sont au dessus de nos forces. Ne rappellons point ici l'exemple de tant de Saints, plus jeunes, plus délicats que nous ; ne rappellons pas l'exemple de saint Paul, ni des Athletes : ces mêmes personnes si jeunes, si délicates, si affairées, ne détruisent-elles pas par leur conduite, leurs prétextes les plus spécieux, leurs excuses les plus plausibles ? Que n'a pas à souffrir à l'armée ce jeune homme si délicat, ce fils de famille, à la fleur de son âge ? l'ambition et l'envie de se distinguer et de s'avancer, de se faire un nom, font dévorer toutes les austérités du service. Certainement Dieu n'en demande pas tant de ses serviteurs. Que ne fait pas sur un jeune cœur l'intérêt, et le desir de faire fortune ? Quel pouvoir n'a pas sur les vieillards mêmes, une violente passion ? rien ne coûte, quand il s'agit de se satisfaire : vous seul, ô mon Dieu, vous seul paroissez un Maître trop dur à tous ces esclaves du monde ! on passe sans se plaindre, et presque sans peine les jours entiers sans nourriture pour faire sa cour aux Grands ; on donne une espece de torture à son corps pour paroître d'une taille revenante et polie ; on jeûne rigoureusement, on veille les nuits entieres, jusqu'à altérer sa santé, pour assister aux spectacles ou au bal, rien ne coûte pour se damner, quelle vie plus rude, plus austere, que celle des gens d'affaires ? et tout est impossible lorsqu'il s'agit de faire quelque légère mortification, quelque bonne œuvre, tant soit peu pénibles, pour son propre salut, pour un bonheur infini, pour une gloire éternelle, pour Dieu, à qui on refuse tout ! la gloire du monde, toute fausse, toute fragile quelle est, est incompatible avec la volupté, avec la mollesse ; elle ne s'achete que par les

travaux et les dangers : seroit-il juste qu'il n'en coûtât rien pour obtenir la couronne incorruptible que le Seigneur nous propose ? malheureux esclaves de l'ambition et de l'intérêt, que de passions n'êtes-vous pas obligés de mortifier, pour en satisfaire une ! et cependant ces honneurs après lesquels vous courez, il ne dépend pas de vous de les mériter ; il en dépend encore moins de les obtenir, après les avoir mérités. J'ose le dire : il ne vous en coûteroit pas tant, il vous en coûteroit même bien moins, pour vous assurer une vie exempte de bien de chagrins, une douce mort, une félicité pleine et éternelle.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 20.

IN illo tempore : dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primo manè conducere operarios in vineam suam. Conventione autem factâ cum operaris ex denario diurno, misit eos in vineam suam. Et egressus circa horam tertiam, vidit alios stantes in foro otiosos, et dixit illis : Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis. Illi autem abierunt. Iterùm autem exiit circa sextam et nonam horam : et fecit similiter. Circa undecimam verò exiit, et invenit alios stantes ; et dicit illis : Quid hic stantis totâ die otiosi ! Dicunt ei : Quia nemo nos conduxit. Dicit

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un pere de famille qui sortit de grand matin, afin de prendre, à la journée, des ouvriers pour sa vigne. Lorsqu'il eut fait marché avec les ouvriers, à un denier d'argent par jour, il les envoya à sa vigne. Etant sorti sur la troisieme heure, il en vit d'autres dans la place, qui ne faisoient rien, et il leur dit : allez-vous-en aussi à ma vigne vous autres, et je vous donnerai ce qu'il faudra ; et ils s'y en allerent. Il sortit encore sur la sixieme heure et sur la neuvieme, et il en usa de même. Ensuite vers l'onzieme heure il sortit, et en ayant trouvé d'autres qui étoient là, il leur dit : pourquoi vous tenez-

illis : Ite et vos in vineam meam. Cùm serò autem factum esset, dicit Dominus vineæ procuratori suo : Voca operarios, et redde illis mercedem, incipiens à novissimis usque ad primos. Cùm venissent ergo qui circa undecimam horam venerant, acceperunt singulos denarios. Venientes autem et primi, arbitrati sunt; quòd plus essent accepturi : acceperunt autem et ipsi singulos denarios. Et accipientes murmurabant adversùs patrem familias, dicentes : Hi novissimi unâ horâ fecerunt; et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei, et æstûs. At ille respondens uni eorum, dixit : Amice! non facio tibi injuriam : nonne ex denario convenisti mecum! Tolle quod tuum est, et vade : volo autem et huic novissimo dare sicut et tibi. Aut non licet mihi quod volo, facere? an oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum! Sic erunt novissimi primi, et primi novissimi : multi enim sunt vocati, pauci verò electi.

vous là tout le jour à rien faire ! Ils lui répondirent : c'est que personne ne nous a pris. Et il leur dit : allez-vous-en aussi à ma vigne. Or, le soir le maître de la vigne dit à son receveur : faites venir les ouvriers, et payez-les depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus sur l'onzieme heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avoient été les premiers au travail s'étant aussi approchés, crurent qu'ils recevroient davantage ; mais ils ne reçurent eux-mêmes que chacun un denier, et en le recevant ils murmuroient contre le pere de famille : ces derniers, disoient-ils, n'ont été qu'une heure au travail, et vous les avez payés autant que nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ! prenez ce qui vous est dû, et retirez-vous. Pour moi je veux donner même à ce dernier-ci tout autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ! Est-ce que vous avez l'œil malin, parce que je suis bon ! C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers : car plusieurs sont appellés, et peu sont élus.

MÉDITATION.

Des divertissemens du Carnaval.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ qu'il n'est rien de plus opposé à l'esprit du Christianisme, que ce qu'on appelle les divertissemens du carnaval; non-seulement parce que c'est un reste du Paganisme, mais encore parce que rien n'est plus contraire à l'Esprit de Jesus-Christ, aux maximes de l'Evangile, à la morale chrétienne et à l'exemple de tous les Saints. Soit qu'on considere l'origine et la fin de cette scandaleuse licence de mœurs, soit qu'on fasse réflexion aux pernicieux effets de ces déréglemens, et aux suites. On ne trouvera rien qui ne doive révolter un esprit chrétien, rien qui ne doive alarmer la conscience. Le mois de Janvier étoit profané par les Païens, par des réjouissances impies, et par un libertinage des plus dissolus, à l'honneur de Bacchus, le Dieu de la débauche; voilà l'origine de ces fêtes scandaleuses du carnaval. Le démon ne pouvant point empêcher la destruction du Paganisme, a tâché de lui faire survivre les abominables coutumes des Païens. Les Chrétiens de ces derniers temps, en condamnant, en abhorrant l'idolâtrie, qui révolte l'esprit et la raison, se sont peu à peu apprivoisés avec ses usages qui flattent le plus les sens; contens d'avoir en horreur le dogme extravagant des Païens, ils ont adopté une partie de leur morale; et voila le principe de cette licence de mœurs, de ces repas sensuels, de ces bals, l'opprobre de la Religion, de ces divertissemens du carnaval, source funeste de la perte de tant d'ames. Et l'on demande, quel mal il y a de se trouver dans ces parties de plaisirs, dans ces fêtes de carnaval? Ne devroit-on pas plutôt demander, s'il est

possible de prendre quelque part à ces irréligieuses fêtes du carnaval ; sans allumer la colere de Dieu sur vous et sur toute votre famille ! Quelle monstrueuse contradiction de croyance et de conduite ! croire tout ce que notre Religion nous propose de croire touchant ces terribles vérités, qui ont fait tant de pénitens et de martyrs ; touchant ces dangers de perdre l'innocence dans le monde, lesquels ont peuplé tant de cloîtres et de déserts ; touchant la nécessité indispensable et universelle de se mortifier continuellement, de matter sa chair, de faire pénitence pour être sauvés ; enfin, touchant l'éloignement des occasions de pécher, et le caractere de la vie chrétienne ; croire tout cela, et goûter les divertissemens du carnaval ! et prendre ces divertissemens ! comprenez l'irrégularité, l'irréligion, l'impiété, l'extravagance de cette pitoyable conduite.

SECOND POINT.

Considérez l'indignité extravagante des motifs tous plus irréligieux, tous plus frivoles, qui servent de prétextes à l'usage scandaleux des divertissemens du Carnaval. Le jeûne et la pénitence qu'on doit faire durant le Carême est un des principaux prétextes de ces divertissemens licencieux. On doit garder une abstinence rigoureuse, on doit jeûner durant quarante jours ; il faut donc environ quarante jours avant, se dédommager par avance de cette rigoureuse abstinence : il faut faire pénitence de ces péchés durant le saint temps du Carême ; il faut donc se permettre toutes sortes d'excès, exposer l'innocence à tous les dangers, souiller son cœur de mille péchés, donner à ses sens toutes sortes de libertés, prendre tous les plaisirs criminels, avant que de faire cette pénitence. On doit mener une vie chrétienne durant le Carême ; il faut prévenir ce temps de régularité par une vie toute payenne. Il faudra garder tous les commandemens de Dieu pendant ce saint temps ; il faut donc les

violer durant les six semaines qui précedent : il faudra humilier nos têtes sous la cendre le premier jour de Carême ; il faut donc faire un étalage d'un luxe fastueux durant le Carnaval. Il faudra enfin assister au sermon dans ce temps de pénitence ; il faut donc nous rassasier de bals et de spectacles profanes avant ces jours de repentir. Dieu demande un culte particulier durant le Carême ; il faut rendre au démon durant le Carnaval celui qu'il exigeoit autrefois des Païens. Et voilà les raisons de la licence qu'on se donne en ces jours de dissolutions : voilà par où on prétend autoriser un usage que la moindre notion de l'Evangile, la plus légere teinture de religion proscrit, réprouve, condamne. Quelle erreur, quel étrange aveuglement des chrétiens de nos jours ! de ne point voir l'indignité, l'irréligion, l'impiété d'une conduite si criante ! et l'on se plaint après cela des fléaux continuels dont Dieu châtie le public ! on s'étonne de voir que la foi s'affoiblit tous les jours ! on se recrie contre le petit nombre des élus, on compte après cela sur quelques grimaces de religion, qui ne sont devant Dieu qu'une risible momerie ! et ce qui doit encore plus exciter l'indignation, c'est que ceux qui donnent le plus dans ces débauches, dans ces dissolutions, dans ces excès, sous le pitoyable prétexte du jeûne et de l'abstinence du Carême, sont ceux qui n'en gardent point.

Hé ! Seigneur, quel est notre aveuglement ! fut-il jamais une plus grande, une plus criminelle folie. Eclairez, Seigneur, cet esprit abruti par les sens, touchez ce cœur pour le faire revenir de son égarement, donnez-moi votre grace, Dieu de miséricorde ; car je suis résolu de réparer par ma conduite véritablement chrétienne, les jours que j'ai passés jusqu'ici en Païen.

Aspirations dévotes durant le jour.

Averte oculos meos ne videant vanitatem ; in viâ tuâ vivifica me. Psal. 118.

Détournez mes yeux, Seigneur, de tous ces dangereux exemples, et faites-moi marcher avec courage dans votre sainte voie.

Statue servo tuo eloquium tuum, in timore tuo. Psal. 118.

Affermissez votre loi, Seigneur, dans le cœur de votre serviteur, en nourrissant en lui la crainte de vous déplaire.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si le desir de notre salut, si le zele de la religion, si le devoir du bon exemple, nous sont à cœur, souvenez-vous que c'est en ce temps-ci qu'ils doivent paroître. Privez-vous absolument de tous ces divertissemens profanes; c'est une pratique de piété bien agréable à Dieu, et bien utile, d'être plus retiré, plus dévot, plus mortifié en ce temps qu'en tout autre de l'année. Non-seulement ne prenez point ces divertissemens de Carnaval, mais privez-vous, durant ces jours, des plus licites; vous expérimenterez bientôt combien cette pratique plaît à Dieu. Augmentez durant le Carnaval vos exercices de piété; faites un peu plus d'oraison, ne fût-ce qu'un quart d'heure. Récitez le petit Office de la sainte Vierge, et ne manquez point de visiter tous les soirs Jesus-Christ dans le Saint Sacrement. Confessez-vous, et communiez plus souvent qu'à l'ordinaire.

2.° Ne vous contentez pas de mener une conduite toute contraire à l'esprit du monde, inspirez les mêmes sentimens à vos enfans et à tous ceux qui sont sous votre conduite. Portez-les à s'interdire tout ce qu'on appelle divertissemens du Carnaval, sur-tout les bals et les spectacles profanes. Les divertissemens domestiques peuvent être permis pourvus qu'ils soient chrétiens. C'est une sainte industrie de dédommager ainsi vos enfans par ces

petits régals en famille. Mais ce qui est d'un grand mérite devant Dieu, c'est si vous donnez aux pauvres ce que vous auriez donné à vos plaisirs, si vous aviez suivi le torrent. Combien d'honnêtes familles manquent du nécessaire, tandis qu'on prodigue en splendides repas ce qui suffiroit pour en nourrir plusieurs. Ayez cette sainte industrie.

LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

LE Dimanche de la Sexagésime n'a d'autre mystere dans son nom, comme l'on a déjà dit, que le nombre de six semaines jusqu'au Dimanche de la Passion, et les quarante jours de jeûne pour ceux qui ne jeûnoient point les jeudis ou les samedis, et qui par conséquent commençoient le Carême le lendemain du Dimanche de la Sexagésime.

L'Eglise dans la semaine de la Septuagésime, prend pour le sujet des Offices nocturnes, l'histoire de la création et de la chûte du premier homme; dans la Sexagésime, elle a choisi dans l'Ecriture l'histoire de la réparation du genre humain après le déluge. La premiere contient l'histoire de la Genese, depuis Adam jusqu'à Noé; et celle-ci, depuis Noé jusqu'à Abraham, renferme le second âge du monde.

L'institution de la Sexagésime a suivi presque par-tout celle de la Septuagésime, et l'on peut dire qu'elles sont de la même antiquité; mais dans la suite, comme l'on s'apperçut que la dispense du jeûne, le jeudi ou le samedi pendant le Carême, n'étoit que pour adoucir par cette interruption la continuité du saint jeûne: les Peres du quatrieme Concile d'Orléans, tenu l'an 541, regarderent cet adoucissement comme un abus, et un relâchement

dans la discipline ; ils en dresserent un canon, par lequel ils ordonnerent l'uniformité dans toutes les Eglises du Royaume de France, pour l'observation du jeûne du Carême, conformément à l'usage de l'Eglise de Rome ; et défendirent à tous Prêtre ou Evêque, d'indiquer ou prescrire le commencement de la sainte quarantaine le lendemain de la Sexagésime, voulant que les quarante jours de jeûne ne fussent point interrompus que par le saint jour du Dimanche, qui, étant regardé dans l'Eglise comme l'Octave continuelle de la fête glorieuse de la Résurrection, est un jour de joie, exempt par conséquent du jeûne.

Quelques-uns considerent aussi le Dimanche de la Sexagésime, comme un jour consacré en partie à l'honneur ou à la mémoire de l'Apôtre saint Paul. L'Oraison de la messe est sous son invocation particuliere, c'est-à-dire, une priere faite à Dieu par son intercession ; on ne voit pas d'autres raisons qu'on puisse apporter du choix que l'Eglise a fait en ce jour de l'invocation de saint Paul, sinon, parce que la station des Fideles à Rome est assignée pour ce jour à l'Eglise de ce saint Apôtre.

L'Epître de la messe n'est autre chose que l'histoire ou la description que saint Paul a fait lui-même aux Corinthiens de ses travaux Evangeliques, de ses souffrances, de son ravissement au troisieme Ciel, de ses tentations, et de tout ce qu'il a cru pouvoir avancer à son sujet, pour être opposé à la vanité des faux Apôtres, qui n'oublioient rien pour se faire valoir et pour décrier saint Paul dans l'esprit des Fideles de Corinthe.

Le saint Apôtre ne fut pas plutôt sorti de Corinthe, que le démon irrité des prodigieuses conquêtes que cet Apôtre des nations avoit faites à Jesus-Christ, y envoya bientôt ses émissaires. C'étoient des chrétiens en apparence fort zélés, qui étant Juifs, vouloient mêler les cérémonies de la

loi avec l'Evangile ; et qui pour décrier saint Paul dont la doctrine ne s'accordoit pas avec la leur, parloit de lui avec autant de mépris, qu'ils parloient sans cesse avantageusement d'eux-mêmes. Ils osoient soutenir que saint Paul étoit relâché dans sa morale, et que sous prétexte de faire valoir la nouvelle loi, il anéantissoit l'ancienne. Qu'il n'avoit reçu sa mission ni de Jesus-Christ ni des premiers Apôtres ; qu'il n'avoit donné aucune preuve de son Apostolat ; que méprisable pour sa personne, il ne l'étoit guere moins pour ses talens ; et que sa doctrine leur devoit paroître suspecte. Comme ces imposteurs affectoient au dehors un air modeste et étudié, qu'ils se paroient sans cesse du masque de mortification, de piété et de réforme, ils en imposoient aux simples, et avoient des admirateurs et des partisans. Saint Paul étant averti des artifices malins de ces séducteurs, cru être obligé d'employer tous les remedes propres à prévenir un si grand mal, et à faire ouvrir les yeux à ceux qui avoient donné dans le piége. Il se vit obligé de démasquer ces faux Prophetes, et de démontrer l'authenticité de sa mission ; et pour cela, malgré sa profonde humilité, de faire son éloge, en faisant l'abrégé de l'histoire de sa vie. Rien n'est plus ingénieux que le tour qu'il donne à la nécessité où il est de rapporter des faits qui lui font tant d'honneur ; rien n'est plus éloquent que la simplicité même avec laquelle il parle à son avantage. Il prévient par une humble et sage précaution, ce qui pourroit donner du dégoût dans le témoignage avantageux qu'il est obligé de se rendre à soi-même. Je sais qu'il n'est pas de la sagesse, dit-il, de se louer ; mais je sais aussi que vous êtes assez charitables pour supporter un peu ma folie. Car vous qui êtes sages, vous souffrez volontiers ceux qui ne le sont pas ; c'est-à-dire, sages et modérés comme vous êtes, vous ne devez pas avoir de peine à supporter mes foiblesses. Vous qui vous êtes accoutumés à

su porter les airs impérieux, les hauteurs, les vexations de vos prétendus Apôtres ; ils ont pris soin de mettre votre patience à de plus rudes épreuves, que nous ne la mettrons par les louanges que nous nous donnerons. Je le dis à ma confusion, et peut-être à la vôtre, *secundùm ignobilitatem dico, quasi nos infirmi fuerimus in hâc parte :* pendant que vous montrez tant de déférence pour ces imposteurs, vous nous regardez comme des gens foibles et méprisables, parce que nous ne vous avons pas traités avec tant de hauteur. C'est le propre des hérétiques, des faux Docteurs, d'être impérieux, hautains, et de parler toujours comme des gens inspirés, tandis que la douceur et la modestie, l'humilité, font le caractere des vrais Apôtres.

Comme ces faux Prophetes se glorifioient de leur naissance, de leur zele, et des travaux qu'ils se vantoient d'avoir soufferts pour Jesus-Christ ; saint Paul les confond par le détail concis de ce qu'il à fait et souffert dans les fonctions de son ministere. Vos prétendus Apôtres, dit-il, se vantent d'être Juifs, et je le suis aussi ; ils se disent enfans d'Abraham, et moi aussi. Ils se disent ministres de Jesus-Christ ; je le suis encore plus qu'eux, ayant essuyé plus de travaux et plus de prisons ; ayant été battu avec excès, et m'étant vu en plusieurs rencontres à deux doigts de la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouet ; j'ai été trois fois battu de verges, c'est-à-dire les Juifs m'ont fait fouetter cinq fois ; et, comme la loi leur défendoit de donner plus de quarante coups, pour ne se point mettre en danger de la violer, ils ne passoient jamais le nombre de trente-neuf, par délicatesse de conscience. J'ai été battu de verges par les Romains. Car ceux-ci se servoient le plus souvent de verges, au lieu que les Juifs se servoient pour l'ordinaire de courroies. Le saint Apôtre continue ensuite de raconter, et tous les dangers qu'il a courus, et tout ce qu'il a eu à souffrir des faux

Freres. Comme le ministere de Jesus-Christ et de ses Apôtres est un ministere de peine et de persécution, et de souffrances, c'est par-là que saint Paul prouve la vérité de sa mission et de son Apostolat. Le Fils de Dieu donnant la mission à ses Disciples, leur avoit donné le pouvoir de faire des miracles, et leur avoit prédit qu'ils souffriroient des persécutions : (a) *Infirmos sanate, mortuos suscitate, leprosos mundate, dæmones ejicite..... cavete autem ab hominibus, tradent enim vos.* Saint Paul rapporte ces deux preuves de son Apostolat, quand il dit aux Corinthiens : *Signa Apostolatus mei facta sunt super vos omni patientiâ, in signis et prodigiis et virtutibus.* Je vous ai donné des marques de mon Apostolat par une patience à l'épreuve de tout, par des miracles, des prodiges et des marques de la puissance Divine. Il fait ensuite un long détail des travaux de son zele infatigable, et de sa charité immense. J'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois. J'ai été un jour et une nuit dans les abymes de la mer. Saint Chrysostome et saint Thomas, croient que l'Apôtre fut un jour et une nuit en pleine mer, après un naufrage, ayant été obligé pendant tout ce temps, ou de nager, ou de se soutenir sur quelque débris du navire, combattant contre les flots, les vents et la mort même. Ajoutez à tout cela, le soin de toutes les Eglises, et l'accablement d'affaires dont je suis comme assiégé. Outre ce que souffre mon cœur par l'ardeur de ma charité pour tous, et de mon zele. *Quis infirmatur, et ego non infirmor !* qui est foible, que je ne sois moi-même affoibli ? qui fait une chûte, un faux pas, que j'en aie une douleur cuisante ?

Je sais continue-t-il, que vos faux Prophetes se vantent éternellement d'être favorisés de Dieu, et tâchent de vous en imposer par le récit pompeux de leurs révélations prétendues. Sachez, mes freres, que Dieu ne se communique pas à ceux qui n'ont

(a) *Matth.* 10.

pas son Esprit, et qui ne se soumettent point à l'Eglise. Mais puisqu'ils tâchent de vous surprendre par des faits supposés, je me vois obligé de vous découvrir, moi, devant Dieu les faveurs singulieres dont il m'a comblé, et que j'avois résolu d'ensevelir dans un éternel silence. Car si j'avois à me glorifier, je ne me glorifierois volontiers que des choses qui m'humilient. Il ne me convient pas, ajoute-t-il, de me glorifier; mais puisque je m'y vois contraint par la nécessité de me défendre contre mes calomniateurs, je raporterai ici avec toute la sincérité dont Dieu est le temoin, ce qui se passa d'extraordinaire en moi, il y a quatorze ans, lorsque je fus choisi avec Barnabé pour prêcher l'Evangile aux nations, et aux différens peuples. Ici la modestie, et la peine qu'avoit saint Paul de parler de ses révélations, le font parler à la troisieme personne. C'est une grande disposition pour recevoir de Dieu les graces les plus singulieres, que de savoir les ensevelir dans un aussi long silence. Et certainement, après quatorze ans de silence accordés à l'humilité, il étoit bien juste que l'Apôtre accordât aussi quelque chose à la charité, et à l'édification de ses freres, et même de toute l'Eglise.

Je sais, dit-il, qu'un homme qui est à Jesus-Christ, fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisieme Ciel, si ce fut avec le corps ou sans le corps, c'est-à-dire, dans une extase, c'est ce que je ne sais pas, Dieu le sait. Je sais seulement qu'il a entendu des choses pleines de mysteres, dont il n'est pas permis à un homme de parler. Saint Augustin, et plusieurs saints Peres, croient que les choses mystérieuses que saint Paul avoit vues et ouies, étoient au dessus de la portée de l'esprit humain, et qu'une langue humaine n'auroit j'amais pu exprimer, ni en donner une juste idée. Que ce troisieme Ciel où il fut ravi, c'est le séjour des Bienheureux, selon les Juifs, et que Dieu lui découvrit là les plus secrets mysteres de la religion chrétienne, qui

certainement sont au dessus de la conception, et des expressions des esprits les plus relevés et les plus subtils. Cependant, comme dans ce récit des faveurs célestes le saint Apôtre ne perdoit jamais de vue l'humilité, sa vertu favorite, il ajoute, que parmi toutes ces insignes faveurs, dont le Seigneur l'a comblé, il lui a laissé l'aiguillon de la chair, qui lui a fait sentir sa foiblesse, et qui sert de contre-poison à tous les sentimens de vanité. Le sentiment le plus commun, c'est que par cette expression métaphorique, saint Paul a eu dessein de marquer les révoltes de la chair, dont les plus grands Saints ne sont pas toujours exempts. Dieu voulant leur donner par cette humiliation, un exercice de patience et de mérite, et mettre leur plus éclatante vertu à l'abri de l'orgueil. Dieu se sert de la tentation pour empêcher qu'on ne s'enfle de ses dons; et il se sert de l'humble disposition d'une ame qu'il favorise, pour confondre l'orgueil du tentateur, et en dissiper les efforts. Saint Chrysostome, et quelques anciens ont cru que l'Apôtre a voulu parler sous cette métaphore des persécutions, des afflictions, et des contradictions que le démon lui suscitoit dans la prédication de l'Evangile. Mais la premiere interprétation est plus suivie universellement. Saint Paul dit qu'il a prié plusieurs fois le Seigneur de le délivrer d'une tentation si importune; et que le Seigneur lui a répondu, que sa grace lui suffisoit. Dieu permet au démon de nous tenter, mais il ne souffre jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces; il proportionne ses secours aux efforts de nos ennemis. Dieu nous est fidele dans la tentation, en combattant avec nous: il nous est fidele après la tentation en couronnant nos victoires: soyons-lui fideles de notre côté en combattant avec courage, en lui attribuant toute la gloire du combat; mais pour éprouver ce secours de la grace que Dieu ne refuse jamais à personne, ne nous exposons pas témérairement à la tentation.

L'Evangile de la Messe de ce jour, est prise du huitieme chapitre de saint Luc. Le Sauveur étant venu sur le bord du lac de Génézareth, qu'on appelloit la mer de Galilée, aussi-tôt une grande multitude de peuple, qui venoit de toutes les Villes voisines, s'assembla autour de lui, tellement qu'il fut contraint de monter sur une barque qui étoit à flot, où s'étant assis, il commença à instruire cette foule d'auditeurs répandus sur le rivage. Sa maniere de les enseigner, comme on a déjà dit, étoit de leur faire des paraboles aussi agréables qu'utiles; et par ces comparaisons familieres, il leur exprimoit comme dans un tableau, les diverses dispositions, et les états différens des ames, d'une maniere si intelligible aux esprits même les plus grossiers, que chacun comprenoit ce qu'il vouloit leur apprendre. Voici la premiere parabole qu'il proposa.

Celui qui seme, leur dit-il, est enfin venu sur la terre y semer son grain, mais une partie de la semence étant tombée dans le grand chemin, les passans l'écraserent bientôt sous leurs pieds, ou les oiseaux la mangerent. Une autre jetée dans un endroit fort pierreux, où le grain avoit peu de terre, leva d'abord, parce que la terre n'y étoit pas profonde; mais quand le soleil parut, le hâle brûla l'herbe, et elle sécha faute de racine. Une autre partie étant tombée dans un endroit plein d'épines, les épines ayant crû, l'ont étouffée. Enfin, le reste de la semence étant tombé dans de bonne terre, le grain y prit racine, poussa et produisit de si beaux épis et si pleins, que quelques-uns ont rendu cent pour un, d'autres soixante, et d'autres trente.

Après quoi haussant la voix, pour réveiller l'attention de ses auditeurs, et leur faire remarquer ces derniers mots qui faisoient la conclusion, et contenoient le sens de la parabole: Je parle à tous, leur dit-il, mais particuliérement à ceux à qui

l'Esprit-Saint ouvre l'oreille du cœur, pour entendre ce que je dis, et en pénétrer le mystere. Ceci donna occasion aux disciples, dès qu'ils furent seuls avec le Sauveur, de lui demander pourquoi, en parlant au peuple, il se servoit de paraboles. C'est, leur dit-il, pour faire mieux comprendre à ce peuple grossier et peu docile, des vérités et une morale qui leur sont étrangeres, et qui sont au-dessus de la portée de leur esprit. Car, ajouta-t-il, le don de l'intelligence n'est pas donné à tous; je vous l'ai donné à vous préférablement à bien d'autres, parce que je vous ai choisis pour instruire tout le monde, pour porter les lumieres de la foi, et pour prêcher mon Evangile à tout l'univers. Les connoissances pures et parfaites sont pour les ames dociles qui ont un vrai désir d'être instruites, et qui sont toujours prêtes à écouter Dieu, et à profiter de toutes les lumieres qu'elles reçoivent. C'est seulement aux ames ainsi disposées, aux ames pures, tels que vous êtes, qu'il est donné de bien pénétrer les vérités de la foi, et les maximes de la loi nouvelle. Au reste, si je parle par figure à ce peuple, ajouta-t-il, c'est à cause de l'abus volontaire qu'il fait des graces et des bienfaits de Dieu, puisqu'entendant tous les jours mes instructions ils n'en deviennent pas meilleurs, ni plus dociles. Ils se contentent de m'écouter, sans se mettre en peine de mettre en pratique ce qu'ils entendent; et afin qu'ils soient moins excusables, et qu'ils puissent mieux retenir, du moins les vérités que je leur enseigne, je me sers des comparaisons les plus sensibles. Mais leur indocilité vérifie bien ce qu'a dit le Prophete Isaïe: Vous entendrez de vos oreilles, et vous n'entendrez point; vous verrez de vos yeux, et vous ne verrez point; puisqu'après avoir ouï, ils ne font rien de ce que je leur ai appris. Pour vous, remerciez Dieu de ce qu'il vous a été donné de connoître le mystere du Royaume de Dieu, c'est-

à-dire, tout le fond de la doctrine Evangélique ; à vous, dis-je, qui ouvrez les yeux à la lumiere, et qui pressez pour être instruits. Mais au regard de ceux qui n'ont que de l'indifférence pour la vérité ; ils l'ont devant les yeux sans la connoître ; ils l'entendent sans la comprendre.

Quoique cette parabole fût aisée à comprendre, le Sauveur voulut bien leur en expliquer le sens moral : la semence, c'est la parole de Dieu. Le grain est excellent, mais il trouve peu de bonne terre. Les uns écoutent la parole de Dieu avec un esprit dissipé, avec un cœur ouvert, comme un grand chemin, à toutes sortes d'objets, où les vains phantômes du monde sont reçus à toute heure. Le démon qui les observe, et qui tâche de se prévaloir de leur mauvaise disposition, enleve aussi aisément de leur cœur cette semence divine, que les oiseaux emportent le grain qui se trouve sur les chemins. Les autres sont des auditeurs un peu plus attentifs, mais dont le cœur est semblable à des terres pierreuses, où le bled ne sauroit prendre racine. Il y en a d'autres qui ne sont pas tout-à-fait si sourds à la parole de Dieu ; elle leur entre dans l'oreille, et même jusque dans le cœur, mais elle y est bientôt étouffée par les soins piquans des biens créés, par les pointes de la volupté, et par les épines inséparables de l'amour du plaisir et des richesses. Enfin, il y a des ames pures, ferventes et bien disposées, qui, semblables à des terres fertiles, ne reçoivent jamais la parole de Dieu en vain : elle y germe incontinent, et y produit une moisson des plus abondantes. La divine semence n'est pas seulement cette parole de Dieu, qui nous est annoncée par ses Ministres ; c'est aussi cette parole de Dieu intérieure ; c'est la grace qui seule peut donner de l'efficace à la parole extérieure. Recevons-la cette précieuse semence avec un cœur droit et bien disposé, avec un desir ardent et efficace de la mettre en pratique ;

sûrement elle produira du fruit au centuple. Conservons-la, cette divine semence, ne permettons pas aux oiseaux de l'enlever, c'est-à-dire, soyons en garde contre les ruses et les efforts du démon, contre les saillies impétueuses des passions, contre la violence des persécutions, contre la sédition de notre propre cœur, contre les artifices de notre propre amour. Soyons fideles à suivre les saintes inspirations; soyons généreux pour mettre en pratique ce que Dieu nous dit et nous ordonne; souffrons avec patience les contradictions, et attendons avec patience le temps de la récolte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS qui conspicis quia ex nullâ nostrâ actione confidimus: concede protins ut contra adversa omnia Doctoris Gentium protectione muniamur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui voyez que nous ne mettons point notre confiance en nos propres œuvres; accordez-nous par votre bonté, que l'assistance du Docteur des nations nous fortifie contre tous les maux qui nous environnent. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 11 *et* 12.

FRATRES: libenter sufferti insipientes; cùm sitis ipsi sapientes. Sustinetis enim si quis vos in servitutem redigit, si quis devorat, si quis accipit, si quis extolitur, si quis in faciem vos cædit. Secundùm ignobilitatem dico, quasi nos infirmi fuerimus in hâc parte. In quo quis audet (in insipientiâ dico) audeo et

MES FRERES: vous qui êtes sages, vous souffrez volontiers ceux qui ne le sont pas; puisque si on vous réduit en servitude, si on vous dévore, si on vous pille; si on s'éleve contre vous, si on vous frappe au visage vous le souffrez. Je parle dans des sentimens peu nobles; comme si nous avions eu du foible de ce côté-là. De quelque

ego : Hebræi sunt, et ego : Israëlitæ sunt, et ego : Semen Abrahæ sunt, et ego : Ministri Christi sunt (ut minùs sapiens dico,) plus ego : in laboribus plurimis, in carceribus abundantiùs, in plagis suprà modum, in mortibus frequenter. A Judæis quinquies, quadragenas unàminùs, accepi. Ter virgis cæsus sum, semel lapidatus sum, ter naufragium feci, nocte et die in profundo maris fui, in itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex Gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus : in labore et ærumnâ, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate : præter illa quæ extrinsecùs sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum. Quis infirmatur, et ego non infirmor! quis scandalizatur, et ego non uror! Si gloriari oportet : quæ infirmitatis meæ sunt, gloriabor. Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui est benedictus in sæcula, scit quòd non mentior. Damasci præpositus Gentis Aretæ Regis, custodiebat civitatem Damascenorum, ut me comprehenderet : et per fenestram in sportâ dimissus sum per murum, et sic effugi manus ejus. Si gloriari oportet (non expedit quidem :)

chose qu'aucun d'eux ose se vanter (je parle peu sagement) j'ose aussi me vanter moi-même. Ils sont Hébreux, et moi aussi. Ils sont Israélites, et moi aussi. Ils sont enfans d'Abraham, et moi aussi. Ils sont Ministres de Jesus-Christ, (je parle comme un homme qui n'a guere de sagesse) je le suis encore plus qu'eux, ayant essuyé plus de travaux et plus de prisons ; ayant été battu avec excès, et m'étant vu en plusieurs rencontres à deux doigts de la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouet ; j'ai été trois fois battu de verges ; j'ai été lapidé une fois : j'ai fait naufrage trois fois : j'ai été un jour et une nuit dans les abymes de la mer : j'ai fait quantité de voyages, et couru des dangers sur les rivieres ; dangers du côté des voleurs, dangers du côté de ma nation, dangers du côté des Gentils, dangers dans la ville, dangers dans la solitude, dangers sur la mer, dangers parmi les faux freres : dans la fatigue et dans la misere, dans les veilles sans relâche, dans la faim et dans la soif ; dans des jeûnes continuels, dans le froid et dans la nudité ; outre ce qui est au dehors, l'accablement d'affaires où je suis chaque jour, le soin de toutes les Eglises. Qui est foible, que je ne sois moi-même affoibli ! Qui fait un faux pas, que je n'en aie une douleur cuisante ! S'il est besoin de se glorifier, je me

veniam autem ad visiones et revelationes Domini. Scio hominem in Christo ante annos quatordecim, (sive in corpore, nescio, sive extra corpus, nescio, Deus scit) raptum hujusmodi usque ad tertium cœlum. Et scio hujusmodi hominem, (sive in corpore, sive extra corpus, nescio, Deus scit) quoniam raptus est Paradisum, et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. Pro hujusmodi gloriabor: pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis. Nam, et si voluero gloriari, non ero insipiens: veritatem enim dicam: parco autem, ne quis me existimet supra id quod videt in me, aut aliquid audit ex me. Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ angelus satanæ, qui me colaphizet. Propter quod ter Dominum rogavi ut discederet à me. Et dixit mihi: sufficit tibi gratia mea; nam virtus in infirmitate perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.

glorifierai des choses qui m'humilient. Dieu qui est le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, et qui est beni dans tous les siecles, sait que je ne mens point. A Damas, celui qui commandoit dans le pays pour le Roi Aarétas, faisoit garder les portes de la ville pour me prendre: mais on me descendit de la muraille par une fenêtre dans une corbeille, et ainsi je m'échappai de ses mains. S'il est besoin de se glorifier, (ce qui ne convient pas néanmoins,) j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je sais qu'un homme qui est à Jesus-Christ fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'aux troisieme Ciel (si ce fut avec le corps ou sans le corps, c'est ce que je ne sais pas, Dieu le sait.) Je sais même que cet homme-là (si ce fut avec le corps ou sans le corps, c'est ce que je ne sais pas, Dieu le sait,) a été en Paradis, et qu'il a entendu des choses pleines de mystere, dont il n'est pas permis à un homme de parler. Au sujet d'un homme tel que celui-là, je me glorifierai: mais pour ce qui me regarde, je ne me glorifierai que de mes humiliations. Après tout si je voulois me glorifier, ce ne seroit pas une folie à moi: je dirois vrai. Mais je me garde bien de le faire, de peur que quelqu'un n'ait une idée de moi au dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il m'entend dire: or, de peur que ces grandes révélations ne me donnent de hautes idées de moi-même, l'aiguillon de ma chair m'a été donné comme un ange de Satan pour me sonfleter. A cause de cela j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit: ma grace vous suffit; car la force s'augmente dans la foiblesse. Je me glorifierai donc volontiers de ma foiblesse, afin que la force de Jesus-Christ demeure en moi constamment.

Ce fut vers le milieu de l'année 57 de Jesus-Christ, que S. Paul écrivit cette seconde Lettre aux Corinthiens, près d'un an après la premiere. Si saint Paul est obligé pour confondre ses calomniateurs, de raconter bien des choses à sa louange; on trouve dans ce récit forcé de ce qui lui fait honneur, des marques sensibles de sa profonde humilité.

RÉFLEXIONS.

Il est étonnant que saint Paul, ce vaisseau d'élection, cet Apôtre des Nations, cette brillante lumiere de l'Eglise, qui avoit puisé dans le sein de Dieu même, pour ainsi dire, dans le Ciel, la doctrine qu'il enseignoit, ce Docteur des Fideles, si recommandable par ses travaux pour Jesus-Christ, si respectable par l'éclat de sa sainteté, si célebre par le nombre infini de ses miracles, ait trouvé des calomniateurs; et que pour prévenir la séduction, il ait eu besoin de se justifier, ait été obligé de prouver sa mission et l'authenticité de son Apostolat par des raisons et des faits incontestables. Que cela prouve bien que l'homme ennemi qui seme l'ivraie, suit de près le pere de famille qui seme le bon grain dans son champ; et que les faux Docteurs sont presque aussi anciens dans l'Eglise que les vrais Apôtres. On doit même s'attendre que tant qu'il y aura dans l'Eglise de vrais Apôtres, et il y en aura dans tous les temps, il y aura des séducteurs qui mettront en œuvre tous les artifices pour séduire les peuples. Ce qu'il y a de plus à craindre, c'est la ressemblance des moyens dont les uns et les autres se servent pour arriver à leurs fins bien peu semblables. Les vrais Apôtres ne travaillent que pour la gloire de Jesus-Christ; les faux Docteurs ne cherchent que la leur, et leurs intérêts propres, quelque montre qu'ils fassent de désintéressement. On peut dire même que les artifices de ceux-ci sont plus imposans,

que le zele le plus pur de ceux-là ; rien ne ressemble plus à la vraie charité que le faux zele ; il a même quelque chose de plus insinuant, et qui prend davantage. Comme c'est l'Esprit de Dieu qui anime les vrais Apôtres, leur charité est douce, paisible, uniforme, compatissante ; leur zele est ardent, mais ni amer ni tumultueux : ils donnent à l'ame la paix qu'ils annoncent ; nul n'est exclus ; le salut de leurs adversaires est l'objet de leur zele ; ils se font tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ. Au lieu que le zele des faux Docteurs, toujours animé de l'esprit de parti, est toujours plein de fiel, impétueux, turbulent, toujours accompagné d'une odieuse acception des personnes, toujours passionné et toujours faux. La passion peut bien contrefaire la vertu, mais non pas l'imiter. Comme les dehors sont nécessaires pour imposer, le faux zele imite artificieusement tout ce qui est capable de grossir son parti, et de séduire ; modestie étudiée, mortification extérieure, aïr recueilli, dévotion artificielle, manieres affectées, ton pleureux, lamentations éternelles sur le relâchement des mœurs, de la morale et de la discipline, aumônes captieuses, bonnes œuvres d'éclat, tout est mis en œuvre pour déguiser les loups qui en veulent au troupeau. Les chiens qui le gardent ont beau aboyer, les mercénaires pasteurs emploient la force et le crédit pour les éloigner, ou pour les faire taire. Médisances, calomnies, faux portraits, tout est employé pour faire passer les plus saints Docteurs, les Apôtres de Jesus-Christ les plus zélés, pour des imposteurs ou des hypocrites. Saint Paul n'étoit, au dire de ces calomniateurs, qu'un ennemi de la Loi, qu'un homme ambitieux, qu'un Apôtre sans mission, qu'un parleur sans génie. Ils emploient les plus noires couleurs pour en faire un portrait affreux. Si l'on n'a rien à dire contre ses mœurs, on s'en prend jusqu'au ton désagréable de sa voix, jusqu'à l'irrégularité

de sa taille. Pourvu qu'on le décrie dans l'esprit des Corinthiens, n'importe par quelle voie, ni pour quel sujet ; tandis que ces partisans de l'erreur ne cessent de prôner ceux qui sont de leur cabale. On est saint dès qu'on les écoute ; on est parfait dès qu'on les suit. Cet esprit de parti caractérise tous les Hérétiques. Tels ont été tous les Ariens, les Nestoriens, les Eutychéens, les Pélagiens, et tous les sectaires des premiers et des derniers siecles. Le masque impose, il est vrai ; mais il n'est pas difficile de distinguer les gens masqués. Le fard ne trompe que ceux qui ne regardent que de loin. Une modestie sans artifice, une humilité sans déguisement, un zele pur et sans passion, une charité bienfaisante, qui n'exclut personne de ses bienfaits, une piété humble, généreuse, constante, démasque le Pharisaïsme. On ne vit jamais un Apôtre de Jesus-Christ, fier, orgueilleux, dur aux autres, indulgent à soi-même. Que si ces sortes de faux Apôtres, ajoute saint Paul, sont des ouvriers artificieux, qui prennent l'apparence d'Apôtres de Jesus-Christ, ce n'est pas merveille, puisque Satan même prend l'apparence d'Ange de lumiere ; ce n'est donc pas une chose rare que ses ministres prennent l'apparence des saints Ministres ; et la fin de ces gens-là sera telle que leurs œuvres : *Nam ejusmodi pseudo-Apostoli sunt operarii subdoli, transfigurantes se in Apostolos Christi. Et non mirum ; ipse enim satanas transfigurat se in Angelum lucis. Non est ergo magnum, si ministri ejus transfigurarentur velut Ministri justitiæ, quorum finis erit secundùm opera ipsorum.*

L'ÉVANGILE,

La suite du Saint Evangile selon saint Luc. Chap. 8.

IN illo tempore : cùm turba plurima convenirent, et de civitatibus propera-

EN ce temps-là : une grande multitude de gens s'étant assemblée, et le monde *rent*

rent ad Jesum, dixit per similitudinem : Exiit qui seminat, seminare semen suum : et dum seminat, aliud cecidit secus viam, et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud. Et aliud cecidit supra petram : et natum aruit, quia non habebat humorem. Et aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud. Et aliud cecidit in terram bonam : et ortum fecit fructum centuplum. Hæc dicens, clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat. Interrogabant autem eum Discipuli ejus, quæ esset hæc parabola ! Quibus ipse dixit : Vobis datum est nosse mysterium Regni Dei, cæteris autem in parabolis : ut videntes non videant, et audientes non intelligant. Est autem hæc parabola : Semen est verbum Dei. Qui autem secus viam, hi sunt qui audiunt; deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. Nam qui supra petram : qui cum audierint, cum gaudio suscipiunt verbum ; et hi radices non habent, qui ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt. Quod autem in spinas cecidit : hi sunt, qui audierunt, et à sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ, euntes suffocantur, et non referunt fructum. Qui autem in bonam terram : hi

accourant des villes à Jesus, il leur parla ainsi en parabole ; Un semeur sortit pour semer son grain ; et comme il semoit, une partie du grain tomba près du chemin, fut foulée aux pieds, et mangée par les oiseaux du Ciel. Une autre tomba sur un endroit pierreux, et le grain sécha dès qu'il fut levé, parce qu'il manquoit d'humeur. Une autre partie tomba dans des épines, et les épines venant à croître en même temps, elles l'étoufferent. L'autre partie tomba en de bonne terre, et le grain ayant levé, rapporta cent pour un. En parlant de la sorte, il disoit à haute voix : Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. Sur cela ses Disciples lui demanderent ce que signifioit cette parabole, et il leur dit : il vous a été donné à vous de connoître le mystere du Royaume de Dieu ; mais aux autres ce n'est qu'en parabole, de sorte que voyant, ils ne voient point, et qu'en entendant, ils n'entendent point. Voici donc ce que c'est que la parabole. La semence, c'est la parole de Dieu. Ceux qui sont près du chemin, ce sont ceux qui l'écoutent, et le Démon vient ensuite, qui ôte de leur cœur la parole, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés. Ceux qui reçoivent la semence sur un endroit pierreux, ce sont ceux qui ayant oui la parole, la reçoivent avec joie ; et ces gens-là n'ont rien où la racine puisse prendre ; ils

sunt, qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferunt in patientia.

croient pour un temps, et ils succombent dans le temps de la tentation. Ce qui tombe dans les épines, c'est ceux qui ont entendu la parole et qui viennent à l'étouffer en eux-mêmes par les soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie, sans produire de fruit. Enfin, ce qui tombe en de bonne terre, c'est ceux qui ayant oui la parole avec un cœur droit et bien disposé, la conservent, et qui par la patience produisent du fruit.

MÉDITATION.

Des obstacles qui empêchent la grace de produire ses fruits.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ que la grace est une semence fertile, capable de produire cent pour un. Comme elle tire sa vertu des mérites infinis de Jesus-Christ, on ne doit pas être surpris si elle est si puissante. Considérons tout ce que les Saints ont fait de grand, de surprenant, de merveilleux; tous ces prodiges de courage, de magnanimité, de patience que nous admirons dans tant de millions de Martyrs; tous ces miracles de pénitence que nous ne pouvons assez admirer dans ce nombre prodigieux de Religieux et Solitaires; des jeunes filles de douze ans braver les plus affreux tourmens, se rire des plus cruels supplices, toutes ces merveilles si fort au-dessus des forces de la nature, sont les effets de la grace toute-puissante du Sauveur. C'est elle qui éclaire l'ame de cette lumiere surnaturelle à la faveur de laquelle l'esprit le plus grossier, le plus épais pénetre sans peine les mysteres de la foi les plus incompréhensibles, et découvre le sens de toutes ces grandes vérités, qu'on ne voit à découvert que dans le Ciel; c'est elle

qui développe tous les secrets du cœur humain, et toutes les ruses de l'ennemi du salut ; c'est elle qui dissipe les prestiges des sens, qui dompte les plus fortes passions, qui confond tous les artifices de l'amour-propre. C'est elle, enfin, qui inspire ce dégoût si rébutant des biens, des honneurs, des faux plaisirs de cette vie, tandis qu'elle donne un goût si vif et si exquis des biens de l'éternité. Voilà les effets ordinaires de la grace. C'est ce grain mystérieux que le Pere de famille ne cesse de semer tous les jours dans notre cœur. Il n'a rien perdu de sa vertu ; d'où vient qu'il ne produit presque rien dans notre ame ? nul courage dans les dangers, nulle force dans les combats, nulle fidélité dans les tentations, nulle persévérance dans le bien, nulle ferveur dans l'exercice de la pénitence. Les passions regnent avec empire, les sens se satisfont sans bornes, le vice triomphe, l'indévotion domine, l'irréligion se répand par-tout. On n'a que du dégoût de la pratique de la vertu ; on trouve le joug du service de Dieu trop pesant ; on ne sent que de l'horreur de la pénitence. Les maximes du monde sont établies dans tous les états, l'esprit du monde regle tout, la piété chrétienne est proscrite, elle est bannie de tout ce qu'on appelle grand monde. Où est donc la vertu de la grace ? Et si elle est semée abondamment dans toutes les conditions, dans tous les états ; si la grace ne manque à personne, d'où vient qu'elle ne produit presque rien ? La corruption des mœurs est presque générale ; la mollesse, l'indévotion, le libertinage, sont aujourd'hui de tous les âges. Voyons quels sont les obstacles qui empêchent ce grain mystérieux de germer.

SECOND POINT.

Considérez que les obstacles qui empêchent la grace de germer et de produire, sont tous dans notre fonds. Nous ne nous servons de notre liberté

que pour la rendre stérile. La dureté de notre cœur, la dissipation de notre esprit, sont figurées par ces pierres et ce chemin public dont parle le Sauveur, et sur quoi le grain tombe ; n'étant pas enfoui dans la terre, les oiseaux du Ciel l'enlevent. La sécheresse l'empêche de germer, ou s'il leve, il seche bientôt faute d'humeur ; qui ne voit que ce sont-là les obstacles ordinaires et communs, cause nécessaire de la stérilité de la grace ? Mais les plus grands obstacles, sur-tout en ces jours de licence et de débauches, sont ces divertissemens si peu chrétiens, que le démon a introduits, et que le monde a adoptés comme conformes à son esprit et à ses maximes. Ce sont-là ces épines qui étouffent le bon grain. La grace ne manque pas en ces temps licencieux, Dieu ne manque point de parler au cœur, il touche, il presse, il sollicite. Que de pieuses motions, que de pensées salutaires nous portent à nous priver de ces divertissemens pernicieux, de ces plaisirs empoisonnés, de ces assemblées où tout amollit le cœur, où tout tente. Mais est-on docile à ces saintes inspirations ? Ecoute-t-on cette voix ? s'éloigne-t-on de ces pieges ? Hélas ! on s'expose, on court au péril, on se jette de plein gré dans le précipice. On multiplie les festins, on ne refuse rien à la sensualité, on court aux bals, aux spectacles. Tout ce que le luxe a de plus artificieux, tout ce que l'artifice a de plus séduisant, tout ce qu'il y a de plus tentant est mis en œuvre. Le Carnaval est le temps du regne des passions, non-seulement on ne les gêne point, on leur laisse toute la liberté, on les flatte. Et l'on veut que la grace fasse valoir toute sa vertu, on s'étonne que la grace ne produise rien ; on se plaint de sa foiblesse ! Plaignons-nous de notre pure malice ; c'est nous seuls qui sommes les artisans de notre réprobation. Quelle conscience si pure, quelle ame si innocente, quel cœur si vertueux, quel homme

si chrétien qui ne se pervertisse au milieu de ces fêtes de carnaval, s'il s'y trouve ! Les Solitaires qui ont vieilli dans les déserts, les Religieux les plus fervens qui ont passé leurs jours dans les plus saints exercices de la pénitence, les Saints du premier ordre ne croiroient pas pouvoir résister au torrent, se préserver du feu, conserver un seul jour leur innocence, s'ils se trouvoient dans ces licencieuses fêtes ; et les gens du monde, plus foibles, plus susceptibles de la contagion, la plupart déjà à demi-vaincus, espérent d'y conserver la grâce !

C'est votre grace, Seigneur, qui me fait connoître tous ces dangers ; faites, Seigneur, qu'elle soit efficace. Je suis bien résolu de n'y mettre plus d'obstacles, accordez-moi une grace encore plus salutaire, et faites qu'elle ait tout son effet.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, da mihi hanc aquam quâ non sitiam in æternum. Joan. 4.

Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif.

In Deo faciemus virtutem, et ipse ad nihilum deducet tribulantes nos. Psal. 59.

Avec le secours de votre grace, Seigneur, nous combattrons avec courage, et vous détruirez nos ennemis.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus précieux que la grace ; ne vous exposez pas au danger de la perdre. C'est une semence précieuse : cultivez avec soin votre cœur, et arrachez-en tout ce qui peut empêcher ce grain céleste de germer et de produire cent pour un. La culture du cœur se fait, et par le soin d'arracher les épines, et par l'exercice de la mortification. Les plus grands obstacles à la grace sont dans le

cœur. Les ronces y naissent en abondance, il faut pour cela et le fer et le feu. Le fer de la pénitence, le feu de l'amour de Dieu. La mortification de nos desirs est une pénitence bien salutaire. Réprimez avec générosité cet amour du plaisir, cette inclination à satisfaire vos sens, vos passions, votre amour-propre. Etudiez-vous sur-tout dans ce temps à cette mortification intérieure, sacrifiant généreusement tout ce qui peut être un obstacle aux opérations de la grace : les épines étouffent le bon grain.

2.° Interdisez-vous, sur-tout, toutes ces fêtes du Carnaval, tous ces divertissemens profanes. Regardez les bals comme les bacchanales des Païens ; les spectacles, la comédie, l'opéra, comme l'école de la mondanité, et le fameux écueil de l'innocence ; ne souffrez jamais que ni vos enfans ni vos domestiques y paroissent, inspirez-leur-en de l'horreur. C'est une pratique de piété bien utile de donner aux pauvres l'argent qu'on y sacrifieroit, de passer en priere devant le saint Sacrement, et de sanctifier par cet acte de religion, le temps que tant de gens perdent à ces spectacles profanes. Récitez tous les jours jusqu'au Mercredi des Cendres, les sept Pseaumes Pénitentiaux, ou du moins le *Salve Regina*, avec le *Miserere*.

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

LE Dimanche de la Quinquagésime n'est pas moins privilégié dans l'Eglise que les deux précédens. Le savant Alcuin ne trouve point d'autre raison du nom de Quinquagésime qu'on lui a donné, que parce qu'il précede immédiatement le premier

Dimanche du Carême ; et que comme on a appellé celui-ci, le Dimanche de la Quadragésime, parce qu'il est suivi jusqu'à Pâque de quarante jours ; de même on a appellé celui-là le Dimanche de la Quinquagésime, parce qu'il est effectivement le cinquantieme jour avant Pâque : *Quinquagesima verò, quia decurrit usque in diem sanctum resurrectionis Dominicæ.* C'est-là tout le mystere qu'on trouve dans le nom de Quinquagésime : quelques-uns même croient que la réflexion que l'on a faite sur ce nombre de cinquante, est postérieure à son institution.

Pierre de Blois dit que les Ecclésiastiques commençoient le jeûne du Carême à la Quinquagésime, selon le Décret du Pape saint Télesphore, qui vivoit du temps de l'Empereur Adrien : *Clerici nostri auctore Telesphoro Papâ jejunium Quadragesimale incipiunt à Quinquagesimâ.* Ce qui donna occasion sans doute à ce Décret, c'est que dans ces premiers temps, la plupart des Fideles ne croyoient point qu'on dût comprendre les quarante jours du jeûne du Carême, avec le Vendredi et le Samedi saints, dont les jeûnes destinés singuliérement à honorer la Passion et la mort de Jesus-Christ, avoient été observés par les Apôtres même, avant que l'Eglise eût fait une loi du temps déterminé du jeûne du Carême. C'est pourquoi on commençoit le Carême dès le Lundi, et l'on jeûnoit quarante-deux jours, pendant sept semaines. Et nous voyons encore de nos jours, que plusieurs Communautés et Ordres Religieux, commencent le jeûne du Carême dès le Lundi de la Quinquagésime, comme on faisoit alors. On appelloit anciennement ce Dimanche, *Chef de jeûne*, à cause que le commencement du jeûne solemnel du Carême a été fixé au Mercredi de la semaine que nous appellons le Mercredi des Cendres. C'est pour la même raison qu'on appelle encore ce Dimanche, le Carême prenant ; parce que

c'est dans sa semaine que commence le Carême. Les Grecs l'appellent *Tyrophage*, parce qu'ils commencent alors l'abstinence des viandes et du laitage, et c'est un jour fort célebre chez eux. En Occident l'usage est tout contraire, et l'on y appelle vulgairement le Dimanche, le Lundi et le Mardi gras, depuis que le commencement du Carême a été fixé au Mercredi des Cendres.

L'Eglise qui ne tend, comme nous avons dit ailleurs, qu'à inspirer aux Fideles, l'esprit de componction, de pénitence et de recueillement pendant ces trois semaines qui précedent le saint temps de Carême, a choisi dans l'Ecriture pour ses Offices de nuit, l'histoire des trois premiers âges du monde : le premier, qui est depuis Adam, c'est-à-dire, depuis la création du monde jusqu'à Noé, se dit dans l'Office du Dimanche de la Septuagésime et de sa semaine. Le second, depuis Noé jusqu'à Abraham, fait le sujet de l'Office de la Sexagésime et des jours suivans; et l'histoire du troisieme âge du monde, depuis Abraham jusqu'à Moïse, commence à la Quinquagésime. L'Eglise, en nous retraçant l'image de ces premiers temps, prétend nous tracer le plan de toute l'économie de la divine providence sur les Elus, et nous exciter par le souvenir du soin paternel que Dieu prend de ses enfans, à recourir à lui dans tous nos besoins, à avoir toujours plus de confiance en sa bonté, et à profiter du bienfait de la rédemption, en menant une vie innocente et pénitente. L'Epître et l'Evangile de la Messe de ce jour tendent à la même fin. Celle-là, en nous faisant voir la nécessité que nous avons de vivre dans l'amitié de Dieu, et dans la ferveur de la charité; celle-ci, en nous rappellant le souvenir de ce que le Sauveur a souffert pour notre salut, et par-là nous engageant à pleurer sans cesse nos péchés, et à remplir dans notre chair, comme parle l'Apôtre, le reste des souffrances du Sauveur du monde.

A la vérité, l'esprit du siecle, toujours contraire à l'esprit de l'Eglise et de Jesus-Christ, enseigne des maximes toutes opposées. Il veut que la tristesse et le recueillement que l'Eglise nous prêche dans ces jours de dévotion, soient convertis en des fêtes et en une joie toutes profanes; et que ces derniers jours du carnaval, qui sont comme le prélude du saint temps du Carême, soient des jours de débauche et de dissolutions, dévoués à des divertissemens tous païens, et aux spectacles. C'est ce déréglement devenu si commun et si universel, qui a animé le zele des vrais Fideles, à chercher et à employer tout ce qui peut servir de digues à cet impétueux torrent; et c'est aussi ce qui a donné occasion à l'établissement des prieres solemnelles de quarante heures. Ce fut vers le milieu du seizieme siecle, que le Seigneur inspira à quelques-uns de ses plus zélés serviteurs, la pensée de dresser contre la licence du siecle et les efforts du démon, cette contre-batterie.

L'an 1556, les Peres de la Compagnie de Jesus, établis depuis peu à Lorette, ayant appris avec une extrême douleur, les préparatifs extraordinaires qu'on faisoit dans la ville, pour une fête de carnaval, durant les trois derniers jours qui devoient précéder le Mercredi des Cendres, résolurent d'employer toute leur pieuse industrie pour rendre inutile cet artifice du démon, en attirant le peuple à un plus chrétien et plus saint spectacle. Ils firent dresser une décoration des plus magnifiques, et d'un nouveau goût, dans leur Eglise. Le très-Saint Sacrement y fut exposé durant ces trois jours. Une simphonie exquise, une musique de dévotion des plus recherchées, remplissoit tout le temps qui n'étoit pas occupé par les prédications, les méditations et les prieres. Ce religieux artifice eut tout son effet. La nouveauté et la sainteté du spectacle, en piquant la curiosité du public, toucha les spectateurs. Les spectacles profanes furent aban-

donnés, les académies de jeu et de plaisirs furent désertes, et les parties de divertissemens rompues; les exercices de religion sanctifierent ces trois jours, et cette nouvelle dévotion fit tant de fruits, avec tant d'éclat, et elle fut si universellement applaudie, que non-seulement l'Italie, mais presque toutes les principales villes de l'Europe imiterent un artifice si chrétien, et suivirent un si saint exemple.

L'Épître de la Messe de ce jour est prise du treizieme chapitre de la premiere Lettre que S. Paul a écrite aux Corinthiens, où le saint Apôtre fait voir la nécessité de la charité; quels sont ses devoirs; qu'elle doit être constante; et combien elle est au-dessus de la foi, de l'espérance, et des autres dons de Dieu. Saint Paul étant à Ephese, apprit, par Stephanas, Fortunat et Acaïque, qui y étoient venus le voir de Corinthe, ou par des lettres qui lui furent rendues de la part des principaux de l'Eglise de Corinthe, qu'un esprit de schisme et de division s'étoit glissé parmi les Fideles, depuis qu'il en étoit absent. Il leur fait voir que quand ils auroient reçu tous les dons de Dieu les plus estimables, s'ils manquent de cette charité chrétienne, qui unit tous les esprits et tous les cœurs, et laquelle Jesus-Christ veut être le caractere de distinction de tous ceux qui le servent, toutes leurs prétendues vertus sont défectueuses, apparentes, et elles ne leur servent de rien.

Les Corinthiens, accoutumés à la distinction des différentes sectes de philosophes qui régnoient dans la Grece, crurent d'abord qu'il en étoit à peu près de même dans l'Eglise; et que Pierre, Paul, Apollo, qu'ils révéroient comme les Docteurs de la foi, formoient autant de sectes à part, et avoient chacun leur parti. Et, quoiqu'ils enseignassent tous la même doctrine, les Corinthiens faisoient gloire d'être particuliérement les disciples de ceux qui les avoient baptisés, chacun relevoit le mérite

de celui qui l'avoit instruit, et cette partialité causoit entr'eux de la division et formoit une espece de schisme. J'apprends, mes Freres, avec une extrême douleur, leur dit le saint Apôtre, qu'il y a des contestations parmi vous : *Quia contentiones sunt inter vos.* Chacun de vous dit de son côté : moi je suis à Paul, et moi à Apollo, moi à Pierre. Jesus-Christ est-il divisé ? est-ce que Paul a été crucifié pour vous, ajoute-t-il, ou que vous avez été baptisés au nom de Paul ? *Divisus est Christus ? numquid Paulus crucifixus est pro vobis, aut in nomine Pauli baptizati estis !* C'est de tout temps que la jalousie et la haine, cachées sous le masque de la religion, ont formé des partis parmi les personnes qui font profession de piété. Mais, hélas, on ne dit pas seulement aujourd'hui : je suis à Paul, et moi à Apollo ; n'ajoute-t-on jamais, je suis à Apollo contre Paul, je suis à Paul contre Apollo ? L'esprit de division et de parti ne fut jamais l'esprit de Dieu. C'est un esprit contentieux, et si contraire à la charité chrétienne, que S. Paul entreprend de le détruire. Les Corinthiens étoient naturellement opiniâtres, contentieux. S. Clément, dans la Lettre qu'il leur écrivit quelques années après le saint Apôtre, leur reproche encore leur esprit de contestation, leurs procès et leurs divisions domestiques. Saint Paul les en reprend ouvertement : *Audio*, leur dit-il, *scissuras esse inter vos :* J'entends dire qu'il y a de la division parmi vous. Ce fut donc pour abolir ces divisions, et en faire tarir la source, qu'il s'étend si au long dans ce chapitre treizieme, d'où l'Epître de la Messe est tirée, sur la charité envers Dieu et envers le prochain. Il en fait voir la nécessité par un détail si concluant ; il en découvre les qualités, il en fait le véritable caractere ; il en montre les effets ; et cela d'une maniere si éloquente, et d'un style si vif, qu'on ne sauroit plus s'y méprendre. Eussé-je, leur dit-il, toutes les vertus dans un degré émi-

nent, eussé-je le don des langues, celui de prophétie, l'intelligence des mysteres les plus profonds, et une science universelle ; si j'avois même tout ce qu'on peut avoir de foi, jusqu'à faire changer de place aux montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Dieu ne me tiendra compte de rien. La charité est infiniment plus estimable que le don des miracles : aussi n'est-ce pas au pouvoir d'opérer des prodiges que le Seigneur a voulu qu'on distinguât ses Disciples, c'est à la charité qu'ils auroient les uns pour les autres : *In hoc cognoscent omnes quod discipuli mei estis.* Saint Paul parcourt tous les dons surnaturels, toutes les vertus même les plus éclatantes, et il conclut que s'il n'a pas la charité de Dieu et du prochain, l'une ne sauroit être sans l'autre ; il conclut, dis-je, qu'il n'a rien fait, que tout cela ne lui sert de rien pour son salut. Si je livrois même mon corps, dit-il, jusqu'à être brûlé, et que la charité me manquât, *nihil mihi prodest ;* tout cela me seroit inutile. Le démon a ses martyrs, comme il a ses confesseurs ; ceux-ci soutiennent l'erreur avec opiniâtreté ; ceux-là donnent même leur sang par un ensorcellement de secte. Mais qui ne sait que le martyre enduré hors de l'Eglise, dans l'hérésie, dans le schisme, enduré dans la haine de son prochain, dans le péché, sans contrition, sans regret, ne sert de rien pour le salut à celui qui le souffre. Le martyre ne sert qu'autant qu'il est l'effet de l'amour, de la vérité et de la justice ; l'effet de l'amour de Dieu et du prochain. Quelle illusion, Seigneur, dans ceux qui se repaissent d'une idée apparente de piété et de religion, tandis qu'ils vivent dans la froideur, et même dans l'intimité envers leurs freres. S. Paul après avoir raconté les qualités de la véritable charité, et les défauts dont elle est exempte, finit par dire, que ce qui est absolument, et pour toujours nécessaire en cette vie, ce que nous devons souhaiter sur toutes choses de ne perdre jamais,

ce ne sont pas ces dons extraordinaires, c'est la foi, l'espérance et la charité. Encore de ces trois vertus, la foi et l'espérance n'auront plus lieu dans le Ciel, à cause de la vision intuitive, et de la présence de Dieu. Ainsi c'est en tout sens à la charité que nous devons donner le premier rang : *Nunc autem manent, fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum, est charitas.*

L'Evangile de la Messe de ce jour, est pris du chapitre dix-huitieme selon saint Luc, où le Sauveur ayant pris ses douze Apôtres avec lui, pour aller à Jérusalem, leur prédit clairement tout ce qui devoit lui arriver dans cette malheureuse ville. C'étoit pour la derniere fois que Jesus y devoit aller. Il étoit à Ephrem près du désert de Judée, où il demeura quelque temps avec ses Disciples, après la résurrection du Lazare ; il n'en sortit que le 22 ou le 23 de Mars, pour aller faire la Pâque à Jérusalem, et ce fut dans ce voyage, qu'il dit à ses Apôtres ce que nous lisons dans cet Evangile.

En allant à Jérusalem, il marchoit si vîte, dit saint Marc, que bien qu'il considérât cette misérable ville comme le théâtre de ses opprobres, le zele dont il brûloit, et le desir ardent qu'il avoit de donner son sang pour le salut des hommes, le faisoit courir et devancer de beaucoup tous ceux qui l'accompagnoient. Il leur déclara donc que le temps étoit venu, auquel tout ce que les Prophetes avoient prédit de ses souffrances et de sa mort, seroit accompli : vous voyez, leur disoit-il, que nous allons à Jérusalem. C'est-là que le Fils de l'Homme sera trahi et livré entre les mains des Princes des Prêtres, des Docteurs de la Loi et des Magistrats, qui le livreront aux Gentils. C'est-là qu'on l'exposera à la risée d'une populace insolente, qu'on lui crachera au visage, qu'on le déchirera à coups de fouets, et qu'enfin on le condamnera à mourir sur une croix ; mais que sa mort sera suivie d'une résurrection glorieuse. Tout ce discours

étoit aux Apôtres une énigme, où ils ne comprenoient rien. Ils ne pouvoient comprendre que le Messie, attendu depuis si long-temps, dût être traité d'une maniere si indigne ; et ils ne pouvoient accorder tant d'ignominie, avec tant de dignité et de grandeur dans la personne de leur Maître. Le mystere de la mort du Fils de Dieu, pour le salut des hommes, leur étoit encore caché. Jesus-Christ ne laissoit pas de leur tenir souvent ce discours, afin que quand ils verroient s'accomcomplir ce qu'il leur avoit été prédit si positivement, ils se rassurassent, et comprissent au moins alors, que les souffrances du Sauveur avoient été volontaires, et qu'il n'étoit mort que de son choix.

Jesus s'entretenoit ainsi avec ses Apôtres, lorsqu'approchant de Jéricho, un aveugle qui étoit assis le long du chemin, et qui demandoit l'aumône, entendant passer une troupe de gens qui sortoient de la ville, pour aller au devant du Sauveur, s'enquit de ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit, et aussi-tôt il s'écria : Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. Que cet homme fut heureux de savoir si bien profiter de la présence du Sauveur ! Hélas ! s'il eût manqué l'occasion, il y a bien de l'apparence qu'il seroit mort dans son aveuglement. Il est aussi des momens où Jesus-Christ s'approche plus près d'un pécheur, en lui faisant sentir de plus vives impressions de sa grace ; ces momens sont précieux, et souvent ils ne reviennent plus. Malheur à qui les laisse échapper ! Ceux qui alloient devant lui, dit l'Historien sacré, lui disoit rudement de se taire ; mais il en crioit plus fort, Fils de David, ayez pitié de moi. Non-seulement les Juifs, mais même les étrangers et les Païens qui fréquentoient les Juifs, étoient persuadés que le Messie devoit être de la race de David, aussi ne le désignoit-on que sous cette qualité. Jesus s'arrêta, fit approcher cet

aveugle, et lui demanda ce qu'il souhaitoit; hélas! répond-il, tout ce que je vous demande, c'est que j'y voie; voyez, lui dit Jesus, et il vit aussi-tôt. Ce miracle fit grand bruit : l'aveugle qui avoit été guéri ne voulut plus quitter son si insigne bienfaiteur, il le suivit, et devint un de ses Disciples. Quiconque, dit saint Grégoire, reconnoît les ténebres de son aveuglement, quiconque ressent qu'il est privé de la lumiere éternelle; qu'il crie du fond du cœur, qu'il fasse éclater la voix de son ame, et qu'il dise à haute voix : Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi. *Jesu, Filii David, miserêre meî.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRECES nostras, quæsumus Domine, clementer exaudi; atque à peccatorum vinculis absolutos, ab omni nos adversita custodi. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement nos prieres, et après nous avoir dégagés des liens de nos péchés, préservez-nous, s'il vous plaît, de tous maux. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 13.

FRATRES : si linguis hominum loquar, et Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam : et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes

MES FRERES : si je parlois les langues que savent les hommes et les Anges, et que la charité me manquat, je serois comme de l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui ne fait que du bruit. Si j'avois le don de prophétie; si j'avois l'intelligence des mysteres et une science universelle; si j'avois même tout ce qu'on peut avoir de foi, jusqu'à faire changer de place aux

facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem in autem non habuero, nihil mihi prodest. Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur : non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. Charitas numquam excidit : sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur. Ex parte enim cognoscimus, et parte prophetamus. Cùm autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. Cùm essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus; cogitabam ut parvulus. Quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli. Videmus nunc per speculum et in ænigmate : tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte : tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. Nunc autem manent, fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas.

montagnes, et que la charité me manquât, je ne serois rien. Si je distribuois tous mes biens pour la subsistance des pauvres ; si je livrois même mon corps jusqu'à être brûlé, et que la charité me manquât, tout cela ne me serviroit de rien. La charité est patiente, elle est pleine de bonté : la charité n'est point jalouse : elle ne fait rien mal-à-propos : elle ne s'enfle point : elle n'est point ambitieuse : elle ne cherche point ses propres intérêts : elle ne s'emporte point : elle ne pense mal de personne : elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de ce qui est selon la vérité. Elle endure tout : elle croit tout : elle espere tout : elle supporte tout. La charité ne périt jamais ; soit que le don de prophétie se perde, soit que le don des langues cesse, soit que celui de la science vienne à manquer. Car nous ne savons les choses qu'à demi, et nous n'avons la prophétie qu'à demi : mais quand les choses seront parvenues à leur perfection, ce que l'on n'a qu'à demi disparoîtra. Lorsque j'étois encore enfant, je parlois comme un enfant, je pensois comme un enfant : mais étant devenu homme j'ai quitté ce qui étoit de l'enfant. Car maintenant nous voyons comme dans un miroir, sous des figures énigmatiques ; mais alors ce sera face à face. Maintenant je ne connois qu'à demi : mais alors je connoîtrai de la même maniere que je suis connu. Or, ce qu'il y a maintenant de permanent, ce sont ces trois choses-ci, la Foi, l'Espérance, la Charité : et la plus noble est la Charité.

Cette Epître de saint Paul aux Corinthiens est antérieure à celle qu'il écrivit aux Romains. Celle-ci fut écrite l'an 56 de Jesus-Christ, et celle aux Romains en l'an 58. Les abus que l'Apôtre reproche aux Corinthiens, ne furent pas entierement guéris par cette lettre. On voit par celle que saint Clément Pape, Disciple de saint Pierre, leur écrivit, quelques années après, qu'ils ne s'étoient pas encore bien corrigés.

REFLEXIONS.

Je serois comme de l'airain qui résonne. Le plus éloquent Prédicateur sans la charité qui doit animer sa voix, et nourrir son éloquence, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale qui retentit. Il peut servir aux autres par son éloquence, comme ces instrumens par leur son, mais il ne peut en tirer aucune utilité pour lui-même. Sans la charité, on peut annoncer la parole de Dieu, comme ces ouvriers à la journée qui sement le grain, ou qui cultivent la vigne, mais qui n'ont point de part à la vendange, ni à la moisson. La charité est patiente, elle est pleine de bonté. En deux traits, l'Apôtre acheve le portrait de la charité la plus parfaite. La patience fait souffrir sans peine les défauts de nos freres, et la bonté prévient même tous leurs besoins; c'est au fond, ce qui fait toute la douceur, tout l'esprit, et presque tout l'exercice et le caractere même de la charité. La charité n'est point jalouse. Combien de gens manquent donc de charité! et que ce seul trait démasque de faux zélés! Où la jalousie se trouve, il n'y a point de charité. *Elle ne fait rien mal-à-propos.* La charité est le seul amour qui joint la prudence et la sagesse, avec l'ardeur et la vivacité. Tout autre amour est aveugle, quand il est ardent; et c'est le caprice, l'indiscrétion, la témérité, la folie même quelquefois, et toujours quelque passion, qui le

conduisent. *La charité n'est point ambitieuse.* Un ambitieux n'aime personne chrétiennement : ses inférieurs, il les méprise ; ceux qui sont au dessus de lui, il ne s'attache à eux que par intérêt, et il croit avoir pour le moins, et souvent plus de mérite qu'eux, pour être dans la place qu'ils occupent ; ses égaux, s'ils peuvent prétendre aux mêmes honneurs, il s'en défie, et il tâche de les supplanter. Mais s'il n'aime personne, est-il aimé de quelqu'un ? *Elle ne cherche point ses intérêts.* S'il n'y a point d'amour sincere qui ne soit désintéressé ; l'honneur de former de vrais amis, est réservé à la charité chrétienne. Qu'est-ce en effet que l'amitié profane ? qu'un commerce où l'amour-propre se propose presque toujours quelque intérêt. On peut dire que la vraie amitié est bannie de ce qu'on appelle le monde ; chacun se cherche soi-même dans l'amitié ; on est ami tant que l'ami peut être utile. Cet ami est-il disgracié ; devient-il pauvre ; conserve-t-il beaucoup d'amis ! *La charité ne pense mal de personne.* Ces censeurs malins qui ont toujours les yeux ouverts sur les défauts de leurs freres ; et ceux qui, jugeant des autres par leurs propres dispositions, soupçonnent le mal sur les plus légeres apparences, ont-ils une grande charité pour ceux dont ils relevent les moindres défauts ? En vain se flatte-t-on du nom spécieux de zele ; tout zele sans la charité n'est qu'un orgueil masqué, qu'une maligne, passion déguisée. *Charitas operit multitudinem peccatorum :* la charité couvre le grand nombre des péchés. Enfin, *la charité*, selon l'Apôtre, *endure tout*, *elle croit tout*, *elle espere tout*, *elle supporte tout.* L'amitié rend les peines légeres ; la charité va jusqu'à nous les faire aimer. Que la charité, en soumettant le cœur à la loi, rend la foi de l'esprit humble et soumise ! qu'elle donne d'ardeur et de vivacité à l'espérance ! Parce que j'aime mon Dieu, je soupire après le bonheur de le posséder, et je l'espere avec confiance.

L'ÉVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Luc. Chap. 18.

IN illo tempore : Assumpsit Jesus duodecim, et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per Prophetas de Filio hominis. Tradetur enim Gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur : et postquàm flagellaverint, occident eum, et tertiâ die resurget. Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. Factum est autem, cùm appropinquaret Jericho, cæcus quidam sedebat secus viam mendicans. Et cùm audiret turbam prætereuntem, interrogabat quid hoc esset. Dixerunt autem ei, quod Jesus Nazarenus transiret. Et clamavit dicens : Jesu fili David, miserére mei. Et qui præibant, increpabant eum ut taceret. Ipse verò multò magis clamabat : fili David, miserére mei. Stans autem Jesus, jussit illum adduci ad se. Et cùm appropinquasset, interrogavit illum, dicens : Quid tibi vis faciam ! At ille dixit : Domine, ut videam. Et Jesus dixit illi : Respice, fides tua te salvum fecit. Et confestim vidit, et sequebatur illum, magnificans Deum. Et omnis plebs, ut vidit, dedit laudem Deo.

EN ce temps-là : Jesus prit les douze avec lui, et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem ; et toutes les choses que les Prophetes ont écrites du Fils de l'homme s'accompliront. Car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats : et après qu'on l'aura flagellé, on le mettra à mort, et il ressuscitera le troisieme jour. Mais ils n'entendirent rien à tout cela : c'étoit une chose cachée pour eux, et ils ne comprenoient point ce discours. Comme il étoit proche de Jéricho, un aveugle qui étoit assis près du chemin, et qui demandoit l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'enquit de ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit ; et aussi-tôt il s'écria : Jesus fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui alloient devant, lui disoient rudement de se taire ; mais il en crioit bien plus fort : fils de David, ayez pitié de moi. Jesus s'arrêtant, se le fit amener : et quand l'aveugle se fût approché, il lui demande : que souhaitez-vous que je vous fasse ! Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie. Voyez, lui dit Jesus, votre foi vous a sauvé. Il vit aussi-tôt : et il le suivit, publiant les grandeurs de Dieu. Tout le peuple aussi qui en fut témoin, rendit gloire à Dieu.

MÉDITATION.

Que les pécheurs crucifient de nouveau Jesus-Christ dans leur personne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le péché mortel renouvelle en quelque maniere, dans la personne du pécheur, le mépris, les souffrances, et l'ignominie de la mort du Sauveur du monde. Il fut rassasié d'opprobres par les Juifs; il n'est pas mieux traité par les pécheurs. Ceux-là ne le connoissoient pas; et s'ils l'eussent connu, ils ne l'eussent jamais crucifié, dit l'Apôtre : ceux-ci le connoissent, ils le crucifient dans leur personne. Les Juifs n'ont commis qu'une seule fois ce déicide : les pécheurs en renouvellent les opprobres autant de fois qu'ils pechent : même mépris, même ingratitude; on peut même ajouter : même impiété, même irréligion. La foi, la raison, la conscience ont beau crier à l'impiété, à l'injustice : le pécheur ne laisse pas de crier comme les Juifs : *tolle*, *tolle*, *crucifige*. Dans la concurrence de la loi Divine avec cette satisfaction; dans la concurrence de ce plaisir criminel avec le Fils de Dieu; le pécheur crie comme le Juif : *non hunc, sed Barrabam*. Puisqu'il dépend de mon choix de choisir ce plaisir criminel, à l'exclusion de Jesus-Christ même : j'aime mieux prendre ce plaisir défendu, commettre cette action criminelle, que d'obéir à la loi Divine, qui me le défend sous peine d'encourir la disgrace de Dieu; j'aime mieux satisfaire ma passion, mon penchant, suivre ma méchante habitude, que de faire mon devoir. Je préfere de plein gré Barrabas au Sauveur du monde; voilà ce

que le pécheur dit par sa conduite, toutes les fois qu'il peche mortellement. (*a*) Saint Paul écrivant aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs convertis : il n'est pas possible, leur dit-il, c'est-à-dire, il est bien difficile que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont aussi goûté le don du Ciel; qui ont été faits participants de l'Esprit-Saint; qui de plus ont goûté quelle est l'excellence de la parole de Dieu, et quelles sont les merveilles du siecle à venir, et qui n'ont pas laissé de tomber, que ces gens-là se renouvellent en faisant pénitence : puisque tout de nouveau ils crucifient le Fils de Dieu dans leur personne, et qu'ils en font un objet de dérision. *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, ostentui habentes.* Il est vrai que l'Apôtre parle d'un second baptême d'eau, qu'il est impossible de recevoir une seconde fois, et qu'il n'exclut pas le baptême de la pénitence : mais il avoue qu'il est bien difficile qu'un pécheur se convertisse véritablement, quand il retombe de plein gré dans son péché. Quel fonds de réflexion ne fournit point cet oracle !

SECOND POINT.

Considérez que s'il est vrai que le pécheur crucifie de nouveau dans sa personne le Fils de Dieu, toutes les fois qu'il peche mortellement, qu'il en fait un objet de dérision : c'est sur-tout par les dissolutions du Carnaval qu'il commet ce crime. La licence qui regne singulierement en ce temps de débauche ; la liberté effrontée, effrénée, avec laquelle on donne sans honte dans tant d'excès; l'effronterie autorisée par ces scandaleux abus, avec laquelle on se croit tout permis dans ces jours de dissolution, peut passer pour une ostentation d'indévotion, de relâchement d'impiété, dont on n'a presque pas scrupule. Quel tort ne font pas ces in-

(a) *Heb.* 6.

dignes chrétiens à une religion aussi sainte que la nôtre ? Mais avec quelle imprudence ne font-ils pas, et de la religion, et de l'Evangile, et de Jesus-Christ même, un objet de dérision ? N'est-ce pas renouveller publiquement toutes les ignominies, toutes les profanations, tous les opprobres de la passion du Sauveur ? N'est-ce pas tourner en dérision, et les vérités les plus terribles de notre religion, et les préceptes de Jesus-Christ, et les plus respectables maximes de l'Evangile ? Le monde, ennemi déclaré du Fils de Dieu, triomphe dans ces déréglemens, de Jesus même. Ne pourroit-on pas dire que c'est ici une espece d'apostasie publique ? du moins est-ce un mépris, ce semble, formel, de ce qu'il y a de plus pur, de plus réservé, de plus saint dans la morale du Fils de Dieu. N'est-ce point dans ces bals que Jesus-Christ est crucifié impitoyablement par les crimes qui s'y commettent ? n'est-ce pas dans ces spectacles profanes que Jesus-Christ est outragé par les leçons publiques qui s'y font de la mondanité, de la licence la plus opposée à l'esprit de l'Evangile ? n'est-ce point dans ces assemblées mondaines, dans ces parties de plaisirs, dans ces académies de jeux, la plupart nocturnes, que Barrabas est hautement préféré au Sauveur ? enfin, n'est-ce pas dans ces repas, d'où la tempérance est toujours bannie ; dans ces divertissemens si peu chrétiens, l'écueil nécessaire de l'innocence ; dans ces mascarades scandaleuses, où l'on peut dire avec l'Apôtre, que le Fils de Dieu est crucifié ?

Hé ! Seigneur ! mon déréglement tiendra-t-il encore contre les lumieres et les sentimens que toutes ces réflexions font naître ! Non, mon Dieu, je me rends de bon cœur aux pressantes sollicitations de votre grace ; et si j'ai été assez malheureux pour imiter les Juifs dans leur malice, je vais moyennant votre miséricorde, imiter ceux qui se convertirent alors.

Aspirations dévotes durant le jour.

Christus Dominus captus est in peccatis nostris. J'avoue, mon Seigneur Jesus-Christ, que nos péchés renouvellent en nous votre passion.

Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum? his plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. Zach. 13.

D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains, mon divin Sauveur? ah j'entends ce que vous me répondez : j'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui faisoient profession de m'aimer.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SI l'ennemi du salut met tout en œuvre durant ces derniers jours du carnaval, pour séduire les ames par l'appas des plaisirs et des divertissemens que l'esprit du monde a introduits; l'Esprit-Saint n'a pas manqué d'industries spirituelles pour sanctifier les ames, par des pratiques de piété, que l'Eglise a autorisées. Peu de villes aujourd'hui où l'indulgence des quarante heures ne soit établie; peu où l'on ne trouve des exercices de dévotion, qui sont comme autant de contre-batteries contre les efforts du démon, et qui sont bien capables de rendre inutiles tous ses pernicieux artifices. Faites-vous une loi de vous rendre assidu durant ces trois derniers jours à tous ces exercices de piété. Ne vous laissez pas entraîner par le mauvais exemple; et quand tout le monde courroit en foule à ces assemblées de plaisirs, au bal, au spectacle; imitez le saint homme Tobie, qui, quoiqu'il fût dans un pays étranger, tandis que tous ses compatriotes alloient adorer le veau d'or, fuyoit seul la compagnie de tous les autres : *Hic solus fugiebat consortia omnium.* Et il alloit à Jérusalem au Temple du Seigneur, où il adoroit le Dieu d'Israël : *et ibi adorabat Dominum Deum Israel.* Suivez généreusement cet exem-

ple. Laissez aller aux spectacles ceux que l'esprit du monde a séduits ; pour vous, passez ces trois jours dans tous les exercices de piété ; visitez les pauvres dans les hôpitaux ; et sur-tout, assistez chaque jour aux prieres de quarante heures.

2.° Les gens du monde qui ne sont animés que de son esprit, débauchent le plus de gens qu'ils peuvent, pour avoir plus de compagnons de leurs déréglemens, et pour grossir le nombre de ceux qui se perdent : pour vous ayez encore plus de zele pour la gloire de votre Dieu, que les mondains n'en ont pour le service du maître qu'ils servent. Gagnez le plus de gens que vous pourrez au Seigneur, les engageant par de pieuses industries à employer ce temps précieux à de saints exercices. Ne manquez pas de vous confesser et de communier pour le moins un de ces trois jours. Assistez assidument aux sermons, à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, et à tous les pieux exercices. Plus le nombre de ceux qui se perdent est grand, plus Dieu est libéral envers ses serviteurs fideles. Ne craignez pas que vos affaires temporelles en souffrent, en vous acquittant avec ferveur des devoirs de Chrétien. Hélas ! on ne craint pas qu'elles en souffrent, quand il s'agit de se divertir et de se perdre.

LE MERCREDI DES CENDRES.

C'EST aujourd'hui, mes très-chers Freres, dit saint Bernard, que nous commençons le saint temps du Carême, ce temps de combats et de victoires pour les Chrétiens, par les armes du jeûne et de la pénitence : *Hodiè, dilectissimi, sacrum Quadragesimæ tempus aggredimur, tempus militiæ Christianæ.*

Christianæ. Avec quel courage, quelle confiance, quelle ferveur devons-nous commencer cette carriere ! mais avec quelle religion et quelle exactitude devons-nous observer ce jeûne solemnel ! C'est une loi, dit saint Bernard, commune à tous les Fideles : *Nobis singularis est hæc observatio, una omnium est quicumque in eamdem conveniunt unitatem.* Jesus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits : un chrétien oseroit-il se dispenser du jeûne du Carême ? *Quid in commune sit Christi jejunium omnibus Christianis ?* Saint Augustin dit que le jeûne de quarante jours, établi dans l'Eglise, est autorisé et par l'ancien Testament et par le nouveau. Par l'ancien, puisque Moyse et Elie ont jeûné un pareil nombre de jours de suite ; par le nouveau, puisque l'Evangile nous apprend que Jesus-Christ en a jeûné autant ; par où nous voyons la conformité de l'Evangile avec la loi figurée par Moyse, et avec les Prophetes représentés par Elie : *Demonstrans Evangelium non dissentire à lege et Prophetis.* C'est pour cela sans doute, ajoute ce saint Docteur, que Jesus-Christ parut entre Moyse et Elie à sa transfiguration, afin de marquer plus authentiquement ce que l'Apôtre dit du Sauveur : que la loi et les Prophetes lui rendent témoignage : *Testificata à lege et Prophetis.*

On peut dire avec vérité, que le jeûne du Carême est aussi ancien que l'Evangile, puisque le Fils de Dieu ne commença à prêcher son Evangile, qu'après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits ; mais, quoique l'on puisse dire que ce fut-là la premiere institution du Carême, puisque saint Jérôme dit que Jesus-Christ sanctifia alors le jeûne des chrétiens : *Iste est Dominus, qui quadraginta diebus jejunium Christianorum sanctificavit* ; on ne peut pas dire que l'exemple de Jesus-Christ ait été dès-lors une loi inviolable, à laquelle tous les disciples ait été assujetis. Il paroît même par la réponse que le Sauveur fit aux Pharisiens, qu'il n'a-

voit voulu obliger ses disciples à jeûner, qu'après qu'ils auroient été privés de la présence de l'Epoux céleste : un jour viendra, dit-il, que l'Epoux leur sera ôté, et alors ils jeûneront : *Venient autem dies, cùm auferetur ab eis sponsus, et tunc jejunabunt.* En effet, à peine le Sauveur fut monté dans le Ciel, que les jeûnes furent fort fréquens aux Apôtres et aux premiers Fideles. Aussi, quoique le jeûne soit de commandement divin, l'établissement du Carême, c'est-à-dire, la forme du jeûne, ou la maniere de jeûner un nombre réglé de jours avant Pâque, est d'institution apostolique. Le Sauveur, dit saint Jérôme, sanctifia par son jeûne de quarante jours, le jeûne solemnel des chrétiens, et son exemple fut la premiere institution du Carême; mais il n'en fit point alors un commandement exprès ; ce fut probablement depuis la résurrection jusqu'à son ascension qu'apprenant à ses Apôtres de quelle maniere ils devoient former son Eglise et les observances religieuses qu'il vouloit qu'on y établît, il leur apprit le temps et la forme du jeûne du Carême. L'exemple du Sauveur du monde en fixa le nombre de jours, et le temps immédiatement avant Pâque leur parût le plus propre pour servir de préparation à cette grande Fête. En effet, dit saint Augustin, l'on ne pouvoit prendre dans toute l'année un temps plus convenable pour le jeûne du Carême, que celui qui aboutit à la Passion de Jesus-Christ ; et c'est aussi celui que le Saint-Esprit a fixé dans l'Eglise.

Comme les six semaines du Carême ne comprennent que trente-six jours de jeûne, l'Eglise toujours conduite par l'Esprit-Saint, y a ajouté les quatre jours précédens, et a fixé le commencement de cette sainte quarantaine au mercredi des Cendres. On sait assez que c'est de cette sainte cérémonie de mettre les Cendres sur la tête, que ce premier jour de Carême est ainsi appellé. Ce n'est pas seulement dans la nouvelle loi, c'est encore dans l'an-

cien Testament que les Cendres ont été le symbole de la pénitence et la marque sensible de la douleur et de l'affliction. Thamar voulant témoigner son deuil et sa douleur, met de la Cendre sur sa tête: *Quæ aspergens Cinerem capiti suo.* (a) Je m'accuse moi-même, dit Job parlant au Seigneur, et je fais pénitence dans la poussiere et dans la cendre: *Ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favillâ et cinere.* (b) Les Israélites effrayés à l'approche d'Holopherne, et les Prêtres voulant appaiser la colere de Dieu lui offrirent des sacrifices ayant la tête couverte de cendres : *Et erat cinis super capita eorum.* (c) Mardochée consterné à la nouvelle du malheur qui menaçoit toute sa nation, se revêt d'un sac, et se couvre la tête de cendres : (d) *Indutus est sacco, spargens cinerem capiti.* Tout le peuple en fit de même dans les provinces : *In omnibus quoque Provinciis sacco et cinere.* Les vieillards de la ville de Sion dit Jérémie dans ses Lamentations, ont couvert leur tête de cendre, par un esprit de pénitence : *Conspersérunt cinere capita sua.* (e) Daniel joint au jeûne et à la priere, la cendre, pour appaiser le Seigneur irrité contre son peuple: (f) *Deprecari in jejuniis et cinere.* Le roi de Ninive voulant appaiser le Seigneur, descend de son Trône, se couvre d'un sac et s'asseoit sur la cendre : (g) *Surrexit de solio suo, et indutus est sacco, et sedit in cinere.* Les Macchabées accompagnerent leur jeûne solemnel de la cérémonie des cendres qu'ils mirent sur leur tête : *Jejunaverunt, et cinerem imposuerunt capiti suo.* (h)

Dans la nouvelle loi la cérémonie des Cendres n'a pas été moins en usage que dans l'ancienne. Jesus Christ reprochant à ceux de Corozaïm et de Bethzaïde leur endurcissement et leur indocilité, dit que si les miracles qui ont été faits chez eux, avoient été faits à Tyr et à Sidon, il y au-

(a) 1. *Reg.* 13. (b) *Job.* 42. (c) *Judith.* 14. (d) *Ester.* 4. (e) *Jerem.* 2. (f) *Dan.* 9. (g) *Jon.* 3. (h) *Macch.* 3.

roit long-temps qu'elles auroient fait pénitence avec le sac et la cendre : *In cilicio et cinere pœnitentiam egissent.* (i) Rien ne fut plus ordinaire aux pénitens dès les premiers jours de l'Eglise. Les Peres et les Conciles anciens ont toujours joint les Cendres à la pénitence. Optat reprochoit aux Donatistes d'avoir mis en pénitence des vierges consacrées à Dieu, en leur mettant des cendres sur la tête : *Consecratas Deo aspersistis immundis cineribus crines.* Saint Ambroise dit que la cendre doit distinguer le pénitent : *Cinere aspersum et opertum cilicio corpus perhorrescat.* (k) Et saint Isidore, Evêque de Séville, dit que ceux qui entrent en pénitence reçoivent des cendres sur leur tête, pour reconnoître qu'ensuite du péché, ils ne sont que poudre et que cendre ; et que c'est avec justice que Dieu a prononcé contre eux cette sentence de mort : *Asperguntur ut sint memores, quia cinis et pulvis sunt ; per favillam cineris perpendamus mortis sententiam ad quam peccando pervenimus.*

Reginon a emprunté des anciens Conciles la maniere dont on mettoit en pénitence les grands pécheurs, et la cérémonie du jour des Cendres. Tous les pénitens, dit-il, se présentoient à la porte de l'Eglise couverts d'un sac, les pieds nuds et avec toutes les marques d'un cœur contrit et humilié. L'Evêque ou le Pénitencier leur imposoit une pénitence proportionnée à leurs péchés. Puis ayant récité les Pseaumes de la pénitence, on leur imposoit les mains, on les arrosoit d'eau bénite, et on couvroit leur tête de cendres. Voilà quelle étoit la cérémonie du jour des Cendres, ou des premiers jours des jeûnes de Carême, pour les pécheurs publics, dont les fautes énormes avoient fait de l'éclat et causé du scandale. Mais comme tous les hommes sont pécheurs, dit saint Augustin, tous doivent être pénitent ; c'est ce qui porta les Fideles, et ceux même qui étoient les plus innocens, à donner

(i) *Matth.* 11. (k) *Lib.* 1. *ad Virg. lapsam.* 8.

en ce jour cette marque publique de pénitence, en recevant les cendres sur la tête. Nul des fideles n'en fut exempt ; les princes comme leurs sujets, les Prêtres et les Evêques même donnerent au public dès ces premiers temps cet exemple si édifiant de pénitence. Et ce qui n'avoit été particulier d'abord qu'aux pénitens publics, devint commun enfin à tous les enfans de l'Eglise, par la persuasion où l'on doit être, selon la morale de Jesus-Christ, qu'il n'y a personne, quelqu'innocent qu'il se croie, qui n'ait besoin de faire pénitence. Les Papes même subissent comme les autres cette humiliante cérémonie de religion, toute la distinction respectueuse qu'on a pour le Vicaire de Jesus-Christ, c'est qu'on ne dit rien quand on donne les cendres au Pape.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem revertéris : Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussiere, et que vous retournerez en poussiere. Ce sont les mémorables paroles que Dieu dit au premier homme dans le moment de sa désobéissance, et ce sont celles que l'Eglise adresse en particulier à chacun de nous, par la bouche de ses Ministres, dans la cérémonie de ce jour. Paroles de malédiction, dans le sens que Dieu les prononça, dit le plus célebre des Orateurs Chrétiens : mais paroles de grace et de salut, dans la fin que l'Eglise se propose, en nous les faisant entendre. Paroles terribles et foudroyantes pour l'homme pécheur, puisqu'elles lui signifient l'arrêt irrévocable de sa condamnation à la mort : mais paroles douces et consolantes pour le pécheur pénitent, dit saint Chrysostome, puisqu'elles lui enseignent la voie de sa conversion par la pénitence. Prenez dans la main une poignée de cendres, dit Dieu à Moyse et à Aaron et répandez-là sur le peuple : (1) *Tollite manus plenas cineris, et spargite illum coram Pharaone.* Cette cendre ainsi dispersée, dit l'Ecriture, fut comme la matiere dont Dieu forma ces fléaux

(1) *Exod.* 9.

qui affligerent toute l'Egypte, et qui causerent une si générale désolation. L'effet de la cérémonie de ce jour a un effet bien différent dans le Christianisme ; puisque les Prêtres de la loi nouvelle ne répandent aujourd'hui la cendre sur nos têtes, que pour appaiser la colere du Seigneur par cet acte d'humiliation, pour nous attirer les graces et les faveurs de Dieu, pour nous rendre capables d'en éprouver la bonté, et pour exciter dans nos cœurs les sentimens d'une véritable pénitence ; et c'est dans cet esprit et dans cette disposition qu'on doit pratiquer en ce jour, la cérémonie des cendres. Elles sont faites du bois des rameaux qui ont été bénis l'année précédente, et portés en procession le Dimanche des Rameaux. Ces cendres sont encore bénites par le Prêtre, avant que de les répandre sur la tête des Fideles ; et il ne faut qu'entendre les prieres dont l'Eglise se sert pour cette bénédiction, pour comprendre avec quel esprit de religion on doit participer à cette salutaire cérémonie.

Le Prêtre commence la bénédiction des Cendres, par ce verset du Pseaume soixante-huitieme : *Exaudi me, Domine, quoniam benigna est misericordia tua :* Exaucez ma priere, Seigneur, vous qui prenez tant de plaisir à faire du bien ; suivez les mouvemens de votre infinie miséricorde, et jetez les yeux sur moi : *Secundùm multitudinem miserationum tuarum respice in me.* Dieu tout-puissant et éternel, continue le Prêtre, rendez-vous propice à ceux qui vous prient avec confiance, et pardonnez aux pécheurs pénitens. Daignez envoyer votre saint Ange du haut des Cieux, qu'il bénisse et sanctifie ces Cendres, afin qu'elles deviennent un remede salutaire à tous ceux qui, avec un cœur contrit et humilié, implorent votre saint Nom, confessent publiquement qu'ils sont pécheurs, et pénétrés d'une vive douleur de vous avoir offensé, se prosternent aujourd'hui devant vous, implorant votre infinie miséricorde ; daignez, Dieu de bonté,

vous laisser toucher par cet acte de religion. Et faites par l'invocation de votre saint Nom, que tous ceux qui recevront ces cendres sur leur tête, outre le pardon de leurs péchés, reçoivent encore, et la santé du corps, et le salut de l'amé, par Notre-Seigneur Jesus-Christ. *Ut quicumque eos super se asperserint, pro redemptione peccatorum suorum : corporis sanitatem, et animæ tutelam percipiant, per Christum Dominum nostrum.*

O Dieu, qui ne voulez pas la mort, mais la conversion des pécheurs, daignez avoir pitié de la fragilité humaine, continue le Prêtre ; et daignez par votre miséricorde bénir vous-même ces Cendres que nous voulons mettre sur notre tête, et pour marque de l'humilité chrétienne dont nous faisons profession, et pour obtenir par cet acte de pénitence le pardon que nous espérons ; afin que, tandis que nous reconnoissons par-là que nous ne sommes que poussiere, et qu'en punition de notre prévarication nous retournerons en poussiere, nous obtenions de votre miséricorde le pardon de tous nos péchés, et la récompense que vous avez promise à ceux qui font une véritable pénitence. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. *Et præmia pœnitentibus repromissa consequi mereamur.*

O Dieu, qui vous laissez fléchir par l'humiliation, et gagner par une satisfaction sincere, poursuit-il, daignez écouter nos prieres et nos vœux, et tandis que la tête de vos serviteurs est couverte de ces cendres, répandez votre grace dans leurs cœurs ; afin que vous les remplissiez de l'esprit de componction, que vous leur accordiez l'effet de leur juste demande, et qu'ils ne perdent plus les graces que vous leur aurez accordées. Nous vous en supplions par Jesus-Christ Notre-Seigneur : *Et quæ justè postulaverint efficaciter tribuas ; et concessâ perpetuâ stabilitate, intactos manere decernas.*

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez bien voulu pardonner aux Ninivites, couverts de cendres et

revêtus d'un sac pour marque de leur pénitence ; accordez-nous par votre miséricorde, la grace qu'en les imitant aujourd'hui par les marques de notre pénitence, nous obtenions comme eux le pardon de nos péchés. Par Notre-Seigneur, etc. L'Eglise termine cette bénédiction des cendres, par exhorter tous les fideles d'une maniere pathétique, et dans le sens du Prophete Joël, à rendre utile et efficace la cérémonie des cendres : *Immutemur habitu, in cinere et cilicio.* Ne nous réformons pas seulement au dehors par la modestie des habits, dans la cendre et dans le cilice : *Jejunemus, et ploremus ante Dominum.* Jeûnons, et accompagnons notre jeûne des larmes de contrition que nous devons répandre devant le Seigneur : *Quia multùm misericors est dimittere peccata nostra Deus noster.* Parce que notre Dieu est plein de bonté et de miséricorde, et toujours prêt à nous pardonner nos péchés. *Emendemus in melius quæ ignoranter peccavimus :* Corrigeons les fautes que nous avons faites ou par foiblesse, ou par ignorance, ou par malice ; et ne différons point, de peur que surpris par la mort nous n'ayons pas le temps de nous convertir : *Ne subitò præoccupati die mortis, quæramus spatium pœnitentiæ, et invenire non possimus.*

L'Epître qu'on lit à la Messe de ce jour est prise du Prophete Joël, au chapitre second. Rien ne peut mieux convenir à l'esprit et à la célébrité de ce jour ; le Prophete prend occasion des fléaux dont Dieu châtioit les péchés de son peuple, pour porter ce peuple à appaiser par le jeûne et par la pénitence la colere de Dieu, et lui prédit que le Seigneur fléchi par l'humiliation, par les macérations du corps, et par la priere, répandra ses bénéditions sur les cœurs contrits et humiliés, et comblera de bien les ames véritablement pénitentes. Le style de ce Prophete est pompeux, magnifique, véhément, expressif, figuré, et en même-temps vif, touchant, et pathétique. L'allégorie des sau-

terelles comparées à une armée, est parfaitement bien soutenue. Ses peintures sont vives. Il peint les choses, et les met comme sous les yeux. *Scindite corda vestra*, dit-il, *et non vestimenta vestra :* Déchirez vos cœurs, et non pas vos habits, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde : *Convertimini ad Dominum Deum vestrum : quia benignus, et misericors est, patiens, et multæ misericordiæ, et præstabilis super malitia.* Dieu est encore plus miséricordieux que nous ne sommes méchans. C'étoit un usage autrefois fort ordinaire de déchirer ses habits, dans le deuil et dans les transports de sa douleur. On en voit cent exemples dans l'Ecriture. Mais Dieu ne se contente point de ces marques équivoques de conversion, de douleur et de repentir ; il veut une conversion sincere, une douleur intérieure, un cœur contrit et brisé de douleur ; il veut la conversion du cœur humilié, la réformation des mœurs ; il demande de dignes fruits de pénitence. *Quis scit si convertatur :* Qui sait s'il ne se laissera point toucher à nos larmes, et si la vue de notre humiliation ne le fléchira point ? Le Prophete exprime tout à la fois trois dispositions où nous devons être quand nous faisons pénitence : la confiance en la bonté de Dieu, la contrition de nos péchés, et la défiance de nos propres mérites. *Canite tubâ in Sion.* On annonçoit les fêtes et les assemblées au son de la trompette, comme il est ordonné dans le dixieme chapitre des Nombres. Le Prophete exhorte les chefs de la Nation, d'assembler le peuple, et dans cette assemblée générale d'ordonner un jeûne solemnel, et d'engager tout le monde, et en particulier les Ministres du Seigneur, à appaiser la colere de Dieu par leurs larmes et par leur pénitence. Que les Prêtres, dit-il, prosternés entre le Vestibule et l'Autel, fondent en larmes, et s'écrient : pardonnez, Seigneur, pardonnez à

votre peuple ; et ne laissez point tomber votre héritage dans l'opprobre, en sorte qu'il tombe sous la domination des Nations. Souffrirez-vous que les étrangers disent de nous : où est leur Dieu ? *Et dicænt : parce, Domine, parce populo tuo, et ne desherediatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis Nationes.* Dans l'état où étoit alors le pays, rien n'auroient été plus aisé aux ennemis des Juifs, que de s'en rendre maîtres. Le peuple consterné, abattu de frayeur, affoibli par une horrible famine, n'étoit guere en état de résister à une armée d'Assyriens, ou de Chaldéens. Le Prophete exhorte donc les Ministres du Seigneur, de ne permettre pas que son peuple tombe sous la domination des étrangers, et que les Nations infidelles n'aient pas à accuser le Dieu d'Israël, ou de foiblesse, ou de dureté, pour avoir ainsi abandonné son peuple à la merci de ses ennemis. Le Prophete n'a pas plutôt exhorté tous ses freres à la pénitence, qu'il leur prédit que le Seigneur se laissera fléchir à leur cris : *Zelatus est Dominus, et pepercit populo suo.* Le Seigneur s'est laissé toucher à ses larmes, et il lui a pardonné ; et ce pardon a été suivi de toutes sortes de prospérités, et d'une bénédiction abondante. Tant il est vrai que la pénitence désarme Dieu, quelque irrité qu'il soit, et ramene la prospérité et le calme.

L'Evangile de la Messe de ce jour, est prise du sixieme chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, où Jesus-Christ nous apprend la pureté d'intention qu'on doit avoir dans le jeûne. Le Sauveur venoit d'apprendre à ses Apôtres, comment ils devoient prier, en leur donnant un modele de la plus excellente priere ; et comment ils devoient pardonner les injures, se réservant d'être lui-même le modele le plus parfait d'une si excellente charité. Après leur avoir donné ces préceptes sur l'oraison et sur le pardon des injures, il leur en donna un sur le jeûne qui doit accompagner et soutenir l'o-

raison. Voulez-vous savoir, leur dit-il, quels jeûnes sont saints et agréables à Dieu ? Ce sont ceux que l'on pratique en secret. Ne vous étonnez donc pas si je défends d'imiter les hypocrites, qui jeûnent et font parade de leur austérité ; dont la vertu n'est point dans le cœur, mais sur le visage ; qui par une mine pénitente, par un extérieur triste et austere, par des jeûnes longs et rigoureux, tâchent à se mettre en réputation de gens mortifiés, et à imposer par un dehors séduisant et hypocrite. Tenez pour certain ce que je vous ai déjà dit, et ce que je vous dis encore, qu'il n'y a point d'autre récompense pour eux que cet honneur vain dont ils se repaissent. J'attends toute autre chose de vous. Car je veux qu'aux jours de jeûne vous vous parfumiez la tête, que vous vous laviez le visage, comme vous avez coutume de faire aux jours solemnels et aux jours de réjouissance, afin que sous un visage gai, vous cachiez l'austérité de votre jeûne ; et que s'il se peut, il n'y ait que Dieu qui sache que vous jeûnez, et ceux à qui vous devez ce bon exemple, s'il est nécessaire. C'est ce que Dieu aime, c'est ce qu'il estime ; plus vous cacherez aux hommes vos pénitences, plus la récompense en sera un jour publique et glorieuse. Un chrétien vraiment pénitent cache avec soin aux yeux des hommes les rigueurs auxquelles il se condamne ; comme il n'a offensé que son Dieu, c'est à lui seul qu'il veut plaire ; il estime trop peu les peines dont il s'afflige, pour ne pas craindre d'en diminuer le mérite en les exposant aux yeux des hommes. Nous devons pourtant faire les hommes témoins de notre pénitence, si nous les avons fait témoins de nos désordres. Le scandale ne se répare guere que par la conversion et la réformation des mœurs.

Dans le deuil et dans le jeûne, on n'usoit ni du bain ni du parfum. Jesus-Christ n'ordonne pas de s'en servir dans l'exercice de la pénitence ; ce n'est pas-là le sens de ses paroles ; il veut seulement

qu'on soit si éloigné de l'affectation de paroître jeûneurs, que l'on paroisse tout le contraire ; et qu'au lieu de l'air triste et austere des Pharisiens, nous prenions des manieres aisées, ouvertes, un air gai et content ; il veut que nous agissions sans affectation, sans vanité, sans fard, sans hypocrisie : *Ne videaris tuum jejunium vendere hominibus*, dit saint Ambroise, *ne videaris contristari in animæ tuæ salute :* afin qu'il ne paroisse pas que vous vendez aux hommes votre jeûne, pour ainsi dire, et que c'est avec tristesse et avec chagrin que vous travaillez à votre salut, en prenant un air sombre et pleureux, qui dise à chacun que l'on jeûne.

C'est encore, poursuit le Sauveur, une autre foiblesse assez commune dans le monde, que la trop grande passion d'acquérir du bien. Le Sauveur ajoute le détachement des biens terrestres au précepte du jeûne, pour prévenir le pitoyable motif de ceux qui, par une avarice sordide, ne jeûnent que pour épargner. *Sic jejunemus*, dit saint Augustin, *ut prandia nostra pauperibus erogemus :* afin que l'épargne de nos jeûnes entre dans le trésor de Jesus-Christ, par les mains des pauvres, et ne devienne pas l'aliment de notre avarice. Je ne vous empêche pas, dit-il à ses Disciples, d'amasser de grands trésors, pourvu que ce ne soient pas des trésors de la nature, de ceux qu'on amasse sur la terre que la rouille et les vers consument, et que les voleurs peuvent vous enlever. Ne songez donc point à vous faire ailleurs des trésors que dans le Ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument, où il n' y a point de voleurs qui creusent et qui dérobent : dans le Ciel où les biens qu'on a amassés sont inaltérables, inamissibles et éternels. D'ailleurs, si, selon l'ancien proverbe, où est le trésor, là est le cœur, n'est-il pas plus juste et plus utile d'élever sans cesse votre cœur au Ciel, votre chere patrie, que de l'attacher à la terre, le triste lieu de votre exil.

Saint Hilaire, expliquant ces paroles de Jesus-Christ : ne mettez point votre trésor, dit-il, dans l'opinion et dans les louanges des hommes ; n'attendez point d'eux votre récompense ; mais ne l'attendez que de Dieu seul. Hélas ! que les hommes sont peu raisonnables, et qu'ils connaissent peu leurs véritables intérêts ! Nous n'avons d'empressemens, d'activité que pour les biens de la terre ; biens faux, frivoles, vuides, biens apparens, qui n'ont rien de durable, et qui doivent nécessairement nous être enlevés tôt ou tard. Aveugles que nous sommes, que ne tournons-nous nos vues et nos soins vers le Ciel, vers ces véritables richesses, dont la possession doit être éternelle, et qui seules peuvent à jamais remplir nos desirs. Le juste n'a point d'attache à la vie, c'est qu'il compte pour rien les biens dont il jouit. Il n'a travaillé, et il ne travaille encore à tout moment que pour le Ciel ; c'est là qu'est son trésor, et par conséquent son cœur. Qu'il est sage, qu'il est heureux ce juste, de ne s'attacher pas ici-bas, où il est étranger, et de faire passer tout le fruit de son travail dans le Ciel, sa véritable, son éternelle patrie ! quelle différence à sa mort, entre le pécheur et le juste ! le cœur du pécheur est tout à la terre, et il la lui faut quitter ; le cœur du juste est au Ciel, et la mort lui en ouvre l'entrée. Le mot de trésor, disent les Interpretes, signifie non-seulement de l'argent monnoyé, mais encore des meubles et des habits précieux, et des amas de grain et de provisions pour la vie ; la rouille ne gâte que le métal, les vers rongent les meubles, les habits et le grain.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA, Domine, fidelibus tuis, ut jejuniorum veneranda solemnia, et congrua pietate susci-

SEIGNEUR, accordez à vos Fideles, la grace d'entrer dans la solemnité sacrée de ce jeûne saint, avec

piant, et secura devotione percurrant. Per Dominum, etc.

la piété qu'ils y doivent apporter, et d'en fournir toute la carriere avec une dévotion que rien ne puisse troubler. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu, vit et regne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, par tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Joël. Chap. 2.

HÆC dicit Dominus : convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu. Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum Deum vestrum : quia benignus et misericors est, patiens et multæ misericordiæ, et præstabilis super malitia. Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem, sacrificium et libamen Domino Deo nostro! Canite tubâ in Sion, sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate populorum, sanctificate Ecclesiam, coadunate senes, congregate parvulos, et sugentes ubera : egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo. Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : parce Domine, parce populo tuo : et ne deshereditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes : Quarè dicunt in populis : ubi est Deus eorum! Zelatus est Dominus terram suam, et peper-

VOICI ce que dit le Seigneur : convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissemens. Déchirez vos cœurs, et non vos habits ; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu : parce qu'il est bon, et compatissant ; qu'il est patient et riche en miséricorde : qui sait s'il ne se tournera point vers nous, s'il ne nous pardonnera point, s'il ne laissera point après lui la bénédiction, afin que nous présentions au Seigneur notre Dieu, nos sacrifices et nos offrandes ! Faites retentir la trompette en Sion, ordonnez un jeûne saint, publiez une assemblée solemnelle. Faites venir tout le peuple, avertissez-le qu'il se purifie, assemblez les vieillards, amenez même les enfans, et ceux qui sont encore à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial. Que les Prêtres et les Ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes, et s'écrient : pardonnez, Seigneur, pardonnez à ve-

rit populo suo : Et respondit Dominus, et dixit populo suo : Ecce ego mittam vobis frumentum, et vinum, et oleum, et replebimini eis : et non dabo vos ultrà opprobrium in Gentibus, dicit Dominus omnipotens.

tre peuple, et ne laissez point tomber votre héritage dans l'opprobre, en sorte qu'il tombe sous la domination des nations. Souffrirez-vous que les nations disent de nous : où est leur Dieu ? Le Seigneur a un ardent amour pour ce pays qu'il regarde comme le sien, et il a pardonné à son peuple. Le Seigneur a parlé à son peuple, et il lui a dit : je vous enverrai du bled, du vin et de l'huile, et vous en serez rassasiés, et je ne vous abandonnerai plus aux insultes des nations, dit le Seigneur Tout-puissant.

Joël, fils de Phatuel, étoit de la Tribu de Ruben, il est mis le second au nombre des douze petits Prophêtes. Il prophétisa vers l'an 789 avant Jesus-Christ. Sa prophétie contient trois chapitres. Il y parle des fléaux dont Dieu châtioit son peuple, de la pénitence que ce peuple devoit faire pour appaiser la colere de Dieu. Il y prédit la descente du Saint-Esprit, le jugement dernier, et la rigueur dont Dieu jugera tous les hommes.

RÉFLEXIONS.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. C'est Dieu lui-même qui nous invite, qui nous presse, qui nous ordonne de nous convertir à lui de tout notre cœur : quel pécheur peut manquer de confiance après cela ; mais qui peut différer de se convertir ? si un Prince offroit de si bonne grace le pardon à un criminel ; s'il invitoit lui-même un courtisan disgracié à revenir à la Cour, lui offrant son amitié, ses bonnes graces ; s'en trouveroit-il beaucoup qui renvoyassent leur départ ? qui différassent leur retour ? à qui la faveur du Prince parût être à un trop haut prix et à des conditions trop onéreuses ? Hélas ! qu'est-ce que la faveur d'un Prince de la terre, par rapport à l'amitié du Souverain Maître de l'Univers, du Dieu tout-puissant, source

de tout bien, seul arbitre de notre éternelle destinée ! et cependant qui se rend à sa voix ? qui répond avec promptitude à son invitation ? qui se hâte de rentrer dans ses bonnes graces, quoiqu'il nous offre son amitié avec empressement. On veut bien se convertir : car ces gens du monde, ces pécheurs d'éclat ; ces femmes mondaines, ces libertins de profession ne voudroient pas mourir dans sa disgrace : on veut se convertir ; mais on craint toujours que ce ne fût trop tôt, si l'on se convertissoit sur l'heure. Délai de conversion, arrhes sûres, gage peu incertain de l'impénitence finale. Qui vit avec un desir inefficace de se convertir, meurt presque toujours impénitent. Vous invitez, Seigneur, vous sollicitez ces pécheurs de se convertir : il ne leur plaît point. Quand ils seront d'humeur, c'est-à-dire, quand ils seront dégoûtés de leurs plaisirs ; quand, par maladie, par l'âge, ou par quelque fâcheux accident, ils ne seront plus en état de vous offenser ; quand ils se verront sur le bord de l'abyme, où ils vont être précipités ; quand ils ne seront plus du goût des mondains ; quand ils ne seront plus bons à rien ; quand le monde, qu'ils ont servi et dont ils ont été les esclaves, ne voudra plus de leurs services, alors ces mondains rendus, ces pécheurs usés, ces femmes coquettes, vieillies, ou disgraciées, ces libertins, chassés des assemblées profanes, des parties de plaisirs, devenus odieux à Babylone, penseront tout de bon à prendre le chemin de Jérusalem, et à venir offrir au Seigneur quelques misérables restes d'une vie toute usée. Dieu est miséricordieux, il est vrai, il est même tout miséricorde, mais il n'est pas moins juste. Or, croyons-nous que ces retours forcés, que ces prétendues conversions surannées, soient d'un grand mérite auprès de lui ? Le pécheur ne doit jamais désespérer de son salut, ne lui restât-il qu'un souffle de vie, il doit ranimer toute sa confiance en un

Sauveur, qui a fait de si grands frais, et qui est mort universellement pour tous les pécheurs ; mais un pécheur qui est insensible aux amoureuses sollicitations de la grace, et qui se durcit volontairement contre toute l'impression de l'Esprit-Saint, n'a-t-il rien à craindre ? *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur.* Qui dit de tout votre cœur, demande une conversion entiere, parfaite, sans partage. Nulle véritable conversion, si elle n'est pas de tout le cœur. Réformer le luxe des habits, retrancher le jeu, rompre des liaisons criminelles, n'assister plus aux spectacles profanes, s'interdire tout divertissement peu chrétien, c'est une conversion bien édifiante : mais s'il reste encore quelque passion dominante à dompter, quelqu'attache favorite à vaincre, quelqu'injure à pardonner, quelque froideur à dissiper, quelque lien à briser ; la conversion n'est pas entiere ; on ne s'est pas converti de tout son cœur, quand il y a quelque réserve dans la conversion. *Implevi verbum Domini*, dit Saül au Prophete : j'ai fait main-basse sur tous les Amalécites, et je n'ai rien épargné de tout ce qui leur appartenoit, selon l'ordre du Seigneur : *Et quæ est hæc vox gregum*, repart Samuël ? Et que signifie le bêlement de ces brebis, la voix de ce troupeau que vous avez épargné : *Quæ est hæc vox ?* Bon Dieu ! que de conversions louches, imparfaites, défectueuses ! combien peu de gens se convertissent à Dieu de tout leur cœur !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 6.

IN illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis : cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes. Exterminant enim facies suas, ut

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme les hypocrites ; car ils se feront

appareant hominibus jejunantes. Amen dico vobis, quia receperunt mercedem suam. Tu autem, cùm jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito, et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra: ubi ærugo, et tinea demolitur; et ubi fures effodiunt, et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo: ubi neque ærugo, neque tinea demolitur; et ubi fures non effodiunt, nec furantur. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.

un visage have pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, et lavez-vous le visage, afin que ce ne soit pas aux yeux des hommes qu'il paroisse que vous jeûnez, mais aux yeux de votre pere qui est caché, et votre pere qui voit ce qui est caché vous en récompensera. Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout, et où les voleurs creusent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le Ciel, où il n'y a ni rouille, ni vers qui consument, et où il n'y a point de voleurs qui creusent, et qui dérobent. Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

Sur la cérémonie des Cendres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la cérémonie de mettre aujourd'hui la cendre sur la tête, n'est pas une pure cérémonie toute extérieure, vuide, indifférente, stérile : c'est une pratique religieuse, qui, nous rappelant le souvenir du formidable arrêt porté contre nous par le souverain Juge, devient le symbole de la pénitence et de notre mortalité. Que faisons-nous donc aujourd'hui, quand nous mettons la cendre sur nos têtes ? Nous faisons ce que faisoit Josué, quand, pour appaiser le Dieu des armées, et réparer le larcin des dépouilles de Jéricho, lui et

les anciens d'Israël se couvroient la tête de poussiere. Nous faisons ce que Jérémie recommandoit aux Princes de Juda, dans la désolation de leur patrie, en les faisant ressouvenir qu'ils mourroient bientôt : *Quia completi sunt dies vestri.* Nous faisons ce que faisoit Esther, Judith, Mardochée, et le Roi de Ninive. Nous faisons, enfin, ce que, dans la loi de grace, Jesus-Christ nous a dit que Tyr et Sidon eussent fait, s'il eût opéré à leurs yeux les mêmes prodiges qu'il avoit opéré aux yeux de Corozaïm et de Bethsaïde : *In cinere et cilicio pœnitentiam egissent :* nous faisons ce que tant de Saints ont fait. Les paroles humiliantes que le Prêtre, la cendre à la main, prononce aujourd'hui sur l'homme soumis à ses pieds, sont les propres termes de l'arrêt porté contre le premier homme, en punition de son péché. Le dessein de l'Eglise, en nous mettant la cendre sur le front, c'est de nous exciter à la pénitence, au mépris de nous-mêmes, par la vue de ce foible reste, où se terminent tous les biens, les plaisirs, les honneurs de cette vie, et où nous-mêmes nous serons enfin réduits à la mort. Les prieres que l'Eglise fait sur ces cendres, en les bénissant, donne une vertu secrette à cette religieuse cérémonie, qui ne manque point d'inspirer la componction, et d'attirer la grace de la pénitence, à tous ceux qui reçoivent cette cendre sur leur tête avec de saintes dispositions dans le cœur. Quel effet ne doit pas produire cette pratique de religion ! quel détachement de la vie ! quel dégoût des biens créés ! quelle indifférence pour les dignités les plus éclatantes ! peut-on voir cette poignée de cendres, image véritable de ce que nous deviendrons un jour ; peut-on entendre cet arrêt, cet oracle terrible, dont nous vérifierons bientôt les menaces, sans que notre orgueil soit humilié, sans que notre mollesse soit condamnée, sans que nos ambitieux projets soient confondus, sans qu'on ait honte et un vrai regret

d'avoir fait tant de fonds sur les trompeuses commodités de cette vie ? Que ces cendres sont un salutaire remede, répandues sur l'enflure du cœur humain ! qu'elles sont propres pour dessiller les yeux, sur le faux éclat de mille objets séduisans ! qu'elles peuvent bien assaisonner les plus ameres adversités de cette vie !

SECOND POINT.

Considérez combien cette cendre reçue sur la tête avec un esprit de religion, avec un cœur contrit et humilié, et avec les dispositions que demande cette sainte cérémonie, peut produire de bons effets. La pensée de la mort, inséparable de cette religieuse pratique, est le premier effet qu'elle produit. Fût-on le plus puissant Monarque de l'Univers ! Fût-on le plus heureux homme du siecle ! on mourra ; et toute cette pompe, cette grandeur, cette majestueuse réputation, cette tumultueuse félicité, qui fait tant d'envieux, tout cela s'éteint dans le tombeau : allez fouiller dans ces superbes mausolées, orgueilleux monumens de la vanité mondaine ; vous ne trouverez qu'une petite poignée de cendres, moins précieuses que l'urne qui les contient. Voilà ce qui reste enfin de ces grands Princes, la terreur ou l'admiration de leur siecle ; de tous ces Héros des siecles passés, de tous ces favoris de la fortune, pour parler selon le langage des gens du monde : quelques bouts d'os calcinés, une poignée de cendres puantes, et voilà tout. Soyez encore plus puissans, plus riches, plus à votre aise qu'ils n'ont été, vous n'aurez pas un autre sort ; et l'on dira un jour de vous, à tel jour qu'aujourd'hui, ce qu'on dit de ces victimes de l'ambition humaine : chacun est à son tour une preuve sensible de cette vérité. L'estime et l'amour même de la vertu, est un second effet de la cérémonie des cendres. Bon Dieu ! qu'elle est propre cette

cérémonie mystérieuse, à nous désabuser de tant de faux brillans, de toutes ces opinions populaires qui enchantent et qui séduisent! Mais qu'elle est efficace pour nous découvrir le mérite solide, et le prix inestimable de la véritable vertu! les Saints meurent, dit-on alors, tout comme les pécheurs; mais quelle différence de cendres à cendres! Les unes sont des objets d'horreur; et les autres des objets de vénération, tant la sainteté a de pouvoir et de charmes! On foule aux pieds celles-là, et l'on se prosterne par respect devant celles-ci. La seule terre qui a couvert le corps des Saints, a la vertu de faire des miracles. Que doit-on conclure de tout ceci, si ce n'est que c'est une folie insigne de mettre son bonheur dans les honneurs, les plaisirs, les biens de cette vie; et qu'il faut avoir perdu l'esprit, pour s'étudier à autre chose qu'à se faire saint.

C'est aussi, Seigneur, le fruit que j'espere tirer de cette méditation, avec le secours de votre grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Quid habet ampliùs homo de universo labore suo? Eccl.

Vanités des vanités, et tout n'est que vanité! que revient-il à l'homme mondain de tout son travail, et à quoi est-il enfin réduit qu'à un peu de cendres?

Ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favilla et cinere. Job. 42.

C'est de tout mon cœur, Seigneur, que je déteste ma vie passée, je m'accuse moi-même, et je fais pénitence dans la poussiere et dans la cendre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME la cérémonie des cendres est une pratique de religion, faites-la dans toutes les dispositions et avec l'esprit que demande une si sainte cérémonie. Inutilement met-on la cendre sur la tête, si l'orgueil regne dans le cœur. Dieu a en horreur toute grimace. Si l'ame n'est pas contrite et pénétrée de l'idée de son néant, cette humiliation extérieure n'est qu'une pure momerie. Gardez-vous bien de porter l'irrévérence et l'indévotion jusques dans les pratiques les plus humiliantes de la religion. Allez recevoir la cendre sur le front, avec un cœur contrit et humilié; écoutez cet arrêt de mort avec une parfaite résignation, et faites en même temps le sacrifice de votre vie : acceptez la mort à laquelle Dieu vous a condamné, en satisfaction de vos péchés, et comme une peine que vous avez bien méritée. On n'est guere capable, à la mort, d'en faire un sacrifice méritoire; c'est proprement aujourd'hui, en recevant la cendre sur la tête, que le sacrifice, que vous ferez de votre vie, peut être fort agréable à Dieu et d'un grand mérite.

2.° Ne perdez guere de vue la mort, dont cette cendre est le plus naturel symbole. Cette pensée persuade aisément la pénitence, et en adoucit toute la rigueur. Commencez le Carême en esprit de pénitence; ce sera le dernier pour bien des gens; quelle consolation pour vous de l'avoir observé chrétiennement, s'il doit être le dernier pour vous. Unissez votre jeûne avec celui de Jesus-Christ; par-là vous le rendrez plus méritoire. Une des plus pernicieuses ruses du démon, c'est de nous faire regarder les plus saintes cérémonies de la religion comme des coutumes indifférentes. Accompagnez, animez celle-ci d'un esprit chrétien. Et dans tout ce que vous ferez,

dites-vous à vous-même : *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem revertêris :* Souviens-toi que tu n'es que poussiere, et que tu seras réduit en poussiere dans peu de jours.

LE JEUDI D'APRÈS LE JOUR DES CENDRES.

COMME le jeûne du Carême est un remede efficace pour guérir les maladies de l'ame, l'Eglise nous propose en ce jour l'histoire des deux guérisons corporelles, miraculeusement opérées dans deux personnes, dont l'une est de la premiere et de la plus noble qualité parmi les hommes ; et l'autre de la derniere et de la plus vile condition ; pour nous faire voir qu'il n'y a nul état dans le monde qui soit exempt du bienfait de la rédemption et du salut : *Omnes homines vult salvos fieri.* (a) Dieu veut que tous les hommes se sauvent, et qu'ils parviennent à la connoissance de la vérité. Le premier exemple d'une miraculeuse guérison est celui du Roi Ezéchias dont l'Eglise nous fait lire l'histoire dans l'Epître de la messe. L'autre est celui du valet d'un Centenier, Capitaine d'une compagnie de cent hommes ; et ce miracle fait le sujet de l'Evangile de ce jour.

Ezéchias, Roi de Juda, étoit fils d'Achaz et d'Abia, et petit-fils de Joatham ; c'étoit un Prince très-religieux. Il rétablit entièrement le culte du vrai Dieu dans le royaume de Juda, dont il prit le gouvernement vers l'an 727 avant Jesus-Christ. Les Juifs avoient donné dans la plupart des su-

(a) 1. *Tim.* 2.

perstitions payennes, par la négligence, et peut-être l'irréligion de ceux qui les gouvernoient, et par le commerce qu'ils avoient eu avec les payens. Le pieux Prince fit abattre tous les Autels, qui étoient dressés à l'honneur des faux Dieux, sur les collines; brûla les bois consacrés à ces fausses divinités; et brisa le serpent d'airain que les Juifs conservoient; et cela afin de leur ôter tout sujet d'idolâtrie. Eusebe dit qu'il supprima plusieurs Livres de Salomon, qui traitoient des choses naturelles, à cause de l'abus que les simples en faisoient. Après avoir rétabli la religion et le bon ordre dans le Royaume, il fit la guerre aux ennemis de l'Etat. Aussi brave que religieux, il défit les Philistins qui s'étoient déja révoltés contre son pere.

Dans la quatrieme et sixieme année de son regne, Salmanazar prit Samarie, et mit fin au royaume d'Israël, ayant pris prisonnier le Roi Ozée qui mourut en prison. Vers le même temps Sennacherib, Roi des Assyriens, fit de grandes conquêtes dans la Palestine et dans les Provinces voisines; entra en Egypte, et en fit la conquête. Irrité contre Ezechias qui avoit refusé de lui payer le tribut qu'il exigeoit de lui, il envoya Rabsacès, l'un de ces Officiers, lui faire des menaces foudroyantes, se moquant de la confiance que ce religieux Prince avoit en Dieu, contre les forces d'un Monarque, à qui, jusqu'alors, nulle Puissance n'avoit résisté. Ezéchias entendant ces menaces insultantes, eut recours à Dieu; et pour implorer son secours, il se couvrit d'un sac, alla dans le Temple, où il fit lire les Lettres blasphématoires de Sennacherib; et y passa long-temps en prieres. Le Prophete Isaïe lui fit dire de ne point craindre ces menaces, et lui promit que Dieu combattroit pour lui. En effet, Sennacherib ayant mis le siege devant Jérusalem avec une armée de plus de deux cent mille hommes,

Dieu

Dieu envoya un Ange pendant la nuit, qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de ce Prince, avec tous les Chefs. Sennacherib voyant le matin cette grande défaite, prit la fuite, se retira dans ses Etats, laissant tout son bagage au pouvoir de ceux dont il croyoit la ruine assurée.

Ezéchias admira bien la main toute-puissante du Dieu des armées dans cette miraculeuse défaite de l'armée du Roi des Assyriens; mais l'Ecriture dit que ce Prince ne reconnut pas assez les graces que Dieu lui avoit faites; et que s'étant laissé aller à l'orgueil, Dieu l'avoit puni et humilié. Mais Dieu ne le châtia qu'en bon pere, et sa punition fut pour lui une nouvelle preuve de sa bonté. Ezéchias tomba dangereusement malade. Les Juifs veulent qu'il ait été puni, pour n'avoir pas rendu de solemnelles actions de graces pour un si signalé bienfait, et pour n'avoir pas chanté un Cantique de louange au Dieu des armées, après la défaite de Sennacherib, à l'imitation de Moyse, d'Anne, mere de Samuel, et de Débora. Quoi qu'il en soit, Ezéchias se trouva très-mal, et sa maladie parut mortelle. Le Prophete Isaïe, l'étant venu trouver, lui dit : Mon Prince, voici ce que le Seigneur m'ordonne de vous dire : vous n'avez qu'à donner ordres aux affaires de votre maison; car vous mourrez, et vous ne réchapperez point de cette maladie. Cet arrêt de mort, sorti de la bouche d'un si grand Prophete, consterna ce Prince qui n'étoit alors qu'à la quatorzieme année de son regne. Il tourna le visage vers la muraille pour prier avec plus de recueillement et de respect, et pour répandre des larmes dans l'amertume de son cœur, avec plus de liberté; saint Jérôme croit qu'il se tourna du côté du Temple. Là, répandant son cœur devant Dieu, Seigneur! s'écria-t-il, ayez pitié de votre serviteur, et laissez-vous toucher à mes larmes. Souvenez-vous que j'ai marché de-

vant vous avec un cœur droit et pur, avec une fidélité constante et persévérante ! *Obsecro, Domine, memento, quæso, quomodò ambulaverim coram te in veritate, et in corde perfecto !* Et, que quoique je sois pécheur, je n'ai pourtant jamais voulu vous déplaire de propos délibéré ; j'ai toujours voulu faire ce qui étoit bon et agréable à vos yeux : *Et quod bonum est in oculis tuis fecerim :* S'abandonnant ensuite à la douleur, il versa une grande abondance de larmes. *Et flevit Ezechias fletu magno.*

Les Justes de l'ancien Testament ont souvent fait à Dieu de semblables prieres, où ils le supplioient de se souvenir de leurs bonnes actions. David, dans les Pseaumes, rappelle en plus d'un endroit, son innocence, sa douceur, sa justice ; et Néhémie prie Dieu de ne point oublier les œuvres de piété qu'il a faites pour le rétablissement du Temple et des cérémonies de la loi. Cette maniere de prier pouvoit avoir un bon sens, sur-tout dans un peuple grossier et tout matériel jusques dans les choses les plus spirituelles. Jesus-Christ nous a enseigné une maniere de prier plus juste, plus spirituelle et plus sainte ; il nous a appris d'une maniere plus distincte, le besoin continuel que nous avons que la grace du Sauveur nous prévienne, nous fortifie, et nous donne la persévérance ; nous reconnoissons, avec justice, que, quand Dieu couronne et récompense nos mérites, il récompense et couronne ses propres dons et ses bienfaits.

On pourroit être surpris de voir un des plus saints Rois, si zélé pour faire fleurir la Religion dans tous ses Etats, et qui a mené une vie si innocente et si pleine de bonnes œuvres, craindre si fort de mourir, s'abattre et se livrer à la douleur aux approches de la mort ; tandis que nous voyons tant de Saints dans la loi nouvelle, envisager la mort avec joie, triompher de joie de

se voir sur le point de voir finir leur exil, et ne craindre rien tant, aux approches de la mort, que de vivre. Que cette différence de Saints, de l'un et de l'autre Testament, prouve bien l'excellence de la loi nouvelle sur l'ancienne ! il faut convenir que l'ancien Testament nous propose de grands exemples de vertus dans les Saints, et dans les Patriarches ; mais il faut reconnoître aussi que leur vertu, quelque véritable, quelque grande qu'elle fût, étoit encore brute, et en quelque façon terrestre. Il n'y a que le sang de Jesus-Christ qui ait produit, dans les Saints de la nouvelle alliance, des sentimens bien plus nobles et plus élevés, et une vertu plus épurée et plus sublime. Il falloit un Homme-Dieu pour rendre spirituels les hommes ; ce n'est que dans la Religion chrétienne où l'on trouve l'idée juste de la sainteté.

Dieu se laissa fléchir à la priere et aux larmes d'Ezéchias. Le Prophête n'étoit point encore sorti de la cour du Palais, que Dieu lui ordonna de retourner chez le Roi, et de lui dire que le Dieu de David, son pere, avoit entendu sa priere, et vu ses larmes. Qu'il ne mourroit point de cette maladie, qu'il vivroit encore quinze ans, et qu'il n'auroit plus rien à craindre des Assyriens. Isaïe courut porter cette agréable nouvelle au Roi, qui en eut tant de joie, qu'il sembloit douter encore de sa guérison, tant il en avoit envie. Mais quel signe me donnez-vous, lui dit ce Prince, pour assurance de votre parole ! C'étoit après-midi, et le Soleil s'avançoit vers son couchant. Voulez-vous, pour preuve de ma prédiction, répond Isaïe, que l'ombre du Soleil s'avance de dix lignes, ou qu'elle recule d'autant ? Il est aisé que l'ombre s'avance de dix lignes, dit le Roi ; mais faites qu'elle remonte d'autant. Aussitôt le Prophête s'étant mis en prieres, on vit l'ombre, qui avoit déja passé dix lignes, retourner en ar-

riere d'un pareil nombre de degrés, dans l'horloge d'Achaz : *Vis ut ascendat umbra decem lineis, an ut revertatur totidem gradibus... invocavit itaque Isaïas Propheta Dominum, et reduxit umbram per lineas quibus jam descenderat in horologio Achaz, retrorsum decem gradibus.* Ezéchias vécut encore quinze ans depuis ce miracle ; et comme il a régné vingt-neuf ans, ceci arriva la quatorzieme année de son regne.

Les Interpretes sont assez partagés sur la maniere dont étoit composée cette horloge d'Achaz. Saint Jérôme semble croire que c'étoit une montée disposée avec art, sur laquelle l'ombre du soleil marquoit les heures. Saint Cyrille d'Alexandrie l'a conçu de même, comme un escalier qu'Achaz, pere d'Ezéchias, avoit fait dresser avec tant d'artifice et de proportion, que par l'ombre des marches il désignoit les heures et le cours du soleil ; on croit même que le Roi pouvoit voir de sa chambre, et même de son lit, ces degrés, en sorte qu'il fut témoin du retour de l'ombre du soleil en arriere. Quelques autres veulent que cette horloge ait été un véritable cadran, ou une montre solaire, telle que ces premieres montres qui furent en usage dans la Grece et dans l'Italie, où une petite colonne, posée sur un plan horizontal ou perpendiculaire, désignoit par son ombre les différentes heures du jour, sur différentes lignes.

Pour ce qui est de la rétrogradation, le Prophete dit clairement que ce ne fut pas seulement l'ombre qui remonta de dix lignes, mais que le soleil remonta de dix degrés par lesquels il étoit déja descendu : *Et reversus est Sol decem lineis, per gradus quos descenderat ;* et par conséquent ce jour dut être plus long de dix heures que les jours ordinaires. Il ne coûte pas plus à Dieu de faire rétrograder en un moment l'ombre du soleil, de dix heures, que de faire rétrograder le soleil même, en si peu de temps ; et tous les systêmes, les conséquences, et les

raisonnemens des Philosophes doivent s'évanouir, dès qu'il s'agit du miracle. Tout l'Univers fut frappé d'un événement si extraordinaire, et si merveilleux. Le bruit se répandit chez les peuples voisins, que c'étoit en faveur d'Ezéchias que le Ciel avoit fait ce prodige. Berodach Baladan, Roi de Babylone, lui envoya des Ambassadeurs, et pour lui faire compliment sur le rétablissement de sa santé, et en même temps pour s'informer de lui du prodige qui étoit arrivé sur la terre : *Ut interrogarent de portento quod acciderat super terram* (a).

L'Evangile de la Messe de ce jour raconte l'histoire de l'autre guérison miraculeuse en faveur du serviteur d'un Centurion. Le Fils de Dieu, étant descendu de la montagne où il avoit prêché avec tant d'admiration et de fruit, vint à Capharnaüm, suivi d'une foule de gens qui ne pouvoient se lasser de l'entendre. Les Gentils même, entendant parler des merveilles qu'il opéroit, avoient pour lui une vénération et une estime infinie ; jusques-là que le Centurion, qui commandoit la garnison Romaine dans Capharnaüm, vint au devant de lui, et l'ayant salué avec une profonde révérence, Seigneur ! lui dit-il, j'ai un valet chez moi, qui est au lit paralytique, et qui souffre de grandes douleurs. Belle leçon pour les Maîtres chrétiens, sur la charité envers les domestiques ! On doit s'attendrir sur leurs maux, chercher les moyens de les soulager, ne s'en point reposer tellement sur les autres, qu'on n'y donne aussi personnellement ses soins. Elevés au dessus de ceux qui vous servent, vous appartenez au même maître : usez de vos droits sur eux, comme vous voulez que Dieu use de ses droits sur vous. Quelle dureté ! dont les païens auroient eu honte, de mettre dehors de la maison ceux qui sont tombés malades à votre service ! Apprenez de ce Centurion païen, à agir en chrétien. J'irai chez vous, lui répond le Sauveur,

(a) 2. *Paral.* 32.

et je guérirai le malade. Que la disposition de Jesus-Christ pour soulager nos maux est ici bien marquée ! que n'ai-je, Seigneur, autant d'empressement pour la guérison de mon ame, que vous auriez de facilité à me dire, si je vous la demandois : j'irai et je la guérirai. C'est un simple domestique que Jesus-Christ veut aller guérir en personne : les Ministres du Seigneur doivent-ils, dans les fonctions de leur zele, distinguer davantage le riche d'avec le pauvre, l'homme de qualité d'avec l'artisan, le maître d'avec le serviteur.

Vous voulez venir chez moi, Seigneur, repart le Centurion ; ha ! je ne mérite pas que vous me fassiez cet honneur, ni que vous preniez cette peine : vous n'avez qu'à dire un mot, là où vous êtes, et je suis sûr que mon valet sera guéri. Car vous ne recevez l'ordre de personne ; puisque vous n'avez personne au dessus de vous. Toute la nature vous obéit comme à son maître souverain, et vous n'avez qu'à dire qu'un malade soit guéri, et il le sera sur l'heure. Car moi qui ne suis qu'un Officier subalterne, je n'ai qu'à dire à mes serviteurs, et à mes soldats : venez-ici, allez-là, faites ce que je vous ordonne, et je suis obéi sans replique sur l'heure. Ce discours plut au Sauveur, et il ne put s'empêcher d'en témoigner de l'admiration. Ce n'est pas que l'admiration qu'il fit paroître, vînt d'ignorance, ou de surprise, puisqu'il savoit tout, qu'il prévoyoit, que rien ne pouvoit lui être nouveau ; cette admiration apparente étoit plutôt un effet de l'extrême satisfaction qu'il eut de la foi de cet Officier Romain, et qui lui fit dire à tout le peuple qui le suivoit : en vérité je n'ai point trouvé tant de foi dans tout Israël, dans aucun de ceux à qui j'ai fait le plus de bien, et qui sont le plus obligés de croire et de se confier en moi. Non, il s'en faut bien que votre foi soit aussi pure, aussi ferme, aussi parfaite que celle de cet étranger. Aussi devez-vous tenir pour certain, et je vous

le prédis aujourd'hui, que beaucoup de gens venus des extrêmités de l'Orient et de l'Occident, auront place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume du Ciel, tandis que les enfans de la maison qui pouvoient prétendre les premiers à ce royaume, comme à l'héritage qu'on leur destinoit préférablement aux autres, seront jetés dans l'abyme où ils ne verront jamais le jour, où il n'y aura pour eux que désespoir, que grincement de dents, que larmes ameres. C'est ainsi que les infideles reçoivent encore aujourd'hui la lumiere de l'Evangile, et font revivre en Orient et en Occident la ferveur des premiers Chrétiens; tandis que nous voyons la foi s'affoiblir parmi nous, et s'éteindre. Que nous sert d'être nés enfans du Royaume, si par nos infidélités nous laissons passer en d'autres mains l'héritage des enfans? La foi s'éteint dès que les mœurs se corrompent. On commence ordinairement par la corruption du cœur avant que de voir naître les erreurs de l'esprit; elles naissent toutes de la corruption des mœurs. Peu d'hérétiques, peu de schismatiques, peu de sectaires qui n'aient les mœurs gâtées. Qu'on déguise tant qu'on voudra le déréglement que la passion se masque: les passions les plus honteuses sont toujours ou la source, ou du moins l'effet de l'hérésie et de l'erreur. Les chefs de parti, les hérésiarques ont pris le masque de la piété, ont affecté des motifs spécieux et séduisans de leur révolte contre l'Eglise pour grossir leur parti, pour en imposer aux simples: mais nulle secte qui ne produise, qui n'inspire le relâchement, et tôt ou tard la dissolution. Source éternelle de pleurs et de rage dans l'enfer pour ces enfans déshérités, d'avoir été si proche du royaume des Cieux, et de s'en voir privés par leur faute. Le Sauveur ne voulant pas laisser la foi vive du Centurion sans récompense: allez, lui dit-il, qu'il vous soit fait selon que vous avez cru: et à l'heure même le valet fut guéri. En effet, cet Officier et

ceux de sa suite, s'en étant retournés au logis, trouverent le malade parfaitement guéri de sa paralysie.

Quand l'Evangile dit que Jesus parut étonné, c'est une façon de parler, pour exprimer la satisfaction qu'eut le Sauveur, de trouver dans cet Etranger une foi vive, et si ferme. L'étonnement et l'admiration, supposant toujours quelque ignorance ou quelque surprise, ne sauroient être proprement attribués à celui qui n'ignore rien. Quand le Sauveur dit lui-même, qu'il n'a point trouvé une si grande foi dans Israël, il en faut toujours excepter la sainte Vierge et les Apôtres, et cette exception n'empêche pas que la foi de cet Etranger n'eût de quoi confondre l'incrédulité de la nation Juive. On voit assez que ces paroles : *Plusieurs viendront de l'Occident et de l'Orient*, c'est-à-dire, de toutes les parties du monde, marquent visiblement la vocation des Gentils, lesquels, par leur docilité à recevoir l'Evangile, ont mérités d'être substitués à la place des Juifs, et de succéder à tous leurs droits, comme il est arrivé. Les Juifs étoient les sujets naturels du Royaume du Messie; s'étant exclus eux-mêmes, par leur ingratitude et par leur pure malice, de l'Eglise de Jesus-Christ, ils ont mérité d'être bannis pour jamais de la salle du banquet céleste, et d'être précipités dans les feux de l'enfer.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui culpâ offenderis, pœnitentiâ placaris : preces populi tui supplicantis propitiùs respice; et flagella tuæ iracundiæ, quæ pro peccatis nostris meremur averte. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui êtes offensé par le péché, et appaisé par la pénitence : écoutez favorablement les prieres de votre peuple prosterné devant vous; et détournez de dessus nos têtes les fléaux de votre colere, que

nous avons justement attirés sur nous par nos péchés. Nous vous en prions par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaie. Chap. 38.

IN diebus illis, ægrotavit Ezechias usque ad mortem, et introivit ad eum Isaïas filius Amos Propheta, et dixit ei : Hæc dicit Dominus : dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives. Et convertit Ezechias faciem suam ad parietem, et oravit ad Dominum, et dixit : obsecro, Domine, memento, quæso, quomodò ambulaverim coram te in veritate, et in corde perfecto, et quod bonum est in oculis tuis fecerim. Et flevit Ezechias fletu magno. Et factum est verbum Domini ad Isaïam, dicens : Vade, et dic Ezechiæ : Hæc dicit Dominus Deus David patris tui : audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas : ecce ego adjiciam super dies tuos quindecim annos, et de manu regis Assyriorum eruam te, et civitatem istam ; et protegam eam, ait Dominus omnipotens.

EN ce temps-là, Ezéchias fut malade jusqu'à la mort : et le Prophete Isaie, fils d'Amos, l'étant venu trouver, lui dit : Voici ce que dit le Seigneur : donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez, et vous n'en réchapperez point. Alors Ezéchias tourna le visage du côté de la muraille, et pria le Seigneur, en lui disant : souvenez-vous, je vous prie, Seigneur, que j'ai marché devant vous dans la vérité, et avec un cœur parfait, et que j'ai toujours fait ce qui étoit bon et agréable à vos yeux ; et Ezéchias répandit beaucoup de larmes. Alors le Seigneur parla à Isaie, et lui dit : allez, dites à Ezéchias : voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David, votre Pere : j'ai entendu vos prieres, et j'ai vu vos larmes : j'ajouterai encore quinze années à votre vie, et je vous délivrerai de la puissance du Roi des Assyriens ; j'en délivrerai aussi cette ville et je la protegerai, dit le Seigneur Tout-puissant.

Le nom de Prophete signifie, selon le mot Grec, celui qui prédit l'avenir. Les Hébreux lui donnoient le nom de Voyant, c'est-à-dire, qui a des révélations et des visions divines. Isaïe, le premier des quatre grands Prophetes, étoit de la Tribu de

Juda, et de la race Royale de David. On dit que son pere Amos étoit fils du Roi Joas, et frere d'Amasias Roi de Juda. Il commença de prophétiser vers la vingt-cinquieme année d'Osias Roi de Juda, l'an 784 avant Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez. Ce n'est pas au seul Roi Ezéchias que ces paroles sont adressées, c'est encore à tous ceux qui vivent sur la terre : Grands du monde, heureux du siecle, riches négocians, gens d'affaires, pauvres artisans, qui que vous soyez, de quelque état, dans quelque condition, vieux et jeunes, voici ce que dit le Seigneur : *Dispone domui tuæ, quia morieris, et non vives :* Donnez ordre aux affaires de votre maison ; ou, selon un sens encore plus juste, selon l'esprit de l'Ecriture, donnez ordre aux affaires de votre conscience ; car vous mourrez bientôt, et toujours plutôt que vous ne pensez. Il n'est pas besoin d'un Prophete pour nous annoncer cet arrêt : Ecriture sainte, Livres spirituels, Oracles divins, lumiere sainte de la grace, inspirations, tout le publie ; et malgré cette publicité, combien de gens meurent sans avoir mis ordre aux affaires de la conscience, et sans être prêts ! Il n'est rien durant la vie dont on doute moins, dont jamais personne ait osé douter, que de la mort. Nous naissons avec la certitude que nous mourrons. Ce n'est point une certitude qu'on acquiere, on peut dire qu'elle prévient en quelque maniere l'usage de la raison. On est sûr qu'on doit mourir, et l'on vit comme si la mort étoit incertaine ! vivroit-on même avec plus de licence et d'irrégularité, dans un plus long et plus irréligieux oubli de Dieu, dans une plus constante indolence pour son salut, dans un chaos plus embrouillé et plus affreux de sa conscience, qu'on ne vit ! Vivroit-on même d'une ma-

niere moins chrétienne, si l'on ne devoit jamais mourir ! On espere de mettre ordre à tout, à l'heure de la mort : mais, en est-ce le temps ? Et en agit-on ainsi dans les affaires temporelles ? Renvoie-t-on, à l'heure de la mort, à faire rendre compte à un fermier ? Renvoie-t-on à la mort, à régler ses affaires, à examiner le gain ou la perte avec un associé ? y renvoie-t-on les affaires du commerce, la vente ou l'achat d'une terre, la discussion de ses droits sur un héritage, l'instruction d'un procès ? Quelle folie plus insigne, quelle imbécillité d'esprit mieux marquée que de renvoyer à sa derniere maladie une affaire de quelque conséquence ? Un des premiers avis d'un médecin, un des premiers soins des parens, des amis, des personnes même les plus sages, c'est qu'on ne parle d'aucune affaire à un malade ; c'est d'empêcher même qu'il y pense ; on n'est pas même en état d'en entendre parler, ne fût-ce que d'une bagatelle : et l'on renvoie à ce temps court et incertain, à ce temps de douleur, de frayeur, de trouble, de foiblesse et de corps et d'esprit, l'affaire du salut qui demande le plus d'application, le plus de tranquillité, de pénétration et de force ? Faut-il examiner, faut-il régler les affaires de sa conscience, dans le temps même où l'on jouit d'une santé parfaite ? On en est fatigué, étourdi, épuisé ; et à la mort on aura toute la liberté, tout le loisir, toute l'application, et la force nécessaire ! quelle étude, quelle pénétration, quelle patience, quand il faut débrouiller une conscience chargée de restitutions, de réparations, de circonstances, d'injustices ! et il en sera temps à la mort ? Quelle erreur ! quelle extravagance ! quelle folie ! et cependant, rien n'est plus commun aujourd'hui que cette conduite qui fait si fort pitié.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 8.

IN illo tempore : cùm introïsset Jesus Capharnaüm, accessit ad eum Centurio, rogans eum, et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et malè torquetur. Et aït illi Jesus : ego veniam et curabo eum. Et respondens Centurio, aït : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur puer meus. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : vade, et vadit ; et alii : veni, et venit ; et servo meo : fac hoc, et facit. Audiens autem Jesus, miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israël. Dico autem vobis, quod multi ab Oriente, et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus, et stridor dentium. Et dixit Jesus Centurioni : vade, et sicut credidisti fiat tibi. Et sanatus est puer in illa hora.

EN ce temps-là, Jesus étant entré dans Capharnaüm, un Centurion l'aborda, et le pria en ces termes : Seigneur, j'ai un valet chez moi qui est au lit paralytique, et qui souffre de grandes douleurs. Jesus lui dit : j'irai, et je le guérirai. A quoi le Centurion répondit, Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez chez moi ; mais dites seulement un mot, et mon valet sera guéri. Car moi-même je suis un officier subalterne, qui ai sous moi des soldats ; et je dis à l'un, allez, et il va ; à l'autre, venez, et il vient ; et à mon valet, faites cela, et il le fait. Jesus entendant ce discours fut étonné, et dit à ceux qui le suivoient : je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël. Or je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux ; mais que les enfans du Royaume seront jetés dehors dans les ténebres. C'est-là que l'on pleurera et que l'on grincera les dents. Puis Jesus dit au Centurion : allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ; et à l'heure même le valet fut guéri.

MÉDITATION.

De la Foi vive.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la foi vive est toute-puissante, parce qu'elle engage Dieu à ne lui rien refuser. Elle renferme en soi une si haute et si juste idée des perfections de Dieu, de sa bonté, de sa sagesse, de sa toute-puissance, de sa sincere volonté à nous vouloir faire du bien, de sa tendresse paternelle, que Dieu ne sauroit, pour ainsi dire, résister à ses religieuses sollicitations. Et à la vérité ce n'est que cette vive foi qui honore Dieu d'un culte réel, religieux et proportionné en quelque maniere à notre être et à l'Être infini et incompréhensible de notre Dieu. Nul autre moyen salutaire de connoître Dieu, d'aimer Dieu, d'adorer Dieu, que par la foi. Sans elle, nulle vertu ! nulle véritable Religion, nul vrai culte ! Nulle vertu, si elle n'est animée de la foi, fondée sur la foi ! émanée, pour ainsi dire, de cette vive foi, qui seule fait les Fideles. Sans la foi, nulle espérance, nulle dévotion, nulle charité chrétienne, nul culte religieux et divin ! Dieu voulant se faire connoître, se faire aimer, et voulant être honoré et servi par ses créatures raisonnables, devoit nécessairement établir une Religion ; et il ne pouvoit, ce semble, l'établir que sur la foi. C'est la foi qui a justifié Abraham, tous les Saints de l'ancienne Loi et de la nouvelle ; c'est la foi qui fait tous les Héros chrétiens, c'est comme l'ame des élus. C'est à la foi que Jesus-Christ a bien voulu attribuer tous ses miracles : elle n'est pas seulement une dispostion nécessaire à la grace ; le Sauveur en fait comme la cause et le déterminatif de ses bienfaits : *Fides*

tua te salvum fecit. Mais il faut une foi vive, c'est-à-dire, une foi divine qui n'a pour principe et pour objet que Dieu; une foi animée de la charité; une foi féconde en bonnes œuvres; une foi constante, généreuse, universelle, qui ne sait ce que c'est qu'hésiter, que délibérer, que craindre; une foi, enfin, telle que celle d'un saint Pierre, du Centurion, de la Cananée; une foi qui, s'élevant au-dessus des sens et de la raison même, ne trouve rien de difficile, rien d'impossible à Dieu. Notre foi est-elle de ce caractere? a-t-elle toutes ces qualités? Avons-nous une foi vive? Consultons ses effets. Avons-nous une foi généreuse, à l'épreuve de toutes les tentations, de tous les charmes des sens, de tous les efforts des passions, de toutes les pressantes sollicitations de l'amour-propre? Consultons notre conduite et notre lâcheté.

SECOND POINT.

Considérons que la source de notre peu de dévotion, de ferveur et de zele; que le principe de notre lâcheté, de nos infidélités, de nos dérèglemens, de nos rechûtes, n'est autre que notre peu de foi. Nous ne croyons qu'à demi, nous hésitons, nous craignons, nous manquons de confiance en Dieu, nous nous défions même de sa bonté, de sa miséricorde, de sa tendresse paternelle: faut-il être surpris, si, à la moindre agitation des flots, au moindre vent, à la moindre tempête, nous perdons courage, nous enfonçons: *Modicæ fidei! quarè dubitasti!* D'où vient que nous croyons si peu? D'où vient que, persuadés, avouant même que ce n'est que parce que nous n'avons qu'une foi languissante, qu'une ombre de foi, que nous sommes si imparfaits, si indévots, si lâches au service de Dieu, notre foi ne devient pas plus vive, plus généreuse, plus parfaite? c'est que nous ne voulons point nous brouiller avec nos sens, rompre avec nos passions, chagriner notre amour-propre.

Nous ne voulons point briser ces liens qui nous attachent à la créature. Nous sommes esclaves de nos passions, et nous nous plaisons dans nos fers, dans notre esclavage. Ardens pour nous satisfaire en tout, nous refusons à Dieu les moindres sacrifices ; et voilà ce qui éteint notre foi, ce qui affoiblit si fort notre confiance. Dieu a beau nous déclarer par toutes sortes d'endroits, qu'il n'a rien tant à cœur que de nous faire du bien ; il a beau nous inviter, nous solliciter, nous presser de mettre toute notre confiance en lui ; il a beau nous faire un commandement de lui demander tout ce dont nous avons besoin ; jusqu'à nous reprocher notre timidité à se plaindre de notre trop grande réserve à lui demander : *Usque modò non petistis quidquam.* Enfin, pour exciter, pour aiguiser notre desir, il nous promet d'exaucer nos vœux, de nous accorder notre demande : *Petite et accipietis.* Et toutes ces amoureuses sollicitations, toutes ces expressions si intéressantes, ne sauroient ranimer notre confiance. D'où vient cette étonnante timidité ? d'où vient ce manque de confiance ? Tout cela vient du souvenir expérimental de nos ingratitudes envers un Dieu si bon, si libéral, si bienfaisant. Nous lui refusons tout ce qu'il nous demande, quoiqu'il ne nous demande rien que de très-facile, que pour notre bien, que pour nous rendre heureux ; nous lui refusons tout : et voilà ce qui affoiblit notre foi ; voilà ce qui étouffe toute notre confiance. Voulons-nous avoir une foi vive ; voulons-nous demander à Dieu hardiment et avec confiance ; voulons-nous que Dieu nous accorde nos demandes, qu'il exauce nos prieres, qu'il prévienne même nos besoins ; servons-le avec zele, avec ferveur, avec fidélité ; remplissons les devoirs de notre état ; gardons avec ponctualité nos plus petites regles : alors nous sentirons croître notre foi, revivre notre confiance, et nous serons tous les jours comblés plus abondamment de ses bienfaits.

Je reconnois, Seigneur, la triste cause de mon peu de foi. En vain vous prié-je d'augmenter ma foi, si je ne fais cesser envers vous mon ingratitude. Je vais, moyennant votre grace, vous servir avec une fidélité extrême, je suis sûr que vous augmenterez ma confiance et ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ. Psal. 118.

Je l'ai juré, Seigneur, et je l'ai résolu, de garder vos ordonnances avec une fidélité inviolable.

Domine, adauge nobis fidem. Luc 17.

Seigneur, augmentez-nous la foi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° N'OUBLIEZ rien pour exciter votre confiance, pour ranimer votre foi, et par cette courte priere, et par de salutaires réflexions. Certainement nous serions bientôt fervens, mortifiés, dévots, désabusés des biens créés, fideles observateurs de la loi chrétienne, si nous avions une foi vive. Demandez-la souvent à Dieu, et toujours par l'intercession de la sainte Vierge, et de l'Apôtre saint Pierre. Accoutumez-vous à agir par un esprit de foi. Donnez souvent des marques de votre foi, et par vos paroles et par toute votre conduite. Plus les accidens sont fâcheux, plus votre foi doit se montrer généreuse et constante. C'est au milieu des flots agités et des tempêtes, qu'il faut faire éclater votre foi. Elle doit paroître, sur-tout dans l'Eglise, en présence du très-saint Sacrement; votre respect religieux et votre modestie en doivent être une preuve visible. Vous devez donner la même marque dans vos prieres et dans tous les actes de religion.

2.° Faites souvent des actes de foi, d'espérance

et de charité. Commencez toutes vos actions, vos bonnes œuvres, et sur-tout vos exercices de pénitence et de piété, avec une foi vive. En donnant l'aumône, en pratiquant quelque pénitence, en vous mortifiant, en souffrant patiemment une injure, ranimez votre foi; c'est par ces pieuses industries que votre foi deviendra tous les jours plus vive, et que vous sentirez augmenter votre foi.

LE VENDREDI
D'APRÈS
LE JOUR DES CENDRES.

L'EGLISE, toujours attentive aux besoins spirituels de ses enfans, empressée à leur procurer tous les avantages qu'ils peuvent tirer des pratiques et des devoirs de religion qu'elle leur prescrit, s'applique dans ces premiers jours du Carême à les prévenir sur tout ce qui pourroit rendre leur jeûne infructueux, et à leur apprendre le secret, et le moyen de rendre leur pénitence salutaire. Toute la Messe de ce jour ne tend qu'à cela; l'Introït, l'Epître, l'Evangile, sont une leçon importante par laquelle l'Esprit-Saint nous instruit, et de ce que nous devons éviter, et de ce que nous devons faire, pour que notre jeûne soit agréable au Seigneur et que nous fassions en ce saint temps de dignes fruits de pénitence.

La Messe commence par ces consolantes paroles du Pseaume vingt-neuvieme : le Seigneur m'a entendu, il a eu pitié de moi, le Seigneur m'a secouru : aussi, je vous louerai, ô mon Dieu! de ce que vous avez pris soin de moi et que vous n'avez pas souffert que mes ennemis eussent le plaisir de me voir succomber. Quel que soit le sens littéral de ce Pseaume, soit que ce soit un cantique

d'actions de graces composé pour être chanté, ou à la dédicace du Tabernacle de Sion, érigé par David, ou à la dédicace du Temple bâti par Salomon, ou à la dédicace du second Temple sous Zorobabel, ou pour la dédicace de son Palais, qu'il bâtit sur le mont de Sion, après qu'il eut pris Jérusalem, ou enfin à l'occasion de la dédicace de l'aire d'Ornan, pour l'érection d'un Autel que David y fit dresser après la cessation de la peste qui avoit désolé tout son Royaume, selon les différentes opinions des Interpretes; le sens moral et allégorique, auquel l'Eglise fait attention, est de rendre graces à Dieu de la protection spéciale que le Seigneur donne à ceux qui le servent avec fidélité et qui n'oublient rien pour satisfaire à sa justice par la pénitence.

L'Epître est une des plus importantes leçons que Dieu fait à son peuple par la bouche d'Isaïe, pour lui faire éviter tout ce qui peut rendre inutile et défectueux le jeûne, et pour lui apprendre avec quel esprit on doit jeûner et se mortifier pour faire de dignes fruits de pénitence. Il est bien triste de macérer sa chair et de mortifier ses sens, pour se rendre encore plus criminels auprès de Dieu, et pour irriter encore davantage et sa justice et sa colere, au lieu de l'appaiser par les rigueurs de la pénitence. C'est cependant ce que font tous ceux qui jeûnent avec de mauvaises dispositions, avec des motifs peu épurés, avec des passions peu mortifiées. On jeûne; mais, que sert cette macération du corps, cette abstinence observée même avec rigueur, si l'on nourrit dans le cœur une cupidité qui voudroit tout dévorer, des passions qui se satisfont en tout, un desir de vengeance qui ronge? Que sert de jeûner, quand on fait parade de son jeûne? Hypocrites, c'est à pure perte que vous vous mortifiez. Criez sans cesse: *Clama, ne cesses*, dit Dieu à son Prophete, faites retentir votre voix comme une trompette qui s'entende par-

tout, pour annoncer à mon peuple, que je regarde plutôt le cœur que cet extérieur imposant qui ne peut tromper que les hommes. Vous êtes chargés de crimes, votre cœur est souillé par mille péchés; les passions y regnent avec empire. L'amour du monde y a éteint l'amour de Dieu; vous êtes tout bouffis d'orgueil; un vil intérêt, une vengeance invétérée, vous rendent des objets d'horreur à mes yeux; et vous prétendez me plaire et me gagner par un dehors plâtré, par une artificieuse pénitence! On se veut faire un vain honneur d'un masque de piété, comme si j'étois capable de me laisser imposer et de prendre le change. Ces hypocrites se flattent de me chercher chaque jour, tandis qu'ils m'obligent de m'éloigner toujours davantage d'eux, ils demandent à connoître mes voies: *Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt*, bien résolus de ne les pas suivre: *Quasi gens quæ justitiam fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit.* Qui ne voit qu'il y a une maniere de rechercher Dieu qui est mauvaise? comme quand on prétend le rechercher, et qu'on se recherche soi-même; et qu'on le recherche en apparence, tandis qu'on conserve dans le cœur ce qui nous empêche de le trouver, tandis qu'on s'éloigne chaque jour plus de lui par le déréglement du cœur et par l'iniquité de la conduite qu'on garde: *Me etenim de die in diem quærunt;* ils me cherchent sans vouloir me trouver, puisqu'ils ne veulent point dompter ces passions qui les dominent, réformer ces mœurs si peu religieuses qui les rendent tous les jours plus criminels à mes yeux: *Me de die in diem quærunt*; ils me cherchent, mais c'est d'un jour à l'autre, en renvoyant toujours à un autre temps leur conversion. *Scire vias meas volunt:* ils disent qu'ils veulent connoître mes voies, savoir mes volontés, apprendre ce que je commande et ce que j'exige: dévotion purement spéculative, connoissance infructueuse, vains et

frivoles desirs : on veut savoir les voies de Dieu ; est-ce pour les suivre ? et d'où vient qu'on s'en écarte si fort ? L'Evangile nous les apprend assez ces voies du Seigneur, on les ignore peu, tous les jours on nous les prêche ; avouons que ce n'est point par ignorance, c'est par pure malice, c'est par un esprit de libertinage que nous nous en éloignons. On veut connoître les voies de Dieu, et c'est pour cela qu'on s'adresse à des Directeurs éclairés, à des Docteurs habiles ; mais, si ce desir est sincere, d'où vient qu'on tire si peu de fruit de tant de directions ? *Appropinquare Deo volunt ;* ils veulent s'approcher de Dieu. Rien n'est plus louable que cet ardent desir de la perfection ; mais ignore-t-on que ce n'est que par l'innocence, la pureté du cœur, la victoire de toutes les passions, la régularité des mœurs, que ce n'est que par l'exercice de la pénitence qu'on se sanctifie, et qu'il faut nécessairement s'éloigner du monde, si l'on veut sincérement s'approcher de Dieu.

Mais, pourquoi avons-nous jeûné, sans que vous ayiez daigné vous en appercevoir ? disent à Dieu ces ames lâches et imparfaites, ces gens qui ne sont dévots qu'en vains desirs : *Quarè jejunavimus et non aspexisti ?* Nous avons humilié nos têtes sous la cendre ; notre air et notre modestie sont la marque de notre humiliation ; et vous n'y avez pas voulu faire attention, et vous n'en avez point tenu compte : *Humiliavimus animas nostras, et nescisti.* Malheur à qui peut faire cette plainte ! mais tel est le pitoyable sort des hérétiques, des schismatiques, des hypocrites, et de tous ceux qu'on peut appeller les dupes de l'illusion et de l'erreur, et les tristes victimes de la passion dominante. Point d'hérésie qui n'ait affecté de la sévérité dans sa morale, et qui n'ait fait parade d'un air de pénitence dans sa prétendue réforme. Le schisme et l'hérésie crient toujours de concert contre le relâchement. On jeûne encore quelquefois

chez les Protestans ; les Grecs schismatiques jeûnent encore aujourd'hui très-rigoureusement plusieurs Carêmes : nul d'eux qui, mourant dans le schisme ou dans l'erreur, ne s'écrie d'une voix lamentable : *Quare jejunavimus et non aspexisti ?* Falloit-il faire tant de frais pour me perdre ? Falloit-il tant jeûner pour n'avoir que l'enfer pour toute récompense ! nous avons jeûné : *Jejunavimus.* Et pourquoi, Seigneur, n'avez-vous pas daigné regarder notre pénitence ? *Ecce in die jejunii vestri, invenitur voluntas vestra :* Parce que vous n'étiez pas de mon troupeau, parce que vous étiez hors de ma maison ; parce que vous avez vécu, et que vous êtes morts séparés, retranchés de l'Eglise. Combien de mauvais Catholiques auront un pareil sort ! *Jejunavimus.* Nous avons observé fort régulièrement ce jeûne solemnel, nous avons même fort religieusement humilié nos ames sous la cendre : *Humiliavimus animas nostras.* Quelque délicate que fût notre santé, quelque aversion que nous eussions du maigre, vous le savez, nous ne nous sommes point dispensés de l'abstinence du Carême, nous avons obéi à l'Eglise, nous avons religieusement observé ses préceptes et ses voies ; et cependant cette pénitence est comptée pour rien, elle ne nous tient lieu d'aucun mérite : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* Serviteurs infideles, dit le Seigneur, vous avez jeûné ; mais en jeûnant vous êtes-vous abstenus de vos iniquités, de vos impuretés, de vos vices ? En jeûnant, avez-vous restitué ce bien mal acquis, avez-vous éteint ce feu de la concupiscence dont vous êtes embrasés ? En jeûnant, avez-vous étouffé cet esprit de vengeance et de procès ? cet esprit d'aigreur et de malignité envers vos freres ? *Ecce ad lites et contentiones jejunatis.* En jeûnant, avez-vous rompu ce commerce criminel, ces liens si funestes à l'innocence ? Avez-vous commencé votre jeûne, par payer ces Ouvriers, ces Domestiques,

ces Marchands, à qui votre lenteur à payer porte un notable préjudice ? Enfin, en vous humiliant sous la cendre, vous êtes-vous humiliés devant Dieu, et vous êtes-vous réconciliés avec lui par une sainte confession, par une parfaite contrition, par une conversion sincere ? Je ne me paie point d'un dehors mortifié, dit le Seigneur, ni d'une pénitence purement extérieure. Ces marques, ces grimaces de pénitence ne servent qu'à rendre l'homme plus hypocrite, et par conséquent plus criminel : *Numquid tale est jejunium quod elegi ?* Jeûner, et être toujours aussi irrégulier dans sa conduite, aussi indévot dans sa condition, aussi irréligieux dans ses sentimens, aussi scandaleux dans ses mœurs, aussi dur envers les pauvres, aussi colere dans son domestique, aussi injuste dans son commerce, aussi voluptueux, aussi mauvais Chrétien : *Numquid istud vocabis jejunium, et diem acceptabilem Domino !* Est-ce là ce que vous appellez un jeûne, et des jours agréables au Seigneur ? Le jeûne que j'approuve et qui m'est véritablement agréable, que je regarde avec complaisance et que je récompense avec libéralité, est celui qui commence toujours par la pénitence du cœur, par rompre tous les liens d'iniquité, par la réforme des mœurs, par une vie innocente : *Non-ne hoc est magis jejunium quod elegi ! dissolve colligationes impietatis.* Ce n'est pas même assez, continue le Seigneur, de briser ces liens criminels ; ce n'est pas assez de soustraire à la sensualité ses alimens, pour rendre votre jeûne fructueux, pour me le rendre agréable, donnez aux pauvres ce que vous retranchez à la table ; accompagnez votre jeûne de l'exercice des œuvres de miséricorde : *Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam.* Ce que vous êtes obligé de retrancher dans ce saint temps, au jeu, au luxe, à vos plaisirs, employez-le à habiller ces pauvres honteux, qui, faute d'un habit, n'osent pas paroître

en public, et souvent n'osent pas paroître à l'Eglise : *Cùm videris nudum, operi eum.* Et ne craignez pas de vous incommoder, ou appauvrir votre famille par vos aumônes et par vos charités : *Tunc erumpet quasi manè lumen tuum :* Alors toute sorte de prospérités luira, brillera dans votre famille comme le soleil dans son lever. La joie que cause naturellement le lever de cet astre, n'est que le symbole de celle que causeront dans votre cœur toutes les bénédictions de douceur que Dieu répandra sur vous. Dieu ne se laisse point vaincre en libéralité. Vous jeûnez, vous vous mortifiez, vous entrez dans l'esprit de l'Eglise, en accompagnant votre jeûne et votre pénitence des œuvres de la charité : et moi, dit le Seigneur, je vous comblerai de toutes sortes de biens. Bien loin que l'abstinence et le jeûne alterent votre santé, elle n'aura jamais été si parfaite, si florissante : *Sanitas tua citiùs orietur.* Vos prieres seront infailliblement exaucées ; je préviendrai même vos desirs et vos vœux : *Tunc invocabis, et Dominus exaudiet ; clamabis, et dicet : ecce adsum.* Bon Dieu ! que le Démon est habile ! et qu'il sait bien l'art de nous tromper, et de nous rendre inutiles les moyens les plus propres à nous sanctifier ! Le saint temps du Carême paroît, à bien des gens, un temps affreux, noir, et fécond en orage : il est tel pour ceux qui ne l'observent point, ou qui ne l'observent point comme il faut. Mais c'est un temps de bénédictions, de consolations et de graces pour ceux qui en font un temps de salut, en joignant les œuvres de piété et de charité à leur pénitence : écoutons le même Prophete. *Cùm effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris :* Si vous assistez le pauvre avec une effusion de cœur, et si vous remplissez de consolation l'ame affligée : *Orientur in tenebris lux tua ;* Votre lumiere se levera dans les ténebres ; votre religion, votre vertu brilleront sous votre modestie, sous

cet air de réforme ; et vos ténebres, c'est-à-dire, cet air de recueillement, de retraite, de réforme, deviendront comme le midi : *Et tenebræ tuæ erunt sicut meridies.* Nulle personne religieuse, peu même de gens chrétiens qui ne jeûnent le Carême ; d'où vient que ce jeûne est suivi de si peu de fruits ? C'est qu'on ne jeûne point selon l'esprit de Jesus-Christ, selon l'intention de l'Eglise. Ne jeûnez plus à l'avenir, dit le Prophete, comme vous avez fait jusqu'à cette heure : *Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem :* Que votre jeûne désormais se fasse dans un esprit de pénitence, dans l'innocence, et avec un esprit de charité.

Comme le pardon des injures, et le précepte d'aimer ses ennemis sont singuliers et essentiels à la loi nouvelle, et que toutes les bonnes œuvres, et la pénitence la plus austere, ne servent de rien, sans cet amour : l'Eglise qui n'a rien tant à cœur que le salut de ses enfans, et que de prévenir tout ce qui pourroit rendre infructueux et inutile le jeûne du Carême, rappelle dans l'Evangile de ce jour le commandement que Dieu nous fait d'aimer nos ennemis, et de pardonner du fond du cœur toutes les injures ; et, en tâchant toujours de nous inspirer de l'horreur de l'hypocrisie, elle nous apprend avec quel esprit et dans quelles dispositions nous devons remplir tous les devoirs de la charité.

Vous avez appris, disoit Jesus-Christ à ses disciples et à tout le peuple, qu'il a été dit : vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison ; et vous haïrez votre ennemi (ces dernieres paroles ne se trouvent point dans la loi ancienne, du moins en termes formels : c'est pourquoi quelques Interpretes veulent que ce soit une glose des Scribes et des Pharisiens ; aussi le Sauveur ne rapporte point cette maxime comme un article de la loi ; mais comme une tradition populaire.) Peut-être me direz-vous, dit le Sauveur, ce que vous avez souvent ouï dire, que la loi commande d'aimer son

son prochain ; mais qu'il est permis de haïr son ennemi. La loi défend à la vérité d'avoir commerce avec les peuples voisins qui sont idolâtres et ennemis du vrai Dieu ; elle ordonne même que l'on en use avec eux, comme si on les haïssoit : elle veut qu'on les extermine. Elle ne veut pas néanmoins que dans le cœur on ait de l'inimitié contre eux ; elle ordonne même le contraire, puisqu'elle défend expressément aux Hébreux de se venger, et de se souvenir des injures : *Non quæres ultionem.* Mais ne croyez pas, vous qui m'écoutez, qu'il faille s'en tenir là.

Le précepte que je vous fais, et la loi que je vous donne, c'est que vous devez aimer vos ennemis ; souhaiter du bien à ceux qui vous veulent du mal, parler avantageusement de ceux qui vous décrient, rendre de bons offices à ceux qui vous en rendent de mauvais, prier pour ceux qui vous persécutent : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* C'est moi qui fais cette nouvelle loi : *Ego.* C'est moi qui vous l'ordonne. En agissant de la sorte, vous suivrez l'exemple de votre Pere qui est dans le Ciel, et vous mériterez qu'il vous reconnoisse pour ses légitimes enfans. Cet aimable Pere fait tous les jours lever son soleil pour les méchans comme pour les bons, et la pluie qu'il envoie du Ciel tombe sur les terres de ses serviteurs, aussi bien que sur celles de ceux qui l'offensent. N'aimer que ceux qui vous aiment, ce n'est pas un acte digne d'une grande récompense ; c'est faire comme ces Publicains et ces usuriers dont vous condamnez la profession, et dont vous détestez tous les jours les injustices. Quel pécheur, quel barbare même n'aime point celui dont il est aimé, et ne prête point à ceux qu'il croit lui pouvoir payer un gros intérêt ! si vous ne faites rien davantage, quelle obligation croyez-vous que les hommes vous en auront ? et quel mérite espérez-vous en avoir auprès de Dieu ? enfin, si vous ne

saluez que ceux de votre nation, comme la plupart des Juifs ont coutume de faire, ce n'est-là qu'une honnêteté purement civile, qu'une vertu de Païen. Soyez donc parfaits comme votre Pere céleste est parfait lui-même, dit le Sauveur; imitez dans la pratique de votre charité la conduite de votre Pere céleste, et tâchez, autant que votre foiblesse vous le permettra, d'arriver à ce qu'il y a de plus élevé dans la vertu. L'exemple des Saints nous effraie, et nous désespérons d'y pouvoir atteindre. Voici bien un autre modele que Jesus-Christ nous propose, en nous donnant la perfection de Dieu même pour regle de la nôtre; pour nous apprendre, par l'infinie sublimité du modele, qu'avec le secours de la grace nous devons aspirer sans cesse à une plus haute vertu.

Comme l'hypocrisie la plus dangereuse est celle qui contrefait la piété, et que rien n'éloigne tant du salût qu'une dévotion feinte, le Sauveur ne recommande rien tant, ni si souvent à ses Disciples que d'être en garde contre le desir de la vaine gloire, et la sotte passion de vouloir paroître meilleur qu'on n'est. Le bien que vous faites, gardez-vous bien de le faire devant les hommes à dessein d'être vus d'eux, autrement il n'y a point de récompense pour vous auprès de votre Pere céleste. Bon Dieu! que d'actions saintes, à n'en regarder que le corps, lesquelles se trouveront perdues pour le Ciel, faute d'avoir été animées d'une intention bien pure! tel passe la vie dans les exercices de piété et de zele, à qui on dira à l'heure de la mort: vous avez reçu votre récompense. Eussiez-vous eu le don de prophétie, et le don des miracles, si la pureté d'intention manque, on vous dira: retirez-vous, on ne sait qui vous êtes, on ne vous connoît point. *Cùm ergo facis eleemosynam; noli tubâ canere ante te.* Quand donc vous faites l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous. C'est une façon de parler

pour marquer qu'on doit éviter toute ostentation dans les bonnes œuvres. C'est ici une allusion à ce que pratiquoient les charlatans pour attirer le peuple à leurs spectacles. Pour vous, continue le Sauveur, quand vous donnez l'aumône, que votre charité soit si cachée que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite. Si ce n'est que pour Dieu qu'on fait la bonne œuvre, on n'a garde de vouloir que les hommes s'en apperçoivent ; comme ce n'est que de Dieu qu'on attend la récompense, on n'ambitionne pas d'autres témoins. Le juste se cache à soi-même ses bonnes œuvres, en n'y réfléchissant point, en les oubliant ; ou s'il y pense, ce n'est que pour se reprocher le peu qu'il fait pour Dieu, la lâcheté avec laquelle il le fait, le peu d'amour de Dieu dont il anime ses actions : il ne fait attention qu'aux imperfections dont il croit toujours accompagner ses bonnes œuvres. Il n'est pas toujours ordonné, sur-tout aux riches, de cacher leurs aumônes : leurs aumônes peuvent être publiques, s'il est public qu'ils possedent de grands biens. C'est un scandale de voir un Chrétien vivre dans l'opulence, et de ne savoir pas s'il assiste ses freres, qui sont dans l'indigence et dans la pauvreté. Mais dans cette charité publique, l'intention doit être pure ; comme il ne doit attendre de récompense que de Dieu, il ne doit avoir en vue que Dieu : *Et Pater tuus, qui videt in abscondito reddet tibi.* De tous les vices le plus odieux, le plus méprisable et le plus méprisé, c'est cette vaine gloire : quand tous les hommes auront admiré la bonne œuvre que vous faites, que vous en reviendra-t-il ?

On fait aujourd'hui dans quelques Eglises la fête des cinq Plaies de Notre-Seigneur Jesus-Christ ; elle est même l'ancien titulaire à Paris pour l'Eglise de saint Roch, qui est une des Paroisses de la Ville. Puisque le Sauveur a bien voulu conserver, après sa triomphante Résurrec-

tion et son Ascension glorieuse, ces Plaies éclatantes, marques consolantes, gages précieux, monumens éternels de la bonté incompréhensible du Rédempteur envers les hommes; quoi de plus juste que d'honorer par une fête particuliere ces signes permanens et indélébiles de notre salut! Jesus-Christ, dit saint Bernard, a voulu conserver éternellement ces divines cicatrices, pour être comme autant de bouches qui plaident sans cesse pour nous auprès du souverain Juge, et qui implorent la divine miséricorde en faveur des pécheurs. Mais, en plaidant si éloquemment notre cause, elles reprocheront éternellement aux réprouvés leur noire ingratitude, leur impardonnable malice et leur impiété. On a choisi pour l'Epître de la Messe de cette Fête l'endroit du Prophete Zacharie, où il est dit qu'après que Dieu aura répandu sur les habitans de Jérusalem un esprit de graces et de prieres, ils jeteront les yeux sur celui qu'ils auront eux-mêmes percé de plaies, et qu'ils pleureront celui qu'ils auront blessé, comme on pleure, avec des soupirs, un fils unique: *Aspicient ad me, quem confixerunt: et plangent eum planctu quasi super unigenitum* (*a*). Ces paroles regardent notre Sauveur directement, et dans le premier sens, qui est unique en cette rencontre et littéral. L'Evangile raconte l'histoire du crucifiement du Sauveur, et en particulier cet endroit de l'Evangile de saint Jean, où il est dit qu'un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussi-tôt il en sortit du sang et de l'eau: *Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continò exivit sanguis et aqua.*

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

INCOHATA jejunia, quæsumus Domino, benigno favore prosequere: FAVORISEZ de votre grace, Seigneur, les jeûnes que nous avons commencés;

(a) *Zach.* 12.

ut observantiam, quam corporaliter exhibemus, mentibus etiam sinceris exercere valeamus. Per Dominum nostrum, etc.

afin qu'en les continuant par l'abstinence corporelle, nous les observions en même-temps avec la fidélité sincere de nos ames. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 58.

HÆC dicit Dominus : clama, ne cesses : quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum. Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt : quasi gens, quæ justitiam fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit : rogant me judicia justitiæ : appropinquare Deo volunt. Quarè jejunavimus, et non aspexisti ! humiliavimus animas nostras, et nescisti ! Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis. Ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impiè. Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem, ut audiatur in excelso clamor vester. Numquid tale est jejunium, quod elegi, per diem affligere hominem animam suam ! numquid contorquere quasi circulum caput suum, et saccum et cinerem sternere ! nunquid istud, vocabis jejunium, et diem acceptabilem Domino ! Nonne hoc est magis

VOICI ce que dit le Seigneur votre Dieu : criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette ; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis ; car ils me cherchent chaque jour, et ils demandent à connoître mes voies, comme si c'étoit un peuple qui eût agi selon la justice, et qui n'eût point abandonné la loi de son Dieu. Ils me demandent raison des jugemens de ma justice, et ils veulent s'approcher de Dieu. Pourquoi avons-nous jeûné, disent-ils, sans que vous nous ayiez regardés ! pourquoi avons-nous humilié nos ames, sans que vous vous en soyiez mis en peine ? c'est parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne, et que vous redemandez tout ce qu'on vous doit. Vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et vous frappez vos freres avec une violence impitoyable. Ne jeûnez plus à l'avenir comme vous avez fait jusqu'à cette heure, en faisant retentir l'air de vos cris. Le jeûne que je demande,

jejunium, quod elegi! dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes; dimitte eos, qui confracti sunt, liberos, et omne onus dirumpe. Frange esurienti panem tuum: et egenos vagosque induc in domum tuam, cùm videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris. Tunc erumpet quasi manè lumen tuum, et sanitas tua citius orietur, et anteibit faciam tuam justitia tua, et gloria Domini colliget te. Tunc invocabis, et Dominus exaudiet: clamabis, et dicet: Ecce adsum. Quia misericors sum. Dominus Deus tuus.

consiste-t-il à faire qu'un homme afflige son ame pendant un jour, qu'il fasse comme un cercle de sa tête en baissant le con, et qu'il prenne le sac et la cendre! est-ce-là ce que vous appelez un jeûne, et un jour agréable au Seigneur! Le jeûne que j'approuve, n'est-ce pas plutôt celui-ci! rompez les chaînes de l'impiété; déchargez de tous leurs fardeaux ceux qui en sont accablés; renvoyez libres ceux qui sont opprimés par la servitude, et brisez tout ce qui charge les autres. Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres, et ceux qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu; revêtez-le, et ne méprisez point vos freres, vos parens, qui sont votre propre chair. Alors votre lumiere éclatera comme l'aurore, vous recouvrerez bientôt votre santé; votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous protégera. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous dira: me voici, car je suis le Seigneur votre Dieu, plein de bonté et de miséricorde.

Le grand objet qui occupoit principalement Isaïe, étoit la captivité de Babylone, et le retour de cette captivité: c'est-là ce semble le sens littéral; mais dans les prophéties qui regardent cette captivité et cette délivrance du peuple, Isaïe avoit toujours pour premier et principal objet, la captivité du genre-humain depuis le péché, la venue du Messie, et le Mystere de la Rédemption; et c'est-là le sens allégorique de toutes les prophéties.

RÉFLEXIONS.

Pourquoi avons nous jeûné, sans que vous nous ayiez regardés! pourquoi avons-nous humilié nos

ames, sans que vous vous en soyez mis en peine? Qu'il est triste, qu'il est désolant d'avoir fait de grands frais à pure perte! Jeûner, macérer sa chair, mener une vie dure et austere, c'est ce que font encore aujourd'hui plusieurs Bonzes dans le Japon, quelques hérétiques en Europe, et tous les faux dévots, et les faux pénitens dans le monde Chrétien : mais quelle récompense de tous ces dehors affligeans? quel fruit de toutes ces momeries de religion? quelle récompense de toutes ces grimaces gênantes? Si Dieu ne fait aucune attention à toutes ces artificieuses austérités, parce qu'il n'en est pas le motif; s'il ne daigne pas seulement les regarder, parce qu'elles ne sont pas marquées à son coin, quelle en est la valeur, quel en est le prix et le mérite? Séparés de l'Eglise, vous n'êtes plus que des pénitens réprouvés. Privés, dénués de la grace sanctifiante par l'état du péché, vos œuvres et vos austérités ne seront jamais l'objet de ses récompenses. Que le monde pour qui vous vous êtes mortifiés; que les hommes pour qui vous vous êtes gênés; que le parti pour les intérêts de qui vous vous êtes sacrifiés, vous dédommagent de votre fausse pénitence. Le démon a ses martyrs; pourquoi n'auroit-il pas ses confesseurs et ses pénitens? L'hérésie, le schisme ont leurs partisans qui en sont toujours les victimes. On jeûne à Londres, à Genève et à Amsterdam : Dieu peut-il regarder avec complaisance une offrande faite d'une main ennemie? Le souverain Pasteur est peu touché de ce que souffrent les brebis qui ne sont point de son bercail; le pere de famille se met peu en peine de tous ceux qui ne sont point de sa famille. Quand on a le malheur de vivre et de mourir hors du sein de l'Eglise, on n'a nul droit aux mérites et aux récompenses de Jesus-Christ. Ce n'est pas assez, pour rendre son jeûne et ses pénitences méritoires, d'être dans le sein de l'Eglise; il faut être encore dans les bonnes graces du Sau-

veur. Inutilement matte-t-on le corps, si l'esprit se repaît d'orgueil, si le cœur n'est pas compatissant sur les miseres de ses freres. En vain est-on dur à soi-même, si on est dur aux autres : *Numquid tale est jejunium quod elegi, per diem affligere hominem animam suam ?* La fin de mon précepte, dit le Seigneur, n'est-elle que de vous affliger par cette austérité ? n'ai-je eu en vue, en vous ordonnant de jeûner, que d'exténuer votre corps par le jeûne ? *Numquid istud vocabis jejunium, et diem acceptabilem Domino ?* J'ai prétendu qu'en mattant votre chair par la pénitence, vous fissiez jeûner, pour ainsi dire, vos passions ; qu'en affligeant votre ame par ces innocentes rigueurs, vous eussiez des entrailles de compassion envers vos freres que vous voyez dans la misere. J'ai voulu que, contrits de m'avoir déplu, vous n'oubliassiez rien pour me plaire. *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi ? dissolve colligationes impietatis.* Le jeûne que j'approuve, n'est-ce pas plutôt celui-ci ? Rompez les liens de l'impiété ; vivez dans l'innocence ; exercez-vous dans la pratique de la charité ; remplissez tous les devoirs de votre état avec ferveur, avec ponctualité ; soyez chrétien, soyez religieux dans toute votre conduite. Bon Dieu ! quel regret, quel désespoir pour ces personnes consacrées solemnellement au service de Dieu, qui font profession de mener une vie pénitente, une vie austere ! si, pour n'avoir pas dompté leurs passions, pour avoir manqué de dévotion, pour avoir suivi leur penchant, pour s'être livrés aux erreurs de l'esprit et à la corruption du cœur, pour n'avoir pas eu assez de délicatesse de conscience, pour n'avoir pas observé leurs vœux, elles étoient réprouvées.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

IN illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis : audistis quia dictum est : diliges proximum tuum, et odio habebis inimicùm tuum. Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos : et orate pro persequentibus, et calumniantibus vos, ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis ! nonne et publicanni hoc faciunt ! Et si salutaveritis fratres vestros tantùm, quid amplius facitis ! nonne et Ethnici hoc faciunt ! Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis : alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. Cùm ergo facis eleemosynam, noli tubâ canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagogis, et in vicis, ut honorificentur ab hominibus. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. Te autem faciente eleemosynam, nes-

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : vous avez appris qu'il a été dit : vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison, et vous haïrez votre ennemi. Pour moi je vous dis : aimez vos ennemis : faites du bien à ceux qui vous haïssent : priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfans de votre Pere céleste, qui fait lever son soleil sur les gens de bien et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ! les Publicains mêmes ne le font-ils pas ! et si vous ne saluez que vos freres, que faites-vous d'extraordinaire ! les Païens mêmes ne le font-ils pas ! Soyez donc parfaits comme votre Pere céleste est parfait lui-même. Le bien que vous faites, gardez-vous de le faire devant les hommes, à dessein d'être vus d'eux ; autrement il n'y a point de récompense pour vous auprès de votre Pere qui est dans le Ciel. Quand donc vous faites l'aumône, ne faites pas sonner de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les Sy-

ciat sinistra tua quid faciat dextera tua : ut sit eleemosina tua in abscondito ; et Pater tuus , qui videt in abscondito , reddet tibi.

nagogues et aux carrefours pour être honorés des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense : mais quand vous donnez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, afin que votre aumône soit cachée ; et votre Pere, qui voit ce qui est caché, vous en récompensera.

MÉDITATION.

De l'amour que nous devons avoir pour nos ennemis.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'amour envers nos ennemis est une vertu si singuliere à notre religion, que les Païens en ont fait même la vertu qui caractérise le christianisme ; et on ne désignoit la plupart du temps les Fideles qu'en disant : ces gens qui aiment même leurs plus grands ennemis. Dès-là qu'on est chrétien, on est persuadé que, selon les principes de l'Evangile, il n'y a point de salut pour ceux qui refusent de pardonner à leurs ennemis. C'est ici une loi particuliere à tous les Chrétiens ; nulle secte, nulle société : la religion même des Juifs, quoique la seule vraie religion, n'a jamais porté si loin sa morale. Le pardon sincere des injures, l'amour véritable envers les ennemis, est un degré de perfection où la nature toute seule ne pouvoit atteindre ; il n'y avoit que la loi de la grace qui pût avoir une si sainte, si juste et si parfaite morale ; aussi est-ce ici le commandement spécial et distinctif de Jesus-Christ : *Hoc est præceptum meum.* Jusqu'ici c'étoit assez d'aimer son prochain, de faire du bien à ceux qui vous en font, à ceux qui vous aiment : mais moi qui suis votre souverain Maître, votre Sauveur et votre Dieu, je vous dis que cela ne suffit plus pour le

salut ; je vous fais un commandement nouveau ; je veux que vous aimiez même tous ceux qui vous auront désobligés, qui vous auront fait tort, tous ceux qui vous haïssent : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* A un chrétien, faut-il apporter d'autre raison d'un commandement si exprès ; dès-lors que Jesus-Christ ordonne si positivement, doit-on trouver trop de difficulté à obéir ? ose-t-on croire le commandement d'un Dieu, impossible ? et pour ôter tout prétexte à la passion, toute excuse, tout subterfuge à l'amour-propre, le Fils de Dieu déclare qu'il n'y a point de salut à espérer à quiconque refuse de pardonner les injures. Le Sauveur ne s'est pas contenté de nous prêcher cette importante vérité ; il en fait un commandement aussi essentiel, aussi indispensable que celui d'aimer Dieu lui-même ; il nous déclare que le commandement d'aimer son prochain, est tout semblable au commandement d'aimer Dieu : *Secundum verò simile huic.* Dieu ne commande rien d'impossible, disent les saints Peres ; mais il commande ce qui est parfait : *Impossibilia non præcipit Deus, sed perfecta.* Ce qu'un David a fait à l'égard de Saül son ennemi mortel, et d'Absalon un fils rebelle ; ce que Jesus-Christ a fait lui-même à l'égard de ceux qui l'avoient attaché à la croix ; ce qu'un saint Etienne et tant d'autres Saints, à l'exemple de Jesus-Christ, ont fait envers ceux qui vouloient leur ôter la vie, doit-il nous révolter ?

SECOND POINT.

Considérez que le Fils de Dieu ne nous a pas seulement fait un commandement exprès de l'amour des ennemis, et du pardon des injures ; il en a fait encore un article spécial de la priere que nous devons faire à Dieu chaque jour. Pardonnez-nous nos offenses, remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons à nos débiteurs : *Dimitte nobis de-*

bita notsra, sicut et nos debitoribus nostris. Avec quelle impudence, avec quelle impiété ose-t-on faire à Dieu cette priere, quand on a le cœur aigri contre son frere; quand on conserve dans son cœur de l'aversion, de la haine contre son ennemi? on ne demande point à Dieu seulement qu'il ait de l'indifférence pour nous, comme nous en avons pour les autres; on le prie qu'il nous traite comme nous traitons ceux qui nous ont maltraités. En vérité c'est pousser l'irréligion bien loin. Oui, mon Dieu, vous m'ordonnez d'aimer mon ennemi, et vous me menacez de votre disgrace et des feux éternels, si je ne pardonne pas de bon cœur le tort et les injures qu'on m'a faits, et moi ayant devant les yeux, et l'exemple que vous m'avez donné, et le précepte que vous me faites, je veux bien volontairement vous désobéir; je vous prie, je vous demande de tout mon cœur de vous souvenir, et de votre commandement, et de vos menaces; je vous en fais ressouvenir moi-même, en vous répétant cent fois le jour de me traiter comme je traite mes ennemis. Je vous prie de me haïr, comme je les hais; de ne daigner point me regarder, comme j'évite leur présence; de me vouloir du mal, comme je leur en veux; de refuser de m'assister dans mes besoins, comme je refuse, dans le besoin, de leur rendre service: quelle impiété, bon Dieu! quelle malignité, quelle rage! que notre esprit mette en œuvre toutes les subtilités; qu'il tourne cette impie conduite dans tous les sens: nous ne saurions donner une interprétation plus bénigne de cette priere. Mais peut-on faire à Dieu une priere plus exécrable? et Dieu si puissant et si juste, peut-il nous traiter, doit-il nous traiter autrement? Souvenons-nous que ce n'est pas ici seulement un précepte de religion, c'est encore un commandement plein de charité et de sagesse. Le précepte est universel: c'est en notre faveur que Dieu a fait ce

précepte. Nous avons des envieux, des jaloux, des ennemis; s'il y a des gens qui nous font tort, qui nous veulent du mal, nous ne sommes pas plus indulgens envers les autres. Un tel est mon ennemi et je suis le sien. J'ai donc part au bienfait du précepte. Si je suis obligé comme chrétien de lui pardonner, de l'aimer, il n'est pas moins obligé, à mon égard, d'en user de même. Il m'en coûte de lui pardonner: il n'a pas plus de facilité de faire un pareil sacrifice. Enfin, je veux, je souhaite ardemment que Dieu me pardonne tant de crimes que j'ai commis contre lui, et toutes les injures que je lui ai faites: pourquoi refuserai-je de pardonner pour l'amour de lui toutes celles qu'on m'a faites? pouviens-nous avoir un moyen plus aisé, et qui fût plus en notre disposition pour obtenir le pardon de nos péchés, que ce petit sacrifice que Dieu exige de nous, puisqu'il s'est engagé de nous traiter comme nous traiterons nos freres? quelle malice, quelle impiété de résister en face, pour ainsi dire, au Sauveur même! de désobéir de plein gré à un commandement si avantageux, si intéressant, si juste! de se moquer même avec réflexion de ce divin commandement!

A Dieu ne plaise que je sois jamais coupable d'un tel crime! oui, Seigneur, je consens que vous ne me pardonniez, que vous ne me traitiez que comme je traiterai désormais mes ennemis; j'espere que je ne saurois avoir une preuve plus marquée de mon pardon.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si dimiseritis hominibus peccata eorum; dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra. Matth. 6.

Oui, mon Dieu, je suis convaincu que si je remets à mes ennemis leurs offenses, vous me remettrez les miennes; et que si je ne les remets point, le Pere celeste ne me pardonnera point.

Relinque proximo tur nocenti te, et tunc deprecanti tibi peccata solventur. Eccl. 28.

Pardonnons à notre prochain le mal qu'il nous a fait ; et nos péchés nous seront remis quand nous en demanderons pardon. Bon Dieu ! que cette vérité est consolante !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE tous les moyens de salut, de toutes les marques de prédestination, je ne sais s'il y en a une de plus sûre et de mieux établie. On peut même ajouter, qu'il n'y a peut-être point de vertu plus héroïque, plus noble, et qui fasse plus d'honneur au christianisme que le pardon des injures et l'amour envers les ennemis ; mais y en a-t-il une où notre amour envers Dieu soit mieux marqué, et la sincérité de cet amour rendue plus sensible ? faites-vous un point de religion d'exceller dans cette vertu. Respect humain, considération sur l'état, l'âge, la qualité, l'atrocité, la malice et l'injustice de l'injure ; raisons frivoles, réflexions pitoyables prétextes indignes d'un chrétien ! passez sur toutes ces suggestions de la malignité ; nulle occasion plus héroïque de donner des preuves de votre foi. N'attendez pas que votre ennemi vous prévienne ; il vous ôteroit le mérite de votre action : n'attendez même pas qu'il vous donne quelque occasion de retour, qu'il fasse quelque avance ; il exténueroit votre mérite : prévenez-le ; donnez-lui des marques sensibles de votre amitié ; créez, pour ainsi dire, des occasions de lui rendre service. Que cette conduite si chrétienne rassure à l'heure de la mort !

2.° Priez tous les jours pour vos ennemis. Si vous avez l'honneur d'être élevé au Sacerdoce, dites tous les mois une messe pour eux. Si vous êtes dans l'état religieux, faites chaque mois quelque pénitence pour eux : si vous êtes dans le monde,

communiez chaque mois une fois pour eux ; faites pour eux quelque aumône. Et qu'ils répondent à votre honnêteté ou non, qu'ils en deviennent plus fiers, plus insolens, plus malins; agissez en vrai chrétien : ce ne sont point ces bonnes manieres qui doivent être l'objet de votre générosité ; c'est Dieu même. En aimant votre ennemi, c'est Dieu que vous aimez d'un amour pur, surnaturel, héroique. Plus votre ennemi sera brutal, plus vous devez être chrétien.

LE PREMIER SAMEDI DU CARÊME.

CE jour n'a rien de particulier, soit par rapport à la circonstance du temps, soit dans l'ordre de son Office. On a déja dit ailleurs que, comme il n'y a que trente-six jours de jeûne depuis le premier Dimanche de Carême jusqu'à Pâques, l'Eglise a ajouté les quatre derniers jours de cette semaine, pour que le nombre des quarante jours de jeûne, à l'exemple de celui de Moïse, d'Élie, et sur-tout de Jesus-Christ, fût complet.

Le Samedi qui est le septieme jour de la Semaine, a toujours été considéré dans l'Eglise comme celui qui approchoit le plus près du Dimanche en dignité. On lui a ôté comme au Dimanche le nom de la planete qui le désignoit parmi les Païens, pour lui en donner un plus convenable à notre religion, ou plutôt pour lui conserver celui qu'il avoit parmi l'ancien peuple de Dieu, tout propre à marquer la fin de tous les ouvrages de la création faite dans les six premiers jours, et le repos du Créateur au septieme : *Et requievit die septimo ab universo opere quod patrârat.* L'Ecriture ajoute que le Seigneur bénit ce septieme jour et qu'il le sanctifia, parce

qu'il avoit cessé en ce jour de produire tous les ouvrages qu'il avoit créés : *Et benedixit diei septimo, et sanctificavit illum.* (*a*) Il le nomma lui-même Sabbat, ou jour du repos du Seigneur : *Sabbatum Domini Dei tui est.* Et lorsqu'il prescrivit les lois de son culte au peuple qu'il s'étoit choisi, il voulut qu'on l'appelât le jour Saint; *Dies septimus vocabitur sanctus* (*b*), parce que c'étoit le Sabbat du Seigneur. Il défendit à son peuple de faire aucun ouvrage en ce jour, et lui ordonna de le sanctifier, parce qu'il se l'étoit consacré. Ce jour si saint du repos du Créateur, étoit la figure du véritable jour du repos du Rédempteur, c'est-à-dire, du jour glorieux de sa triomphante Résurrection, auquel ce divin Sauveur, ayant achevé le grand ouvrage de notre rédemption, infiniment plus glorieux à Dieu que la création du monde, on peut dire qu'il se reposa. Ce grand ouvrage étant fini, il n'y avoit plus de travaux à essuyer, de soins, de fatigues à prendre. Le jour de sa résurrection fut proprement, et par excellence, le véritable jour du Sabbat : *Sabbatum Domini Dei est.* Duquel on a bien plus de raison de dire que du premier : *Et quievit ab universo opere quod patrârat.* C'est ce qui a obligé le Seigneur de transférer le Sabbat, et toute sa solemnité, du Samedi au Dimanche, pour y honorer la résurrection du Sauveur. Le peuple de Dieu ayant donc passé de la Synagogue dans l'Eglise, y transporta la célébration du Sabbat, c'est-à-dire, la sanctification du jour du Seigneur. Cette translation n'empêcha point dans ces commencemens qu'il ne restât toujours dans l'esprit et dans le cœur des Juifs convertis un fond de vénération pour le Samedi, qu'on avoit regardé jusqu'alors par religion comme le jour de fête par excellence. C'est ce qui empêcha l'Eglise de discontinuer la fête de ce jour, dans ces commencemens où elle n'étoit encore composée que des Juifs

(a) *Exod.* 20. (b) *Levit.* 23.

convertis, accoutumés à le solemniser avec célébrité par la cessation de toute œuvre servile ; de sorte que dans ces premiers temps, on fêtoit le Samedi presque comme le Dimanche ; et par une conséquence de religion, il étoit défendu de jeûner le Samedi comme au Dimanche, afin qu'il ne manquât rien à la joie de la fête et à la vénération de ce jour. L'Eglise primitive, n'étant encore établie qu'en Orient, toléra cet usage. Il semble même que cette défense de jeûner fut plus expresse que la cessation des œuvres serviles ; et c'est de là qu'est venu l'opiniâtreté des Orientaux à ne vouloir point qu'on jeûnât le Samedi. On trouve même des anciens Canons pleins de menaces contre ceux qui jeûneront le Samedi et le Dimanche. C'étoit une précaution que l'Eglise d'Orient semble avoir voulu prendre contre les Marcionites et d'autres Hérétiques encore, qui ne cherchoient qu'à déshonorer le jour du Samedi, auquel ils affectoient de jeûner en haine ou en dérision du Créateur ; à-peu-près comme les Calvinistes de nos jours, semblent affecter d'assigner leurs jeûnes solemnels au saint jour du Dimanche, par mépris, ce semble, pour l'Eglise, qui défend absolument de jeûner en ce saint jour.

Ce réglement de l'Eglise d'Orient n'étoit pas cependant ni si universel, ni si absolu, qu'il ne fût permis aux Solitaires, et à tous ceux qui avoient embrassé la vie Ascétique, de jeûner tous les Samedis, et de n'interrompre leur jeûne que le Dimanche.

L'usage de l'Eglise Latine a toujours été différent, autant pour le jeûne que pour la fête du Samedi : comme la même raison de coutume et de nationalité ne subsistoit point à Rome comme dans l'Orient, on ne doute point que l'usage de jeûner le Samedi n'ait été établi par saint Pierre même, dont il donna lui-même l'exemple, ayant jeûné et prescrit un jeûne à tous les fideles le Samedi, qui étoit la veille du triomphe qu'il devoit remporter

sur les prestiges de Simon le Magicien; ce qui arriva le Dimanche. On ne peut pas dire, en effet, que l'observation de la fête du Samedi fût véritablement d'institution Apostolique; puisque les deux premieres Eglises du monde, c'est-à-dire, celle de Rome, fondée par le Prince des Apôtres saint Pierre, et celle d'Alexandrie en Egypte, fondée par saint Marc, n'étoient point dans cet usage. C'est ce qui a été remarqué par l'Historien Socrate, qui écrivoit au cinquieme siecle; et qui prétend que de son temps la plupart des Eglises solemnisoient encore le Samedi: *Excepté*, dit-il, *celle de Rome et d'Alexandrie, qui rejetoient cette pratique, suivant l'ancienne tradition.* C'étoit excepter plus des deux tiers des Eglises du monde, d'un usage qui ne subsistoit guere plus qu'en Orient.

Saint Ignace, Martyr, Disciple des Apôtres, écrivant aux Fideles de Magnésie: nous ne devons pas, dit-il, observer le Sabbat à la Juive, comme si nous en faisions une fête d'oisiveté. Le vrai jour du Sabbat des Chrétiens, est celui de la résurrection du Seigneur. Il exhorte ensuite ceux qui étoient encore attachés aux observations des Juifs, à transporter le repos et la joie de la fête du Samedi au Dimanche. L'usage de jeûner le Samedi, dans le cours de l'année, est fort ancien dans les Communautés religieuses et parmi les Solitaires; l'Eglise n'en a point fait une loi pour tous les Fideles: elle s'est contentée de l'abstinence des viandes le Vendredi et le Samedi, en mémoire de la Passion, de la mort et de la sépulture du Sauveur. Le Samedi a toujours été en singuliere vénération parmi les Fideles, sur-tout depuis qu'il a été particulièrement consacré à l'honneur de la sainte Vierge, et que l'Eglise lui a destiné un office singulier pour être récité en ce jour. Quelque ancienne que soit en Occident la consécration de ce jour à l'honneur de la mere de Dieu, quelques-uns veulent

qu'elle ait été encore plus ancienne en Orient, et prétendent qu'elle étoit établie long-temps auparavant à Constantinople, pour tous les Samedis régulièrement dans l'Eglise de sainte Marie Hodegetrie, c'est-à-dire, de Notre-Dame-des-Guides, et qu'elle devoit son origine au culte particulier qu'on y rendoit à la célebre Image de la sainte Vierge, qui faisoit la plus célebre Relique et le principal ornement de cette Eglise, parce qu'on la regardoit comme l'ouvrage de la main de saint Luc, et comme l'instrument de divers miracles. On trouve en Occident, dès le huitieme siecle, une Messe votive à l'honneur de la sainte Vierge, pour le Samedi, comme il y en avoit une de la sainte Trinité, du Saint-Esprit, de la Croix et des saints Anges, pour les autres jours de la semaine. Il est certain que le Samedi a été singulièrement consacré dans l'Eglise, dès les premiers temps, à honorer plus particulièrement la sainte Vierge. Cette si religieuse dévotion est commune à tous les vrais Fideles, et elle subsistera jusqu'à la fin des siecles parmi les élus du Seigneur.

L'Introït de la Messe de ce jour est pris du treizieme verset du Pseaume dix-neuvieme: c'est le même que celui de la Messe du jour précédent. Comme ce jour a été long-temps sans avoir un office particulier, on a pris de la Messe du Vendredi, et l'Introït et la suite de son Epître. Le Prophete Isaïe continue de faire voir qu'il faut renoncer à l'impiété, à l'hypocrisie, et à sa propre volonté, pour faire que Dieu agrée nos œuvres de justice et de miséricorde; et il apprend aux Israélites la maniere d'honorer et de sanctifier le Sabbat, qui est le jour du Seigneur.

Si abstuleris de medio tui, dit-il, *catenam*, *et desieris extendere digitum*, *et loqui quod non prodest*: Si vous ôtez du milieu de vous la chaîne, ou selon l'Hébreu, le joug dont vous opprimez vos créanciers, les pauvres, vos domestiques, et tous

ceux qui dépendent de vous ; si vous cessez d'étendre le doigt et de dire des paroles vaines ; c'est-à-dire, si vous cessez de montrer vos freres au doigt, et d'user contr'eux de discours railleurs et méprisans, de les censurer malignement, et les décrier par une secrette jalousie : *Cùm effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris.* Lorsque vous assisterez le pauvre avec une effusion de cœur, et que vous remplirez de consolation l'ame affligée : *Orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt ut meridies.* Alors votre lumiere se levera au milieu des ténebres, et vos ténebres deviendront un midi. Cette vie est traversée par bien des contradictions, peu de jours sereins, peu qui soient calmes. Les adversités sont de tous les âges, de toutes les conditions ; tout est nébuleux, tout est semé de ronces. Vous serez dans la tribulation : mais enfin votre lumiere se levera dans les ténebres ; ces jours de tristesse seront changés en jours de prospérité et de joie ; et vos humiliations deviendront une source de gloire. Vous êtes exacts à jeûner, dit Dieu par son Prophète ; mais ne comptez pas sur vos jeûnes, ni sur l'observation de vos cérémonies extérieures de religion, si vous manquez de charité envers vos freres. Voulez-vous que vos mortifications me soient agréables ; voulez-vous me plaire dans vos actes de religion, accompagnez-les des œuvres de miséricorde ; compatissez aux besoins de vos freres, prenez part à leurs peines, soulagez-les dans leurs nécessités, bien loin de leur insulter, et d'avoir de la dureté pour ceux qui sont dans la misere. Si vous êtes compatissant, doux, charitable, bienfaisant, je vous comblerai de toutes sortes de biens : rien ne troublera votre repos : *Et requiem tibi dabit Dominus semper.* Dieu comblera votre ame des plus douces consolations : *Implebit splendoribus animam tuam.* Vous serez exempts de cette tristesse qui desseche les os : *Et ossa tua liberabit.* Vous deviendrez comme un jardin toujours

arrosé, toujours fleuri : *Et eris quasi hortus irriguus.* Vous serez comme une fontaine dont les eaux ne tarissent point ; nulle sécheresse, nulle aridité à mon service : *Et sicut fons aquarum, cujus non deficiunt aquæ.* Ne vous faites point une idée affreuse de la vie sainte : point d'état sur la terre si heureux que celui des gens de bien ; rien n'est comparable aux douceurs pures qu'on goûte à mon service. Le Prophete David avoit déclaré la même chose qu'Isaïe, lorsqu'il disoit : *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.* Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé ! s'il tombe lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours ; le Seigneur le fortifiera et le conservera dans tous les dangers de la vie ; il le rendra heureux sur la terre, malgré tout ce que la passion de ses ennemis leur feroit tenter pour le perdre. Et, si la maladie le livre à la douleur, le Seigneur viendra lui-même le consoler et le secourir. La suite de cette Epître n'est qu'une promesse continuelle de toutes sortes de biens et de prospérités que Dieu fait, par la bouche de son Prophete, à tous ceux qui garderont ses Commandemens et qui le serviront avec fidélité. Il leur recommande ensuite l'observation du jour du Sabbat, qui veut dire repos : *Si averteris à Sabbato pedem tuum :* Si vous vous abstenez de voyager le jour du Sabbat. On a dit que le septieme jour de la semaine, qui est le Samedi, étoit un jour consacré au Seigneur, comme l'est parmi les Chrétiens le saint jour du Dimanche : non-seulement Dieu avoit défendu de faire, durant ce jour-là, aucune œuvre servile ; mais il n'étoit pas même permis de faire plus de demi-lieue ; d'où vient que saint Luc, pour marquer la distance d'entre la montagne nommée d'Olivet et la ville de Jérusalem, dit qu'il n'y avoit que le chemin d'un jour de Sabbat. Le Dimanche est le jour du Seigneur ; il

se l'est réservé, il veut qu'il lui soit entièrement consacré; il ne doit pas être sanctifié avec moins de religion, avec moins de dévotion que le jour du Sabbat: que n'auront point à se reprocher ceux qui entreprennent les plus longs voyages le Dimanche? Si vous ne faites point votre volonté, le jour qui m'est particulièrement consacré, dit le Seigneur, c'est-à-dire, si vous ne satisfaites point vos passions, si vous ne suivez point vos perverses inclinations, si vous ne vous livrez point à vos desirs, si vous ne profanéz point ce jour si saint par des repas somptueux, par des divertissemens irréligieux, par la débauche: *Facere voluntatem tuam in die Sancto meo.* Enfin, si vous le regardez comme un repos délicat et délicieux, et comme le jour saint et glorieux du Seigneur: *Et vocaveris Sabbatum delicatum, et Sanctum Domini gloriosum.* Dieu appelle le jour du Seigneur, un jour délicat, un jour sacré, qui demande d'être sanctifié avec soin, avec ferveur, avec une délicatesse de religion et de conscience; un jour saint, qui ne souffre pas la moindre profanation, la moindre indécence; un jour que Dieu s'est réservé, et qu'il veut être tout employé à son service; jour respectable qu'on ne viole jamais impunément: que n'ont pas à craindre ceux des Fideles, qui emploient si mal le saint jour du Dimanche et les Fêtes! Le Dimanche et les Fêtes sont des jours de repos, c'est-à-dire, de cessation de toute œuvre servile. Mais ce repos ne nous est pas donné pour passer le jour dans des divertissemens profanes. Ceux qui croient qu'on a satisfait au précepte, quand on a entendu une Messe, auront-ils la même opinion? seront-ils tranquilles sur ce point, à l'heure de la mort? *Tunc delectaberis semper Domino:* Si vous gardez mes préceptes, continue le Seigneur, vous trouverez votre joie en moi. Grands du monde, heureux du siecle, peuples avides de plaisirs! détrompez-vous, vous ne trouverez de véritable joie que dans le

Seigneur. Hors de son service, il n'y a que chagrins, que dégoûts, qu'amertume, que déplaisirs. *Et sustollam te super altitudines terræ :* Soyez riche et puissant, ayez de l'esprit, de l'ambition, ayez du mérite, Dieu seul peut rendre un homme heureux ; ce n'est qu'à son service qu'on peut faire fortune : *Servire Deo, regnare est. Et cibabo te hæreditate Jacob patris tui :* Et je vous donnerai, pour vous nourrir, l'héritage de Jacob votre pere. Comme ce peuple charnel et grossier, à qui Dieu parloit, ne ressentoit vivement que les maux temporels, Dieu ne lui promet que des récompenses temporelles. Mais qui ne voit que ces récompenses temporelles étoient la figure de ces biens éternels qui nous sont préparés dans le Ciel ?

Comme les fléaux qui accabloient les Juifs n'étoient que l'image des peines éternelles que les pécheurs souffriront dans l'enfer, c'est pour être délivrés de ce malheur éternel qu'un Chrétien doit jeûner le Carême, et accompagner ce jeûne de l'innocence, de la pratique des bonnes œuvres et d'une ardente charité.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du sixieme Chapitre de saint Marc, où il est dit que le Sauveur, après avoir fait ce miracle éclatant, par lequel, avec cinq pains seulement et deux petits poissons, il avoit rassasié environ cinq mille personnes ; voyant que tout ce peuple, transporté d'admiration, ne doutoit plus qu'il ne fût le Messie promis, et formoit déja entr'eux la résolution de l'enlever pour le faire Roi, il les prévint, ayant commandé à ses Apôtres de se rembarquer au plutôt, afin de passer premièrement le petit trajet de Bethsaïde à Capharnaüm, et de traverser ensuite le lac entier pour se rendre à l'autre bord dans la terre de Génésareth. Il ne dit rien de son dessein, mais il se hâta de congédier le peuple : ainsi étant demeuré tout seul, il se retira sur cette même montagne, d'où il étoit venu au-devant du peuple, et

il persévéra en prieres jusqu'au soir. La nuit approchoit, lorsque les Disciples, séparés de leur cher Maître, descendirent vers la mer, et étant remontés dans leur barque, prirent la route de Capharnaüm. Il survint alors une furieuse tempête, qui pensa les faire périr; ils ramoient de toutes leurs forces: mais comme ils étoient en pleine mer et qu'ils avoient le vent contraire, ils croyoient à tout moment que la barque alloit être engloutie par les flots; l'horreur de la nuit augmentoit leur crainte, et, pour comble de malheur, Jesus, leur unique réfuge, n'étoit point là. Il n'en falloit pas davantage pour les jeter dans le désespoir; mais le secours étoit plus proche qu'ils ne pensoient. Jesus-Christ ne perd jamais de vue ceux qui l'aiment et qui le servent avec fidélité. Le Sauveur voyoit, de dessus le bord de la mer où il étoit arrêté, leur inquiétude et la peine qu'ils avoient à ramer contre le vent. Il n'ignoroit pas le danger, et ne vouloit pas les abandonner; mais il attendoit à les secourir qu'ils eussent fait près de deux lieues sur cette mer furieusement agitée, afin qu'ils connussent mieux, et le soin qu'il prenoit d'eux, et le besoin qu'ils avoient de lui, et sa puissance souveraine sur les flots et sur les tempêtes. Il vint donc à eux vers le point du jour, que ceux du pays appeloient la quatrieme veille de la nuit; ils l'apperçurent de loin marchant sur les eaux, et allant si vîte, qu'il sembloit vouloir, non-seulement les atteindre, mais passer outre, et les laisser derriere lui. Plus il approchoit, plus ils trembloient de peur, ne pensant pas que ce fût lui; et leur frayeur fut si grande et si générale, que, le prenant pour un fantôme, ils se mirent tous à crier. Aussitôt il les rassura, en leur disant: prenez courage, n'ayez point de peur, c'est moi; il monta ensuite dans leur barque, et le vent cessa, ce qui les étonna encore davantage; et ce nouveau miracle les étonna tellement, qu'ils en étoient comme

comme hors d'eux-mêmes. Ils ne pensoient plus à celui de la multiplication des pains, ou du moins il ne leur paroissoit rien en comparaison de celui-ci; c'est ce qui fit que par un soudain transport, selon saint Matthieu, ils se jetèrent à ses pieds, et lui dirent tous d'une voix: en vérité vous êtes le Fils de Dieu. Le trajet fut bientôt fait, ils abordèrent en moins de rien à la côte de Génésareth. Dès qu'ils eurent débarqué, le bruit se répandit dans tout le pays que Jesus étoit arrivé. Il n'en fallut pas davantage; on lui apporta, dans des lits et sur des brancards, une infinité de malades. En quelque lieu qu'il allât, soit Villes, soit Villages, il en trouvoit un grand nombre que l'on mettoit devant lui au milieu des rues; et toute la grace qu'on lui demandoit, c'est qu'il leur permît de toucher le bord de sa robe, parce que c'étoit assez pour être tous guéris. Quel fonds de réflexions, toutes plus consolantes, ne fournit point cet Evangile! Jesus-Christ prioit sur la montagne, et malgré son éloignement, il ne laissoit point de voir l'embarras et la fatigue de ses Disciples, qui luttoient contre les flots. Ne craignons pas que Jesus-Christ ignore jamais nos dangers ni nos besoins. Ne craignons pas non plus qu'il nous abandonne; il compte aussi bien que nous le temps que nous passons dans les épreuves, dans la tentation, dans la souffrance; mais il sait mieux que nous le temps que la tempête doit durer, et le moment où il doit nous secourir. Il paroît quelquefois qu'il ne pense point à nous; de fausses idées nous agitent; la foiblesse de notre confiance fait croître notre trouble, nous nous croyons perdus; ne perdons pas courage, ne cessons de voguer contre le vent contraire et les flots agités; avançons toujours à force de rames, si nous ne pouvons pas aller à la voile; comptons sur la grace, qui ne nous manque jamais: lorsque nous nous croirons perdus, ce sera là justement le moment de notre

délivrance. C'est moi, nous dit alors cet aimable Sauveur, c'est moi qui viens vous tirer du danger; et mettre fin à vos peines. Remarquons que, tandis que les Disciples de Jesus-Christ ne le reconnurent point le prenant pour un fantôme, sa présence ne calma point les flots : il fallut pour cela, qu'il leur parlât, qu'ils le reconnussent, qu'il montât avec eux dans la barque. Dieu est toujours avec nous dans nos peines; mais pour y recouvrer le calme, il faut l'y reconnoître, penser et croire qu'il y est; il faut l'entendre parler et l'écouter, il faut conserver sa présence.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, et concede, ut hoc solemne jejunium, quod animabus, corporibusque curandis salubriter institutum est, devoto servitio celebremus. Per Dominum, etc.

DAIGNEZ, Seigneur, écouter favorablement nos très-humbles prieres et faites-nous la grace d'observer, avec dévotion, ce jeûne solemnel qui a été saintement institué pour la guérison de nos ames et de nos corps. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 58.

HÆC dicit Dominus Deus : si abstuleris de medio tui catenam, et desieris extendere digitum, et loqui quod non prodest. Cùm effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies. Et requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus

VOICI ce que dit le Seigneur Dieu : si vous ôtez la chaîne du milieu de vous, si vous cessez d'étendre le doigt, et de dire des paroles inutiles. Si vous assistez le pauvre avec une effusion de cœur, et si vous remplissez de consolation l'ame affligée, votre lumiere se levera dans les ténebres, et vos ténebres deviendront comme le midi. Le Seigneur vous tiendra

animam tuam, et ossa tua liberabit, et eris quasi hortus irriguus, et sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ. Et ædificabuntur in te deserta sæculorum: fundamenta generationis et generationis suscitabis: et vocaberis ædificator sepium, avertens semitas in quietem. Si averteris à Sabbato pedem tuum, facere voluntatem tuam in die sancto meo, et vocaveris sabbatum delicatum, et sanctum Domini gloriosum, et glorificaveris eum dum non facis vias tuas et non invenitur voluntas tua, ut loquaris sermonem: tunc delectaberis super Domino, et sustollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob patris tui. Os enim Domini locutum est.

toujours dans le repos, il remplira votre ame de ses lumieres, il délivrera vos os. Vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent point. Les lieux qui avoient été déserts depuis plusieurs siecles, seront par vous remplis d'édifices; vous releverez les fondemens abandonnés pendant une longue suite d'années; et l'on dira de vous, que vous réparez les haies, et que vous rétablisez la sûreté des chemins. Si vous vous abstenez de voyager le jour de Sabbat, et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré; si vous le regardez comme un repos délicieux, comme le jour saint et glorieux du Seigneur, dans lequel vous lui rendrez l'honneur qui lui est dû, en ne suivant point vos inclinations, et ne faisant point votre propre volonté, et en ne disant point de paroles vaines. Alors vous trouverez votre joie dans le Seigneur: je vous éleverai sur les hauteurs de la terre, et je vous donnerai, pour vous nourrir, l'héritage de Jacob votre pere; car la bouche du Seigneur a parlé.

Les Prophéties d'Isaïe sont pleines de menaces et de promesses, et toutes ses peintures se trouvent fausses et outrées, si on les borne à ce qui est arrivé dans l'état des Juifs. On ne peut les appliquer que figurément. Jesus-Christ, sa passion, sa mort, ses victoires, son Eglise: c'est-là où se vérifient toutes les grandes et nobles expressions d'Isaïe.

RÉFLEXIONS.

Si vous vous abstenez de voyager le jour du Sabbat, et de faire votre volonté au jour qui m'est con-

sacré ; si vous le regardez comme un repos délicat ; délicieux, etc. La solemnité du jour de Sabbat ayant été transférée au saint jour du Dimanche ; l'obligation de le sanctifier, de le respecter, de le célébrer avec religion y a été transportée aussi ; et, si les défenses n'y sont pas si universelles ni si rigoureuses, les obligations de le consacrer tout entier au culte divin et aux exercices de religion, n'en sont ni moins expresses, ni moins indispensables. On ne nous prescrit pas précisément le nombre des pas dans les promenades permises, comme dans l'ancienne loi ; on ne nous interdit point certaines actions serviles qui demandent les besoins de la vie ; plus éclairés, plus instruits, plus spirituels que ce peuple grossier et matériel, on se contente de nous dire, dans la nouvelle loi, que le jour du Sabbat des Chrétiens, c'est-à-dire, le Dimanche, est un jour saint que le Seigneur s'est réservé, et qu'il veut être consacré entiérement à son service. On se contente de nous dire que c'est ici le jour du Seigneur, *Dies Dominicâ ;* et que Dieu, nous ayant bien voulu laisser les six jours de la semaine pour vaquer aux affaires temporelles, s'est réservé pour lui seul ce premier jour, pour l'honorer d'un culte spécial et public, comme notre Créateur, notre Rédempteur, notre souverain Maître. Quel crime et quelle impiété, de manquer à un devoir de religion si essentiel ! quel sacrilege même, de profaner un jour si saint et si sacré, par une irréligion, par une desobéissance si marquée ! s'il y a un voyage à faire pour notre intérêt temporel, pour notre plaisir, c'est au Dimanche qu'on renvoie ce voyage. S'il y a une partie de campagne qui nous soit à cœur, un divertissement à prendre, un repas à donner, tout est renvoyé aux jours de fêtes ou au Dimanche. Les six jours de la semaine sont pour vaquer à nos affaires temporelles ; ce sont des jours à nous, on n'a garde d'y toucher : le Dimanche est unique-

ment au Seigneur ; quelle peine se fait-on de se l'approprier, de l'employer tout entier à ses usages ? Quelle peine se fait-on de le profaner ? *Si vous vous abstenez de faire votre volonté*, dit le Seigneur, *au jour qui m'est consacré.* On fait la volonté d'autrui durant la semaine ; on s'applique, on travaille, ou obéit. Ne diroit-on pas que Dieu ne nous a interdit le travail dans ce jour solemnel, que pour nous dédommager en ce saint jour de la contrainte qu'on s'est faite durant la semaine ? Hélas ! on ne s'applique durant ce saint jour qu'à faire ce qui nous plaît. Jeu, promenades, parties de plaisirs, repas, spectacles, parties de chasse ; quels autres exercices en ce jour sacré, pour la plupart des gens ? Bon Dieu ! quelle source de cruels remords et de regrets, un jour pour des Chrétiens si irréligieux, si peu fideles ! la cessation de toute œuvre servile doit être regardée, selon l'expression du Prophete, comme un repos délicat, c'est-à-dire, qu'il est aisé de profaner ; c'est un loisir indispensablement destiné à honorer le Seigneur, à le servir, à l'écouter, à le goûter dans la méditation, dans la priere : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus* : jouissez du repos que je vous procure durant ce jour, nous dit Dieu, pour contempler mes bienfaits, pour admirer ma puissance, pour connoître mes volontés, pour me rendre le culte religieux qui m'est dû, pour exécuter mes ordres. A la fin de cette si sainte journée, y a-t-il aujourd'hui bien des gens qui soient devenus plus dévots, plus religieux, plus chrétiens, plus fideles ? La profanation du saint jour du Dimanche est un crime : qui s'avise de le détester, d'en faire pénitence, de s'en confesser ? Et l'on s'étonne après cela si tant de gens se damnent !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Marc. Chap. 6.

IN illo tempore, cùm serò esset, erat navis in medio mari, et Jesus solus in terra. Et videns discipulos suos laborantes in remigando (erat enim ventus contrarius eis) et circa quartam vigiliam noctis venit ad eos ambulans supra mare : et volebat præterire eos. At illi ut viderunt eum ambulantem supra mare, putaverunt phantasma esse, exclamaverunt. Omnes enim viderunt eum, et conturbati sunt. Et statim locutus est eum eis, et dixit eis : Confidite, ego sum, nolite timere. Et ascendit ad illos in navim, et cessavit ventus. Et plus magis intra se stupebant : non enim intellexerunt de panibus : erat enim cor eorum obcæcatum. Et cùm transfretassent, venerunt in terram Genesareth, et applicuerunt. Cùmque egressi essent de navi, continuò cognoverunt eum : et percurrentes universam regionem illam, cœperunt, in grabatis eos, qui se malè habebant, circumferre ubi audiebant eum esse. Et quocumque introïbat, in vicos, vel in villas, aut civitates, in plateis ponebant infirmos, et deprecabantur eum, ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent : et quotquot tangebant eum, salvi fiebant.

EN ce temps-là, la nuit étant venue, comme la barque étoit au milieu de la mer, et Jesus seul sur terre; voyant qu'ils avoient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur étoit contraire, il alla à eux vers la quatrieme veille de la nuit, marchant sur la mer, et il vouloit les passer; mais dès qu'ils le virent qui marchoit sur la mer, ils crurent que c'étoit un fantôme, ils se mirent à crier, car ils le virent tous, et ils en furent troublés. Il leur parla aussitôt et leur dit : rassurez-vous, c'est moi, n'ayez point de peur. Il monta ensuite dans leur barque, et le vent cessa; ce qui les étonna encore davantage : car ils ne firent point réflexion à ce qui étoit arrivé au sujet des pains; parce que leur cœur étoit aveuglé. Après cela, ayant traversé le lac, ils vinrent aborder au pays de Génésareth. Dès qu'ils furent sortis de la barque, on reconnut Jesus : et aussi-tôt les habitans, parcourant toute la contrée, apporterent les malades dans des lits, par-tout où ils entendoient dire qu'il étoit. En quelque lieu qu'il entrat, soit bourgs, soit villages, ou villes, on mettoit les malades dans les places publiques, et on le prioit de leur laisser seulement toucher le bord de sa robe : et tous ceux qui le touchoient étoient guéris.

MÉDITATION.

Des persécutions et des tempêtes qui ont agité l'Eglise dans tous les siecles.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'une des preuves des plus sensibles, des plus frappantes et des plus concluantes de la vérité, de la bonté, de la divinité de notre Religion, ce sont les persécutions, le nombre et la qualité des ennemis, les flots, les coups de vent, et les furieuses tempêtes dont l'Eglise a été agitée depuis sa naissance, sans qu'elle ait été submergée, sans qu'elle ait même vieilli, sans qu'elle ait rien perdu de sa sainteté, de la pureté de sa foi, de son premier éclat, de la perfection de sa morale. A peine étoit-elle née, que toute la nation Juive s'est soulevée pour l'étouffer dans son berceau. Elle n'avoit encore pour sectateurs, que douze pauvres Pêcheurs, sans naissance, sans nom, sans étude, sans aucun appui humain; elle n'avoit encore, cette Eglise, qu'une poignée de Fideles, tous gens simples, grossiers, idiots, que l'Evangile rendoit encore tous les jours plus pauvres, lorsque les Grands du monde, les Savans de la Grece, les Empereurs, tous les Gouverneurs de Provinces, lorsque tout l'Univers conspirerent sa perte; révoltés par l'incompréhensibilité de ses dogmes, effrayés par la pureté, la sainteté, l'austérité de sa morale, indignés par la foiblesse, la simplicité, la pauvreté de ces nouveaux Prédicateurs, et de ces Docteurs d'une Religion si surprenante. Que n'a-t-on pas fait, que n'a-t-on pas employé pour détruire, pour anéantir la Religion chrétienne? Que de gibets, que d'échafauds dressés, que de feux allumés pour extirper, pour faire

oublier jusqu'au nom de Chrétien ! Où a abouti cette épouvantable, cette universelle conspiration contre l'Eglise ? Ces Princes, ces Grands de la terre se sont épuisés en menaces, en cruautés, en tourmens ; ces Puissances mondaines ont passé, et l'Eglise subsiste toujours la même. Les gibets sont tombés de vieillesse, les roues et les chevalets se sont usés par le long et fréquent usage qu'on en a fait, les bûchers se sont consumés, et les feux se sont éteints, les ongles de fer et les glaives se sont émoussés à force de déchirer ces innocentes victimes ; plus de dix-huit millions de Martyrs, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, ont fait couler des ruisseaux de sang dans toutes les Provinces, dans toutes les Villes du monde, et ce sang des Martyrs a été comme une semence de nouveaux Chrétiens. La Religion chrétienne s'est accrue, s'est fortifiée, a triomphé du paganisme. La Grece a soumis sa prétendue sagesse si vantée, à la sainte folie de la croix. Cette croix jusqu'alors regardée comme un objet d'infamie et d'horreur est montée, a été élevée jusque sur le trône de l'empire Romain ; tous les peuples du monde les plus sensuels, les plus dissolus, ont reçu le joug de la foi ; les déserts même les plus affreux, les plus horribles solitudes se sont peuplées de saints pénitens. L'Eglise s'est élevée par sa propre vertu, par sa pure sainteté, sur les ruines superbes de tant de temples des idoles. Cherchez un motif de crédibilité plus divin ; trouvez une preuve de la vérité de notre Religion plus concluante et plus invincible ; quel bonheur pour nous d'être nourris dans cette sainte Religion ! quelle grace et quelle consolation de vivre et de mourir dans le sein de cette Eglise ! mais quel malheur, d'être Chrétien et de ne vivre point selon les maximes de l'Evangile ! quel malheur, d'être enfans de l'Eglise et de n'en garder pas les lois !

SECOND POINT.

Considérez que, de toutes les persécutions que l'Eglise a souffertes, les plus cruelles et les plus formidables ont été celles que lui ont suscitées ses propres enfans; et que les tempêtes qu'elle a essuyées, les plus dangereuses et les plus à craindre, ont été celles qui se sont formées et qui sont nées dans le sein même de l'Eglise. Ses ennemis domestiques ont été plus à craindre que les étrangers : quelle société pourra jamais se soutenir, si les colonnes s'ébranlent et s'éboulent! Cependant l'Eglise s'est toujours soutenue contre cette domestique persécution. Les vents les plus furieux, les flots les plus irrités, les tempêtes les plus violentes, n'ont point pu l'ébranler; bien loin d'en être submergée, elle a vu lever et tomber les tempêtes qui devoient cent fois l'engloutir; elle a vu naître, elle a vu mourir toutes les sectes qui avoient juré sa perte. Nulle qui ne se soit vantée d'être la vraie Eglise. Nulle qui, en se révoltant contre l'Eglise de Jesus-Christ, ne se soit fait un point capital de dégrader le Vicaire de Jesus-Christ, et de détruire le saint Siege. Nulle qui, en imposant aux simples, et en gagnant les libertins, ne se soit fait un puissant parti, et n'ait engagé dans ses intérêts les Puissances. Que de puissans Princes, que de savans hommes, que de grands Prélats, respectables même par leur savoir, par une extérieure régularité de mœurs, par la dignité de leurs Sieges, se sont soulevés dès les premiers siecles contre l'Eglise! leur complot, leur révolte grossie par un peuple infini, ont été d'autant plus à craindre, que leurs prétextes ont toujours été plus spécieux, et leurs motifs plus plausibles. Ils accusoient l'Eglise d'être tombée dans l'erreur. Ils n'en vouloient, à les en croire, qu'à l'erreur et au relâchement; ils ne crioient tous qu'à la réforme. Ariens, Nestoriens, Eutychéens, Pélagiens, Lu-

thériens, Calvinistes, que ne se promettoit point cette nuée d'ennemis de l'Eglise ? Quelles machines n'ont-ils pas fait jouer ? quels artifices n'ont-ils pas mis en œuvre ? tout l'enfer s'est soulevé, s'est armé contre l'Eglise en leur faveur ; cette pauvre nacelle agitée au milieu des flots, battue par des vents furieux, semhloit à tout moment devoir être submergée. On eût dit même que le Sauveur l'avoit abandonnée à la fureur des vagues et des flots ; ou du moins qu'il dormoit durant la plus grande tempête, *confidite*, *nolite timere* : rassurez-vous, ne craignez rien. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. En effet, tous ces vents impétueux sont tombés, toutes ces nuées ont crevé et se sont dissipées. Les sectes hérétiques ou schismatiques se sont toutes élevées avec grand fracas ; elles se sont répandues comme des torrens ; et après un nombre de jours elles ont été détruites, sans que l'Eglise de Jesus-Christ en ait reçu la moindre flétrissure. Nulle qui ne soit ennemie du saint Siege, parce que c'est du Vatican que sortent les foudres contre toutes les erreurs. Mais qu'ont produit depuis dix-huit siecles tant de partis et tant d'erreurs ? L'Eglise n'a rien perdu de son premier éclat : même vérité de ses dogmes, même pureté de sa morale, même sainteté de ses pratiques, même persévérance dans son unité, même invariabilité dans la foi, même intégrité dans sa doctrine. Tant d'ennemis n'ont fait et ne feront que faire davantage paroître son infaillibilité. Jesus-Christ s'est engagé solemnellement à la défendre. Tant de victoires remportées sur tout l'enfer, prouvent invinciblement sa sainteté, son unité, son universalité, et ne servent qu'à son triomphe.

Graces infinies vous soient rendues, Seigneur, pour m'avoir mis dans votre Eglise, cette barque, sans laquelle, hors de laquelle on ne peut arriver au port du salut. Je déclare, Seigneur, que je veux vivre et mourir vrai enfant de cette seule

véritable Eglise ; que je déteste toutes les sectes rebelles au Pape, votre Vicaire sur la terre ; et que je suis persuadé, et je crois fermement que, hors de la sainte Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, il ne peut point y avoir du salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine ! ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes. Joan. 6.

Seigneur ! à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; et ce n'est que dans cette véritable Eglise que vous parlez.

Memor esto congregationis tuæ quam possedisti ab initio. Psal. 73.

Souvenez-vous, Seigneur, de votre Eglise que vous avez formée, et à laquelle vous avez promis votre assistance particuliere, et avec laquelle vous vous êtes engagé d'être jusqu'à la fin des temps.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. NUL salut hors du sein de l'Eglise ; nul enfant de l'Eglise qui ne soit entiérement soumis à ses oracles et à ses décisions. C'est dans ce bercail que sont les ouailles du divin Pasteur, hors de-là elles n'entendent plus sa voix, et tôt ou tard elles sont infailliblement dévorées. Ceux qu'elles suivent ne sont que des mercenaires, qui se mettent peu en peine de leur triste sort. Dès qu'on n'entend plus la voix du Pasteur, on s'égare ; et quel salut à attendre dans son égarement ? Plutôt mourir que de sortir jamais de ce bercail. Soyez toute votre vie dans cette barque ; elle n'a rien à craindre, ni des flots ni des vents. Le Fils de Dieu a promis son Esprit au Pilote qui la conduit, c'est-à-dire, au Souverain Pontife son Vicaire. Il y aura des vents contraires qui l'agiteront horriblement ; elle se trouvera quelquefois couverte par

les flots : rassurez-vous, les autres barques périront ; pour celle-là elle n'a rien à craindre. Tenez-vous inébranlablement à cette colonne de la vérité ; tout l'enfer armé ne fera jamais que de vains efforts ; il peut faire grand bruit, il peut crier, menacer ; rien ne sauroit ébranler l'Eglise. Estimez-vous heureux d'être du nombre de ses enfans ; ayez une soumission infinie à toutes ses décisions, à tous ses oracles. Ayez toute votre vie un respect infini pour le Souverain Pontife son Chef. Que toutes ses ordonnances soient votre loi. Ne parlez jamais du Pape qu'avec vénération ; écoutez-le comme Jesus-Christ même dont il est le Vicaire. Ce respect, cette docilité, cette profonde soumission, cette religieuse déférence, ont de tout temps caractérisé les élus de Dieu.

2.° N'ayez point de commerce avec ceux qui sont hors de l'Eglise, à moins que vous ne soyez préposé de Dieu pour tâcher de les convertir et de les ramener. Les entretiens fréquens avec les ennemis de l'Eglise sont toujours à craindre, parce qu'ils sont toujours contagieux : évitez-les avec soin, si vous voulez conserver une foi pure. L'erreur et le schisme sont un poison subtil qui s'insinue également et dans l'esprit et dans le cœur, lors même qu'on est le plus en garde contre la surprise. L'esprit des personnes du sexe en est le plus susceptible ; et les esprits vains, les orgueilleux, ou gâtés par quelque passion secrete et dominante, s'en défendent difficilement. On a toujours quelque prétexte spécieux qui en impose et qui séduit. Renouvellez chaque jour vos actes de foi et de soumission à l'Eglise. Tenez-vous au tronc ; les branches plient et rompent ; le tronc est toujours ferme, et résiste à tous les coups de vent. Etes-vous ignorant, soumettez-vous aveuglément à l'Eglise, et dites sans cesse : je crois tout ce que l'Eglise croit ; j'abhorre tout ce que l'Eglise condamne. Etes-vous savant, défiez-vous de vos

lumieres, rien n'est plus sujet à l'erreur que l'esprit particulier ; soumettez et vos lumieres et vos raisons aux décisions de l'Eglise, elle seule a l'esprit de Dieu en partage ; vous ne sauriez vous égarer suivant un tel guide : ne lisez jamais aucun livre suspect.

LE PREMIER DIMANCHE DU CAREME.

LE premier Dimanche du Carême est d'une célébrité dans l'Eglise, et d'une vénération singuliere ; il est dans le rang des plus privilégiés et des plus solemnels. Son Office ne le cede à celui d'aucune fête ; tout y est instructif et mystérieux ; tout y prêche la pénitence de laquelle il est comme la fête solemnelle ; il est appellé simplement le Dimanche de la Quadragésime, dans l'Eglise Latine ; et le Dimanche des saints jeûnes, ou de l'orthodoxie, chez les Grecs.

Avant même le dixieme siecle de l'Eglise on s'étoit accoutumé en Occident à appeller ce jour, le Dimanche des *Brandons*, c'est-à-dire, des flambeaux, à cause que c'étoit le jour auquel ceux qui s'étoient un peu trop divertis pendant le carnaval venoient se présenter à l'Eglise, le flambeau ou la torche à la main, comme pour faire satisfaction publique des mauvais exemples qu'ils avoient donnés, et demander à se purifier par la pénitence qui leur étoit imposée par les Pasteurs pour tout le Carême, jusqu'au Jeudi-Saint, où ils recevoient l'absolution ordinaire. Quoique cette cérémonie eût été depuis avancée au Mercredi des Cendres, où commence le jeûne de la sainte Quarantaine, le nom des Brandons n'a pas laissé de demeurer attaché à ce premier Dimanche du Carême, où l'on a

toujours supposé que les vrais fideles ne manquoient point de se purifier de leurs taches par une sainte confession.

Quoique la pénitence soit de tous les jours de la vie, puisqu'il n'est point de jours dans la vie où nous ne soyons pécheurs, le Carême peut être appellé la saison de la pénitence, c'est-à-dire, le temps où elle porte le plus de fruits. Soit à cause de la multiplicité des prieres et des secours spirituels, soit par l'obligation que l'Eglise y a attachée de l'abstinence, et des quarante jours de jeûne. Les quarante jours de jeûne de Jesus-Christ ne sont pas seulement un exemple pour tous les Chrétiens, mais un précepte. Nul qui ne soit soumis à cette loi, et le relâchement ne fut jamais un droit de dispense. La ferveur peut se ralentir, la foi peut s'affoiblir par la corruption des mœurs; mais la doctrine et la morale de Jesus-Christ n'en seront jamais altérées. Et quelques lâches que soient les fideles, la loi du jeûne et de la pénitence ne sauroit jamais rien perdre de sa vigueur; et l'étroite obligation, sous peine de péché mortel de jeûner le Carême, est toujours la même.

Saint Epiphane dit que l'hérésiarque (*a*) Aërius fut condamné, parce qu'il vouloit que les jeûnes du Carême fussent arbitraires. Le Concile de Langres, dit anathême à ceux qui sans nécessité s'en dispensent; saint Cyrille demande à son peuple, s'il aime mieux brûler éternellement que jeûner le Carême: *jejunium-ne an æterna supplicia odiosius existiment?* Et saint Ambroise dit que de rompre le jeûne un seul jour, c'est un péché mortel, mais que ne pas jeûner le Carême, c'est un sacrilege: *in totum non observare, sacrilegium est; ex parte violare, peccatum* (b). Le Carême, dit saint Chrysologue, n'est pas d'une institution humaine, c'est Dieu lui-même qui l'a ordonné: *quadraginta diebus jejunium non humana inventio, sed*

(a) *Her.* 75. (b) *Ser.* 37.

auctoritas divina ; et je crois, dit saint Augustin, que ce qui a obligé le Seigneur à nous faire une loi si expresse du jeûne, c'est que comme Adam dans le Paradis terrestre avoit perdu la gloire de l'immortalité par l'intempérance, le second Adam a voulu que ce fût par l'abstinence et par le jeûne que cette perte fût réparée : *arbitror causam hanc esse jejunii, ut quia primus Adam in Paradiso constitutus, per intemperantiam gulæ, gloriam immortalitatis amiserat, eamdem immortalitatem secundus Adam per temperantiam repararet* (c).

Rien ne fut plus religieusement observé dans toute l'Eglise, dès le temps des Apôtres, que le jeûne du Carême. Les premiers Chrétiens d'Alexandrie, du temps de saint Marc, selon Eusebe, l'observoient avec une ferveur qui servoit de modele à tous les fideles. Sozomene assure que dans l'Illyrie, dans l'Occident, dans toute l'Afrique, dans l'Egypte, dans la Palestine, qui composoient alors toute l'Eglise, on jeûnoit avec une rigidité religieuse six semaines dans le Carême ; et plusieurs même en jeûnoient sept : (d) *Quadragesimam in quâ populus jejunare solet : alii quidem sex dierum septimanis computant, ut Illyrii, et Occidentales, totaque Africa et Ægyptus et Palæstina ; alii verò septem hebdomades computant.* Nulle variation, nulle diversité d'opinion dans l'exacte et l'indispensable observation d'une pénitence si marquée. Nous observons un Carême, dit saint Jérôme, selon la tradition Apostolique, et nous jeûnons dans le temps que l'Eglise a jugé propre pour cela : *Nos unam Quadragesimam secundùm traditionem Apostolorum anni tempore nobis congruo, jejunamus* (e). Quelque spirituel, quelque louable que fût le sens de ceux qui se proposoient d'offrir à Dieu la dîme de toute l'année en ne jeûnant que les trente-six jours des six semaines, l'exemple du Sauveur qui en avoit jeûné quarante, ne les rassuroit point. Et ce

(c) *Ser. 77. de temp.* (d) *Lib. 7.* (e) *Ep. ad Marc.*

fut, comme on l'a déjà dit, ce qui obligea l'Eglise à y ajouter quatre jours, en fixant le commencement du Carême au Mercredi des Cendres.

Rien ne condamne plus notre lâcheté et notre délicatesse que la religion, et la rigueur des jeûnes de ces premiers Chrétiens. Non-seulement on ne faisoit qu'un seul repas le jour, et toujours le soir après l'heure de Vêpres, mais on ne mangeoit précisément que pour s'empêcher de mourir, bien loin de chercher à flatter le goût et la sensualité. Ce n'est pas seulement dans le retranchement, dans la diminution, ou dans le délai des repas que l'on a fait consister l'exactitude du jeûne du Carême, c'est aussi dans l'abstinence des nourritures trop succulentes et des viandes qui flattent le goût. Bien des gens dans le monde ne font qu'un repas par jour par pur principe de santé, par sensualité même, sans prétendre jeûner. Pour manger moins souvent, ils n'en sont ni moins sensuels, ni plus sobres. L'abstinence est inséparable du jeûne; la plus généralement reçue, a toujours été celle de se retrancher l'usage de la chair, du laitage, des œufs et du vin: c'est dans cette double abstinence que saint Augustin fait consister le jeûne, prétendant que cette abstinence comprenoit celle de toute sorte de délicatesse dans le repas. Il semble que le commun des fideles en demeuroit-là: mais ceux qui souhaitoient de porter le jeûne à la perfection, se retranchoient même le poisson et l'usage de l'huile; réduisant au pain et à l'eau l'unique réfection du jour, qui ne se faisoit jamais que le soir. C'étoit, au sentiment de saint Jérôme, la plus grande rigueur que l'on pût apporter dans le jeûne légitime, et réglé par la prudence; n'approuvant point ceux qui passoient les deux et les trois jours sans boire ni manger, puisque par cette imprudente singularité, ils se trouvoient obligés de rechercher ensuite d'autres nourritures moins communes et plus délicates; une mortification plus

constante, non interrompue et moins marquée, est toujours d'un plus grand mérite auprès de Dieu : *Fortissimum jejunium est aqua et panis* (*f*). Que si dans la suite des temps on a cru devoir se relâcher sur l'abstinence du vin, on s'est affermi dans celle de la chair, qui a toujours subsisté dans toutes sortes de jeûnes ; et S. Jérôme loue sainte Marcelle, de ce qu'étant obligée de boire du vin à cause de ses grandes infirmités, elle en buvoit si peu qu'à peine l'eau en étoit rougie : *Vini odor magis quam gestus.* Les liqueurs, et toutes sortes de boissons délicieuses, ne sont pas moins proscrites que le vin. C'est contre cet abus que se récrie si fort saint Jérôme : *Sunt etiam*, dit-il, *qui vinum ita non bibunt, ut aliorum exprcssionem pomorum, aliosque sibi liquores non salutis causa, sed jucunditatis exquirant.* Il condamne même d'intempérance ceux qui ne se nourrissant que de légumes excedent dans la quantité : *Dum solam abstinentiam carnium putant, et leguminibus onerant stomachum.* Il est aisé de voir qu'en défendant l'usage de la chair et du vin dans le jeûne, on a prétendu défendre toutes les délicatesses du goût, et les raffinemens de la sensualité ; on condamnoit même les assaisonnemens trop exquis dans les légumes : l'intention de l'Eglise n'étant pas tant de soustraire au corps sa nourriture par le jeûne, que de retrancher et au corps et à l'ame les attraits de la volupté. La sensualité peut se trouver dans l'abstinence même. Mais l'Eglise condamne tous ces raffinemens. *Alii etiam in oleribus delicias quærunt*, disoit avec indignation saint Grégoire de Nysse.

La lâcheté et la délicatesse des Chrétiens de ces derniers temps seroient effrayées, si l'on rapportoit avec quelle exactitude, avec quelle sévérité les fidelles de ces premiers siecles jeûnoient le Carême. Non-seulement les personnes religieuses,

(f) *Epist. ad Nepot.*

mais encore les gens du monde de tout âge, de tout sexe, de toute qualité : les Grands comme le peuple, le Prince comme l'artisan s'interdisoient souvent même l'usage du poisson ; plusieurs jeûnoient tout le Carême au pain et à l'eau ; pour les six jours de la Semaine-Sainte nulle autre nourriture, dit saint Epiphane, que le pain sec, le sel et l'eau qu'on appeloit Xérophagie. *Sex illos Paschalis dies Xerophagiis, hoc est arido vultu transire populus omnis assuevit ; hoc est panem duntaxat cum sale et aquâ sub vesperam adhibere ;* et quelques-uns passoient même deux jours sans manger : *imò nonnulli ad biduum.* Quelle différence, bon Dieu ! de jeûne à jeûne, si l'on compare le jeûne de ces premiers fidelles au jeûne des Chrétiens de ce temps ! les plus réguliers ne sont pas toujours les plus austeres ; quelle diversité dans les mets ! quelle somptuosité dans l'abstinence même ! quelle sensualité dans les assaisonnemens ! la diversité de nourriture suffit-elle pour le jeûne, si le goût, si la volupté même y portent la délicatesse jusqu'au raffinement ?

Ce n'a été que vers le commencement du treizieme siecle que l'Eglise a permis qu'on avançât jusqu'à midi le repas qu'on ne faisoit encore les jours de jeûne du Carême que le soir après Vêpres. Saint Bernard, et Pierre de Blois, qui vivoient dans le douzieme siecle, assurent que durant la sainte quarantaine, tous les fidelles alloient jeûner, comme eux, jusqu'au soir, sans que personne, de quelque condition qu'il fût, osât prendre son repas de meilleure heure : *Hactenùs usque ad Nonam jejunavimus soli, nunc usque ad Vesperam, jejunabunt nobiscum pariter universi Reges, et Principes, Clerus, et populus, nobiles et ignobiles, simul in unum dives et pauper* (g). C'est pour conserver toujours l'idée de cette ancienne discipline, que l'Eglise ordonne durant le Carême

(g) *Ser.* 3. *in quadrag.*

de dire Vêpres avant le repas les jours de jeûne. Cette indulgente anticipation de l'heure du repas, a donné occasion à ce qu'on appelle la collation les jours de jeûne. Ce ne fut d'abord que la permission de boire un coup sur le soir ; n'ignorant pas que l'esprit du jeûne Ecclésiastique demande qu'on jeûne ving-quatre heures. La crainte qu'on eut que de boire sans manger ne nuisît à la santé, fit qu'on y ajouta un petit morceau de pain ; on nomma ce petit adoucissement collation, depuis que les religieux l'eurent fixé au temps du soir, qui précédoit la lecture des Collations ou Conférences des anciens Moines, qu'on faisoit tous les soirs avant Complies. Ce fut par un esprit d'une plus exacte régularité qu'on établit dans les plus saints Monasteres, et sur-tout dans celui de Cluny, qu'au lieu de faire cette lecture les jours de jeûne, dans le cloître ou dans le chapitre, comme on faisoit les autres jours, on la feroit dans le réfectoire ; et dès-lors le mot de collation se communiqua insensiblement de la lecture des Conférences ou Collations, à ce petit repas qui précédoit immédiatement la lecture. *Statuimus*, disent les statuts de la Congrégation de Cluny, *quòd horâ potationis serotinæ quæ apud eos collatio nuncupatur, omnes convenire præcipimus.* La tolérance de l'Eglise autorise suffisamment l'usage universellement reçu de la Collation ; mais elle ne prétend point que cette Collation soit un second repas : et il est certain que la collation, telle que la plupart des gens la font aujourd'hui, rompt le jeûne. Saint Charles, dans les regles qu'il fit pour ses domestiques, leur permit seulement une once et demie de pain et un peu de vin, pour leur collation en Carême. *Semel tantùm in die post meridiem cibum capiant. Quod si aliquid alicui ampliùs opus erit ; Vesperi panis unciam cum dimidia, et vini pauculùm tantùm capere liceat.* On raconte de saint Spiridion, Evêque de Trémythonte, en Chypre, et du saint solitaire

Marcien, qu'ils rompirent le jeûne par charité, à l'occasion de quelques étrangers qui les étoient venus voir; mais c'étoit un jeûne de dévotion et de regle. Le jeûne de la regle est libre, répondit-on à l'Abbé Cassien, mais la charité est la perfection de la loi divine : *Jejunium in nostra voluntate est : charitatis autem plenitudinem lex Dei exigit à nobis.* Aussi ce qu'on appelle la regle du Maître, parce que c'est Jesus-Christ qui y parle, dit positivement que les jeûnes du Carême sont inviolables, pour quelque prétexte que ce soit, sans qu'on y ait aucun égard à l'arrivée des Hôtes : *Jejunium in Quadragesima, propter superveuientes non frangatur à domesticis ac fratribus.*

L'abstinence et le jeûne ne sont pas les seuls devoirs de religion que Dieu exige des chrétiens durant le Carême. La priere, le fréquent usage des Sacremens et l'aumône, doivent accompagner le jeûne, et singulierement l'innocence et la pureté. Abstenons-nous particulierement du péché, dit saint Augustin, de crainte que nos jeûnes ne soient infructueux comme ceux des Juifs, et que Dieu ne les réprouve : *A peccatis principaliter jejunemus, nec jejunia nostra, sicut Judæorum jejunia, à Deo respuantur.* Voulez-vous sanctifier le jeûne, dit-il ailleurs, remplissez les devoirs de miséricorde et de charité : *imple misericordionis officia, et sanctificasti jejunia.* Ce que vous retranchez à votre sensualité, dit saint Grégoire de Nysse, *tribue esurienti ;* donnez au pauvre qui souffre la faim, ce que vous épargnez par votre jeûne. Le jeûne dit saint Chrysostome, ne doit pas être regardé comme un sordide trafic. Ce n'est pas pour épargner que vous gardez l'abstinence : *Negotium jejunium non est, ut lucrum faciamus non edendo.* Il faut que le pauvre se nourrisse de ce que vous retranchez : *Sed ut quod manducaturus eras, pauper pro te comedat.* Par-là, vous tirerez un double avantage de votre jeûne : l'un de ce que

vous aurez jeûné ; l'autre de ce qu'un pauvre aura été rassasié : *Fiatque tibi duplex bonum : tum quòd jejunas, tum quòd alius non esurit.* Enfin, le jeûne, dit saint Augustin, ne consiste pas seulement à s'abstenir des mets que nous souhaitons, mais de tous les plaisirs et divertissemens qui doivent nous être interdits dans ce saint temps de pénitence : *Jejunium non est tantùm à concupiscentia ciborum, sed ab omni lætitiâ temporalium delectationum.* Enfin, il y a des gens, ajoute le même saint, qui sont plutôt voluptueux que religieux observateurs du Carême : *Sunt quidam observatores quadragesimæ deliciosi potiùs quàm religiosi* (h). Quelle plus pitoyable erreur ! ce n'est point-là garder l'abstinence, c'est changer les alimens de la volupté : *Hi multùm errant, non est hoc suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam.*

La messe de ce jour renferme tout le mystere du saint temps du Carême. Elle commence par ce Verset du Pseaume 90 : *Invocabit me et ego exaudiam eum.* Le juste m'appellera à son secours, et je l'exaucerai ; je serai avec lui au temps de la tribulation, et je l'en ferai sortir avec gloire. Rien n'est plus propre que tout ce Pseaume, pour inspirer aux fidelles du courage dans la pénible carriere du Carême, et dans l'exercice de la pénitence et de la tentation.

L'Epître est une vive et pathétique exhortation, à ne nous rendre pas inutiles des jours consacrés à la pénitence ; et un temps qu'on peut appeler le regne par excellence de la miséricorde du Seigneur. Elle est prise du sixieme chapitre de la seconde Lettre de saint Paul aux Corinthiens : voici, leur dit-il, le temps de grace ; voici maintenant les jours du salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Je vous exhorte de tout mon cœur, de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu. Quoique Dieu soit miséricordieux en tout temps,

(h) *Ser.* 171. *de divers.*

le Carême est un temps privilégié, où tout concourt à nous rendre Dieu plus favorable : les prieres multipliées de toute l'Eglise, l'abstinence et le jeûne avec quoi la priere est toujours plus efficace ; tout concourt à rendre plus assurée, et plus aisée notre conversion.

L'Evangile de ce jour contient l'histoire du Carême de Jesus-Christ dans le désert, comme étant l'origine et devant être le modele du nôtre. Jesus venoit de recevoir le baptême des mains de saint Jean, lorsque l'Esprit saint, dont il étoit le temple vivant, le porta à se retirer dans le désert pour s'y préparer à sa vie publique, par une retraite et un jeûne continuel de quarante jours et de quarante nuits, et par une victoire insigne du tentateur et de toutes ses ruses. Ce désert s'étendoit, dans la tribu de Benjamin, depuis la riviere du Jourdain, jusqu'au territoire de Jéricho d'un côté, et jusqu'à la Mer morte de l'autre. On l'appeloit Ruban, et dans la suite des temps les Occidentaux lui donnerent le nom de Quarantaine, pour marquer l'espace du séjour qu'y fit le Sauveur. Belle leçon à tous les hommes Apostoliques, pour leur apprendre que la retraite, le jeûne et la priere doivent être comme le prélude de leurs fonctions, et comme les premiers essais de la vie Apostolique. Le Fils de Dieu y étoit venu pour entrer en lice avec le démon, et pour commencer sa mission par le terrasser ; il voulut être tenté, dit saint Augustin, pour nous apprendre à le vaincre : *Ideò tentatus est Christus, ne vincatur à tentatore christianus* (i). Le Sauveur y passa quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. Ce jeûne de quarante jours, avant la prédication de l'Evangile, avoit été figuré par le jeûne de Moïse sur le Mont-Sinaï, pendant les quarante jours qui précéderent la promulgation de l'ancienne loi. C'est pour honorer et pour imiter en quelque sorte cette abstinence du Sauveur, que

(i) *In Psal*, 90.

le Carême a été institué et observé de tout temps dans l'Eglise. A la fin de ce long jeûne, Jesus eut faim, c'est-à-dire, il fit cesser le miracle qui l'avoit empêché de sentir la faim jusques-là. Ce moment fut comme le signal de la permission que le Sauveur donna au démon de le venir tenter, pour savoir s'il étoit le Messie ; car il en doutoit, et il vouloit avoir des preuves plus certaines de sa divinité : *Permittitur esurire corpus*, dit saint Jérôme, *ut diabolo tentandi tribuatur occasio.* Saint Augustin croit que c'est le Prince des démons qui osa tenter Jesus-Christ, pour savoir qui il étoit ; et que le Sauveur ne se découvrit à ce Prince des ténebres qu'autant qu'il jugea à propos : *Tantùm innotuit, quantùm voluit : tantùm voluit, quantùm opportuit* (k). Le démon ne connut parfaitement que Jesus-Christ étoit Dieu, et Fils de Dieu, qu'après sa résurrection. Ce malin esprit se présenta au Sauveur sous une forme humaine, et lui dit : pourquoi vous laissez-vous accabler par la faim ? si vous êtes le Fils de Dieu, que ne changez-vous ces pierres en pain ? les plus grands miracles ne vous coûteront qu'une parole : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Le Sauveur se contenta de répondre qu'il étoit écrit que ce n'étoit pas le pain seul qui fait vivre l'homme, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; c'est-à-dire, une obéissance parfaite à tout ce que Dieu commande. Par cette réponse, Jesus-Christ, sans nier qu'il fût Dieu, prouve fort bien qu'il est homme, et renvoie le tentateur aussi incertain sur sa divinité, qu'il l'étoit auparavant. Le démon ensuite le porta dans la sainte Cité, le mit sur le haut du Temple, et lui dit que, s'il étoit Fils de Dieu, il se jetât en bas, parce qu'il n'avoit rien à craindre, puisqu'il étoit écrit : que Dieu avoit chargé ses Anges du soin de sa personne, et qu'ils empêcheroient bien qu'il ne se fît

(k) *Lib. 9. de Civ.*

aucun mal. Mais Jesus répondit à ce passage de l'Ecriture par un autre, et lui dit que la même Ecriture défendoit de tenter Dieu. Il est surprenant que le Fils de Dieu ait permis au démon de le porter dans l'air jusqu'au plus haut du Temple; mais le pouvoir que le Sauveur donna depuis aux bourreaux, Ministres de Satan, sur sa personne, est aussi surprenant que celui qu'il donne ici au démon. Au reste, il y a apparence que dans les deux dernieres tentations, Jesus-Christ se rendit invisible à ceux des Juifs qui auroient pu l'appercevoir. Le Démon, quoique confus, ne se rebuta pas. Il reprit Jesus-Christ, et le porta encore sur une montagne fort haute, et de-là lui montrant d'un côté l'Empire Romain, d'un autre l'Empire des Perses; ici la Syrie, là les Indes, etc. Je suis maître de ces Etats, lui dit-il, comme Prince du monde, et j'en dispose à mon gré; ils seront à vous dès maintenant, si vous voulez vous prosterner devant moi et m'adorer du culte de Latrie. La facilité que le Sauveur avoit eue de se laisser porter et reporter par le démon, donne à cet enchanteur l'effronterie et l'insolence de faire cette impie proposition à celui qu'il croyoit alors un pur homme; mais Jesus-Christ, indigné d'une hardiesse si abominable, lui dit avec hauteur: retire-toi, Satan; car il est écrit: vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le démon disparut honteux de sa défaite, et aussi peu instruit de ce qu'il désiroit savoir qu'avant la tentation. Aussi ne cessa-t-il de persécuter le Sauveur, jusqu'à ce qu'il eût porté les Juifs à lui ôter la vie. Les Anges vinrent aussitôt et le servirent. C'est ainsi que Dieu nous comble de consolations et de joie, après que nous avons combattu pour lui avec courage. Songeons dans la tentation que le Ciel prend part à nos combats, et qu'il doit couronner nos victoires. L'Esprit malin peut bien aboyer, hurler, menacer, dit saint Augustin, mais

mais il ne sauroit nous mordre si nous ne le voulons : *Latrare potest, mordere non potest.*

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui Ecclesiam tuam annua quadragesimali observatione purificas : præsta familiæ tuæ : ut quod à te obtinere abstinendo nititur, hoc bonis operibus exequatur. Per Dominum, etc.

O DIEU ! qui purifiez votre Eglise par ce sacré temps de Carême qu'elle observe religieusement chaque année : faites que vos enfans s'efforcent d'obtenir de vous, par leurs bonnes œuvres, la grace qu'ils vous demandent par leur abstinence. Par notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 6.

FRATRES : exhortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ait enim : tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvite. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum : Sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientiâ, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate in Spiritu Sancto, in charitate non ficta, in verbo veritatis, in virtute

MES FRERES : nous vous exhortons de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu. Car il dit : je vous ai exaucé dans le temps de grace, et je vous ai secouru au jour du salut. Voici maintenant le temps de grace, voici maintenant le jour du salut. Mais montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des Ministres de Dieu : par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les miseres, dans les déplaisirs extrêmes ; sous les coups, dans les prisons, au milieu des séditions, parmi les travaux, par les veilles, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la constance à supporter tout, par la douceur, par la vertu du Saint-Esprit, par une

Dei : per arma justitiæ, à dextris et à sinistris per gloriam, et ignobilitatem : per infamiam, et bonam famam : ut seductores, et veraces : sicut qui ignoti, et cogniti : quasi morientes, ecce vivimus : ut castigati, et non mortificati : quasi tristes, semper autem gaudentes : sicut egentes, multos autem locupletantes : tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.

charité sincere, par la parole de la vérité, par la puissance qui vient de Dieu; par les armes de la justice, à droite et à gauche : soit que nous soyons dans l'honneur ou dans l'abjection : soit que nous soyons diffamés, ou que nous ayons une bonne réputation : comme si nous étions des séducteurs, tout véritables que nous sommes en nos paroles : comme si nous étions des inconnus, tous connus que nous sommes : comme prêts de mourir, et ne laissant pas de vivre comme des gens qu'on châtie, mais qu'on ne tue pas : comme étant tristes, et ayant toujours de la joie : comme étant pauvres, et enrichissant plusieurs personnes : comme n'ayant rien, et possédant tout.

La seconde Lettre que saint Paul écrivit de Philippes en Macédoine aux Corinthiens, leur fut portée par son cher disciple Tite, accompagné de Timothée et d'un autre disciple dont on ne sait pas le nom. Dans ce chapitre d'où l'Epître de ce jour est tirée, saint Paul exhorte les Corinthiens à ne pas négliger la grace qu'ils ont reçue ; et il témoigne combien il lui en a coûté pour soutenir la qualité de digne serviteur de Dieu.

REFLEXIONS.

Nous vous exhortons de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu. Rien n'est plus important ni plus précieux que la grace : c'est le prix du sang et de la mort de Jesus-Christ ; elle est donc d'un prix infini : sans elle les actions les plus louables sont sans mérite pour le Ciel ; avec elle les actions qui ont le moins d'éclat sont précieuses. Elle est cette divine semence qui a la vertu de produire le centuple pour la bienheureuse éternité ; c'est cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. La grace

est proprement ce talent donné à tous, puisque sans elle on ne peut faire aucun bien, quoique donné plus ou moins abondamment, selon la sagesse et l'économie adorable de la divine Providence. Qu'on en reçoive peu ou beaucoup, l'obligation indispensable de le faire valoir est pour tous la même. Le serviteur bon et fidele qui n'a fait valoir que les deux talens qu'il avoit reçus, est autant loué, et à proportion autant récompensé que celui qui en avoit fait valoir cinq, et dix même. Mais la prison de ténebres est le partage du serviteur infidele, qui, en ayant reçu un, l'a enfoui, et l'a rendu infructueux par sa pure faute. Quelle perte, bon Dieu! plus à craindre et de plus grande conséquence que celle de la moindre des graces! combien de gens réprouvés pour avoir reçu en vain ce précieux don! Le manque de fidélité et de correspondance à une sainte inspiration, à un pieux mouvement intérieur, à une grace passagere, ne damne pas précisément par lui-même, puisque ce n'est pas toujours un péché grief; mais on verra un jour que c'étoit cette petite bluette qui devoit allumer dans le cœur ce feu divin dont il auroit été embrasé; on verra que cette petite lumiere que nous avons éteinte, devoit être suivie d'un grand jour dont on s'est privé. On verra que cette goutte d'eau qu'on a fait tarir devoit être, dans le dessein de la Providence, une source intarissable, seule capable de nous désaltérer, laquelle devoit jaillir jusqu'à la vie éternelle. C'étoit comme le premier anneau qui, joint aux autres, devoit former cet enchaînement de toute l'économie de notre salut. On a laissé tomber, pour ainsi dire, ce premier anneau, et avec lui est tombée toute la chaîne. Quel malheur pour la Samaritaine, si elle ne fût point allée puiser de l'eau au moment que le Sauveur étoit assis sur le bord de la fontaine! quel malheur pour les Rois Mages, si, au

moment qu'ils virent l'Etoile, ils eussent fait comme tant d'autres, qui, ayant apperçu ce nouveau Phénomene, ne se mirent point en devoir d'en pénétrer le sens, et encore moins de le suivre! Quel malheur enfin pour les Apôtres mêmes, si, au moment que le Sauveur les appelloit, ils eussent renvoyé à un autre jour à répondre à la vocation! Il y a des momens heureux dans la vie, où la lumiere de la grace luit, où la voix du divin Pasteur se fait entendre: comprenons de quelle conséquence il est, pour notre salut, de ne pas recevoir cette grace en vain. Si l'aveugle qui étoit auprès de Jéricho n'eût pas profité du moment fortuné auquel Jesus-Christ passoit; hélas! il auroit vécu et seroit mort aveugle: et si la Chananéenne eût déféré aux remontrances peu salutaires de ceux qui vouloient l'empêcher de tant importuner le Sauveur, eût-elle jamais obtenu et sa conversion et la guérison de sa fille? Dieu est bon, Dieu est miséricordieux en tout temps; mais tous les temps ne sont pas également destinés au triomphe de sa miséricorde. Il y a des temps de grace, il y a des jours de salut; tel est par excellence le saint temps du Carême. Comprenons combien il importe de profiter de ce saint temps.

L'EVANGILE,

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 4.

IN illo tempore: Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo. Et cùm jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postèà esuriit. Et accedens tentator, dixit ei: si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant. Qui respondens, dixit: scrip-

EN ce temps-là, Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le démon: et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim: et le tentateur s'approchant, lui dit: si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain. Jesus lui

tum est : non in solo pane vivit homo : sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum super pinnaculum templi, et dixit ei : si filius Dei es, mitte te deorsùm. Scriptum est enim : Quia Angelis suis mandavit de te, et in manibus tollent te, ne fortè offendas ad lapidem tuum. Ait illi Jesus : rursùm scriptum est : non tentabis Dominum Deum tuum. Iterùm assumpsit eum diabolus in montem excelsum valdè : et ostendit et omnia regna mundi, et gloriam eorum, et dixit ei : hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. Tunc dicit ei Jesus : vade : satana! scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. Tunc reliquit eum diabolus : et ecce Angeli accesserunt et ministrabant ei.

répondit : il est écrit ; ce n'est pas le pain seul qui fait vivre l'homme, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le démon ensuite le porta dans la Cité, le mit sur le haut du temple, et lui dit : si vous êtes le Fils de Dieu, jetez vous en bas ; car il est écrit : il a chargé ses Anges du soin de votre personne, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. Jesus lui répondit : il est aussi écrit ; vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le démon le porta encore sur une montagne fort haute, et lui fit voir tous les Royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : je vous donnerai tout cela, si vous vous prosternez pour m'adorer. Jesus lui répondit : retire toi, satan, car il est écrit : vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le démon le laissa : et au même moment les Anges vinrent, et ils lui servoient à manger.

MÉDITATION.

Des Tentations.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que notre vie est une guerre continuelle avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils n'en veulent qu'à notre salut, et qu'ils ont plus d'intelligence dans la place. Ces ennemis sont flatteurs, doux, insinuans et rusés ; ils sont

presque tous domestiques. Inclinations vicieuses, naturel peu heureux, passions nées avec nous, amour violent du plaisir, cupidité, convoitise, un cœur corrompu, dont l'esprit est toujours la dupe; des sens subornés, qui séduisent si aisément le cœur; des objets qui tentent, des exemples qui autorisent le vice et qui favorisent si fort le penchant: faut-il être surpris si durant la vie tout est danger, tout est tentation, tout est piege. Le démon, qui a juré notre perte, ne dort jamais, et il se lasse encore moins. Il ne présente que des plaisirs; il ne demande que le consentement; il ne nous attaque que par les endroits les plus foibles. Notre résistance ne le rebute point; il sollicite, il presse; et comme il est d'intelligence avec le cœur, l'amour-propre et les sens, il persuade. Nul âge où il ne soit puissant. La jeunesse allume ses feux; un âge plus mûr multiplie les occasions; la vieillesse n'agit guere que par habitudes. Tout torrent grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source; on diroit qu'aujourd'hui l'enfance n'est plus l'âge de l'innocence. La corruption du cœur semble aujourd'hui se prévaloir de la foiblesse de la raison. Nul lieu où la tentation ne se glisse et où elle ne fasse du dégât. Comme nous sommes nous-mêmes nos plus dangereux tentateurs, la tentation se trouve par-tout où nous nous portons nous-mêmes. Solitude sombre, déserts affreux, cloîtres entourés de haies et de remparts, pourvus de toutes sortes d'armes et de munitions: l'ennemi de notre salut se trouve par-tout où nous sommes. Malheur à qui compte trop sur son courage ou sur ses résolutions, à qui ne joint pas la priere à la veille continuelle. A la vérité la grace est toujours plus forte que la tentation; mais comment résister à la tentation, quand on se met si peu en peine de cette grace, quand on néglige de la demander sans cesse au Seigneur, quand on résiste même à toutes les impressions de la grace? Comment résister à la ten-

tation quand on s'y expose volontairement, quand on la recherche ? Les lieux les plus retirés, les états de la vie les plus saints, les Communautés les plus régulieres, ne sont pas des abris ni des asyles contre la tentation : et des gens à demi-vaincus par le tentateur, s'exposent avec plaisir à la tentation, courent sans armes aux plus grands dangers, marchent sans guide, les yeux fermés, au milieu des plus grands précipices ! bals, spectacles profanes, assemblées mondaines, entretiens chatouilleux, assemblage d'objets, tous plus tentans, occasions périlleuses et prochaines, vous respecterez l'innocence ! et depuis que le démon a osé tenter le Fils de Dieu dans le plus affreux désert, après un jeûne de quarante jours, dans les exercices de la plus héroïque piété : serons-nous en sûreté, n'aurons-nous rien à craindre, et dans le Cloître, et dans le monde ?

SECOND POINT.

Considérez que toutes les tentations sont dangereuses ; mais les plus à craindre ce sont les domestiques ; celles qui sont plus délicates, et moins tumultueuses, et dont on se défie le moins. Il est rare que le Démon attaque à force ouverte, et avec grand bruit. C'est avertir l'ennemi, que de faire tant de fracas. On est en garde, on prend ses précautions, on se met en défense. L'ennemi du salut est trop rusé, pour être si grossier. Il observe le temps où l'on ne se défie de rien, il fait attention aux circonstances du lieu, il ménage les occasions, il prépare avec soin les objets ; il étudie le naturel, l'esprit, les inclinations, l'humeur, le penchant, et sur-tout la passion dominante : et c'est là la principale mine qu'il fait jouer. Nulle de ces tentations étudiées qui n'ait un motif plausible et spécieux, toujours conforme à la passion qui domine. Ce ne sont que des conversations de bienséance, de devoir, de civilité, qui font insen-

siblement avaler le poison qui tue l'ame. Ce sont les prétendues obligations de soutenir avec éclat un emploi, un état, une famille, qui font entreprendre ce commerce injuste, et qui font prendre de toutes mains, et qui font sacrifier à ses propres intérêts sa conscience. C'est toujours le prétexte du nom qu'on porte, du rang qu'on tient, d'une charge qu'on a, d'un établissement qu'on veut faire, qui autorise les assemblées mondaines, d'où l'on ne sort jamais que moins Chrétiens; les spectacles profanes où l'on n'assiste jamais sans péché; ce jeu, où la perte du temps n'est pas la plus grande qu'on y fasse. Est-on même porté à la piété : la dévotion est toujours entée, pour ainsi dire, sur le naturel. De-là tant d'illusions, tant d'orgueil, tant de mauvaise humeur, tant de sensualité dans ces personnes qui se croient, et qu'on appelle dévotes. Le zele se trouve-t-il avec un tempérament vif, agissant, vaniteux, dissipé ! bon Dieu ! quel pitoyable épanchement au dehors ! quel éloignement pour la retraite et pour l'oraison ! quel attachement à leur propres sens ! quel dérangement dans leur intérieur ! quelle indifférence pour les devoirs ordinaires de leur état, pour la regle ! et voilà les tentations les plus à craindre, et dont cependant on se défie le moins; tentations qui perdent tant d'ames.

Donnez moi, Seigneur, cette salutaire défiance de mon esprit, de mon cœur et de mon amour-propre; et plus la tentation est subtile, artificieuse et délicate, plus aussi suis-je résolu, moyennant votre sainte grace, de veiller, de craindre et de prier.

Aspirations dévotes durant le jour.

In te eripiar à tentatione, et in Deo meo transgrediar murum. Psal. 17.

J'espere, Seigneur, qu'avec le secours de votre grace, j'éviterai tant de dangers; et appuyé sur

qui étoient
[illegible] les plaies de celles qui étoient blessées ; je fortifierai celles qui étoient foibles ; je conserverai celles qui étoient grasses et fortes, et je les conduirai dans la droiture et dans la justice.

Ezéchiel est le troisieme des quatre grands Prophetes ; il étoit natif de Satera, fils de Buzi, de la race Sacerdotale ; il fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias Roi de Juda ; il a prophétisé pendant vingt-ans, depuis l'an du monde 3409 *jusques en* 3430, *environ* 584 *ans avant Jesus-Christ. Rien de plus clair que ses prophéties tou-*

cissement dans l'erreur ; ces détestables heresies qui ont désolé le troupeau, qui ont ruiné les Royaumes les plus florissans, et qui font encore gémir toute l'Eglise : tous ces affreux déréglemens en fait de religion et de mœurs, sont l'effet de quelques fausses démarches durant les ténébres. On ne s'est apperçu de cet horrible égarement qu'à la pointe du jour. On fait bien du chemin quand on marche continuellement durant toute la nuit. On franchit haies, fossés, ruisseaux, quand on est hors du droit chemin, et qu'on marche dans

confiance en la misericorde d'un tel Sauveur ? Mais doit-il être sourd à la voix d'un si bon Pasteur ? Doit-il se durcir dans ses égaremens ? Doit-il refuser de retourner dans le bercail après tant de si amoureuses invitations, sollicitations, impressions de la grace ? Si la bonté de Dieu envers le pécheur est certainement incompréhensible, est-il plus aisé de comprendre la malice et l'impie opiniâtreté d'un pécheur qui differe de se convertir ?

debunt ei justi, dicentes : Domine ! quando te vidimus esurientem, et pavimus te : sitientem, et dedimus tibi potum ! quando autem te vidimus hospitem, et collegimus te : aut nudum, et cooperuimus te ! aut quando te vidimus infirmum, aut in carcere, et venimus ad te ! et respondens Rex, dicet illis : Amen dico vobis, quam-

m'avez visite ; j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Les Justes lui répondront alors : Seigneur ! quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ! Quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, et que nous vous avons recueilli chez nous ! ou manquer d'habit,

votre assistance, il n'est point de remparts que je ne force.

Fac mecum signum in bonum, ut videant qui oderunt me, et confundantur, quoniam tu Domine, adjuvisti me. Psal. 83.

Donnez, Seigneur, une marque éclatante de votre bonté pour moi; que mes ennemis vous voient me secourir, et que par-là il se voient eux-mêmes couverts de confusion.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° N'Attribuons pas toujours au Démon nos chûtes; quelque grande que soit sa malice, notre défaite dans les tentations n'est pas toujours son ouvrage; nous nous tentons nous-mêmes souvent plus dangereusement, et avec plus de malignité qu'il ne feroit. A quoi bon employer ses armes contre des gens qui nourrissent dans leur fonds la contagion qui doit les faire périr; et qui sont plus industrieux à s'empoisonner, que lui-même n'est attentif et empressé à les perdre! Qu'a-t-il besoin d'allumer un feu qui n'est jamais éteint, qu'on nourrit même avec empressement, et qui brûle sans cesse? On court aux spectacles: le théâtre, les entretiens scandaleux, les assemblées où regne le vice sans déguisement, les parties de plaisirs les plus licencieuses font aujourd'hui la plus sérieuse occupation des gens du monde. Le luxe étale tous les jours ce qu'il a de plus tentant; on rougit presque du nom de Chrétien; et l'on ose dire, après cela, que le Démon nous tente! Fuyez avec zele toutes ces occasions de pécher. Soyez assidu à la priere, mortifiez vos sens, domptez vos passions, vivez en Chrétien, et la tentation sera pour vous un sujet de victoire et de mérite.

2.° Ne vous exposez point au danger, et vous n'y périrez point. Défiez-vous sans cesse de votre

naturel, et regardez comme votre principal ennemi, votre amour propre. Quelque saint que soit votre état, défiez-vous de votre propre fonds. Les meilleures terres abondent toujours en mauvaises herbes, si la culture manque Gardez avec une scrupuleuse ponctualité vos regles, si vous êtes dans l'état religieux ; défiez-vous d'un zele trop impétueux ; soyez exact observateur de toutes vos pratiques de piété ; ne négligez point l'examen de conscience. Rendez-vous utile l'usage des Sacremens ; avec ces sages précautions, demandant assidûment le secours du Ciel, les tentations purifieront votre vertu, bien-loin de vous nuire.

LE LUNDI

DE LA PREMIERE SEMAINE DU CARÊME.

COMME rien n'est plus propre pour animer les Fideles à la pénitence, à l'exercice des bonnes œuvres, et à la reformation des mœurs, que la crainte des Jugemens de Dieu, l'Eglise toujours attentive au bien de ses enfans, leur fait, dans l'Evangile de ce jour, une peinture vive et effrayante du dernier Jugement que Dieu doit faire à la fin du monde ; mais en même-temps elle tempere cette crainte par le portrait qu'elle nous présente dans l'Epître du bon Pasteur, qui prend un soin extraordinaire de ses brebis, et qui n'épargne rien pour empêcher qu'elles ne périssent. Si l'Evangile inspire une sainte frayeur, l'Epître ranime la confiance ; et l'une et l'autre servent merveilleusement à faire commencer avec courage et avec joie la pénible carriere de la pénitence. C'est ce que l'Eglise semble se proposer particuliérement dans

cette premiere semaine. La crainte dans la confiance porte au désespoir ; et la confiance sans la crainte inspire de la présomption.

La Messe commence par ces belles paroles du Pseaume 122. Comme les yeux des serviteurs sont attachés sur les mains de leur Maître, lorsqu'ils en attendent leurs besoins ; ainsi nos yeux demeurent attachés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il daigne avoir pitié de nous.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise du 34 Chapitre d'Ezéchiel, où le Prophete ayant déclamé vivement contre les mauvais Pasteurs d'Israël, promet, de la part du Seigneur, un unique Pasteur qui rassemblera ses ouailles, et les conduira dans les meilleurs pâturages. Il décrit ici les soins et l'empressement avec quoi, ne se fiant plus aux serviteurs qu'il avoit envoyés pour les faire paître, il vint lui-même en personne prendre la conduite du troupeau : je viendrai moi-même, dit le divin Pasteur, chercher mes brebis, et je les visiterai moi-même ; je les rassemblerai de tous les lieux où elles avoient été dispersées dans les jours de nuages et d'obcurité, dans les temps de persécutions et d'épreuves. Pendant ces jours d'obscurité et de brouillards, il est aisé que les brebis s'égarent et se perdent. Les loups profitent toujours des ténebres de la nuit pour ravir et pour dévorer. Je ferai moi-même paître mes brebis, continue le Prophete ; je les ferai reposer moi-même, dit le Seigneur notre Dieu. J'irai chercher celles qui étoient perdues, je banderai les plaies de celles qui étoient blessées, je fortifierai celles qui étoient foibles, je conserverai celles qui étoient grasses, et je les conduirai dans la droiture et dans la justice. Qui ne voit que c'est le Sauveur lui-même, souverain Pasteur de nos ames, qui parle ? mais y a-t-il rien dans toute l'Ecriture qui soit plus propre à exciter l'amour et la confiance en ce divin Pasteur, qui a fait son portrait dans cette Epître, aussi-bien que dans celui

qu'il fait lui-même dans l'Evangile du bon Pasteur?

Si cette Epître doit nous encourager, l'Evangile de ce jour doit nous faire craindre. Ce fut deux jours avant la derniere Pâque que le Sauveur fit avec ses Disciples, qu'étant venu dans le Temple, après avoir confondu les Scribes et les Pharisiens, il instruisit le peuple sur les plus importantes vérités de la religion, et sur divers points de morale. Parmi diverses instructions qu'il fit au peuple, il s'étendit beaucoup sur le Jugement dernier, et leur en fit une peinture très-vive. Dans ce grand jour, leur disoit-il, celui qui ne paroît maintenant que le Fils de l'Homme, sera reconnu Fils de Dieu: car il viendra dans tout l'éclat de sa gloire, accompagné de ses Anges. Il s'asseyera sur le Trône de sa Majesté, et tous les peuples de la terre comparoîtront devant lui comme devant leur Roi et leur Juge. Quelle différence, bon Dieu! entre Jesus-Christ naissant dans une étable et mourant sur la croix, et Jesus-Christ revêtu de gloire accompagné de tous les Anges, assis sur une nuée éclatante, qui lui sert de trône, voyant tous les hommes à ses pieds, qui attendent ce qu'il décidera de leur éternelle destinée! Nous reconnoissons deux avénemens de Jesus-Christ, que l'Eglise nous propose comme deux grands objets de notre foi, et sur lesquels roule, pour ainsi dire, toute la Religion chrétienne. Il est venu, ce Dieu homme, dans le mystere adorable de son Incarnation; et il doit encore venir au jour terrible de son jugement universel. Dans le premier avénement, il a pris la qualité de Sauveur; mais dans le second, il prendra la qualité de Juge. Si la justice humaine inspire tant de frayeur, que ne doit-on pas craindre de la justice divine? *Tunc*, en ce moment-là, les hommes désabusés des illusions du mensonge, ouvrant enfin les yeux à la vérité, délivrés de ces préjugés qui retiennent la foi et la raison comme esclaves, verront éclater au-dessus des nues la Majesté de leur

Juge souverain : *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ.* Les Grands du monde confondus alors avec leurs plus vils sujets ; les heureux du siecle pêle-mêle avec le peuple le plus abject, découvriront le vuide et le néant de toutes les grandeurs de la terre. Alors l'hérétique revenu de ses erreurs ; le mondain détrompé de ses faux plaisirs ; le libertin désabusé de sa chimérique félicité, tous couverts d'une amere confusion, tous effrayés au souvenir accablant de leurs crimes, frémiront, grinceront les dents, souhaiteront de n'avoir jamais été, ou d'avoir été anéantis avant ce jour terrible de colere. Mais avant que de prononcer la sentence décisive de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, continue le Sauveur, ce souverain Juge les séparera tous les uns des autres, de même que le Berger ayant rassemblé son troupeau, met les brebis d'un côté et les boucs de l'autre. Il placera les bons à sa droite, et ce sont ceux qu'il appellera ses brebis, à cause de leur innocence. A sa gauche seront mis les méchans, qu'il compare aux boucs, animaux sales et lascifs, à cause de la corruption de leurs mœurs, et de la laideur de leur ame : *Comptez, pesez, séparez*, disoit cet arrêt muet, que l'impie Balthazar vit gravé sur la muraille de son Palais, dans le temps de ses plus somptueuses débauches : voilà la forme et comme le précis du Jugement dernier. Durant cette vie nous ignorons le nombre de nos péchés, nous diminuons le nombre de nos péchés, nous confondons nos péchés avec nos vertus apparentes : au tribunal de Dieu, aux pieds de ce souverain et redoutable Juge, nos péchés seront mis dans tout leur jour. A présent nous en ignorons le nombre : *Tunc*, alors aucun qui échappe à ce sévere examen, qui sera comme la premiere partie du dernier Jugement : *Comptez*. Nous en diminuons le poids et la griéveté : *pesez*, dira le Juge, et comprenez-en toute l'énormité et la malice. Nous les confondons présente-

ment, ces péchés, avec nos prétendues vertus, pour couvrir les uns par les autres, et par-là nous tranquiliser. *Tunc*, alors séparez, dira le Juge, ce que vous avez jusqu'ici confondu; il est temps que les péchés soient démasqués, et dépouillés de ces dehors artificiels, de ces apparences hypocrites. Job nous représente Dieu comme un créancier sévere qui ne laisse rien échapper. *Tu quidem gressus meos dinumerasti* : et nous, débiteurs négligens, insensés, de mauvaise foi; de jour en jour nous accumulons nos dettes, sans nous mettre en peine de les acquitter; et mesurant l'étendue infinie de l'Esprit de Dieu à la foiblesse du nôtre, parce que nous perdons la mémoire de nos péchés, nous nous figurons que Dieu les oublie, ou qu'il ne les regardera que comme nous les envisageons. On ne doute point que ce ne soit la vallée de Josaphat, selon le passage de Joël, qui ne doive être le théâtre de cette terrible journée : *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi super populo meo.* J'assemblerai un jour tous les peuples, et je les amenerai dans la vallée de Josaphat, où j'entrerai en jugement avec eux. Les septante lisent : la Vallée du Jugement. Le vénérable Bede met cette Vallée entre Jérusalem et le mont des Oliviers. Là, dans le morne silence et la consternation de tous les hommes, ce Roi des Rois, ce Juge souverain dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.* Que de joie, dit saint Chrysostôme, que de consolation, que d'honneur dans ces paroles pour ceux à qui elles seront adressées! Jesus-Christ ne leur dit pas : recevez le Royaume; mais possédez-le comme votre héritage, comme un bien qui est à vous, que vous avez reçu de votre Pere, et qui vous est dû de tout temps; car je vous l'ai préparé avant même que vous fussiez au monde; parce que je savois de

toute éternité, que vous seriez ce que vous êtes, et qu'étant fideles à la grace, vous avez eu la charité. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. C'est, selon saint Augustin, comme si Jesus-Christ disoit : vous êtes bien comptables à la justice divine ; car vous avez péché ; entrez cependant dans le Royaume, je vous fais miséricorde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. Je ne vous ouvre donc pas le Ciel pour n'avoir pas péché, mais parce que vous avez racheté vos pechés par vos aumônes. On est en vain accusé par ses péchés, dit saint Pierre Chrysologue, quand on est excusé par le pauvre. En donnant au pauvre, on fait de son Juge son débiteur. Puis s'adressant à ceux qui seront à sa gauche : allez, maudits ! loin de moi, leur dira-il, d'un ton foudroyant, allez dans le feu éternel qui avoit été préparé pour le démon et pour ses anges. C'est, selon saint Chrysostôme, comme si Jesus-Christ disoit : ce n'est pas moi qui vous ai préparé ces feux. Je vous avois bien préparé un Royaume ; mais ces flammes n'étoient préparées que pour les Démons. Vous devez vous accuser seuls de votre malheur ; vous vous êtes précipités volontairement dans ces abymes. Qui trouvera après cela les jeûnes du Carême trop longs, la rigueur de la pénitence trop dure ? *Allez dans le feu éternel qui a été préparé pour les Démons et pour ses Anges.* Remarquez qu'il ne dit pas du supplice éternel, comme il a dit pour la récompense éternelle : *Qui vous a été préparé dès la création du monde*, parce que le feu éternel, et la damnation, n'ont jamais été sa premiere vue, ni son premier dessein ; c'est en quelque sorte malgré lui, dit saint Chrysostôme, qu'il condamne les hommes pécheurs à ce dernier supplice. C'est par la seule malice du Démon, dit le Sage, que la mort est entrée dans le monde ; Dieu ne se plaît point dans la perte des méchans. Les pécheurs n'attirent la mort et ses supplices éternels par leur pure malice ;

nul ne périt que celui qui veut périr. On a déjà dit ailleurs, et l'on ne sauroit le dire trop souvent, que les Saints doivent à la miséricorde de Dieu, et aux mérites de Jesus-Christ leur salut, et la gloire dont ils jouissent dans le Ciel ; mais nul des réprouvés qui ne soit l'artisan de sa damnation éternelle : la réprobation est l'ouvrage de l'homme pécheur ; et cette vérité ne sera pas, durant toute l'éternité, le moindre des regrets de ces ames réprouvées. Jesus-Christ punit les méchans par un feu, et un feu éternel : *In ignem æternum :* ce n'est point un feu chimérique, ni un feu allégorique et passager, mais un feu réel, corporel, qui ne s'éteindra jamais. Le supplice des méchans ne recevra ni fin ni diminution ; il agira éternellement aussi-bien sur leur ame que sur leur corps ; et comme ils seront éternellement coupables : *In inferno nulla est redemptio*, ils seront éternellement punis. Bon Dieu ! qui ne frémit à la seule idée de cette éternité malheureuse ! qui en peu soutenir longs-temps la pensée ! cependant on s'y expose à toute heure pour l'intérêt le plus léger, pour un faux plaisir d'un moment, pour la satisfaction la plus legere !

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

CONVERTE nos, Deus salutaris noster ! et ut nobis jejunium qua tragesimale proficiat, mentes nostras, cœlestibus instrue disciplinis. Per Dominum, etc.

CONVERTISSEZ nous, ô Dieu qui êtes notre Sauveur ! et afin que le jeûne du Carême nous soit utile, éclairez nos ames de vos célestes instructions. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Ezechiel. Chap. 34.

HÆC dicit Dominus Deus : Ecce ego ipse requiram oves meas, et vi-

VOICI ce que dis le Seigneur notre Dieu : je viendrai moi-même chercher

sitabo eas. Sicut visitat pastor gregem suum, in die quando fuerit in medio ovium suarum dissipatarum : sic visitabo oves meas et liberabo eas de omnibus locis in quibus dispersæ fuerant in die nubis et caliginis. Et educam eas de populis, et congregabo eas de terris, et inducam eas in terram suam : et pascam eas in montibus Israël, in rivis, et in cunctis sedibus terræ. In pascuis uberrimis pascam eas, et in montibus excelsis Israël erunt pascua earum : ibi requiescent in herbis virentibus, et in pascuis pinguibus pascentur super montes Israël. Ego pascam oves meas : et ego eas accubare faciam, dixit Dominus Deus. Quod perierat, requiram : et quod abjectum erat, reducam : et quod confractum fuerat, alligabo : et quod infirmum fuerat, consolidabo : et quod pingue et forte, custodiam : et pascam illas in judicio, dicit Dominus omnipotens.

mes brebis, et je les visiterai moi-même. Comme un Pasteur fait la revue de son troupeau, lorsqu'il voit ses brebis dispersées : ainsi je ferai la revue de mes brebis, et je les délivrerai de tous les lieux où elles avoient été dispersées, les jours de nuage et d'obscurité. Je les retirerai d'entre les peuples ; je les rassemblerai de divers pays, et je les ferai revenir dans leur propre terre ; et je les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux et dans tous les lieux habitables du pays. Je les menerai paître dans des pâturages les plus fertiles. Les hautes montagnes d'Israël seront le lieu de leur pâture : elles s'y reposeront sur les herbes vertes, et elles paîtront sur les montagnes d'Israël, dans les pâturages les plus gras. Je ferai moi-même paître mes brebis. Je les ferai reposer moi-même, dit le Seigneur notre Dieu. J'irai chercher celles qui étoient perdues ; je releverai celles qui étoient tombées ; je ban-

Digitized by Google

chant la ruine de Jérusalem, la captivité de Babylone, le retour de cette captivité, le retablissement du Temple, la venue du Messie, l'établissement de l'Eglise de Jesus-Christ, et la vocation des Gentils à la foi, quoique quelques-unes de ses autres prophéties soient fort obscures.

RÉFLEXIONS.

Je ferai moi-même paître mes brebis, j'irai chercher celles qui étoient perdues, je releverai celles qui étoient tombées, je banderai les plaies de celles qui étoient blessées, etc. Le Prophête pouvoit-il faire un portrait plus ressemblant de Jesus-Christ, le bon Pasteur? et toute cette Epître n'en est-elle pas la juste peinture? Quel soin ne prend-il point pour ramener ses brebis qui se sont égarées, durant les jours de nuage et d'obscurité. Notre cœur est un fonds d'où naissent bien des brouillards; nos passions causent bien des nuages. L'ame est souvent dans l'obscurité. Il ne faut qu'une passion dominante pour tout obscurcir. Dans ces ténèbres, que de faux pas! que de fausses démarches! la passion, quelle qu'elle soit, mene toujours plus loin qu'on ne vouloit aller; la nuit empêche qu'on n'apperçoive combien on s'égare. Ces excès de débauches, ces monstres d'irréligion et d'impiété, ces révoltes éclatantes contre la religion, cet opiniâtre endur-

les ténebres. La foible lueur des étoiles, le jour même ne redresse pas quand on est dépaysé, et qu'on n'a que son propre esprit pour guide. L'affreux aveuglement des Juifs, le pitoyable égarement de tant de peuples païens, les tristes extravagances de tant d'hérétiques, en sont une déplorable preuve. Nul qui se proposât d'aller si loin dans la naissance de son erreur : mais la passion n'a point de borne. Admirons la bonté, la miséricorde, l'amour de cet aimable Pasteur. Le divin Sauveur n'oublie encore rien pour ramener toutes ces brebis égarées. Il les cherche lui-même pour les rassembler ; il veut les conduire dans les meilleurs pâturages : je les ferai reposer moi-même, dit le Seigneur. Voilà comme ce bon Pasteur traite ses brebis qui s'étoient perdues, et qu'il est allé lui-même chercher. Ce ne sont point des menaces dont il se serve, ni des reproches aigres qu'il fasse de leur égarement. Sa douceur, sa bonté, la joie qu'il a de les avoir ramenées, lui inspirent une conduite bien plus engageante. Il releve celles qui étoient tombées, et les charge lui-même sur ses épaules pour leur épargner la peine de marcher ; il bande les plaies de celles qui étoient blessées. Quel Pere plus tendre, quel Pasteur plus empressé, quel Médecin plus compâtissant, plus charitable ! le pécheur, après cela, quelque égaré qu'il soit, quelque criminel qu'il puisse être, doit-il manquer de

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis : cùm venerit Filius hominis in majestate sùa et omnes Angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ : et congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis : et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris. Tunc dicet Rex his, qui à dextris ejus erunt : venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare : sitivi, et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus, et cooperuistis me : infirmus, et visitatis me : in carcere eram, et venistis ad me : Tunc respon-

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : lorsque le Fils de l'Homme viendra dans l'éclat de sa Majesté, et tous les Anges avec lui, alors il s'assoyera sur son trône, et toutes les nations se rassembleront devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite: venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je ne savois où loger et vous m'avez recueilli chez vous ; je manquois d'habit, et vous m'en avez donné ; j'étois malade, et vous

diù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. Tunc dicet et his, qui à sinistris erunt : Discedite à me maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo, et angelis ejus. Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare : sitivi, et non dedistis mihi potum : hospes eram, et non collegistis me ; nudus, et non cooperuistis me ; infirmus, et in carcere, et non visitatis me. Tunc respondebunt ei et ipsi, dicentes : Domine ! quando te vidimus esurientem, aut sitientem, aut hospitem, aut nudum, aut infirmum, aut in carcere, et non ministravimus tibi ! Tunc respondebit illis, dicens : Amen dico vobis : Quamdiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis. Et ibunt hi in supplicium æternum : justi autem in vitam æternam.

et que nous vous en avons donné ! et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons été voir ! et le Roi leur répondra : je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà, vous me les avez faites à moi-même. En même-temps il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : allez maudits loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges ; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; je ne savois où loger, et vous ne m'avez point recueilli chez vous ; je manquois d'habit, et vous ne m'en avez point donné ; j'étois malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Ils lui diront aussi à leur tour : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, manquer de logement ou d'habit, être malade ou en prison, et que nous ne vous avons point assisté ? Alors il leur répondra : je vous dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un des plus petits que voilà, vous avez manqué de me le faire à moi-même, et ceux-ci iront dans les supplices éternels, et les Justes dans la vie éternelle.

MÉDITATION.

Du Jugement universel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est point ce qui précédera immédiatement le Jugement dernier, ce qui

rend ce dernier Jugement si effrayant, si redoutable ; chûte des étoiles, éclipses de la lune et du soleil, incendie général qui embrasera toute la terre, confusion de tous les élémens qui fera retomber le monde dans un nouveau chaos : tous ces phénomenes prodigieux, ces signes éclatans qui surprendront toute la nature, et qui feront comme l'appareil et le prélude du dernier Jugement, inspireront de la frayeur, feront trembler de peur le courage le plus intrépide. Mais après tout, la frayeur sera générale ; cet appareil ne sera pas de longue durée, il inspirera de la frayeur, non pas du regret, ni de la confusion. Mais ce qui rend le Jugement si effroyable, si redoutable, si terrible, c'est ce Jugement même, examen rigoureux de tous les péchés de la vie ; manifestation des consciences, sans que la moindre faute, la plus légere circonstance, le plus subtil motif, la moindre imperfection puisse échapper à la connoissance, aux yeux de tout l'Univers. Quelle confusion ! quelle honte ! si ces crimes secrets qu'on a tant de soin durant cette vie de cacher au public, étoient découverts et publics dans toute une Ville, dans toute une Province. Bon Dieu ! quelle confusion et quel accablement ! au jour du Jugement tous les plis et replis de la conscience seront développés, tous ces mysteres d'iniquités mis dans un grand jour, toutes ces secretes jalousies, ces vengeances dissimulées, ces passions honteuses, couvertes quelquefois d'un masque de réforme, de modestie, de zele, de piété, se montreront avec toute leur malignité aux yeux de tous les hommes, depuis Adam jusqu'à celui qui aura expiré le dernier sur la terre. Ce ne seront pas seulement les péchés commis dans le dernier âge, ce seront tous les péchés de la vie, depuis le premier dont nous avons été coupables dès le premier moment que nous avons eu l'usage de la raison, jusqu'à notre dernier soupir ; ces pé-

chés oubliés, ces péchés excusés, ces péchés presque imperceptibles. Ce ne seront pas seulement nos grands péchés, nos péchés propres, nos péchés effectifs et positifs, mais encore ces péchés qui échappent à notre attention et à notre confession : les péchés légers, les péchés d'omission, les péchés d'autrui : bon Dieu ! qui aura le front, qui aura la force de soutenir cette horrible recherche ! manifestation des consciences, connoissance claire, distincte de la malice, de la griéveté, de l'énormité de chaque péché. Durant cette vie nous n'avons qu'une idée confuse, qu'une idée imparfaite, une idée foible, superficielle, une demi-idée de la nature, de la malignité du péché : au dernier Jugement, le génie le plus borné, l'esprit le plus roturier, le plus mince sera vif, pénétrant, sans nuage, et aura une idée juste et parfaite de toute la malice, de toute l'iniquité de chaque péché ; cette seule vue sera un des plus effrayans et accablans objets qu'on découvrira. A cette connoissance claire et distincte de la malice et de la laideur du péché, sera jointe la comparaison odieuse et importune de la bonté, de la miséricorde infinie d'un Dieu, et de ses innombrables bienfaits, comparés à notre noire et criante ingratitude. Comparaison de la grandeur, de la majesté ineffable d'un Dieu, avec le mépris que nous avons eu pour lui ; comparaison de cette grandeur infinie, avec notre néant ; comparaison de sa toute-puissance, avec notre bassesse. Comprenez, s'il est possible, la confusion, l'indignation contre nous-mêmes, le regret, le dépit, la douleur et le supplice que causera dans une ame cette connoissance, cet aveu.

SECOND POINT.

Considérez quel tourment, quel frissonnement, quel désespoir, quelle rage causera, dans les réprouvés, la séparation des réprouvés d'avec les élus, qui suivra cette conviction et cet examen ! quand les Anges

viendront prendre, dans cette multitude confuse de tous les mortels, ces heureux prédestinés pour les placer à la droite du Souverain Juge, tandis qu'on mettra à sa gauche ces malheureuses victimes de la justice divine, pour être condamnées aux feux éternels dans l'enfer. De quel œil, avec quel sentiment, ce pere, cette mere se verront-ils séparés pour toujours, et avec un sort si différent, de leurs chers enfans, et ces enfans de leur cher pere; cet époux de cette épouse; ce Prince de son sujet; ce grand du monde, de ses favoris; cet ami, ce concitoyen, de ceux avec qui ils avoient vécu; cette personne religieuse, ce Prêtre, ce Prélat du peuple? si c'est pour être placés à la droite, bon Dieu! quelle consolation, quelle joie, quel triomphe! mais si c'est pour être mis à la gauche; si c'est pour être confondus avec cette foule innombrable de Païens, de Turcs, d'hérétiques, de scélérats, ô Dieu! quel cruel désespoir! quel supplice! quel sentiment alors de ces gens pauvres, méprisables et si fort méprisés; de ces gens de la lie du peuple, obscurs, affligés, persécutés, s'ils sont du nombre des prédestinés! toutes ces idées de grandeur mondaine, de naissance illustre, de richesses, d'emplois éclatans, de prospérités, se représentant comme des ombres en peinture, alors ce souvenir de ce qu'on a été, de ce qu'on est, et ce qu'on va être, fatigue, désespere; et plus il est amer, plus il est persévérant et immuablement gravé. Comprenez, s'il se peut, la rigueur indicible de cet affreux supplice! mais représentons-nous, s'il est possible, ce que produira dans l'ame, la sentence définitive de cet épouvantable jugement: l'examen étant fait, la séparation étant faite; et chacun se rendant justice sur le nombre et la griéveté de ses péchés; sans lueur d'espérance, sans la pensée même d'aucune miséricorde dont le temps est passé. Ce souverain Juge, brillant de l'éclat le plus frappant de toute sa Majesté, prononcera ce foudroyant

foudroyant arrêt, dont la terrible exécution doit durer autant que Dieu même : *Discedite à me maledicti in ignem æternum.* Allez, maudits, loin de moi dans ce feu éternel. C'est un Dieu qui chasse les réprouvés de sa présence ; et où est-ce que je puis aller, Seigneur, s'écria le Prophete, que je ne vous y trouve ! *Si descendero in infernum, ades.* Oui, Dieu y est en enfer, mais il y est non comme Pere, non comme Sauveur, et ce sont les seuls noms, les seules qualités qui lui plaisent ; mais il y est comme Juge pour punir éternellement les damnés, et c'est cette qualité qui n'est pas de son goût, pour ainsi dire, parce que sa miséricorde est sa vertu favorite, et qu'il n'avoit créé personne pour le damner. *Discedite à me*, et à ce moment décisif, tous les réprouvés seront précipités dans l'enfer. O Dieu ! et ceux qui vous offensent croient cette épouvantable vérité ! ah, Seigneur ! jugez-moi à présent, punissez-moi aussi rigoureusement qu'il vous plaira, soyez pour moi à présent un Juge sévere pour n'être à ce dernier jour que mon Sauveur. *Hîc ure, hîc seca, modò æternum parcas.*

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne perdas cum impiis Deus animam meam. Psal. 25.

Ah ! Seigneur ! ne permettez pas que je sois confondu avec les réprouvés dans ce jour terrible.

Domine ! ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me. Psal. 6.

Seigneur, châtiez-moi durant cette vie, et ne réservez pas mon châtiment au jour de votre colere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étonnant qu'on croie une vérité aussi terrible que celle du dernier jugement, et que

l'on vive comme vivent la plupart des fideles. Les Saints ne perdoient jamais de vue ce jour terrible ; saint Jérôme assure qu'il lui sembloit d'entendre jour et nuit le son de ces trompettes qui feront sortir de leurs tombeaux tous les morts, pour venir devant le souverain Juge pour entendre l'arrêt de leur éternelle destinée. Ayez la même pratique ; pensez continuellement à ce dernier jour. Ne vous contentez point de faire aujourd'hui cette importante méditation ; relisez-la du moins une ou deux fois chaque semaine. Vous ne sauriez faire une lecture de piété plus utile ; et ayez sans cesse le jour du dernier jugement présent à votre esprit.

2.° On se plaint quelquefois, ou du moins on s'étonne de voir les plus gens de bien dans l'obscurité, dans l'affliction ; tandis que les plus insignes pécheurs sont dans l'abondance, vivent dans les honneurs, et que tout, ce semble, leur prospere. La foi des simples est souvent à l'épreuve dans cette différence des conditions. Mais cela même doit leur faire sentir la vérité, la nécessité de ce jugement dernier, où les conditions seront bien différentes, et où Dieu rendra justice avec éclat aux Elus et aux réprouvés. Lorsque vous vous trouverez dans les adversités, pensez au dernier jugement, rassurez votre foi et ranimez votre confiance. Nul alors qui ne voulût avoir eu part aux humiliations et aux souffrances du Sauveur. Et dites-vous souvent avec l'Apôtre : jugeons-nous ici sans miséricorde, afin que nous expérimentions la divine miséricorde au jour du dernier jugement.

LE MARDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

LA messe de ce jour commence par le premier verset du Pseaume 89. *Domine, refugium factus es nobis à generatione et progenie; à sæculo et in sæculum tu es.* Seigneur, qui êtes avant tous les siecles et qui serez éternellement, vous avez été notre réfuge dans tous les temps. Selon saint Jérôme, c'est Moïse qui parle en ce Pseaume. Il représente à Dieu les miseres et la briéveté de la vie de l'homme, il le prie de se réconcilier avec son peuple. Ce qui a porté saint Jérôme, et ceux qui sont du même sentiment que lui, à attribuer ce Pseaume à Moïse, c'est qu'il a pour titre ces paroles : *oratio Moïsi hominis Dei :* priere de Moïse, l'homme de Dieu. Saint Augustin et plusieurs autres ne croient point que Moïse en soit l'auteur. On croit qu'il a été composé pendant la captivité de Babylone, ou par quelqu'un des descendans de Moïse, ou par quelqu'autre, qui, pour rendre ce Pseaume plus respectable, a voulu mettre à sa tête le nom de ce saint Législateur, comme le vénérable Bede le croit. Quoi qu'il en soit, il est peu de Pseaumes d'un style plus relevé, plus dévot, plus pathétique. L'auteur implore la miséricorde de Dieu sur son peuple affligé et pécheur, et fonde principalement sa confiance et sur les preuves qu'on a de cette miséricorde envers les pécheurs, et sur la foiblesse de l'homme et la briéveté de sa vie. Seigneur, vous avez été notre réfuge dans tous les temps. Nous avons éprouvé tant de fois les effets de votre protection et de votre miséricorde, ô mon

Dieu ! depuis que vous avez choisi la race d'Abraham pour votre peuple, que malgré nos péchés nous osons encore nous adresser à vous dans le pitoyable état où nous nous trouvons. Rien ne convient mieux aux Chrétiens, dans ce temps de pénitence, que cette priere.

L'Epître est prise du chapitre 55 de la prophétie d'Isaïe, dans lequel le Prophête invite tous les peuples, toutes les nations du monde à la foi et la pénitence ; et déclare que Dieu est infiniment miséricordieux, qu'il ne rejete aucun pécheur, à moins que le pécheur ne refuse sa grace, et qu'il n'a rien tant à cœur que notre conversion ; que quoique tous les temps de la vie soient des jours de miséricorde, il y a des temps où le Seigneur se rend bien plus facile à écouter nos vœux, à être touché de nos égaremens et de nos malheurs, à se laisser fléchir plus aisément par nos pleurs, et à nous pardonner nos désordres. Et qui ne voit que ce temps d'indulgence, c'est le Carême ! Cherchez le Seigneur, dit le prophête, pendant qu'on peut le trouver ; invoquez-le pendant qu'il est proche. C'étoit principalement aux Juifs qu'Isaïe adressoit ces paroles, et le Saint-Esprit qui parloit par la bouche de ce Prophête, les adressoit généralement à tous les pécheurs. Peuple Juif, hâtez-vous de recourir au Seigneur ; invoquez-le pendant qu'il est près de vous. Le temps viendra, et ce temps n'est pas bien éloigné, qu'il se retirera de vous pour se donner aux Gentils, et pour les appeler à la foi, en vous laissant dans un aveuglement et un endurcissement déplorables. Prévenez ce malheur ; que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses mauvais désirs et ses pensées criminelles, et qu'il retourne sans délai au Seigneur, et il lui fera miséricorde ; car notre Dieu se fait un plaisir de pardonner dès qu'il voit un cœur contrit et humilié. Ne vous imaginez point, continue-t-il, que Dieu pense comme nous, et qu'il prenne un simple

et stérile projet de conversion, pour une conversion efficace et sincere. Quand vous avez dit que vous voulez vous convertir, vous croyez que tout est fait. Dieu juge bien autrement que nous de la sincérité de nos désirs et de nos résolutions si souvent inefficaces. Si vous voulez vous convertir véritablement, dit le Seigneur notre Dieu, changez de conduite; étudiez quelle est la mienne, et conformez-y la vôtre. Quittez vos voies, pour entrer dans les miennes : vous êtes vindicatifs, violens, emportés, et je suis doux, compatissant, miséricordieux. Retournez donc à moi avec une entiere confiance, et ne craignez point que le nombre et l'énormité de vos crimes soient un obstacle insurmontable à en recevoir le pardon. Ne craignez point que les promesses que je vous fais d'une entiere réconciliation soient sans effet : la pluie et la neige remonteront plutôt en haut vers le Ciel, que ma parole ne manquera d'effet. Je serai aussi fidelle que généreux dans mes promesses, il ne tiendra qu'à vous d'en voir le parfait accomplissement; n'y mettez point d'obstacle. Ma parole est comme la pluie et la neige qui rendent féconde la terre, et font germer le grain qu'on y a semé, pourvu qu'elle soit bien préparée. Ainsi ma parole ne retournera point à moi sans fruit; mais elle produira l'effet pour lequel je l'ai envoyée. Quoi de plus consolant pour le pécheur! Quoi de plus propre à nous inspirer de la confiance que cet endroit de l'Ecriture!

L'Evangile ne nous fournit pas une moindre instruction. Jesus-Christ voyant approcher le temps qu'il avoit déterminé pour achever le grand ouvrage de la rédemption des hommes, fit son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem cinq jours avant sa mort. Il avoit reçu sur les chemins les acclamations des peuples qui étoient venus au-devant de lui la palme à la main, criant : *Hosanna, au fils de David*, c'est-à-dire, sauvez,

je vous prie, le Fils de David; vive le Fils de David, toutes sortes de bénédictions et de prospérités à celui qui vient au nom du Seigneur. Lorsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut en mouvement, et chacun disoit: qui est celui-ci? mais la multitude qui étoit autour de lui répondoit: c'est Jesus, le Prophête de Nazareth en Galilée. Jesus entra ensuite dans le Temple, c'est-à-dire, dans le parvis ou portique de Salomon. Il y trouva une espece de marché où l'on vendoit et l'on achetoit sans scrupule. Au temps des grandes fêtes, et surtout de la fête de Pâques, il se tenoit dans cette partie intérieure du Temple une espece de foire, où l'on vendoit des animaux pour les sacrifices. Saint Jérôme dit qu'on y prêtoit aussi de l'argent sous caution, à ceux qui en manquoient, pour acheter les choses nécessaires pendant la fête. C'étoit une espece de change et de banque en faveur du public. Les Prêtres qui avoient laissé introduire cette méchante coutume pouvoient en tirer un gros profit. Le Fils de Dieu voyant ce commerce indigne, s'arma de zele, et chassa tous ces marchands d'iniquité qui profanoient le saint temple, en leur disant: il est écrit, ma Maison sera appellée la maison de la priere; la maison par conséquent de libéralité, de grace, où l'on demande, où l'on obtient, où les dons du Ciel se répandent abondamment sur les hommes: *vos autem fecistis illam speluncam latronum;* et vous en avez fait une caverne de voleurs, où vous dérobez à Dieu les hommages qu'il attend de votre reconnoissance, au prochain l'édification qu'il attend de votre piété, à vous-même les secours que vous devez à votre ame. Vous en avez fait de cette Maison de Dieu une caverne de Larrons, où vous commettez par vos usures toutes sortes de brigandages. Une réprimande si sévere, un châtiment si public, si solemnellement attesté, réitéré par deux fois, en des temps choisis, exprès, exercé de la main du Fils de Dieu, ne peut nous laisser

douter de l'énormité du crime. Mais de quoi s'agissoit-il ? il s'agissoit du respect dû par les hommes à la Maison du Seigneur, et violé par l'insolence des hommes. On peut dire que le zele de la maison du Seigneur fait en quelque maniere sortir le Sauveur de son caractere de douceur, de patience, de bonté. En effet, voir Jesus-Christ de qui le Prophête avoit dit qu'il ne sauroit pas se fâcher, et qu'il nous avoit figuré comme un homme incapable de parler haut, de contredire, et même d'achever de briser un roseau froissé ; le voir, dis-je, le fouet à la main, déployer son zele sur ceux qui trafiquoient dans le Temple, y renverser l'argent et les tables des changeurs, répandre la terreur et la confusion parmi le peuple : quoi de plus propre et de plus efficace pour nous faire comprendre quel crime c'est de manquer de respect dans les Eglises et de les profaner ! Cette marque d'autorité a quelque chose de merveilleux ; et saint Jérôme regarde comme un des plus grands miracles du Sauveur, et la prompte obéissance des marchands et des banquiers, et le silence inespéré des Pharisiens et des Prêtres. Ce Pere croit qu'en cette occasion, Jesus-Christ imprima par la majesté de son visage, et par l'éclat tout divin qui parut sur sa personne, une frayeur et des sentimens de respect dans l'esprit des uns et des autres, qui les empêcherent de lui résister : *Igneum enim quiddam atque sidereum radiabat in oculis ejus, et divinatis majestas lucebat in facie.* C'est la seule fois que le Sauveur a parlé et agi avec quelque sorte d'émotion, pour apprendre aux simples fidelles, jusqu'où doit aller leur respect pour les lieux saints, et aux Ministres du Sanctuaire, quelle doit être leur vivacité quand il s'agit de procurer aux lieux saints le respect qui y est dû. Quel malheur ! si des Ministres lâches et intéressés changeoient encore aujourd'hui nos Eglises en des retraites de voleurs, par le trafic indigne qu'ils y feroient de

choses saintes ; mais combien de libertins et de femmes mondaines les profanent-ils, peut-être plus indignement encore ? quel sera leur châtiment ? Il est surprenant, disoit le savant Pic de la Mirandole, que de tant de religions qui se sont répandues dans le monde, et qui y ont si longtemps dominé, il n'y ait eu que la religion de Jesus-Christ, c'est-à-dire, il n'y ait eu que la seule vraie religion dont les Temples aient été profanés par ses propres sujets. On a bien vu les Romains violer le Temple des Juifs ; on a vu les Chrétiens briser les Idoles du Paganisme ; mais a-t-on jamais vu les Païens s'attacher eux-mêmes à leurs Dieux, et souiller les sacrifices qu'ils leur offroient, quelque faux, quelque superstitieux que fussent ces sacrifices ? On a vu les Hérétiques profaner nos saints Temples ; mais les a-t-on vu manquer de respect dans les leurs ? Pourquoi cette différence ? c'est que l'ennemi de notre salut ne va point tenter les Païens, ni les troubler au milieu de leurs sacrifices, parce que ce sont de faux sacrifices, et qu'il reçoit lui-même l'encens qu'on y brûle. Ces temples sont déjà assez profanés, sans inspirer à ses adorateurs de les profaner ; au lieu qu'il emploie toutes ses forces et tous ses artifices pour détruire le culte qu'on rend au vrai Dieu ; pour nous détourner du sacrifice adorable de nos Autels ; pour nous en faire perdre le fruit ; pour nous empêcher d'en recevoir les graces et les faveurs singulieres qu'il répand abondamment sur tous ceux qui le viennent adorer dans son Temple, où il exauce leurs prieres et leurs vœux : et voilà ce qui porte le démon à nous faire commettre dans le lieu saint tant d'irrévérences. Les miracles que le Sauveur fit d'abord après dans le Temple même, lui attirerent de nouvelles acclamations. Les enfans ne cessoient de crier : *Hosanna, au Fils de David ;* tandis que les Princes des Prêtres, et les Scribes, c'est-à-dire les Interpretes de la

loi, crevoient de dépit contre lui. Chose étrange ! les Princes des Prêtres et les Docteurs de la loi voient Jesus-Christ opérer des miracles, et au lieu d'imiter les enfans qui lui rendent gloire, ils ne peuvent dissimuler le chagrin qu'ils ont de le voir honoré. Jesus-Christ les quitte; il sort de la ville pour aller à Béthanie, et il y logea. Voilà le triste effet de l'endurcissement des Juifs, et voilà la cause funeste de leur réprobation. Les exhortations du Sauveur ne les touche point; ses miracles ne les rendent que plus obstinés; ils résistent opiniâtrément aux pressantes sollicitations de la grace : le Sauveur enfin les quitte : *relictis illis.* Et il va loger chez des gens plus dociles et plus religieux. Exemple terrible du plus épouvantable châtiment. Libertins, femmes mondaines, gens sans religion, vous résistez aux plus grandes graces ! rien ne vous touche ; vous refusez avec fierté de vous convertir ! Dieu ne manque pas de trouver des ames dociles, qui le dédommageront bien de votre perte ; Dieu se tait, Dieu se retire, et vous mourrez dans votre péché.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

RESPICE, Domine, familiam tuam, et præsta : ut apud te mens nostra tuo desiderio fulgeat, quæ se carnis maceratione castigat. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, regardez vos serviteurs, et faites que notre ame, en se châtiant par la macération de la chair, brille devant vos yeux par la pureté de ses desirs, par lesquels elle tend vers vous sans relâche. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 55.

IN diebus illis, locutus est Isaïas Propheta dicens : quærite Dominum, dum inveniri potest, invocate

EN ces jours-là, le Prophete Isaïe dit ces paroles : cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trou-

eum, dum propè est. Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum: quoniam multus est ad ignoscendum. Non enim cogitationes meæ, cogitationes vestræ: neque viæ vestræ, viæ meæ, dicit Dominus. Quia sicut exaltantur cœli à terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ à viis vestris, et cogitationes meæ à cogitationibus vestris. Et quomodò descendit imber, et nix de cœlo, et illuc ultrà non revertitur, sed inebriat terram, et infundit eam, et germinare eam facit, et dat semen serenti, et panem comedenti: sic erit verbum meum, quod egreditur de ore meo: non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui prosperabitur in his, ad quæ misi illud: ait Dominus omnipotens.

ver; invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il lui fera miséricorde; qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner: car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur. Mais autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au dessus de vos pensées; et comme la pluie et la neige descendent du Ciel, et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvent la terre, la rendent féconde, et la font germer, et qu'elles donnent la semence pour semer, et le pain pour se nourrir; ainsi ma parole qui sort de ma bouche, ne retournera point à moi sans fruit, mais elle fera tout ce que je veux, et elle produira l'effet pour lequel je l'ai envoyée, dit le Seigneur tout-puissant.

La tradition constante des Hébreux suivie des Peres de l'Eglise, est qu'Isaïe fut scié tout vif au commencement du regne de Manassé, Roi de Juda. Saint Justin le Martyr accusoit les Juifs d'avoir effacé des Livres Saints cette circonstance qui faisoit si peu d'honneur à leurs Peres. La véritable cause de l'indignation de ce Roi, étoit la liberté que se donnoit Isaïe de reprendre ses déréglemens.

RÉFLEXIONS.

Autant que les Cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. Dieu pense bien autrement que nous des vérités de la religion; de la valeur des biens créés; de tout ce qui tombe sous les sens; des vaines idées de grandeurs, de félicité, de fortune; en un mot, de tout ce qui éblouit, qui charme l'esprit et le cœur humain. Nous n'estimons que ce qui flatte l'ambition, que ce qui nourrit la cupidité, que ce qui concerne l'amour-propre. Les places les plus élevées réveillent nos passions; les plaisirs enchantent les sens; les honneurs nous enivrent. Au contraire, on a horreur de la pauvreté; on regarde les adversités comme des fléaux de Dieu, et les humiliations comme des disgraces. Une vie obscure est méprisée; on ne loue que ce qui brille; on ne fait des vœux que pour la prospérité. Jetez un coup d'œil sur ce qu'on appelle aujourd'hui grand monde. Quel rang tient dans l'esprit et dans le cœur la religion? quelle estime a-t-on des maximes de l'Evangile, je ne dis pas parmi ces femmes mondaines et tant de jeunes libertins, mais parmi même ceux qui font profession d'être chrétiens, et de mener une vie assez réglée? Ces Oracles de Jesus-Christ, sur le prix et le mérite de l'humilité, sur le prix et le mérite des souffrances, font-ils une plus grande impression sur les cœurs? on est enchanté des pernicieuses maximes du monde: a-t-on beaucoup de goût pour des maximes de l'Evangile? est-on beaucoup pénétré des plus terribles vérités de la religion? seroit-on bien reçu à faire l'éloge de la modestie chrétienne, de la régularité exemplaire, de la mortification? on loue une mode, un équipage somptueux, une continuité de plaisirs et de fêtes mondaines, et la morale chrétienne

n'inspire que du dégoût ? *Non enim cogitationes meæ, cogitationes vestræ ; neque viæ vestræ, viæ meæ.* Quelle différence, bon Dieu ! quelle opposition entre les pensées du Créateur, et les nôtres ! entre nos maximes et celles de Dieu ! l'un des deux est dans l'erreur : qui se trompe ? et si nous sommes dans l'illusion et l'égarement, où aboutiront ces projets d'ambition, toutes ces parties de plaisirs, tous ces systêmes de félicité, tous ces plans imaginaires d'élévation, de mondanité et de fortune ? que deviendront ces partisans du monde, ces tristes esclaves d'un maître chimérique ? Bon Dieu ! que les hommes sont déraisonnables quand il s'agit de leur véritable bonheur ! qu'on est à plaindre quand on est aveugle !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 21.

IN illo tempore : cùm intrasset Jesus Jerosolymam, commota est universa civitas, dicens : Quis est hic ! populi autem dicebant : Hic est Jesus propheta à Nazareth Galilææ. Et intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo : et mensas nummulariorum, et cathedras vendentium columbas evertit : Et dicit eis : scriptum est : domus mea domus orationis vocabitur, vos autem fecistis illam speluncam latronum. Et accesserunt ad eum cæci, et claudi in templo : et sanavit eos. Videntes autem Principes sacerdotum, et

EN ce temps-là, quand Jesus fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut en mouvement, disant : qui est celui-ci ? mais la multitude répondoit : c'est Jesus le Prophete de Nazareth en Galilée. Jesus entra dans le Temple de Dieu, et il en chassoit tous ceux qui y vendoient, et qui achetoient. Il renversa même les tables des changeurs, et les sieges des vendeurs de pigeons. Il est écrit, leur dit-il : ma maison sera appellée la maison de la priere, et vous en avez fait une caverne de voleurs. En même-temps des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le Temple, et il les guérit. Or, les Prin-

Scribæ, mirabilia quæ fecit, et pueros clamantes in templo, et dicentes : Hosanna filio David : indignati sunt, et dixerunt ei : audis quid isti dicunt ! Jesus autem dixit eis : Utique. Numquam legistis : quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem ! Et relictis illis, abiit foràs extra civitatem in Bethaniam : ibique mansit.

ces des Prêtres, et les Scribes voyant les merveilles qu'ils venoient de faire, et que les enfans crioient dans le Temple : Hosanna au Fils de David, ils en furent indignés, et lui dirent : entendez-vous ce que disent ces enfans ! oui, leur dit Jesus. N'avez-vous jamais lu : vous avez tiré des louanges de la bouche des enfans, même de ceux qui sont à la mamelle ; et les quittant, il sortit de la ville pour aller à Bethanie, et il y logea.

MÉDITATION.

Du respect dans les Eglises.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nos Eglises sont la Maison du Dieu vivant, le sanctuaire de la Divinité, le Temple auguste où réside, non pas l'Arche de l'ancien testament, mais la divine Eucharistie, dont l'Arche n'étoit qu'une foible figure ; elles sont, ces Eglises, le lieu le plus saint qu'il puisse y avoir sur la terre, et par la présence réelle de Jesus-Christ qui y réside, par le divin sacrifice qui y est offert, et par le choix spécial que Dieu en a fait pour y écouter nos vœux, et pour y recevoir notre culte. Pour rendre saint quelque lieu que ce puisse être, il suffit qu'il soit destiné à honorer Dieu : du moment qu'il a été solemnellement consacré à cet usage, il devient vénérable aux Anges, terrible aux démons ; et combien doit-il être dès-lors respectable aux hommes ! Tout ce que la naissance du Fils de Dieu communique de sainteté à l'étable de Bethléem, tout ce que son Sang en communiqua au Calvaire, et son corps mort au

Sépulcre ; tout cela se trouve aux Eglises des Chrétiens. Ce n'est plus une nuée miraculeuse qui rend formidables nos Eglises comme dans le Temple de Jérusalem, c'est Jesus-Christ lui-même qui y fait son séjour tout comme dans le Ciel le séjour de sa gloire ; si donc lorsque j'entre dans nos Eglises, lorsque j'approche des Autels, je ne me sens pas pénétré de cette sainte frayeur, dont on est saisi aux approches des plus saints lieux ; si je ne suis pas touché de ces mêmes sentimens qui font couler de si douces larmes des yeux de ceux qui ont le bonheur de voir la crêche où Jesus naquit ; si je ne sens pas ces transports d'amour et de joie qui en ont fait expirer quelques-uns en montant sur la montagne où le même Dieu fut crucifié, ou en baisant les vestiges qu'il laissa en montant au Ciel, ce n'est que manque de foi, c'est indévotion, c'est l'effet d'une insensibilité peu chrétienne. Pensez que c'est dans nos Eglises que repose le Corps adorable du Sauveur ; il ne fut que neuf mois au sein de Marie, que peu de jours dans l'étable, que trois heures sur la Croix, que trois jours dans le Sépulcre, et ce peu de séjour dans tous ces lieux sacrés les a rendus si dignes de notre vénération, de nos respects et de notre culte ; il est ce même Sauveur, ce même Dieu, jour et nuit dans nos Eglises, à la vérité il y est continuellement adoré d'une multitude innombrable d'Anges, d'Archanges et de Séraphins qui composent sa Cour : mais n'y aura-t-il que les Chrétiens, pour l'amour de qui le Sauveur a choisi nos Temples pour son Palais, qui ne daignent pas l'y venir adorer, qui osent même n'y venir que pour lui faire insulte ! Les démons frémissent à la seule vue du lieu Saint ; les Chrétiens le profanent avec une insolence qui auroit fait horreur aux Païens mêmes. Que diroit-on, si l'on voyoit un Chrétien sur le Calvaire, debout ou assis, aussi immodestement que dans un marché, si on le voyoit par-

ler, rire, cajoler au même endroit où le Sauveur fut crucifié ? Mais combien cela auroit-il été plus horrible, s'il se fût fait lorsque le Seigneur y expiroit ! O l'abomination de la désolation ! nos Eglises sont aussi sacrées que le Calvaire ; Jesus-Christ y renouvelle tous les jours son sacrifice en s'immolant sans cesse pour nous au Pere Eternel ; et que d'irrévérences, que de profanations durant ce sacrifice ! fut-il jamais un scandale plus affreux, une plus horrible profanation, une abomination plus impie ? mais fut-il jamais un crime moins pardonnable aux Chrétiens ?

SECOND POINT.

Considérez, s'il est possible, de porter l'impiété plus loin, et s'il peut y avoir une impiété qui irrite, qui allume davantage la colere divine ! Les maisons des particuliers sont des asiles contre les insultes de leurs ennemis. On est en sûreté chez soi ; et quel crime de manquer de respect dans le Palais d'un Prince ! Faut-il qu'il n'y ait que Jesus-Christ seul que sa propre maison ne mette pas à l'abri de l'insolence, des irrévérences, des insultes de ses propres sujets ? Avec quels airs effrontés, vains, immodestes, insolens, entre-t-on aujourd'hui dans les Eglises ? avec quelle indécence paroît-on aux pieds des Autels ? avec quelle impudence, avec quelle impiété se comporte-t-on dans le lieu saint ? Si le démon prenoit un corps, il n'auroit jamais la hardiesse de se tenir dans nos Eglises, avec la même irréligion, avec quoi la plupart des Chrétiens y paroissent. Quel scandale n'y donnent pas effrontément ces femmes mondaines qui y viennent en déshabillé, et avec ces robes flotantes dont le premier usage est dû à des comédiennes ! Quel scandale n'y donnent point ces libertins qui y viennent renouveller tous les jours, les dérisions, les opprobres dont Jesus-Christ fut rassasié par ces impies soldats qui le traiterent de roi

de théatre ! Quel scandale n'y donnent point ces personnes qui y permettent à leurs enfans ce qu'ils ne leur souffriroient pas dans des maisons particulieres ! Enfin, quelles irrévérences par toutes sortes de gens qui sont dans le lieu saint, avec moins de bienséance, avec moins de retenue, avec moins de respect qu'ils ne seroient dans les lieux les plus profanes ! Comparez ces bienséances, cette politesse, cette modestie respectueuse, ces égards infinis qu'on a dans une visite de civilité, dans une assemblée d'honnêtes gens, et toutes les fois qu'on paroît devant le Prince avec cette immodestie, cette négligence, cette dissipation, cet ennui, cette irréligion qu'on a jusque sous les yeux de Jesus-Christ dans les Eglises. Faut-il être surpris après cela si Dieu est irrité, s'il abandonne des peuples entiers à l'erreur, s'il est sourd et insensible à nos prieres et à nos vœux ? Faut-il être surpris du dérangement des saisons, de l'intempérie de l'air, et de tous les événemens fâcheux qui affligent ?

Oui, Seigneur, je reconnois que c'est avec justice que vous êtes irrité contre votre peuple. Les irrévérences seules qui se commettent tous les jours dans le lieu saint, allument votre colere : j'ai péché, Seigneur, je reconnois ma faute, mais j'espere, avec le secours de votre grace, que le respect et la dévotion avec quoi je serai désormais dans les Eglises, vous portera à me pardonner.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domum tuam, Domine, decet sanctitudo. Psal. 92.

Je comprends, Seigneur, avec quel profond respect on doit paroître dans votre Temple, et avec quelle piété on doit être dans le lieu saint.

Terribilis est locus iste : hîc domus Dei est et porta cæli. Gen. 28.

Je sens, ô mon Dieu ! combien ce lieu est

terrible ; c'est ici la maison de Dieu, et la porte du Ciel.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est peu de péchés que Dieu punisse plus sévèrement tôt ou tard, que le manque de respect et les irrévérences qu'on commet dans les Eglises. Souvenez-vous toujours que nos Temples sont la maison de Dieu, et le lieu saint par excellence, spécialement destiné à y rendre à Dieu un culte religieux, et où le Seigneur veut que vous lui représentiez vos besoins ; le lieu où il s'est engagé à exaucer vos prieres, mais ne les rendez point infructueuses par votre manque de respect. N'entrez jamais dans les Eglises qu'avec une sainte frayeur, qui vous y tienne dans un respect religieux et dans une modestie exemplaire. Soyez-y toujours dans une posture décente, humble, édifiante, telle qu'il convient à des gens qui croient être sous les yeux de Jesus-Christ réellement présent. N'y parlez jamais, et ne permettez point qu'on vous y parle : sortez du Temple quand on a besoin de vous entretenir.

2.° Inspirez à tous vos enfans et à vos domestiques, ce profond et religieux respect. Accoutumez dès le premier âge vos plus jeunes enfans à respecter un lieu si redoutable. Etes-vous chargé de quelque Eglise ou de quelque Chapelle, faites que tout y soit propre et même magnifique : n'y épargnez rien. Rien ne contribue tant à inspirer la vénération et le respect que cette religieuse magnificence. Les Palais des grands sont si riches, tout brille même dans les maisons des particuliers, et les Eglises sont souvent affreuses, tant elles sont négligées. Enfin, ne soyez jamais dans l'Eglise que vous ne pensiez que vous êtes dans la maison de Dieu. Votre respect et votre modestie doivent être la preuve de votre foi, de votre religion et de votre piété.

LE MERCREDI

DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÈME.

Qu'on appelle aussi le Mercredi des Quatre-Temps.

L'ÉGLISE a fixé à cette premiere semaine de Carême, les Quatre-Temps du Printemps. On a déjà dit ailleurs, que les jeûnes des Quatre-Temps sont des jeûnes que l'Eglise prescrit de trois en trois mois, les Mercredi, Vendredi et Samedi d'une même semaine. Cette pratique de religion étoit déjà établie dans l'Eglise de Rome, avant le cinquieme siecle; et saint Léon qui vivoit dans ce temps-là, dit que les jeûnes des Quatre-Temps sont de tradition Apostolique; l'Esprit-Saint ayant voulu consacrer chaque Saison de l'année par la pénitence de quelques jours.

Saint Augustin demande pourquoi l'Eglise a choisi particuliérement le Mercredi et le Vendredi pour des jours de jeûne? et il répond que c'est parce que ce fut le Mercredi que les Juifs formèrent cet exécrable dessein de donner la mort à l'Auteur de la vie; ce qu'ils exécuterent le Vendredi: *Cùm autem quartâ et sextâ feriâ maximè jejunet Ecclesia, illa ratio reddi videtur, quòd considerato Evangelio, ipsa quarta Sabbathi, quam vulgò quartam feriam vocant, consilium reperiuntur ad occidendum Dominum fecisse Judæi. Deindè traditus quâ dies Passionis ejus manifestus est, pertinebat.* On jeûne donc le Mercredi, parce que ce fut en ce jour que la mort du Sauveur fut conclue; comme l'on jeûne le Vendredi qui fut le jour de cette mort. Saint

Fulgence, Evêque de Ruspe en Afrique, dans le cinquieme siecle, ordonna que les Ecclésiastiques, les veuves, et ceux d'entre les Laïques qui pourroient le faire, jeûneroient régulièrement tous les Mercredis et les Vendredis : *Per singulas septimanas omnes Clericos et viduas, et quicumque potuisset ex Laïcis, quartâ et sextâ feriâ statuit jejunare.*

La messe de ce jour commence par ces affectueuses paroles du Pseaume 34 : *Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiæ tuæ, quæ à sæculo sunt : ne unquam dominentur nobis inimici nostri : libera nos Deus Israël ex omnibus angustiis nostris.* Ressouvenez-vous, Seigneur, de vos anciennes miséricordes que vous exercez depuis tant de siecles ! ne permettez jamais que les ennemis de notre salut aient aucun avantage sur nous ! Délivrez-nous, ô mon Dieu ! de toutes les fâcheuses extrémités et des malheurs qui nous affligent. Ce Pseaume est une priere dévote faite pour un homme dans l'affliction. Il est vraisemblable que ce Pseaume fut fait pendant la révolte d'Absalon. David implore le secours de Dieu dans son affliction ; et considérant ses maux comme les justes peines de ses péchés, il entre dans de grands sentimens de pénitence. Nous pouvons nous appliquer ce Pseaume dans toutes nos afflictions, mais sur-tout lorsque nous sommes le plus combattus des ennemis du salut. *Ad te, Domine, levavi animam meam*, devons-nous dire avec David, *Deus meus, in te confido, non erubescam :* J'éleve mon cœur vers vous, Seigneur : je mets en vous ma confiance, ô mon Dieu ! que je n'aie pas la honte de me voir abandonné de vous.

On lit toujours deux Epîtres à la messe le Mercredi des Quatre-Temps. Les deux de la messe de ce jour nous présentent deux figures du jeûne que Jesus-Christ pratiqua dans sa retraite au désert, après son baptême, et font voir que l'institution que l'Eglise a faite du Carême, pour honorer, et

représenter en quelque sorte, cette quarantaine mystérieuse du divin Sauveur, peut être autorisée par la loi, et par les Prophetes, comme elle l'est par l'Evangile.

La premiere Epître est tirée de l'Exode. Moïse ayant rapporté au peuple les lois de Dieu, et à quelles conditions Dieu avoit bien daigné faire alliance avec son peuple; il eut ordre de remonter seul sur le sommet de la montagne de Sinaï, pour y recevoir la loi et les commandemens que Dieu avoit gravés sur deux tables de pierre. A peine y fut-il arrivé, qu'il y demeura pendant six jours enveloppé dans la nuée éclatante qui le couvroit, et qui formoit un tourbillon de lumiere, où résidoit la gloire du Seigneur. Ce qui paroissoit de cette gloire du Seigneur, étoit comme un feu ardent au plus haut de la montagne, qui s'élevoit vers les Cieux, et se faisoit voir à tous les enfans d'Israël. Il falloit quelque chose de sensible qui frappât un peuple si grossier. Moïse passa au travers de la nuée pour aller où Dieu l'appelloit. Il y demeura quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger; passant tout ce temps-là dans ces communications intimes avec Dieu, qui d'un simple berger, en firent un si saint et si éclairé Législateur; c'est dans le jeûne et la priere que Dieu se communique à l'ame.

Dans la seconde Epître de la messe de ce jour, nous lisons que le Prophete Elie, épouvanté par les menaces que Jésabel, Reine d'Israël, lui avoit faites de le traiter comme il avoit traité lui-même les 450 Prophetes de Baal, qu'il avoit fait mourir auprès du torrent de Cison, s'enfuit aux extrémités du Royaume de Juda. Etant venu à Bersabée, il renvoya son serviteur, et se retira dans le désert de l'Arabie Pétrée à une lieue de la Ville. Se sentant fatigué, il s'assit sous un Genevrier, où s'abandonnant à la tristesse, il eût souhaité de mourir, pour ne pas voir plus long-temps les crimes qui se com-

mettoient. Et le cœur noyé d'amertumes : Seigneur, s'écria-t-il, retirez mon ame de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes peres. Dans cet accablement, il se couche par terre, et s'endort. Alors un Ange le secouant, l'éveille et lui dit : levez-vous et mangez. Elie s'étant éveillé, vit auprès de lui un pain ou gâteau cuit sous la cendre, et un vase d'eau. Il mangea donc et but, il s'endormit encore. L'Ange revint pour la seconde fois, le secoua, et l'ayant réveillé lui dit : levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. Alors se sentant plus de force et de vigueur que jamais, il marcha quarante jours et quarante nuits, sans prendre aucune nourriture ; et le quarantieme jour il arriva à la montagne de Sinaï ou d'Horeb, soutenu durant tout ce long jeûne, par la vertu miraculeuse du pain que l'Ange lui avoit apporté. Tous les saints Peres et les Interprêtes reconnoissent dans ce pain miraculeux, la figure de l'Eucharistie.

L'Evangile de ce jour n'est pas moins plein d'instructions et de merveilles. Le Sauveur venoit de délivrer le possédé aveugle et muet, et de confondre la malignité de ses envieux, qui disoient qu'il ne chassoit les démons que par le secours de Beelzebub, lorsque quelques Scribes et quelques Pharisiens faisant semblant d'ignorer les miracles éclatans qu'il avoit fait, et dont tout le monde étoit témoin, lui en demanderent un qui fût nouveau et sans exemple, et qui frappât également et les yeux et l'esprit. L'incrédulité fut toujours le propre d'une sorte de savans orgueilleux qui ferment volontairement les yeux à la lumiere ; ils cherchent de nouvelles raisons de croire : c'est la docilité, c'est l'humilité de cœur qu'ils devroient s'étudier d'acquérir. On manque toujours de foi quand on manque d'humilité. Le Fils de Dieu leur répondit avec fermeté ; mais il adressa au peuple qui étoit autour de lui, sa réponse. C'est non-seulement une vaine curiosité à ces gens-ci, leur dit-il, d'exiger de moi quelque

prodige qui éclate ou dans le Ciel, ou dans l'air ; mais encore une insigne malice. La demande que me fait cette nation perverse, ne lui sera pas accordée de la maniere qu'elle le souhaite. Elle ne manquera point de miracles : mais le plus grand, et celui qu'elle attend le moins, sera celui dont le Prophete Jonas a été la figure ; je veux dire ma mort et ma résurrection. Personne n'ignore que Jonas fut jeté à la mer, pour appaiser la tempête qui ne s'étoit élevée qu'à son occasion ; et que Dieu voulut qu'un monstre marin (on croit que ce fut une baleine) se trouvât là pour l'engloutir. Il fut trois jours dans le ventre de cet animal qui le jeta le troisieme jour sain et sauve sur le rivage, d'où il alla prêcher la pénitence aux Ninivites qui se convertirent tous. L'engloutissement du Prophete, et sa sortie du ventre de la baleine, après y avoir demeuré trois jours, marquent visiblement la mort de Jesus-Christ ; le temps que son corps devoit rester dans le tombeau, et sa résurrection glorieuse. Cette maniere de réponse figurée a toujours été ordinaire aux Orientaux, et singuliérement aux Juifs ; aussi comprirent-il aisément ce que le Sauveur vouloit leur dire. Que si le miracle arrivé en la personne de Jonas, a pu obliger les Ninivites de le recevoir comme venant de la part de Dieu, et de croire à sa parole ; que ne doit pas faire ce prodige si nouveau de la résurrectiou glorieuse du Fils de l'homme ? ne sera-ce pas une preuve manifeste que c'est Dieu qui l'a envoyé au monde pour le salut de son peuple ; en effet, c'est de la preuve incontestable de ce prodige de la résurrection, que les Apôtres se sont servis pour convertir tout le monde. C'est pour cela que le Seigneur continuant l'allégorie : les Ninivites, ajouta-t-il, se leveront au Jugement avec cette nation et la condamneront. Car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence, et moi qui suis le Fils du Dieu vivant, et la vérité même, je leur prêche, je les convaincs par la

raison et par les miracles, et ils ne se convertissent point. Terrible comparaison qui se fera au jour du jugement, entre le babare converti, et le chrétien né dans le sein de l'Eglise ; entre les personnes consacrées dans le siecle, et les personnes consacrées à Dieu ; moins de secours et plus de fidélité d'une part : plus de secours et moins de fidélité de l'autre. Faisons-la, maintenant, cette comparaison, pour éviter la honte et la condamnation qu'elle nous attireroit un jour.

La reine de Saba qui vient de si loin, poursuit le Sauveur, c'est-à-dire, comme on le croit communément, qui vint de l'Arabie heureuse, située au Midi de la Judée, pour voir et admirer Salomon, dont elle avoit ouï dire tant de merveilles (car elle vint des extrémités de la terre : cette expression ne marque souvent dans l'Ecriture qu'un pays éloigné) ; cette Reine s'élevera contre cette nation : et qu'aura-t-on à répondre ? en effet, l'exemple de cette Princesse, que le desir de voir un Roi renommé pour sa sagesse, éloigne de ses Etats et lui fait entreprendre un si pénible voyage, est bien capable de confondre le peuple Juif, qui rejette la doctrine que le Fils de Dieu lui annonce en personne et qu'il autorise par des miracles les plus éclatans. Mais l'exemple de la même Reine ne doit-il pas aussi nous confondre ?

Le Fils de Dieu, gémissant ensuite sur l'endurcissement des Juifs, leur prédit la réprobation qu'ils alloient mériter par leur pure malice. Il leur dit la parabole suivante : Quand l'esprit immonde se voit contraint de sortir d'un corps dont il s'étoit emparé, il est dans la même peine qu'un homme chassé de sa propre maison. Cet homme, au désespoir, va errant de côté et d'autre, et cherche quelqu'endroit où se retirer. Ennuyé enfin de son exil, il prend la résolution de retourner dans son ancienne demeure. Mais la trouvant vuide, balayée et ornée, mais mal gardée, parce qu'on ne s'ima-

gine pas que le démon pense à y retourner ; il juge qu'il lui sera aisé d'y rentrer : mais pour n'être plus en danger d'en être encore chassé, il va prendre sept autres esprits plus méchans que lui (le mot de *sept*, dans l'Ecriture, signifie *un grand nombre*), et, profitant de l'absence de ceux qui devoient la garder, y rentre avec ce formidable renfort, s'y établit et y demeure hors de toute insulte. Qui ne voit que la derniere condition de cette ame, figurée par cette maison dont les esprits immondes se sont emparés, est pire que la premiere ? Le but de cette parabole est de montrer que les Pharisiens, se fiant trop sur leur prétendue justice, et se croyant des Saints, parce qu'ils avoient un dehors imposant, étoient plus à plaindre par leur haine contre Jesus-Christ, que ne l'étoient ceux qui vivoient visiblement dans les plus grands désordres. Le Sauveur vouloit encore leur faire entendre que la divine Bonté ayant affranchi cette méchante nation du joug de Satan, préférablement aux autres peuples du monde, s'ils venoient à s'assujettir encore une fois à ce superbe et cruel tyran, en refusant de reconnoître le Messie, leur Roi légitime, seul capable de les défendre contre un puissant ennemi, ils seroient enfin condamnés à une éternelle servitude.

Pendant que le Sauveur instruisoit ainsi le peuple, on lui vint dire que sa mere et ses freres étoient dehors et demandoient à lui parler. Mais voulant nous apprendre, par son exemple, à réprimer le trop grand amour pour les parens : qui est ma mere, et qui sont mes freres ? répondit-il à celui qui lui parloit ; et montrant alors ses chers disciples : voici, leur dit-il, ma mere et mes freres ; car quiconque fera la volonté de mon pere, ajouta-t-il, c'est celui-là qui est mon frere, ma sœur et ma mere. Voulant dire que ceux qui le suivent et qui gardent ses préceptes ont plus de crédit auprès de lui, que n'en peut avoir un frere ou une sœur

auprès

auprès de son frere, ni même une mere auprès de son fils. Comme les Juifs ne regardoient le Sauveur que comme un pur homme, le Sauveur, par cette réponse, qui, dans d'autres circonstances, pourroit paroître un peu trop dure, mais qui étoit ici nécessaire, voulut apprendre aux Juifs à ne le regarder pas simplement comme le fils de Marie, et à reconnoître dans sa personne quelque chose au-dessus de l'humain. La Sainte Vierge, qui comprenoit parfaitement le sens de ces paroles et qui savoit le mystere de l'Incarnation, n'avoit garde de s'en offenser. On sait encore que les Hébreux donnoient le nom de freres à ceux que nous appellons cousins. Ceux dont il s'agit ici étoient les neveux ou de saint Joseph, ou plutôt de la sainte Vierge : Jacques le Mineur, Jude, Simon, Joseph. Le Sauveur pouvoit-il marquer plus sensiblement aux Ministres de l'Evangile, à quel point ils doivent être détachés de la chair et du sang, et que les affections humaines ne doivent jamais entrer dans les fonctions de leur ministere, ni les en détourner un seul moment !

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRECES nostras, quæsumus, Domine, clementer exaudi, et contra cuncta nobis adversantia, dexteram tuæ majestatis extende. Per Dominum, etc.

AYEZ, Seigneur, la bonté d'exaucer nos prieres, et étendez les bras de votre Majesté, pour nous délivrer de tout ce qui nous peut nuire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Exode. Chap. 24.

IN diebus illis, dixit Dominus ad Moïsen : Ascende ad me in montem,

EN ces jours-là, le Seigneur dit à Moïse : montez sur le haut de la monta-

et esto ibi : daboque tibi tabulas lapideas, et legem ac mandata quæ scripsi, ut doceas filios Israël. Surrexerunt Moïses et Josue minister ejus : ascendensque Moïses in montem Dei, senioribus ait : expectate hic donec revertamur ad vos. Habetis Aaron et Hur vobiscum : si quid natum fuerit quæstionis, referetis ad eos. Cumque ascendisset Moïses, operuit nubes montem, et habitavit gloria Domini super Sinaï, tegens illum nube sex diebus ; septimo autem die vocavit eum de medio caliginis. Erat autem species gloriæ Domini, quasi ignis ardens super verticem montis, in conspectu filiorum Israël. Ingressusque Moïses medium nebulæ, ascendit in montem : et fuit ibi quadraginta diebus, et quadraginta noctibus.

gne où je suis, et vous y demeurerez. et je vous donnerai les tables de pierre où j'ai écrit la loi, et les commandemens, afin que vous les enseigniez au peuple. Moïse et Josué son serviteur se levèrent, et montant sur la montagne du Seigneur, Moïse dit aux anciens : attendez-nous ici, jusqu'à ce que nous revenions vers vous. Vous avez avec vous Aaron et Hur : s'il survient quelque difficulté, vous vous en rapporterez à eux. Moïse étant donc monté, la nuée couvrit la montagne, la gloire du Seigneur se reposa sur Sinaï, et le couvrit d'un nuage pendant six jours ; et le septieme jour Dieu appella Moïse du milieu de cette obscurité. Or ce qui paroissoit de la gloire du Seigneur sur la montagne, étoit comme un feu ardent à la vue de tous les enfans d'Israël, et Moïse entra au milieu de la nuée, monta sur la montagne, y demeura quarante jours et quarante nuits.

Le Livre sacré d'où cette Epître est tirée est appellé Exode, d'un mot grec qui signifie la sortie, parce qu'il renferme le récit de la sortie des Israélites de l'Egypte. Il contient l'histoire de cent quarante-cinq ans, depuis la mort de Joseph jusqu'à l'érection du Tabernacle au pied du Mont-Sinaï.

RÉFLEXIONS.

Pourquoi tout cet appareil ? Dieu n'avoit pas besoin de tout ce fracas, de tous ces ornemens extérieurs et sensibles pour la promulgation de sa loi ; pourquoi toutes ces nuées miraculeuses sur le

sommet de la montagne où il veut instruire Moïse de ses volontés ? pourquoi tous ces feux, ces éclairs étincelans, ces tonnerres qui répandent la frayeur dans tout le peuple ? que Dieu est admirable dans toutes ses voies ! qu'il est plein de bonté et d'une miséricorde bien touchante ! il s'accommode à la foiblesse, à la portée, à la grossiéreté, aux sens même des hommes quand il s'agit de les instruire, de leur apprendre ses volontés, quand il s'agit de leur inspirer une idée de la divinité même. Il n'y avoit que Jesus-Christ Dieu-homme qui pût apprivoiser, pour ainsi dire, leur esprit tout terrestre et comme matériel ; il n'y avoit que lui qui pût spiritualiser les hommes. C'étoit-là l'ouvrage d'un Dieu incarné ; aussi voyons-nous qu'avant son Incarnation les plus religieux et les plus saints parmi ce peuple choisi et privilégié, avoient besoin des objets sensibles pour nourrir leur religion et pour réveiller leur culte. Dieu voulant donc inspirer à ce peuple grossier une idée frappante de la loi qu'il lui alloit donner, et un religieux respect pour ces sacrées ordonnances, il falloit que ce peuple fût persuadé par quelque chose de sensible du choix que Dieu faisoit de Moïse son serviteur, pour apprendre ses volontés aux enfans d'Israël, naturellement défians et indociles. La voie sûre et infaillible de connoître Dieu par la foi, de l'adorer en esprit et en vérité et de lui rendre un culte qui lui soit agréable, étoit réservée au temps du Messie. Il falloit donc des feux, des éclairs, des tonnerres dans un temps calme et dans un ciel serein, pour faire sentir à ces cœurs durs et matériels, à ces esprits épais et intraitables, la majesté de ce divin Législateur, la mission miraculeuse de son fidele serviteur, la soumission respectueuse avec laquelle on devoit recevoir cette divine loi, la crainte religieuse qu'on devoit avoir de l'enfreindre. *La gloire du Seigneur, sur la montagne, étoit comme un feu ardent à la vue de*

tous les enfans d'Israël ; mais cette même gloire ne se manifeste que par une nuée éclatante et majestueuse dans la suite. Quand le Seigneur voulut comme prendre possession de son Temple de Jérusalem bâti par Salomon, la terreur n'étoit plus nécessaire à l'égard d'un peuple déjà humanisé et devenu moins indocile et plus religieux par une si longue suite de merveilles. Elle ne convenoit pas cette terreur dans un Temple dans lequel Dieu ne vouloit répandre que des faveurs et où il vouloit exciter l'amour et la confiance. La gloire et la majesté du Seigneur s'est toujours manifestée dans des nuées lumineuses, à la vérité, mais toujours nuées, c'est-à-dire, obscures, mais d'une obscurité majestueuse, mêlée d'un feu intérieur qui éclatoit du fond de la nuée et qui se faisoit remarquer du fond de l'obscurité ; aussi Salomon ne douta pas que ce ne fût le Symbole de la divinité, en s'écriant, lorsqu'il la vit : Le Seigneur a dit qu'il habiteroit dans une nuée : *Dominus dixit ut habitaret in nebula.* Le même prodige arriva à la dédicace du Temple dans le désert. Ç'a toujours été sous ce symbole que Dieu s'est rendu sensible à son peuple, pour nous apprendre que ce n'est que par la foi que nous pouvons connoître le Seigneur sur la terre. Ces nuées lumineuses et obscures en même temps sont elles-mêmes le symbole de notre foi. On peut dire que tout est mystérieux dans l'ancien Testament : tout y est aussi leçon pour les fideles.

LA SECONDE EPÎTRE.

Autre Leçon tirée du troisieme Livre des Rois. Chap. 19.

IN diebus illis, venit Elias in Bersabée Juda et dimisit ibi puerum suum, et perrexit in desertum, viam unius diei. Cùmque venis-

EN ces jours-là, Elie étant venu à Bersabée en Juda, il renvoya son serviteur. Il fit dans le desert une journée de chemin ; et étant venu

set, et sederet subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moretur, et aït: sufficit mihi Domine, tolle animam meam: neque enim melior sum, quàm patres mei. Projecitque se, et obdormivit in umbra juniperi: et ecce Angelus Domini tetigit eum, et dixit illi: Surge, et comede. Respexit, et ecce ad caput suum subcinericius panis et vas aquæ: comedit ergo, et bibit, et rursùm obdormivit. Reversusque est Angelus Domini secundò, et tetigit eum, dixitque illi: Surge, comede: grandis enim tibi restat via. Qui cùm surrexisset, comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius, quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb.

sous un genevrier, il s'y assit, et souhaitant la mort, il dit à Dieu : Seigneur, c'est assez ; retirez mon ame de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes peres; et il se jetta par terre, et s'endormit à l'ombre du genevrier. En même temps un Ange le toucha, et lui dit : levez-vous et mangez. Elie regarda, et il vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre, et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et il s'endormit encore. L'Ange du Seigneur revenant une seconde fois, le toucha encore, et lui dit : levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. S'étant levé, il mangea et but; et s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

Le troisieme Livre des Rois, d'où cette seconde Epître est tirée, contient l'histoire de cent dix-neuf ans, depuis l'an du monde 2989 *jusqu'en* 3108. *On y voit la mort de David, le regne de Salomon, la construction du Temple et des Palais que ce Prince fit bâtir, sa sagesse, sa magnificence, sa chûte, le Royaume séparé sous son fils Roboam; l'histoire d'Elie, etc.*

RÉFLEXIONS.

S'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. Si la montagne d'Horeb qu'on appelle la montagne de Dieu, est la figure du séjour des Bienheureux, le pain mystérieux qui donne assez de force et de vigueur pour y arriver, est la

figure de la divine Eucharistie. La terre est un exil par rapport à la céleste patrie ; nous avons un affreux désert à passer ; nous avons bien du chemin à faire : *grandis enim restat via.* Quelle foiblesse ne sentons-nous point, et même quelle défaillance ! la tristesse, l'amertume, l'ennui, dominent dans un cœur agité par bien des passions, dans une ame dont l'ennemi du salut a juré la perte. Quelle est notre indigence, et quel est quelquefois notre découragement dans cet affreux desert où l'ame se trouve souvent réduite ? obligé de se défier de son propre cœur, d'être continuellement en garde contre les illusions de l'esprit et des sens, sans cesse les armes à la main pour combattre ; voilà bien des besoins. Jesus-Christ y a pourvu en instituant la divine Eucharistie. Elle est ce pain des forts, par la vertu duquel nos ennemis sont autant affoiblis que notre ame en est fortifiée. Quel malheur d'en être privé ! qui peut sans ce secours fournir heureusement une si pénible carriere ! *Ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei.* C'est par la vigueur que donne cette divine nourriture, c'est par le courage qu'inspire ce pain divin, c'est par les graces qu'il nous procure, qu'on surmonte tous les obstacles du salut. On languit, on est bientôt épuisé, on meurt de faim, quand ce pain des Anges nous manque. C'est ce que l'ennemi du salut se propose, en éloignant de cette sainte table, les uns par indévotion, les autres par pusillanimité, la plupart par dégoût, un grand nombre par l'attachement volontaire à leurs mauvaises habitudes. Quelle illusion de se priver de ce secours sous prétexte de respect ! on se sent indigne de s'en approcher : les ames les plus pures n'ont jamais cru en être dignes ; mais elles ont compris qu'elles avoient un pressant besoin de cette divine nourriture pour se conserver dans l'innocence et dans la pureté. Plus on connoît son indignité, moins en est-on indigne. Qu'on

ait les prétextes les plus spécieux, ce n'est jamais qu'un motif dans le fond très-imparfait qui nous retire de la sainte table. On sait et l'on sent qu'il faudroit une réforme dans la conduite et dans les mœurs quand on communie souvent : on aime mieux s'éloigner de Jesus-Christ que de faire cette réforme. On aime mieux se priver du Corps et du Sang de Jesus-Christ, que de se priver de bien des satisfactions que la conscience condamne. *Quem vultis vobis de duobus dimitti !* Duquel des deux voulez-vous vous priver ! la comparaison est odieuse, elle révolte, il est vrai, mais elle est juste, elle est réelle ; Barrabas est toujours préféré au Sauveur.

L'ÉVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 12.

IN illo tempore : Responderunt Jesu quidam de scribis et Pharisæis, dicentes : Magister, volumus à te signum videre. Qui respondens aït illis : generatio mala et adultera signum quærit et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus : sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus, et tribus noctibus. Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam : quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ. Et ecce plus quàm Jonas hic. Regina Austri surget in judicio cum generatione ista, et

EN ce temps-là, quelques-uns des Scribes et des Pharisiens dirent à Jésus : Maître, nous voudrions bien voir quelque prodige de vous. Il leur répondit : cette nation méchante et infidelle demande un prodige ; et il n'y aura point de prodiges pour elle que celui du Prophete Jonas ; car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine : de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Les Ninivites paroîtront au jugement avec cette nation, et la condamneront. Car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence, et voici plus que Jonas. La Reine du Midi paroîtra au jugement avec cette nation : et elle le

MÉDITATION.

De la Rechûte.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il en est de la rechûte dans le péché, comme de la rechûte dans les maladies : même cause, même danger. Il est certain que les rechûtes dans les maladies, sont causées le plus souvent par les mêmes humeurs qui avoient altéré le corps la premiere fois, lesquelles n'ont pas été tout-à-fait purgées : on peut dire la même chose des péchés où l'on tombe après avoir été confessé ; il est bien à craindre que ces nouveaux péchés ne soient des effets des anciens, dont l'absolution n'avoit été qu'apparente faute de contrition. Un vif regret, une douleur piquante, un sincere repentir d'une faute grieve, ne sont guere sans effet : jugeons-en par le repentir naturel que nous avons, par la douleur vive que nous sentons d'un excès qui a failli à nous causer la mort, d'une imprudence qui nous a fait disgracier, d'une entreprise qui a ruiné notre fortune. Le propos qu'on fait alors est-il vain ? la résolution qu'on prend est-elle inefficace ? Devenus sages à nos dépens, quelle horreur n'a-t-on pas de cette indiscrétion, de cette passion, de cette bêtise qui nous a si fort décriés, et qui nous a été si nuisible ? Avec quel soin évite-t-on la cause et les occasions ? avec quelle sage opiniâtreté résiste-t-on aux plus pressantes invitations ? avec quel courage renonce-t-on à tous ces faux charmes ? Quelque dur, quelque désagréable que soit ce régime de vie, on le garde scrupuleusement de peur de tomber malade. Cette boisson a beau flatter le goût, a beau plaire, on s'en prive toute la vie, dès qu'on a reconnu par

une triste expérience qu'elle est un poison. Ce commerce nous a ruiné ; on aime mieux n'avoir jamais du bien que de reprendre ce commerce. La complaisance n'alla jamais si loin que de nous rengager dans ce qui nous a si mal réussi. Trouve-t-on le même caractere de repentir dans la pénitence, qui est sitôt suivie de rechûte ? est-il possible qu'on ait eu une douleur surnaturelle, un regret perçant et amer, une contrition véritable d'un péché dont on recherche les occasions, et qu'on commet peu de jours après une confession presque forcée ? Le cœur ne change jamais si brusquement. Rien ne prouve plus sensiblement une fausse pénitence, qu'une prompte rechûte ; elle fait voir que ce n'étoit que la raison et l'esprit qui a condamné le crime, sans que le cœur l'ait détesté. Dieu a eu peu de part à une conversion qui a été de si peu de durée. Le péché de rechûte fait, pour ainsi dire, reparoître celui qu'une pénitence apparente avoit comme suspendu, sans l'avoir détruit. La tentation n'a fait proprement que rappeller les objets, que réveiller les dispositions, qu'exciter un feu que la fausse pénitence avoit seulement couvert de cendres. Mon Dieu ! qu'un péché de rechûte renferme, pour ainsi dire, de péchés !

SECOND POINT.

Considérez que la rechûte dans le péché, n'est pas seulement un sujet de croire qu'on ne s'est pas bien converti ; elle est encore un sujet de craindre qu'on ne se convertira peut-être jamais. A peine a-t-on détesté ce péché, confessé ce péché, fait le propos de ne le plus commettre, qu'on y retombe : marque évidente que cette douleur a été feinte, ce propos imparfait, cette réconciliation fausse, cette pénitence nulle ; que si elle a été véritable, et que néanmoins on ait été assez lâche pour retomber, on a lieu de craindre que ce ne

soit pour ne se relever jamais. Parce que le démon, comme dit le Sauveur, ne rentre dans la place d'où il avoit été chassé qu'avec de nouvelles forces, pour être en état de faire une plus vigoureuse résistance : *Assumit septem alios spiritus nequiores se.* Il est bien plus soigneux et plus vigilant après avoir regagné ce poste, qu'il n'étoit avant que de l'avoir perdu. Il a appris par l'expérience, par où c'est que la grace peut avoir accès ; il ne manque pas de fermer autant qu'il peut les avenues, et de se fortifier dans les endroits qu'il a reconnu les plus foibles ; enfin, il est certain qu'il emploie et toutes ses forces et toutes ses ruses pour éviter la confusion d'une seconde surprise, pour empêcher la conversion. Tout le monde sait que le retour des maladies est fort dangereux, et qu'il est ordinairement mortel, parce que la nature affoiblie par les premieres atteintes du mal, a moins de force pour soutenir un second assaut, et pour seconder l'art des Médecins qui ne peuvent rien sans elle : c'est la même chose des péchés réitérés ; on s'en releve difficilement ; la rechûte conduit naturellement à l'impénitence finale. Par la rechûte la pente naturelle que vous avez au mal s'est plus augmentée en vous, qu'elle n'auroit pu faire peut-être par cent et par mille actes réitérés avant votre pénitence. Pour tomber dans le même péché, après une conversion véritable, il a fallu étouffer toutes les lumieres qui nous avoient retirées du mal, toutes les graces qu'on avoit reçues, tous les bons desirs qu'on avoit formés ; on a péché à la vue de tout ce qui peut rendre le péché difficile ; on a rendu inutiles tous les obstacles qui pouvoient traverser ce mauvais dessein ; on s'est déterminé à pécher à la vue de l'enfer, malgré toutes les menaces d'un Dieu irrité, tous les reproches, toutes les remontrances de la conscience : quel ravage ne fera point un torrent qui a pu forcer et rompre de si fortes digues ! et s'il est

vrai qu'après une action d'une piété magnanime il est difficile d'être damné, ne peut-on pas dire qu'après une semblable rechûte, le salut est comme impossible ? *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Préservez-moi, Seigneur, de ce malheur, ôtez-moi plutôt la vie que de permettre que je perde la grace après l'avoir recouvrée. Préservez-moi par votre grace de toute rechûte, et faites que j'évite désormais toute occasion de péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. Psal. 16.

Affermissez bien mes pas dans le chemin qui mene à vous, Seigneur, de peur que je vienne à chanceler.

Ne projicias me à facie tuâ, et spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

Ne me rejetez pas, Seigneur, de votre présence, et ne permettez jamais que votre Esprit se retire de moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE soin qu'on prend pour prévenir et empêcher une rechûte dans un malade convalescent, et l'attention qu'a ce convalescent pour ne pas retomber malade, doivent nous servir comme de motif et de modele pour prévenir toute rechûte après la conversion. Vous voilà guéri, dit le Sauveur, gardez-vous bien désormais de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Pour cela, fuyez avec soin les moindres occasions de rechûte; examinez tout ce qui a pu vous être une occasion de péché pour l'éviter; comportez-vous, après votre conversion, comme les malades qui sortent de grandes maladies : jamais plus de

soin et de retenue ; jamais plus de sobriété, plus de crainte des mauvaises viandes et du mauvais air ; jamais plus de fidélité à garder un régime de vie. Souvenez-vous que le démon ne nous tend jamais tant de pieges que lorsque nous sommes sortis de ses liens, et qu'à moins d'une extrême vigilance, il vous y aura bientôt rengagé. Votre chûte vous a appris de quoi vous êtes capable ; vous voyez combien vous êtes foible dans l'occasion ; ce que le monde et les compagnies peuvent sur votre cœur et sur votre esprit ; le danger qu'il y a aux spectacles, dans ces conversations, au jeu, à table, dans ces parties de plaisirs, dans ces visites : éloignez-vous de tous ces dangers, si vous ne voulez pas périr.

2.° Ayez souvent recours à Dieu avec une entiere confiance. Confessez-vous souvent, et rendez-vous familier l'usage de la Communion, toujours avec une nouvelle ferveur. Dites souvent à Dieu avec les Apôtres, sur-tout au temps de la tentation : *Domine, salva nos, perimus.* Ah ! Seigneur, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. *Deus in adjutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina :* appliquez-vous, mon Dieu, à me secourir ; hâtez-vous, Seigneur, de m'assister. Renouvellez tous les matins la résolution que vous avez prise à votre derniere confession de ne plus commettre ce péché. Pensez souvent qu'une rechûte seroit peut-être la cause de votre réprobation. Si vous sentez que la tentation se renouvelle, recourez à la priere ; ayez une conversation avec votre Confesseur, déclarez-lui le danger, vous trouverez, dans ce secours, de nouvelles forces ; dites à Dieu : j'ai quitté le péché, Seigneur, mais il me reste encore des passions, et je sens déjà que cette premiere ardeur se rallentit. Conservez votre ouvrage, et ne permettez pas que je sois vaincu.

LE JEUDI
DE LA PREMIERE SEMAINE DU CARÊME.

L'INTROÏT de la Messe de ce jour est pris du Pseaume 95, verset sixieme : *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus : sanctitas et magnificentia in sanctificatione ejus :* la gloire et la majesté l'environnent toujours ; sa sainteté et sa grandeur se font sentir dans son Tabernacle. C'est du vrai Dieu que parle ici le Prophete ; il avoit dit dans le verset précédent, que tous les Dieux que les Gentils adorent ne sont que des démons ; mais le Dieu que nous adorons est celui qui a créé les Cieux. Lui seul souverain Créateur, maître absolu, seul tout-puissant, la source de tous les biens et de toutes les graces. Au lieu que les divinités païennes ne subsistent que dans l'imagination de leurs adorateurs, et n'ont d'éclat, de gloire et de puissance qu'autant qu'il plaît aux peuples qui les adorent de leur en attribuer. Ce Pseaume est une partie de celui que David composa pour la cérémonie de la translation de l'Arche sur la montagne de Sion. Le saint Roi exhorte les Juifs à louer Dieu, et les Gentils à le venir adorer dans le nouveau Tabernacle. Ce nouveau Tabernacle étoit la figure de l'Eglise, dont l'établissement est ici prédit, aussi bien que le regne de Jesus-Christ.

L'Epître de la Messe de ce jour est une prophétie des plus consolantes, et dont nous voyons l'accomplissement depuis la mort du Sauveur. Il y avoit parmi les Juifs un ancien proverbe qui disoit : les Peres ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en ont été agacées. Ce pro-

verbe étoit fondé sur ce que dit Moïse dans l'Exode et dans le Deutéronome, que Dieu venge l'iniquité des peres sur les enfans, jusqu'à la troisieme et quatrieme génération. Ceux à qui le Prophete Ezéchiel parloit, expérimentoient la plupart la vérité de ce proverbe. Ils étoient en captivité, en punition des péchés et des abominations de leurs prédécesseurs, un Achab, un Manassés, et tant d'autres mauvais Juifs qui avoient vécu sous ces Princes impies. Dieu voulant consoler ce peuple affligé, leur fait dire par son Prophete, que ce proverbe n'aura pas toujours lieu, et qu'à l'avenir ils n'auront plus sujet de s'en servir. Que chacun portera la peine de son péché, et qu'au retour de la captivité, les anciennes iniquités seront effacées; que le crime du pere ne retombera plus sur le fils, et que le fils ne sera point puni de l'iniquité du pere. Ce que le Prophete prédisoit aux Juifs s'étendoit littéralement de la captivité où ils gémissoient; mais ce ne devoit être que dans la nouvelle alliance, et sous le regne du Sauveur que devoit s'accomplir cette promesse. Jesus-Christ, sans distinction des Juifs et des Gentils, sans aucune acception de personnes, sans égard aux fautes passées, est venu pour sauver tous les hommes, a donné sa vie et son sang généralement pour tous les hommes; et il a déclaré que l'innocence de quatre-vingt et dix-neuf justes ne lui faisoit point tant de plaisir que la conversion d'un seul pécheur. Il ouvre son Eglise à toutes les nations, et il admet à sa table les pauvres, les boîteux, les gens perclus de leurs membres et les aveugles. C'est proprement par le Baptême que ce proverbe a cessé, puisque nous recevons tous le pardon de l'ancien péché, de cette faute originelle qui étoit ce raisin vert, dont l'acidité agaçoit les dents de tous les descendans d'Adam, pour parler selon le langage du Prophete. Dieu déclare que toutes les ames lui appar-

tiennent ; elles lui sont toutes très-cheres, puisqu'elles ont toutes coûté le sang d'un Dieu, et qu'ainsi il n'y aura désormais que celle qui aura péché, et qui aura voulu persévérer dans le péché qui mourra. Je punirai, dit-il, ou je récompenserai suivant le mal ou le bien que chacun aura fait ; l'iniquité du pere ne nuira point à la justice du fils, et la justice du fils ne justifiera pas le pere. Si un homme est juste, et s'il garde mes Commandemens ; s'il ne mange point sur les montagnes. Ceci se doit entendre des viandes immolées aux Idoles, à qui les Juifs, toujours enclins à l'idolâtrie, alloient offrir des sacrifices sur les montagnes, à l'exemple des Gentils ; enfin, s'il ne fait tort à personne, s'il marche dans la voie de mes préceptes, et garde inviolablement ma loi : celui-là est juste : *hic justus est*, et il vivra d'une vie éternelle, dit le Seigneur : *vitâ vivet, ait Dominus Deus.* Nous voyons l'accomplissement de cette prophétie dans la nouvelle loi : chacun est puni ou récompensé selon son mérite (a) : ceux qui auront fait de bonnes actions, dit le Sauveur, ressusciteront pour vivre ; au lieu que ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour être condamnés (b). Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, dit l'Ange qui parloit à saint Jean dans l'Apocalypse, car leurs œuvres les suivront : *Opera enim illorum sequuntur illos.* Il faut que nous paroissions tous devant le tribunal de Jesus-Christ, dit saint Paul (c), afin que chacun reçoive ce qui est dû à son corps, selon le bien ou le mal qu'il aura fait.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du quinzieme chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu ; il renferme l'histoire de la femme Cananéenne, et dans cette histoire l'Eglise nous propose le modele le plus instructif de la priere la plus parfaite. Comme le jeûne doit être accom-

(a) *Joan.* 5. (b) *Apoc.* 5. (c) 2. *Cor.* 6.

pagné et soutenu de la priere, l'Eglise, dans ce commencement de Carême, nous apprend à prier en nous proposant cet Evangile. Jesus-Christ indigné de la jalousie et de la haine des Pharisiens, fatigué de leurs malignes interprétations, lassé de leurs demandes captieuses, les quitta brusquement, et se retira vers les confins de Tyr et de Sidon, où il sembla vouloir demeurer inconnu. En effet, il se retira sans bruit, avec ses disciples, dans une maison où il sembloit qu'on devoit ignorer son arrivée. Elle fut pourtant bientôt publiée dans les pays voisins. Une femme Cananéenne, les Juifs donnoient ce nom à ceux de Tyr, de Sidon et des environs, parce qu'ils descendoient des anciens Cananéens, Sidon, fils de Canaan, ayant fondé la ville de Sidon, capitale du pays. Elle étoit païenne, comme l'étoient tous ceux de ce pays. Saint Marc dit que cette femme étoit Syrophénicienne, c'est-à-dire, de Phénicie de Syrie, où étoient Tyr et Sidon. Cette femme ayant ouï dire que le Sauveur étoit en ce pays là, vint de la frontiere, où elle demeuroit, et lui amena sa fille possédée du démon, ne doutant point que si Jesus vouloit, elle seroit bientôt délivrée. Les Juifs, disent les Peres, rejetent Jesus-Christ après lui avoir vu opérer un nombre infini de merveilles, et voilà une femme étrangere, qui, sur le seul récit de ses miracles, sort d'un pays infidele pour le venir adorer, et qui lui donne toutes les marques de la foi la plus vive. Cette femme, qui avoit appris des Juifs que leur Messie devoit être Fils de David, ayant ouï parler des merveilles que le Sauveur opéroit, ne doutoit point qu'il ne fût ce Messie si attendu. Elle entre donc dans la maison où il s'étoit retiré, et se tenant d'abord derriere les disciples qui environnoient le Sauveur, disoit sans cesse assez haut : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est fort tourmentée du dé-

mon. Mais le Sauveur faisant semblant de ne la pas entendre, continuoit de s'entretenir avec ses Disciples. Elle ne se rebute point ; et voyant que le Maître ne vouloit point l'écouter, elle ne cesse d'importuner les Disciples, qui, ennuyés de ses prieres et de ses larmes, prient le Sauveur de la congédier pour les délivrer de l'importunité de sa demande. Jesus leur répondit qu'il n'étoit pas envoyé pour prêcher aux Gentils, mais seulement aux brebis de la maison d'Israël, et que ce n'étoit qu'en leur faveur qu'il faisoit ses miracles. En effet, ce n'a été qu'au refus des Juifs que l'Evangile a été prêché aux étrangers. Cette femme voyant qu'elle n'étoit point exaucée, s'avance et va se jeter aux pieds du Sauveur, et le supplie et par ses cris et par ses larmes, de ne lui pas refuser la grace qu'elle lui demande. Quelque dure que parût la réponse de Jesus-Christ, il ne laissoit pas d'être charmé et attendri d'une si généreuse persévérance. Attendez, lui dit le Sauveur, que les enfans de la maison soient pleinement rassasiés ; on ne préfere pas les étrangers aux domestiques ; il n'est pas raisonnable de prendre le pain des enfans et de le jeter aux chiens : c'étoit le terme dont se servoient ordinairement les Juifs en parlant des Gentils. Cette femme saisissant la comparaison, je m'en tiens, Seigneur, à ce que vous dites, répond-elle, rien de plus juste, je consens d'être mise au nombre des chiens ; mais aussi en cette qualité j'ai droit du moins de vivre des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Le Sauveur ne put pas dissimuler plus long-temps la satisfaction qu'il avoit d'une foi si vive : ô femme ! s'écria-t-il, votre foi est grande, vos paroles et votre persévérance le prouvent assez. Allez, et que ce que vous souhaitez s'accomplisse. Les paroles du Sauveur furent efficaces. Le malin esprit sortit du corps de sa fille ; et saint Marc ajoute que la mere, étant de retour chez elle, la

trouva couchée sur son lit, aussi tranquille que si jamais elle n'eût été possédée.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEVOTIONEM populi tui, quæsumus Domine, benignus intende, ut qui per abstinentiam macerantur in corpore, per fructum boni operis reficiantur in mente. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, regardez d'un œil favorable la dévotion de votre peuple; afin que ceux qui mortifient leur corps par l'abstinence, soient nourris selon l'esprit par le fruit des bonnes œuvres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Ezéchiel. Chap. 18.

IN diebus illis, Factus est sermo Domini ad me dicens: Quid est quod inter vos parabolam vertitis in proverbium istud in terra Israël, dicentes: patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupescunt! Vivo ego, dicit Dominus Deus, si erit ultrà vobis parabola hæc in proverbium in Israël. Ecce omnes animæ meæ sunt: ut anima patris, ita et anima filii mea est: anima, quæ peccaverit, ipsa morietur. Et vir si fuerit justus, et fecerit judicium et justitiam, in montibus non comederit, et oculos suos non levaverit ad idola domûs Israël: et uxorem proximi sui non violaverit, et ad mulierem menstruatam non accesserit, et hominem non contristaverit: pignus

EN ces jours-là, le Seigneur me parla, et me dit: d'où vient que vous vous servez parmi vous de cette parabole, et que vous l'avez tournée en proverbe dans Israël: les peres, dites-vous, ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en sont agacées. Je jure par moi-même, dit le Seigneur votre Dieu, que cette parabole ne passera plus parmi vous en proverbe dans Israël; car toutes les ames sont à moi. L'ame du fils est à moi comme l'ame du pere; l'ame qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice; s'il ne mange point sur les montagnes; et s'il ne leve point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël; s'il ne viole point la femme de son prochain;

debitori reddiderit, per vim nihil rapuerit: panem suum esurienti dederit, et nudum operuerit vestimento: ad usuram non commodaverit, et amplius non acceperit: ab iniquitate averterit manum suam, et judicium verum fecerit inter virum et virum: in præceptis meis ambulaverit, et judicia mea custodierit, ut faciat veritatem: hic justus est, vitâ vivet, ait Dominus Deus.

s'il ne s'approche point de sa femme lorsqu'elle a ses mois; s'il n'attriste personne; s'il rend à son débiteur le gage qu'il lui avoit donné; s'il ne prend rien du bien d'autrui, par violence; s'il donne de son pain à celui qui a faim; s'il couvre de vêtemens ceux qui étoient nus; s'il ne prête point à usure, et ne reçoit pas plus qu'il n'a donné; s'il détourne sa main de l'iniquité, et s'il rend un jugement équitable entre deux hommes qui plaident ensemble; s'il marche dans la voie de mes préceptes, et garde mes ordonnances, pour agir selon la vérité, celui-là est juste, et il vivra très-certainement, dit le Seigneur notre Dieu.

Ezéchiel prophétisa pendant vingt ans, et il fut mis à mort par un Prince de sa Nation, qu'il exhortoit fortement à quitter l'idolâtrie. Saint Jérôme assure que son corps fut mis dans la même caverne où avoient été enterrés Sem et Arphaxad. Le Martyrologe Romain en fait mention le 20 d'Avril.

RÉFLEXIONS.

Toutes les ames sont à moi. C'est Dieu qui parle, nous lui appartenons tous par bien des titres; nous sommes à Dieu par droit de création, de rédemption, de conservation, d'adoption: mais sommes-nous à lui par volonté, par inclination, par amour et par un dévouement inviolable! On est tout à ses plaisirs, à soi-même, à ses affaires temporelles; on est au monde jusqu'à la servitude; on est aux Grands jusqu'à la bassesse; on est à ses amis jusqu'à sacrifier en leur faveur son temps et son repos; mais est-on à Dieu avec cette universalité de dépendance! Un maître commande et il est obéi; un Prince fait connoître sa volonté: bon Dieu! avec quel empressement on tâche même de prévenir ses

ordres ; un Général d'armée ordonne qu'on garde un poste, ou qu'on monte à l'assaut : on court, on vole. La vue du péril, le danger de la mort, l'arduité de l'entreprise excitent le courage, et tiennent lieu de récompense. Et Dieu est-il servi avec la même fidélité ? Est-il obéi avec la même ferveur, avec la même ponctualité, avec le même empressement, avec le même courage ? Dieu parle, Dieu commande : est-il fort écouté ? il fait des lois : qui les garde ? Doute-t-on de son autorité ? ignore-t-on son pouvoir ? Nullement ; car ce seroit douter de son existence. Cependant, fut-il un pere moins aimé ? fut-il un maître plus mal servi ? fut-il un souverain moins respecté par ceux qui lui doivent l'être et la vie ? Est-on fort touché de ses bienfaits ? est-on beaucoup effrayé par ses châtimens ? est-on fort ébloui par l'éclat et le prix de ses récompenses ? Le nombre de ses serviteurs est petit, et combien peu de fideles serviteurs dans ce petit nombre ? Avons-nous plusieurs souverains maîtres à ménager, plusieurs Sauveurs à aimer ? Avons-nous plusieurs arbitres de notre sort éternel à craindre ? Si l'on trouve de l'exagération dans ce détail de réflexions ; qu'on approche de la regle des mœurs et de l'Evangile, la conduite de la plupart des Chrétiens ; que chacun se consulte soi-même. Obéit-on à Dieu avec ponctualité, avec promptitude ? l'aime-t-on avec tendresse ? le craint-on comme souverain Juge ? le sert-on avec fidélité ? Hélas ! on viole ses Commandemens presque sans remords ; on méprise ses Ordonnances avec fierté ; on regarde presque en pitié les maximes de l'Evangile ; on rougit de la qualité de Chrétien et du nom de dévot, tandis que les pernicieuses maximes du monde sont universellement applaudies. Rougit-on d'être mondain ? Hélas ! peu s'en faut qu'on ne se fasse honneur d'être libertin ; du moins est-ce un titre aujourd'hui pour être bien reçu par-tout, que d'avoir la réputation de n'être pas dévot, et d'avoir excellemment l'es-

prit du monde. Nous appartenons à Dieu, ce caractere est indélébile, ce droit est inaliénable; nous appartenons à Dieu : mais ne servons-nous point un autre maître ? Sommes-nous véritablement les serviteurs de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 15.

IN illo tempore, egressus Jesus secessit in partes Tyri et Sidonis. Et ecce mulier Chananæa à finibus illis egressa clamavit, dicens ei : miserére mei Domine fili David : filia mea malè à dæmonio vexatur. Qui non respondit ei verbum. Et accedentes Discipuli ejus rogabant eum, dicentes : dimitte eam, quia clamat post nos. Ipse autem respondens, ait : non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël. At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me. Qui respondens, ait : non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. At illa dixit : etiam Domine; nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suorum. Tunc respondens Jesus, ait illi : ô mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illa hora.

EN ce temps-là, Jesus se retira vers Tyr et Sidon; et d'abord une femme Cananéenne, qui venoit de ces quartiers là, se mit à crier et à lui dire : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est fort maltraitée du démon : et il ne lui répondit pas un seul mot : sur quoi ses Disciples s'approcherent, et lui dirent, en le priant : congédiez-là, car elle ne fait que crier derriere nous. Il leur répondit : je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, qui sont perdues. Elle s'avança néanmoins, et elle l'adora, disant : Seigneur, secourez-moi. Il n'est pas raisonnable, répondit-il, de prendre le pain des enfans, et de le jeter aux chiens. Non, Seigneur, dit-elle, aussi les petits chiens vivent-ils des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jesus lui répartit : femme, votre foi est grande, que ce que vous souhaitez s'accomplisse : et dès ce moment sa fille fut guérie.

MÉDITATION.

De la Priere.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ quelle est la dignité ; quel est le mérite, quels sont les avantages et les secours de la priere ; on a bien eu raison de dire que la priere est la ressource la plus sûre des Chrétiens dans tous leurs besoins. Il n'est pas nécessaire d'aller sur la montagne, ni dans Jérusalem pour prier avec mérite : la priere ne coûte plus tant ; le vrai culte dépend, pour ainsi dire, de notre disposition ; nous trouvons Dieu par-tout, toujours prêt à pourvoir à nos besoins ; il demande seulement qu'on les lui expose ; et une des plus essentielles conditions pour être exaucés, c'est de croire fermement, et sans hésiter, que nous le serons : *Credite quia accipietis, et evenient vobis.* Que cela est consolant, s'il ne falloit que cette confiance pour obtenir des Grands de la terre les secours qu'on leur demande ! quelles prieres seroient sans fruit ! la foule ne nous empêche pas d'approcher de Jesus-Christ. Quelque grand que puisse être le nombre des supplians, chacun a, quand il veut, une audience particuliere ; et c'est toujours à nous à en déterminer la durée. On n'est pas obligé d'attendre le loisir ; le temps du Seigneur est toujours le nôtre ; on peut être à ses pieds tant qu'on veut, sans que Marthe ait droit de se plaindre. Nul des Disciples qui blâme notre importunité, nul Pharisien dont on ait à craindre la censure ; tout favorise notre piété. Il n'est pas surprenant que Dieu ait tant d'égard aux prieres des hommes, lorsqu'elles sont faites comme il faut. Pour les rejeter, il faudroit qu'il eût ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne croient ceux qui le prient, vu que

nous ne nous adressons à lui, dans nos besoins, que parce que nous sommes persuadés que son pouvoir n'a point de bornes, et que sa libéralité est infinie; de sorte qu'il faut nécessairement que notre foi et notre confiance l'engagent à nous exaucer. Prier Dieu, c'est faire une action de Religion, par laquelle on lui rend le plus grand honneur, pour ainsi dire, qu'il puisse recevoir d'une créature; c'est rendre à la grandeur et à la bonté de son Etre, le témoignage le plus avantageux que nous soyons capables de lui donner : voilà la véritable source de l'efficace de la priere. C'est pour cela qu'elle est comparée au Sacrifice, par lequel on reconnoît la souveraine majesté, la grandeur infinie, la bonté infinie, et la toute puissance de Dieu. Comprenons la vertu, la dignité et le mérite de cet acte de religion. Mais d'où vient que toutes nos prieres ne sont pas exaucées? C'est que nous prions mal, c'est que nous ne pensons pas même que nous prions. Car quel homme si peu religieux qui osât parler à Dieu avec si peu d'attention, d'une maniere même si indécente, s'il pensoit que c'est à Dieu qu'il parle? La priere n'est pas seulement la preuve de notre confiance, elle est encore la preuve de notre foi : quel acte de religion nous doit intéresser davantage? La priere est parmi tant d'orages auxquels nous sommes exposés, l'abri le plus sûr et le plus proche. La priere rend agréablement inutiles, et les ruses et les efforts de l'ennemi du salut, et il n'est pas possible de bien prier et de ne pas vaincre. Quel malheur à qui ce puissant secours devient inutile? Mais de bonne foi, à prier Dieu comme l'on prie, pensons-nous que la priere doive nous être d'un grand secours.

SECOND POINT.

Considérez que si nous ne sommes pas exaucés, c'est que nous empêchons que Dieu ne nous exauce. On s'étonne qu'après tout ce que le Sauveur a dit de

de l'infaillibilité de la priere, si peu de gens soient exaucés : auroit-on moins sujet d'être surpris, si, tandis que nous prions si mal, nos prieres étoient plus efficaces ? N'accusons point le Seigneur de restreindre ses promesses et d'enchérir ses graces; nos motifs, nos dispositions, notre peu de religion même dans nos prieres le forcent, pour ainsi dire, de ne nous pas écouter. La priere demande un esprit humble et respectueux; s'avise-t-on de manquer jamais de respect, quand on présente une requête au Prince ? Quel suppliant oublie les moindres devoirs de bienséance ? On est naturellement honnête, respectueux, poli même, quand on prie les hommes; ce n'est que quand on prie Dieu qu'on se dispense de ces devoirs essentiels. Ces postures molles et négligées; ces airs vains, immodestes et si peu chrétiens; cette dissipation, cette inattention, ce dégoût et ces ennuis qui accompagnent nos prieres, sont-ils les marques d'un cœur humble, religieux et plein de Dieu ? Nous voulons que Dieu nous écoute, et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes; nous voulons qu'il nous tienne compte des prieres dont nous ne nous appercevons pas nous-mêmes quand nous les faisons. Ce sont les levres qui honorent Dieu; quelle part a le cœur à des Oraisons qu'on ne récite que par routine ? On peut dire qu'on dit une priere, mais on ne la fait point. Cette précipitation avec laquelle on prie, ces postures si peu décentes avec quoi on prie, ces distractions qu'on se procure en priant, tout cela marque-t-il un grand respect, un grand fonds de religion, une foi vive ? Oseroit-on se promener, ou s'asseoir quand on demande quelque grace à un Prince ? Oseroit-on prier un homme avec la même indécence, avec quoi on prie Dieu ? Le Seigneur est peu touché des louanges qu'on lui donne, et des vœux qu'on lui fait avec un esprit égaré. Dieu ne refuse rien à une priere persévérante. Il veut être pressé, importuné. D'où vient que notre confiance

est si foible ! c'est que nous sommes lâches à son service. Nous lui refusons tous les jours ce qu'il nous demande ; nous ne saurions avoir une ferme confiance, et nous persuader qu'il doive nous accorder ce que nous lui demandons. Ceux qui ne manquent ni de respect, ni d'attention dans leurs prieres, pèchent souvent dans le motif. Peu qui ne soient intéressés, et trop naturels, encore moins qui soient conformes à la volonté de celui qui ne nous veut accorder que ce qui est utile à notre salut, et pour sa gloire. Vous ne savez ce que vous demandez, disoit le Fils de Dieu à la mere des enfans de Zébédée ; nos vues, nos intentions sont-elles plus droites ? Que nos prieres soient toujours chrétiennes, et nous serons infailliblement exaucés.

C'est la grace que je vous demande, Seigneur ; faites que je sois exaucé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine doce nos orare. Luc. 1.

Seigneur apprenez-nous à prier.

Intende voci orationis meæ, Rex meus, et Deus meus. Psal. 5.

Daignez écouter ma priere, vous qui êtes mon roi et mon Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NUL acte de religion plus ordinaire que la priere, et nul peut-être dont Dieu soit moins honoré. Tout retentit des louanges du Seigneur et des vœux qu'on lui fait, mais le cœur et l'esprit prient-ils de concert avec les levres ? Et ne peut-on pas dire qu'on récite beaucoup de prieres, mais qu'on en fait peu ? Quand on ne consulteroit que le seul bon sens et l'idée qu'on doit avoir de ce saint exercice, pourroit-on voir de sang-froid avec quelle inapplication d'esprit, avec quelle tié-

deur, avec quelle indécence souvent on s'en acquitte ! et n'auroit-on pas droit de demander si c'est pour insulter, pour irriter Dieu, que nous prions ! La priere est un entretien avec Dieu, où l'ame admise, pour ainsi dire, et introduite dans le Sanctuaire, expose au Seigneur ses besoins, lui représente ses nécessités, lui découvre ses tentations, ses foiblesses ; et pénétrée des plus vifs sentimens de respect, d'amour et de reconnoissance, tâche de l'honorer autant par sa profonde soumission à ses ordres que par sa confiance et ses vœux. Un acte de religion si parfait peut-il n'être qu'une pratique purement extérieure ? Et si au moment qu'on traite avec Dieu, l'esprit s'égare jusqu'à perdre volontairement la dévotion intérieure, prie-t-on Dieu ? Réglez sur cette réflexion votre conduite.

2.° Ne priez jamais qu'avec un profond respect et dans une posture de corps qui convienne à la priere. Ne priez jamais avec précipitation, elle est toujours irréligieuse ; il vaut mieux faire moins de prieres, et les faire comme il faut. Eloignez-vous de tout ce qui peut distraire quand vous priez : *Lorsque vous priez*, dit le Sauveur, *entrez dans votre chambre, et, fermant la porte, priez votre Pere secrètement, et votre Pere vous en récompensera.* Matt. 6.

LE VENDREDI
DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME,

Dit autrement le Vendredi des Quatre-Temps.

TOUS les Offices du Carême ne tendent qu'à nous inspirer une grande componction de cœur,

une vive confiance en la miséricorde de Dieu, et à nous apprendre à prier avec humilité, avec ferveur et avec persévérance. L'Introït de la Messe de ce jour est une courte priere qui renferme tous ces motifs, et qui devroit nous être ordinaire. Elle est prise du Pseaume vingt-quatrieme, lequel est une priere des plus dévotes et des plus propres qu'on puisse faire à Dieu, pour obtenir le pardon de ses péchés : *De necessitatibus meis eripe me, Domine ; vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte omnia peccata mea.* N'attendez pas davantage, Seigneur, à me délivrer de mes peines ; considérez mon abaissement et les maux que je souffre, et faites que je puisse au moins expier par-là tous les péchés que j'ai commis. Il est vraisemblable que ce Pseaume fut fait pendant la révolte d'Absalon, comme on a déja dit. C'est une affectueuse priere d'un homme dans l'affliction, et qui, accablé de tristesse, le cœur brisé de douleur, a recours à Dieu, plein de confiance en sa miséricorde.

L'Epître qu'on lit à la Messe est une suite de celle du jour précédent. Le Prophete Ezéchiel nous réitere la même vérité, savoir : que chacun portera la peine de son péché, et que personne ne sera puni pour un autre : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur.* Le fils ne portera pas l'iniquité du pere, ni le pere celle du fils. En effet, Dieu n'a jamais imputé à personne les péchés d'autrui. Il est trop juste et trop miséricordieux pour réprouver une ame innocente. Si nous portons la peine du péché originel, c'est que véritablement ce péché est le nôtre. Que s'il permet quelquefois dans ce monde que l'innocent souffre avec le coupable et qu'il soit enveloppé dans le même châtiment, ce fléau, dans les desseins de Dieu, est une épreuve qui peut être une source de biens pour l'homme innocent, et non pas une peine pour punir un coupable. Ces fléaux dont Dieu afflige les justes à l'occasion des

méchans, sont plutôt des faveurs de sa part que des effets de sa vengeance. Les croix et les adversités dans le Christianisme sont des bienfaits et non pas des fléaux. Il n'en étoit pas de même dans l'ancienne loi, du moins selon l'idée du peuple. Les Juifs ne pouvoient regarder les peines de cette vie que comme de véritables maux ; et comme tout mal est une peine du péché, ils concluoient que s'ils n'avoient pas mérité les peines qu'ils souffroient, ils les souffroient en punition des péchés de leurs peres. D'où vient que dans leurs prieres ils demandoient pardon à Dieu, non-seulement de leurs propres péchés, mais aussi de ceux de leurs parens. Je vous supplie, Seigneur, disoit Daniel (*a*) que votre colere et votre indignation se détournent de votre Cité. Car Jérusalem et votre peuple sont aujourd'hui en opprobre à toutes les Nations qui vous environnent, à cause de nos péchés et des iniquités de nos peres : *Propter peccata nostra et iniquitates patrum nostrorum : Numquid voluntatis meæ est mors impii !* Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur ; Dieu veut véritablement la conversion du pécheur et non pas sa mort ; Dieu veut notre salut et non pas notre perte. Que cet article de notre foi est consolant ! mais que cette vérité sera éternellement affligeante pour ceux qui se damnent ! nul réprouvé qui ne soit l'artisan de sa réprobation. Voici la conduite que je tiens, dit le Seigneur, dans l'économie du salut des hommes : je souhaite que tous les hommes soient sauvés ; aussi donné-je ma grace à tous les hommes. Si le juste, malgré tous mes secours, perd sa justice, et meurt dans son péché, j'oublierai pour toujours toutes ses bonnes œuvres passées, et il sera damné. Que si le pécheur se convertit de bonne foi, s'il fait pénitence et qu'il meure en état de grace, je ne lui reprocherai point ses iniquités passées, et il sera sauvé. Dites après cela,

(a) *Dan.* 9.

dit le Seigneur, que mes voies ne sont pas justes ? *Numquid via mea non est æqua, et non magis viæ vestræ pravæ sunt !*

L'Evangile de ce jour n'est ni moins consolant, ni moins instructif. Jésus-Christ après avoir prêché et fait plusieurs miracles dans les villes et les bourgades, s'en alla à Jérusalem dans le temps de la fête des Juifs. On croit que c'étoit *la Fête des Sorts*, qu'on célébroit le 14 du mois Adar, qui étoit le dernier mois de l'année Juive. Il y avoit à Jérusalem une Piscine, appelée, en Grec, Probatique, c'est-à-dire, Piscine pour les moutons; et en Hébreu, Bethsaïda, qui veut dire maison de miséricorde. C'étoit un grand et fort large bassin auprès d'une porte de Jérusalem par où les troupeaux entroient; et dans lequel, selon saint Jérôme, on lavoit les intestins des animaux qu'on sacrifioit dans le Temple. Autour de cette Piscine, il y avoit cinq portiques ou galeries, dans lesquelles il y avoit en tout temps un grand nombre de malades, beaucoup d'aveugles, de boîteux et de paralytiques couchés sur des couchettes, qui tous attendoient que l'eau eût été remuée par un Ange, qui ne manquoit jamais, en certain temps, de descendre dans ce bassin et d'en remuer l'eau, et alors celui des malades qui y entroit le premier étoit infailliblement guéri, quelque maladie qu'il eût : tout le monde étoit témoin depuis long-temps de cette merveille. Le Sauveur alla visiter cet hôpital, et parmi un fort grand nombre de malades il y apperçut un paralytique qui, depuis trente-huit ans, étoit dans un lit sans pouvoir se remuer. Le Fils de Dieu s'approche de lui et lui demande s'il veut être guéri. Cette demande sembloit inutile; mais le Sauveur vouloit nous apprendre qu'il veut être prié; et que la guérison du pécheur est toujours volontaire, quoiqu'elle soit toujours l'effet de sa pure bonté. Le malade, qui ne connoissoit point la toute-puissance de celui qui lui parloit,

répond qu'il souhaite fort depuis long-temps sa guérison, mais qu'il n'a personne qui le jette dans la Piscine dès que l'eau est agitée, et que quelque effort qu'il fasse pour s'en approcher, il est toujours prévenu. Levez-vous, lui dit Jesus, prenez votre lit et allez-vous-en. Alors le paralytique se sentant guéri, se leve, charge son lit sur ses épaules, et s'en va, au grand étonnement de tout le peuple.

Ce miracle, qui n'étoit pas moins une marque sensible de la bonté du Sauveur qu'une preuve éclatante de sa puissance, fut aussitôt condamné des Juifs comme une profanation et un violement de la loi, parce qu'il avoit été fait au jour du Sabbat. Sous cette fausse apparence de piété, dont ils coloroient ordinairement leur haine et leur jalousie, ils inquiétent le paralytique sur le sujet de sa guérison, et lui font un crime de son obéissance. Véritable caractere du faux zele. On est outré sur les observances extérieures de la loi, tandis qu'on fomente dans le cœur les plus criminelles passions, et qu'on nourrit une haine mortelle. Le Fils de l'homme, dit saint Matthieu, est le Maître du Sabbat : *Dominus enim est Filius hominis etiam Sabbathi;* et il étoit de la sagesse du Sauveur, dit l'Abbé Rupert, que ses miracles qui étoient une preuve de sa divinité, fussent connus dans Jérusalem d'un très-grand nombre de personnes, et c'est sans doute pour cela que le Sauveur les faisoit d'ordinaire le jour du Sabbat. Ce n'étoit pas pour se convertir que les Juifs vouloient apprendre l'auteur du miracle. Ainsi, les hérétiques ont refusé de reconnoître la véritable Eglise, quoiqu'ils n'aient point ignoré les grands miracles que plusieurs de ses enfans ont fait. Le Sauveur voyant l'abus que les Juifs faisoient d'une merveille si capable de les convertir, se retira de la foule. C'est ainsi que Dieu fait souvent quand on abuse de ses grandes graces. Quel châtiment, Seigneur, que

ce funeste abandon ! Jesus qui ne guérit le corps que pour guérir l'ame, ayant trouvé depuis cet homme dans le Temple : Vous voilà guéri, lui dit-il, gardez-vous bien désormais de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme reconnut alors son divin bienfaiteur, et voulant qu'il fût honoré de tout le monde, il alla déclarer aux Juifs que Jesus étoit celui à qui il devoit sa santé. Mais quel honneur Jesus pouvoit-il attendre de ceux qui formoient déjà un puissant parti pour le perdre ?

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

ESTO Domine, propitius plebis tuæ : et quam tibi facis devotam, benigno refove miseratus auxilio. Per Dominum, etc.

SOYEZ, Seigneur, favorable à votre peuple : et comme vous faites par votre grace, qu'il vous soit consacré ; fortifiez-le par le secours de votre miséricorde. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Ezéchiel. Chap. 18.

HÆC dicit Dominus Deus : anima, quæ peccaverit, ipsa morietur : filius non portabit iniquitatem patris, et pater non portabit iniquitatem filii : justitia justi super eum erit, et impietas impii erit super eum. Si autem impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis, quæ operatus est, et custodierit omnia præcepta mea, et fecerit judicium et justitiam : vitâ vivet, et non morietur. Omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor : in

VOICI ce que dit le Seigneur notre Dieu ; l'ame qui a péché mourra elle-même. Le fils ne portera point l'iniquité du pere, et le pere ne portera point l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui. Que si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il avoit commis ; s'il garde tous mes préceptes, et s'il agit selon l'équité et la justice, il vivra certainement, et il ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avoit commis

justitia sua, quam operatus est, vivet. Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur à viis suis, et vivat! Si autem averterit se justus à justitia sua, et fecerit iniquitatem secundùm omnes abominationes, quas operari solet impius, numquid vivet! omnes justitiæ ejus, quas fecerat, non recordabuntur: in prævaricatione, quâ prævaricatus est, et in peccato suo, quod peccavit, in ipsis morietur. Et dixistis: non est æqua via Domini. Audite ergo domus Israël. Numquid via mea non est æqua, et non magis viæ vestræ pravæ sunt! Cùm enim averterit se justus à justitia sua, et fecerit iniquitatem, morietur in eis: in injustitia, quam operatus est, morietur. Et cùm averterit se impius ab impietate sua, quam operatus est, et fecerit judicium et justitiam: ipse animam suam vivificabit. Considerans enim, et avertens se ab omnibus iniquitatibus suis, quas operatus est, vitâ vivet, et non morietur, ait Dominus omnipotens.

ses; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur notre Dieu! et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, et qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive! que si le juste se détourne de sa justice, et qu'il vienne à commettre l'iniquité, et toutes les abominations que l'impie commet d'ordinaire, vivra-t-il alors! toutes les œuvres de justice qu'il avoit faites seront oubliées, et il mourra dans la perfidie où il est tombé, et dans le péché qu'il a commis. Après cela vous dites: la voie du Seigneur n'est pas juste. Ecoutez, donc maison d'Israel, est-ce ma voie qui n'est pas juste: et ne sont-ce pas plutôt les vôtres qui sont corrompues! car lorsque le juste se sera détourné de sa justice, qu'il aura commis l'iniquité et qu'il sera mort en cet état; il mourra dans les œuvres injustes qu'il a commises. Et lorsque l'impie se sera détourné de l'impiété où il avoit vécu; et qu'il agira selon l'équité et la justice, il rendra ainsi la vie à son ame. Comme il a considéré son état, et qu'il s'est détourné de toutes les œuvres d'iniquité qu'il avoit commises; il vivra certainement, et ne mourra point, dit le Seigneur tout-puissant.

Le Prophete Ezéchiel fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias Roi de Juda, et ensuite transféré dans la Mesopotamie, où Dieu lui donna le don de prophétie, pour consoler ses freres compagnons de sa captivité.

RÈFLEXIONS.

La justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui. Chacun y est pour soi en fait de salut. Nos œuvres nous suivent, et nous ne pouvons pas en faire cession à autrui. Admirons la sagesse infinie du Seigneur et sa miséricorde sans bornes. Avec quelle patience souffre-t-il les égaremens des pécheurs, et avec quelle bonté les reçoit-il dès qu'ils retournent à la maison du pere! Sa joie, ses libéralités, la fête qu'il fait au retour de cet enfant prodigue, sont si extraordinaires, qu'elles donnent de la jalousie au fils aîné. Ne falloit-il pas marquer la joie que j'ai de son retour! dit ce bon pere. Tels sont les sentimens de Dieu à l'égard d'un pécheur pénitent. *Perierat :* l'ouvrage de mes mains, mon image, ma ressemblance, le prix de mon sang étoit perdu, et je rentre aujourd'hui en possession de ce bien. *Mortuus erat :* c'étoit une ame désespérée, abandonnée, sur laquelle je ne comptois plus : cent fois sollicitée, pressée, recherchée, elle me rejetoit, elle me méprisoit; on avoit inutilement tenté de la réduire : tout avoit échoué; elle étoit ensevelie dans le sommeil du péché : aujourd'hui contre toute apparence cet impie a prêté l'oreille à ma voix, s'est rendu aux amoureuses sollicitations de ma grace, s'est détourné de l'impiété où il avoit vécu; honteux de ses attachemens criminels, il vient se jeter à mes pieds, et je le reçois entre mes bras; j'entre dans ce cœur soumis, attendri, docile. Je revois ce fils rebelle, détester de tout son cœur sa révolte, implorer ma miséricorde, avoir recours à ma bonté : puis-je ne pas me réjouir d'une telle conquête! J'étois obligé de le perdre, malgré l'amour que j'ai pour lui; il ne m'empêche plus de satisfaire le désir que j'ai de le rendre heureux : quelle joie plus sensible peut donner une créature à l'Auteur de son être! Le juste, au con-

traire, après avoir été comblé de mes bienfaits, après avoir goûté à loisir les douceurs de ma tendresse, après avoir expérimenté les avantages qu'on trouve à mon service; s'il vient à se dégoûter des faveurs et des caresses du plus aimable de tous les maîtres, du plus tendre de tous les peres, s'il meurt dans ses égaremens, s'il meurt dans ma disgrace, ne dois-je pas le punir comme un enfant rebelle, et le laisser éternellement dans le malheureux sort des réprouvés? Il a oublié mes graces, mes bienfaits, n'est-il pas juste que j'oublie ses bonnes œuvres? n'est-il pas juste que je le traite comme les impies, puisqu'il est mort dans son péché? Le sort de tous les damnés est déplorable; mais quelle douleur, quel désespoir, quelle rage d'un homme qui a eu durant une partie de sa vie la dévotion, et qui est mort dans le péché! quel désespoir, quelle rage durant toute l'éternité pour une personne qui avoit goûté Dieu, qui avoit passé quelque temps au service de Dieu, et qui est réprouvée! quelle rage pour un Prêtre, pour une personne religieuse qui a médité cent fois les grandes vérités de la Religion; qui les a prêchées, expliquées aux autres; qui a contribué par son zele au salut de tant d'ames, dont Dieu s'est servi pour convertir tant de pécheurs; qui a si fort contribué à retirer des derniers égaremens par ses ouvrages de piété, par ses sages avis, par ses bons exemples même, tant d'impies, s'il a le malheur de s'être perverti, d'être mort dans le péché, d'être damné! Quel désespoir, quelle rage pour ses sacrés Ministres des Autels, qui nourris du Corps et du Sang adorables de Jesus-Christ, se sont empoisonnés volontairement par les ameres délices du monde dont ils ont voulu se repaître, et après avoir retiré tant de brebis de ces mauvais pâturages, s'en sont eux-mêmes nourris! Enfin quel désespoir et quelle rage pour ces salutaires Médecins, qui après avoir guéri tant de malades désespérés, n'ont pas voulu

se guérir eux-mêmes de la même maladie ! pour ces Directeurs, qui, après avoir conduit tant d'ames dans les voies du salut et de la justice, auront le malheur eux-mêmes de s'égarer et de mourir dans leurs égaremens !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 5.

IN illo tempore : erat dies festus Judæorum, et ascendit Jesus Jerosolymam. Est autem Jerosolymis Probatica piscina, quæ cognominatur Hebraïcè Bethsaïda quinque porticus habens. In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum. Angelus autem Domini descendebat secundùm tempus in piscinam : et movebatur aqua. Et qui prior descendisset in piscinam post motionem aquæ, sanus fiebat à quacumque detinebatur infirmitate. Erat autem quidam homo ibi, triginta et octo annos habens in infirmitate sua. Hunc cùm vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet, dicit ei : vis sanus fieri ? Respondit ei languidus : Domine, hominem non habeo, ut cùm turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam : dum venio enim ego, alius ante me descendit. Dicit ei Jesus : surge, tolle grabatum tuum, et ambula.

EN ce temps-là, vint une fête des Juifs, et Jesus alla à Jérusalem. Or il y a à Jérusalem une piscine pour les moutons, qui s'appelle en Hébreu Bethsaïda, entourée de cinq galeries, où étoient étendus des malades en grand nombre ; des aveugles, des boiteux, et d'autres dont les membres ne prenoient point de nourriture ; qui attendoit que l'eau fût agitée. L'Ange du Seigneur descendoit à certain temps dans la piscine, et l'eau s'agitoit. Le premier qui y descendoit après l'agitation de l'eau, guérissoit, quelque maladie qu'il eût. Il y avoit là un homme qui languissoit depuis trente-huit ans. Jesus le voyant là étendu, et sachant que depuis long-temps il étoit malade, lui dit : voulez-vous être guéri ! Le malade lui répondit : je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine dès que l'eau est agitée. Car dans le temps que j'y vais, un autre descend avant moi. Levez-vous, lui dit Jesus, prenez votre lit et marchez. Aussi-tôt l'homme fut guéri,

Et statim sanus factus est homo ille : et sustulit grabatum suum, et ambulabat. Erat autem sabbatum in die illo. Dicebant ergo Judæi illi qui sanatus fuerat : sabbatum est non licet tibi tollere grabatum tuum. Respondit eis : Qui me sanum fecit, ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum, et ambula. Interrogaverunt ergo eum : Quis est ille homo, qui dixit tibi : Tolle grabatum tuum, et ambula? Is autem, qui sanus fuerat effectus, nesciebat quis esset. Jesus enim declinavit à turbâ constituta in loco. Postea invenit eum Jesus in templo, et dixit illi : Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. Abiit ille homo, et nuntiavit Judæis, quia Jesus esset, qui fecit eum sanum.

et prenant son lit se mit à marcher. Or c'étoit un jour de Sabbat. Les Juifs donc disoient à celui qui avoit été guéri : c'est aujourd'hui le jour du Sabbat, il ne vous est par permis de porter votre lit; il répondit : celui qui m'a guéri, m'a dit ; prenez votre lit et marchez! Là-dessus ils lui demanderent : qui est cet homme qui vous a dit : prenez votre lit, et marchez! mais celui qui avoit été guéri ne savoit qui c'étoit, car Jesus s'étoit échappé de la foule du monde qu'il y avoit là. Jesus le trouva depuis dans le Temple, et lui dit : vous voilà guéri, gardez-vous bien désormais de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme s'en alla, et apprit aux Juifs, que c'étoit Jesus qui l'avoit guéri.

MÉDITATION.

Qu'on ne doit compter que sur Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien il y a peu à compter sur les hommes ; appui caduc, fragile, foible, frivole, vain. Rien n'est capable de fixer la légéreté d'un cœur volage, bizarre et changeant. Les protestations les plus sinceres d'amitié, les offres de service les moins simulées, les obligations même les plus réelles ; tout cela se dissipe au moindre vent, tout cela s'évanouit à la premiere apparence d'un nouveau système : malheur à qui

compte sur ces sentimens. Rien n'est plus changeant que le cœur humain ; rien ne change en effet plus souvent ni plus promptement que ce mobile de nos sentimens, de nos actions, même de nos jugemens et de notre estime. Comme l'amour-propre et les passions en sont le principal ressort, il ne faut pas s'étonner si la conduite des hommes suit les caprices. On vous estime, on vous loue, on vous protege, on vous chérit. Est-ce votre vertu, sont-ce vos belles qualités, est-ce votre mérite qui vous attachent ces amis, qui vous procurent l'estime et la protection des Grands, qui vous distinguent dans le monde ? rien n'est plus juste, rien n'est mieux fondé, rien ne vous répond davantage d'un crédit, d'une faveur, d'une fortune plus durable : ne vous y fiez pas, il ne faut qu'un esprit de parti, qu'un mauvais succès, qu'un nouvel intérêt, qu'une maladie même, pour affoiblir tous ces appuis, pour rompre tous ces nœuds, pour faire disparoître toutes ces montres de bienveillance. Mais votre vertu persévere, vos belles qualités subsistent, votre mérite n'est pas éteint, il est vrai, mais les ressorts sont changés, les poids sont altérés ; ce n'est plus la même main qui tient la balance. Un nouveau système de choses a changé les idées ; de nouveaux motifs ont fait naître de nouveaux sentimens ; il ne faut qu'une jalousie, qu'une terreur panique, qu'une nouvelle passion pour causer une nouvelle face de choses. On se défie de votre vertu trop austere, on l'estime, mais on la craint. On vous croit opposé à leurs intérêts particuliers, trop éclairé censeur de leurs défauts : votre trop religieuse régularité embarrasse ; il n'en faut pas davantage pour vous décrier, pour vous noircir. Vous croit-on inutile à ces intérêts, à ces desseins ? on vous oublie. Cette amitié qui paroissoit si bien cimentée se dément ; on n'a plus pour vous que de l'indifférence et de la froideur ; on ne veut pas même

que vous ayiez cette vertu, ce mérite, ces bonnes qualités qui méritoient leur estime, parce qu'on est bien aise de justifier un changement qui est condamné par la raison et par le bon sens. Vous voit-on dans la disgrace ? vous êtes bientôt dans l'oubli. Un nouvel objet, un nouveau patron prend votre place. Bon Dieu ! qu'on est à plaindre quand on a beaucoup compté sur un tel fonds.

SECOND POINT.

Considérez que quand les hommes seroient ou moins ingrats, ou moins injustes et moins changeans, on ne devroit pas plus compter sur leur crédit et sur leur bienveillance. Les hommes peuvent nous servir pour nous avancer, mais non pas pour nous rendre heureux. La plus grande faveur ne sauroit nous procurer un jour de santé, un quart-d'heure de tranquillité, une demi-heure de vie. Quel appui peut charmer nos chagrins ? quel crédit peut contenter un cœur insatiable ? tout l'appui des hommes n'est qu'un foible roseau qui ne plie pas seulement, mais qui casse. Quand leur volonté ne seroit point changeante, rien n'est plus caduque que leur durée ; sont-ils les maîtres de leurs jours ? la personne sur qui vous comptez, ne peut point elle-même compter d'être demain en vie. Cet appui ayant une fois disparu, que deviennent toutes nos espérances ! Dussions-nous survivre à tous nos Maîtres, et à tous nos Patrons, quels secours peuvent-ils nous donner à l'heure de notre mort ? et quels biens peuvent-ils nous faire pour l'autre vie ? tout leur pouvoir, toute leur bonne volonté se borne à cette poignée de jours que nous avons à vivre ; et quel service peuvent-ils nous rendre durant l'éternité ? il n'en est pas de même de la confiance que nous avons en Dieu, ni du secours et des avantages que nous trouvons à son service. Immuable, incapable de changement, exempt de passions, la sagesse, l'équité, la bonté même ; il n'y a que

notre pure malice qui puisse le faire changer, pour ainsi dire, à notre égerd. Nous trouvons en lui en tout temps un fonds inépuisable de bonté et de pouvoir, qui n'est jamais sujet à l'humeur et au caprice. Seul Maître de tous les événemens, source de tous les biens, nous ne pouvons manquer d'être heureux, d'être contens, tant que nous sommes dans ses bonnes graces. Que les hommes changent! Dieu ne sauroit changer; que les hommes cessent d'être, Dieu subsiste. En lui nous trouvons en tout temps un protecteur tout-puissant, un ami tendre, libéral, bienfaisant, un Maître indulgent, compatissant, un bon Pere. Il connoît tous nos besoins, et prévient nos prieres pour y pourvoir; il suffit que nous l'aimions, nous sommes assurés de sa tendresse: et que ne peut pas l'amour qu'il a pour nous? que toutes les créatures se déchaînent contre nous, que tout l'enfer nous déclare la guerre, nous n'avons rien à craindre tant que nous sommes sous sa protection. Au milieu des plus furieuses tempêtes, exposés aux orages les plus violens, agités par les flots, il suffit que nous soyions avec lui, les vents et la mer lui obéissent. Nulle maladie qui ne soit un don de sa part, nulle adversité qui ne soit un présent de sa main, nul ennemi de notre salut qui ne soit le sien, nul événement enfin qu'il ne permette pour notre avantage. Ce n'est pas seulement durant cette vie que nous pouvons sûrement compter sur sa protection ot sur sa bonté; lui seul est notre consolation à l'heure de la mort, notre force, notre asyle à ce dernier moment, où toutes les créatures nous abandonnent malgré qu'elles en aient, à ce dernier moment, où tout le monde nous est inutile. Dieu seul fait tout notre bonheur et notre joie. Quel plaisir plus exquis, quelle consolation plus charmante et mieux fondée, que d'expirer entre ses bras! Dieu seul peut faire notre bonheur durant toute l'éternité; que pensera-t-on alors de la trompeuse confiance qu'on a eue en la protection des hommes?

Non, Seigneur, c'en est fait, je n'aurai jamais plus de confiance qu'en vous seul; je connois trop visiblement la foiblesse et le néant du crédit qu'on peut trouver auprès des hommes, pour compter plus sur un autre appui que sur vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

In Domino confido : quomodò dicitis animæ meæ : transmigra in montem sicut passer? Ps. 10.

J'ai mis toute ma confiance au Seigneur; pourquoi donc me dites-vous : gagnez comme un oiseau les montagnes.

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. Psal 30.

J'ai espéré en vous, Seigneur, que je n'aie jamais la confusion d'y avoir espéré en vain.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Reconnoissant la foiblesse, la caducité, le faux de tous les appuis humains, concluez que c'est une étrange folie de compter sur le pouvoir et sur la bienveillance des hommes, et que toute notre confiance doit être en Dieu seul. Ne comptez que sur lui, et animez tous les jours votre confiance en sa bonté et en sa toute-puissance. On peut bien ne pas négliger les secours des amis, des Grands; mais n'y comptez point, votre espérance seroit vaine. Ne vous affligez point si les hommes vous oublient, ou vous méprisent. Ayez souvent présent dans votre esprit ces belles paroles du Roi Prophete : *Pater meus, et mater mea, dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me* Mes plus proches parens m'ont délaissé, mais Dieu a bien voulu se charger de moi; qu'ai-je à craindre?

2.° Mettez toute votre confiance en Dieu, surtout dans les adversités. Soyez fidele à son service, soyez avec lui, il sera avec vous; avec un

tel appui les vents les plus furieux ne sauroient vous nuire. Ranimez votre confiance tous les matins, et plusieurs fois durant le jour; et lorsque la prudence chrétienne vous permettra de vous servir du crédit, et de la bienveillance de vos protecteurs, dites à Dieu que ce n'est cependant que sur lui que vous mettez toute votre confiance. Ayez-en une singuliere en la protection de la sainte Vierge : c'est se confier en Dieu, que de se confier en elle. La confiance en notre Ange Gardien et aux Saints est très-utile; ce sont des protecteurs sûrs, et des amis sur qui nous pouvons sûrement compter.

LE SAMEDI
DE LA PREMIERE SEMAINE
DE CARÊME,

Dit communément le Samedi des Quatre-Temps.

TOUT est mystérieux dans les Offices du Carême, tout y est instructif, et tout concourt à nous inspirer l'esprit de pénitence. La Messe de ce jour commence par ces belles paroles du Pseaume 87. *Intret oratio mea in conspectu tuo : inclina aurem tuam ad precem meam, Domine.* Seigneur, que ma priere puisse arriver jusqu'à vous; prêtez l'oreille aux vœux que je vous adresse. *Domine Deus salutis meæ, in die clamavi, et nocte coram te.* Seigneur, mon Dieu, mon Libérateur, je ne cesse nuit et jour de vous appeller à mon secours par mes cris. David persécuté d'Absalon, et représentant à Dieu ses maux dans la priere, est une figure sensible de Jesus-Christ qui prie son Pere au temps de sa Passion; tout ce Pseaume est une image prophétique, et en même-temps une vive expression des sentimens

du cœur de Jesus-Christ si ignominieusement traité, si cruellement persécuté par un peuple dont il étoit le Roi et le Pere.

On lit six Leçons à la Messe de ce jour, comme on a coutume de faire tous les Samedis des Quatre-Temps ; cet usage est très-ancien dans l'Eglise. On a pu voir au Samedi des Quatre-Temps de Décembre, pourquoi on avoit donné au Samedi des Quatre-Temps le nom de *Jour aux douze leçons*. Quoique le jeûne des Quatre-Temps dans les quatre Saisons de l'année soit d'institution Apostolique, ce n'est que sous le saint Pape Grégoire VII, dans le onzieme siecle, que les Quatre-Temps du Printemps ont été fixés à la premiere Semaine de Carême, et ceux de l'Eté, à la Pentecôte ; ce qui fut confirmé par un nouveau Décret, dix ans après, dans le Concile de Clermont en Auvergne par le Pape Urbain II, qui y présida.

La premiere des six leçons destinées pour la Messe de ce jour, est tirée du Deutéronome, où Dieu ordonne à son peuple une dîme particuliere : mais triennale, c'est-à-dire, seulement de trois ans (a), *Anno decimarum tertio*, pour l'entretien des Lévites ou ministres du Temple, et pour assister les Etrangers, les Veuves et les Orphelins. Ce devoir accompli, Dieu leur prescrit une espece de Formule, par laquelle ils s'engagent solemnellement devant lui, à n'avoir jamais d'autre Dieu, d'autre Maitre ; et Dieu aussi les a choisis pour être son peuple particulier, et la Nation privilégiée.

La seconde est prise du même Livre, où Dieu promet à son peuple que, s'il est fidele à observer le Commandement qu'il lui fait d'aimer le Seigneur son Dieu, de marcher dans toutes les voies, et d'être inviolablement attaché à son service, il exterminera de devant ses yeux toutes ses Nations qui le surpassoient en puissance et en force ; et qu'il le

(a) *Deut.* 26.

mettra en possession de leur pays ; et qu'après l'avoir rendu riche et puissant, il le rendra formidable à toute la terre : *Terrorem vestrum et formidinem dabit Dominus Deus vester super omnem terram* (b). Toutes ces récompenses matérielles n'étoient que la figure des récompenses spirituelles promises au peuple de la nouvelle alliance, à cette Nation sainte qui sont les Chrétiens.

La troisieme Leçon est tirée du second Livre des Machabées ; elle contient que les Prêtres après le retour de la captivité de Babylone furent à Dieu avec Nehemias pendant le sacrifice, que consumoit le feu sacré qu'on avoit caché au fond d'un puits avant la captivité, et qui s'étoit tourné en une eau boueuse et épaisse ; laquelle ayant été répandue sur le bois, et la victime qu'on avoit mis sur l'autel, se changea miraculeusement en feu, dès que le Soleil parut ; et ce fut durant que ce feu miraculeux consumoit le sacrifice, que Nehemias, Jonathas, et les autres Prêtres faisoient la priere contenue dans cette troisieme Leçon.

La quatrieme est prise du Livre de l'Ecclésiastique, où l'Auteur de ce Livre fait une ardente priere à Dieu pour le supplier d'avoir pitié de son peuple affligé, dispersé, et par-tout maltraité. Lorsque l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique écrivoit, la Nation Juive étoit dispersée dans l'Egypte, dans la Syrie, et dans toutes les Provinces d'Orient ; et ceux-mêmes qui étoient dans la Judée et dans Jérusalem, étoient opprimés par les Princes voisins dont ils étoient la victime. Comme toutes ces adversités étoient la figure de celles qui devoient un jour affliger les Fideles, l'Eglise renouvelle à Dieu les mêmes prieres pour tous ses enfans.

La cinquieme qui est la derniere de celles qu'on prend de l'ancien Testament, est tirée du Prophete Daniel, et rapporte la merveille des trois enfans Hébreux, qui, jetés dans une fournaise ar-

(b) *Deut.* 11.

dente pour avoir été fideles à Dieu, y trouverent du rafraîchissement au milieu du feu, et y chanterent les louanges de Dieu que l'Eglise repete ici dans cette Epître.

Enfin la sixieme, qui est proprement l'Epître de la Messe de ce jour, est une instruction que l'Apôtre saint Paul donne aux Chrétiens de Thessalonique dans la premiere lettre qu'il leur écrit, et à leur occasion à tous les fideles. On peut dire que c'est un précis de toute la morale de Jesus-Christ, et l'abrégé le plus moëlleux de la doctrine de l'Evangile. *Corripite inquietos*, leur dit-il, reprenez les brouillons : l'Apôtre parle de ces esprits inquiets, orgueilleux, turbulens qui ne sauroient vivre en repos, ni y laisser vivre les autres ; qui mettent le trouble dans les plus saintes sociétés dont ils sont le fléau ; gens de parti, susceptibles de toutes les erreurs, et qui ne semblent nés que pour semer par-tout la zizanie, la division et le schisme. *Suscipite infirmos :* supportez les foibles et les imparfaits. *Consolamini pusillanimes :* encouragez ceux qui ont l'esprit abattu à la vue des moindres difficultés. *Patientes estote ad omnes :* la charité qui doit caractériser tous les Chrétiens est patiente, compâtissante ; elle supporte tout, et n'a point d'acception de personnes. *Ne quis malum pro malo reddat ;* point d'animosité, point de vengeance ; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais tâchez de vaincre le mal qu'on vous fait par le bien que vous ferez aux autres : *Quod bonum est sectamini in invicem, et in omnes :* ne poursuivez l'injure que par des bienfaits. *Semper gaudete :* la joie spirituelle est le fruit de l'Esprit saint, Dieu ne veut point de serviteurs chagrins et tristes. En quelque état que vous vous trouviez, dans la pauvreté, dans l'adversité, dans la misere, recevez tout comme venant de sa main, bénissez-le de tout. *Sine intermissione orate ; in omnibus gratias agite ;* élevez sans cesse votre cœur à

Dieu, faites tout pour sa gloire; adorez sa Providence dans tout ce qui vous arrive; remerciez-le autant dans l'adversité que dans la prospérité, puisque toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui l'aiment. *Hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu :* un grand motif pour se réjouir et pour remercier Dieu de tout ce qui arrive, c'est qu'au péché près tout ce qui arrive, arrive par la volonté de Dieu en Jesus-Christ, à l'image duquel nous devons être conformes. *Spiritum nolite extinguere :* n'éteignez point la lumiere du Saint-Esprit en vous par le péché; n'étouffez pas ses inspirations en résistant à la grace, et sous prétexte qu'il y a parmi vous de faux Prophetes, gardez-vous bien de rejeter les instructions de ceux qui vous parlent de la part de Dieu. *Omnia probate, quod bonum est tenete :* examinez toutes choses; tenez-vous à ce qu'elles ont de bon. Ne vous laissez point prévenir par de faux préjugés: soyez, dit saint Cyrille, expliquant ce passage, soyez comme des bons changeurs, ne vous laissez pas éblouir par un faux brillant, par un dehors qui impose; rejetez tout ce qui est du faux coin, et ne retenez que ce qui est bon et de poids. *Ab omni specie malâ abstinete vos ;* ce n'est pas assez d'être innocent aux yeux de Dieu, il faut éviter jusqu'à l'apparence, jusqu'à l'ombre du mal, pour ne scandaliser personne : nous devons à tous le bon exemple; ce devoir n'est pas la moindre de nos obligations.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris de saint Matthieu, chapitre 17, et contient l'histoire de la transfiguration de notre Seigneur Jesus-Christ sur la montagne du Thabor. Depuis quelque temps le Sauveur instruisant ses Disciples des principaux mysteres de la Religion, il leur avoit fait une peinture assez vive des humiliations et des ignominies de sa passion, et de ce qu'ils auroient eux-mêmes à souffrir de dur et d'humiliant de la

part des hommes. Ces images tristes étoient très-propres à effrayer des gens encore tout matériels et imparfaits. Ce fut sans doute pour soutenir leur foi encore foible, et pour ranimer leur courage tout languissant, que le Sauveur leur dit que quelques-uns de ceux qui étoient là présens, ne mourroient point sans qu'ils n'eussent vu paroître le Fils de l'Homme dans sa gloire. En effet, environ six jours après, Jesus-Christ choisit trois de ses Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, et les mena à l'écart sur une haute montagne qu'on croit être le Thabor. Comme il ne vouloit pas que ce mystere fût connu et rendu public avant sa Résurrection, il ne mena avec lui qu'un petit nombre de personnes. Il prend trois de ses Apôtres : c'étoit le nombre le plus complet que demandoit la loi, pour rendre un témoignage non suspect. Il choisit pour témoins de sa gloire, ceux qui devoient bientôt être témoins de son agonie, pour nous apprendre que si nous devons avoir part à sa gloire, nous voulons avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Etant arrivé sur le haut de la montagne, il se retira un peu à l'écart et se mit en priere. Alors il se transfigura, c'est-à-dire, qu'il parut dans l'éclat de sa Majesté, non plus comme un simple homme, mais comme un Homme-Dieu. L'éclat de sa Divinité et la gloire de son Ame bienheureuse, parurent visiblement sur son Corps par quelques rayons échappés de cette lumiere admirable qu'il avoit tenue jusqu'alors cachée dans sa source. Son visage devint lumineux comme le Soleil, ses habits devinrent blancs comme la neige : ils ne furent point changés essentiellement, dit saint Jérôme, ils reçurent seulement un éclat éblouissant de la lumiere vive qui réjaillissoit de tout son corps. On peut dire en un certain sens que la vie commune de notre Sauveur, et sa bassesse extérieure étoient proprement une vraie transfiguration, puisqu'il y paroissoit dans

un état étrange à sa nature, au lieu que la gloire de sa transfiguration étoit son état naturel ; ainsi il falloit un miracle continuel pour suspendre le réjaillissement de sa gloire et de sa majesté sur son visage ; mais il ne falloit que suspendre le miracle pour se montrer tel qu'il parut alors. Son Corps étoit proprement comme un nuage autour du Soleil. Naturellement il devoit être tout éclatant par la lumiere qu'il tenoit comme enveloppée. Dans cet état de majesté, Jesus ne voulut pas paroître seul : Moïse et Elie parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui. Jesus-Christ voulut que le Législateur lui-même, et un des plus illustres Prophetes, rendissent témoignage aux Apôtres, que c'étoit à lui que convenoit tout ce que la loi et les Prophetes avoient marqué ou prédit du Messie. Voici un signe du Ciel, dit saint Jérôme, tel que les Pharisiens l'avoient demandé quelques jours auparavant ; mais dont ils ne méritoient pas d'être témoins. Elie, disent les Peres, etoit encore en vie, et il parut avec son corps naturel ; Moïse ressuscita pour cette cérémonie, et il se rendormit ensuite au Seigneur. Le sujet de l'entretien de Jesus-Christ avec Moïse et Elie, étoit des supplices et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Les Apôtres furent saisis d'un doux étonnement causé par l'admiration et la joie que leur inspiroit la vue de cette merveille. Alors saint Pierre tout transporté d'amour, et s'abandonnant à la joie dont il tressailloit dans une espece d'extase : ah ! Seigneur, s'écria-t-il, qu'il fait bon ici ; ne voulez-vous pas que nous y établissions notre demeure ? nous ne saurions être mieux : permettez-nous de n'en point sortir. Nous y dresserons trois tentes ; une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Saint Pierre ne consulte que son bon cœur, et il se laisse transporter à sa vivacité ordinaire et à l'ardeur de sa dévotion. *Adhuc eo loquente :* Il parloit encore, lorsqu'une nuée

nuée lumineuse les enveloppa, et en même-temps il sortit de la nuée une voix qui disoit : c'est là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices ; écoutez-le comme votre maître ; obéissez-lui comme à votre Roi. Ce ne fut qu'après que Moïse et Elie eurent disparu, que cette voix se fit entendre, afin que Jesus étant seul, dit saint Chrysostôme, on ne pût douter qu'elle ne s'adressât à lui. La splendeur de ce nuage et le son de cette voix frapperent les Apôtres de telle sorte, que saisis de crainte ils tomberent le visage contre terre, et au même instant toute cette gloire s'évanouit. Jesus alors s'approchant, leur dit : levez-vous, et n'ayez point de peur. Ils commencerent aussi-tôt à lever les yeux, et le voyant lui seul, ils se rassurerent. Il leur tardoit d'aller raconter aux autres Apôtres ce qui venoit d'arriver ; mais Jesus en descendant de la montagne leur commanda de n'en parler à personne, jusqu'après sa Résurrection.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

POPULUM tuum, quæsumus, Domine, propitius respice, atque ab eo flagella tuæ iracundiæ clementer averte. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, regardez favorablement votre peuple, et détournez, par votre bonté, de dessus sa tête les fléaux de votre colere. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Thessaloniciens. Chap. 5.

FRATRES : rogamus vos, corripite inquietos, consolamini pusillanimes, suscipite infirmos, patientes estote ad omnes : vide-

MES FRERES, voici de quoi nous vous prions : reprenez les esprits brouillons, consolez les pusillanimes, soutenez les foibles,

te ne quis malum pro malo alicui reddat : sed semper quod bonum est sectamini in invicem , et in omnes. Semper gaudete. Sine intermissione orate. In omnibus gratias agite : hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu , in omnibus vobis. Spiritum nolite extinguere. Prophetias nolite spernere. Omnia autem probate : quod bonum est tenete. Ab omni specie mala abstinete vos. Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia ; ut integer Spiritus vester, et anima , et corpus sine querela, in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur.

ayez de la patience avec tout le monde , prenez garde que personne ne rende à un autre mal pour mal , mais cherchez toujours à vous faire du bien les uns aux autres , et à en faire à toutes sortes de gens. Ayez toujours de la joie : ne cessez point de prier : rendez à Dieu des actions de graces en toutes rencontres. Car c'est-là ce que Dieu désire de vous tous en Jesus-Christ. Gardez-vous d'éteindre l'esprit. Ne méprisez point les prophéties. Du reste examinez toutes choses , tenez-vous-en à ce qu'elles ont de bon. Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence de mal. Que cependant le Dieu de la paix vous sanctifie en toutes choses , afin que tout votre esprit , que votre ame et votre corps se maintiennent sans aucun blame , pour le jour que viendra Jesus-Christ Notre-Seigneur.

C'est de Corinthe que cette premiere Lettre fut écrite , par l'Apôtre saint Paul , aux Thessaloniciens , vers l'an 52 de Jesus-Christ ; c'est la premiere de toutes les Epîtres que l'Apôtre a écrites aux Eglises.

RÉFLEXIONS.

Gardez-vous d'éteindre l'Esprit. L'Esprit-Saint est , pour ainsi dire , ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre , pour que tous les cœurs en fussent embrasés. C'est ce feu qui éclaire l'esprit , et nous fait voir toutes choses dans leur vrai jour , et en même temps qui échauffe les cœurs les plus froids , les embrase de l'amour de Dieu , et leur fait surmonter sans peine les plus grands obstacles. Rien ne coûte à qui est embrasé de ce beau feu. Alors la vertu a des attraits qui charment : l'Evangile a des maximes et des conseils qui plaisent ; rien n'est plus léger , rien n'est plus doux que le joug du

Seigneur. C'est ce feu divin qui consume la rouille, pour ainsi dire, de nos imperfections; qui brûle les liens de l'amour-propre, qui consume l'amertume des adversités, qui desséche les passions, qui purifie l'ame. *Gardez vous d'éteindre l'Esprit.* Car cet Esprit s'éteint dans ses opérations passageres, dans ses effets. Il s'éteint dans l'ame par le péché: il s'éteint par une continuité de tiédeur, une multiplicité d'infidélités, une opiniâtre résistance à la grace, qui enfin l'étouffent. Quel malheur alors pour une ame livrée à elle-même et à toutes ses passions, privée d'un secours si puissant et d'une lumiere si nécessaire! la foi s'affoiblit toujours quand cet Esprit s'affoiblit; et la corruption du cœur en éteint bientôt jusqu'à la moindre étincelle. Qu'on cherche la cause funeste de cette pesanteur, de cette nonchalance, de cette lâcheté qu'on a au service de Dieu; qu'il est à craindre que l'extinction de cet Esprit n'en soit la source. D'où vient cette différence de goût, de sentimens, de conduite de Chrétien à Chrétien? avec quelle ferveur, avec quelle facilité, avec quelle joie les uns servent Dieu? avec quelle indifférence, avec quelle froideur, quelle tristesse, quel dégoût, tant d'autres languissent dans son service? Quelle diversité de conduite parmi les gens de la même famille, de la même Communauté religieuse, dans la même société! une jeune personne est idolâtre du monde, elle ne goûte que ses maximes, elle n'estime que ses lois, elle n'est affamée que de ses plaisirs; tandis que sa sœur trouve ces mêmes maximes et ces plaisirs fades, insipides, vuides, amers même, et indignes d'un cœur et d'un esprit chrétien: cette différence de sentimens vient nécessairement de l'opposition des esprits qui les animent. C'est l'esprit du monde qui regne dans cette personne mondaine, tandis que l'autre n'est animée que de l'Esprit de Dieu; quel sera donc le sort et l'éternelle destinée de ces deux personnes?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 17.

IN illo tempore, Assumpsit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsùm: et transfiguratus est ante eos. Et resplenduit facies ejus sicut sol: vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cùm eo loquentes. Respondens autem Petrus, dixit ad Jesum: Domine, bonum est nos hìc esse: si vis, faciamus hìc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum. Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube, dicens: hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui: ipsum audite. Et audientes Discipuli, ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valdè. Et accessit Jesus, et tetigit eos: dixitque eis: Surgite, et nolite timere. Levantes autem oculos suos, neminem viderunt, nisi solum Jesum. Et descendentibus illis de monte, præcepit eis Jesus, dicens: Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis à mortuis resurgat.

EN ce temps-là Jesus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean son frere, les mena à l'écart sur une haute montagne, et il se transfigura en leur présence. Son visage parut replendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. Tout à coup Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui; et Pierre prenant la parole, dit à Jesus: Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et tout à coup il sortit de la nuée une voix qui dit: c'est là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices: écoutez-le. A ces paroles les Disciples saisis de frayeur, tomberent le visage contre terre: mais Jesus s'approchant, les toucha, et leur dit: levez-vous, et n'ayez point de peur. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus tout seul. Et comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit une défense en ces termes: ne dites à personne ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite.

MÉDITATION.

Que nous ne pouvons être heureux même dès cette vie qu'en étant avec Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a long-temps qu'on cherche inutilement à être heureux sur la terre, parce que la félicité, même dès cette vie, n'est pas un fruit de la terre où nous habitons. Depuis la malédiction que lui a attirée le péché du premier homme, elle ne porte que des ronces, elle ne produit que des épines. L'amertume est répandue dans tous ses fruits. En effet, le monde, tout magnifique qu'il est en ses promesses, n'a pu faire jusqu'ici que des malheureux. Les mieux partagés, ceux qui ont eu le plus de part aux biens de cette vie, sont ceux qui sentent davantage le vuide de tous les biens créés. Salomon, le plus riche, le plus heureux, le plus puissant de tous les Princes, avoue ingénument son indigence, au milieu de l'abondance même; et la plus florissante, la plus continue prospérité, ne l'empêche pas de confesser que tout n'est qu'illusion et que vanité. Pour être heureux, il faut que le cœur soit tranquille, qu'il soit content, que tout y soit calme; et cette paix du cœur ne peut pas être un présent du monde: c'est au milieu des biens, des honneurs et des plaisirs, où il y a le moins de calme; Jesus-Christ seul peut commander aux flots et aux vents. Les passions sont les tyrans du cœur de l'homme, la prospérité les rend plus fieres; elles se fortifient avec l'âge, et elles ne sont jamais plus violentes que quand l'âge nous affoiblit. L'abondance des biens créés est une source féconde de soins et d'inquiétudes; la multiplicité des plaisirs est nécessairement une multiplicité toujours

croissante de déplaisirs et de chagrins ; nul, quel qu'il soit, qui ne soit détrempé d'amertume. Les honneurs flattent, mais ils n'éblouissent que ceux qui les voient chez autrui. Que de brouillards, que de temps sombres, que de tempêtes mêmes jusques sur le trône! en un mot, les croix naissent par-tout; nul état, nulle condition dans le monde, nul particulier, nulle famille qui en soient exempts ; elles sont même plus abondantes dans les fonds les plus gras. Si l'on veut les arracher on se pique, et comme tout en est semé, si l'on en arrache une on en voit bientôt naître plusieurs. Veut-on être heureux, il faut s'écarter loin du tumulte ; ce n'est pas même assez, il faut monter sur le sommet d'une haute montagne ; et parce qu'on se porte par-tout, et par-tout on porte avec soi la source et la cause de tous ses chagrins, c'est-à-dire, son naturel, son humeur, ses passions, ses dispositions, son amour-propre : si Jesus-Christ n'est avec nous pour appaiser les vents, pour calmer la mer, pour produire le calme, partout on est malheureux.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a que par-tout où se trouve Jesus-Christ, que regne le calme, la paix et l'abondance. S'il se trouve dans la barque agitée des vents et des flots, on n'a rien à craindre : le calme vient dès qu'il se montre. S'il se trouve dans un désert stérile, accompagné d'une foule innombrable de peuples, sans autre provision que cinq pains, il n'a qu'à les bénir, il les multiplie, jusqu'à s'en trouver plusieurs corbeilles de reste, après que la multitude est rassasiée ; si les Disciples sont accablés de crainte et de perplexités, il n'a qu'à paroître, en leur annonçant la paix, il la leur donne, et les tranquillise. Enfin, il monte sur le sommet d'une haute montagne, quoiqu'il ne s'entretienne que de sa Passion, et des humiliations de sa mort, quoique les Apôtres en soient accablés de tristesse et

d'ennui : il n'a qu'à faire paroître un foible rayon de sa gloire, pour rendre ce lieu escarpé, solitaire et affreux, un Paradis en terre ; et pour combler tous ceux qui sont avec lui de tant de douceurs, qu'ils s'écrient qu'il ne faut plus penser d'aller chercher le bonheur et la félicité ailleurs, et qu'ils seroient heureux de rester éternellement là où ils sont, pourvu que Jesus Christ demeure : *Bonum est nos hic esse.* On a beau accumuler trésors sur trésors, réunir tous les plaisirs, multiplier les honneurs du monde ; tous ces charmes sont extérieurs, le cœur n'en est pas moins sujet à ses chagrins, ni moins livré à ses inquiétudes mortelles : c'est tout au plus une victime couverte de fleurs, à la veille d'être immolée. La seule pensée de la mort trouble toutes les fêtes, et détrempe d'une cruelle amertume tous les plaisirs. Ce n'est qu'au service de Dieu que tous ces brouillards disparoissent ; il n'y a que l'amour qu'on a pour Jesus-Christ et que Jesus-Christ a pour nous, qui fasse goûter des douceurs, une paix que l'homme charnel ne sauroit comprendre. Cette paix si douce, dont l'ame jouit, est un avant-goût des joies du Ciel ; comparez la modestie, la douceur inaltérable des gens de bien, avec l'humeur toujours chagrine, emportée, sombre, des plus heureux du siecle. On verse des larmes aux pieds d'un Crucifix ; mais que de joie, que de douceurs dans ces larmes ! on en verse dans le monde, les sources en sont intarissables chez les mondains ; et quelle amertume, quel crevé-cœur sont inséparables de tous ces pleurs qui sont d'autant plus amers qu'ils sont plus secrets et plus stériles ! Qu'on cherche, qu'on s'étudie ; qu'on se morfonde pour trouver une ombre même de félicité sur la terre, on ne peut que dire : je ne suis heureux qu'autant que je suis avec Jesus-Christ.

Rendez-moi, Seigneur, cette vérité sensible par mon expérience : *Mihi autem adhærere Deo bonum est :* je fais consister tout mon bonheur, ô mon Dieu ! à m'attacher à vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Adhæsit anima mea post te, me suscepit dextera tua. Psal. 62.

Mon ame s'attache à vous, Seigneur, et votre main me protege.

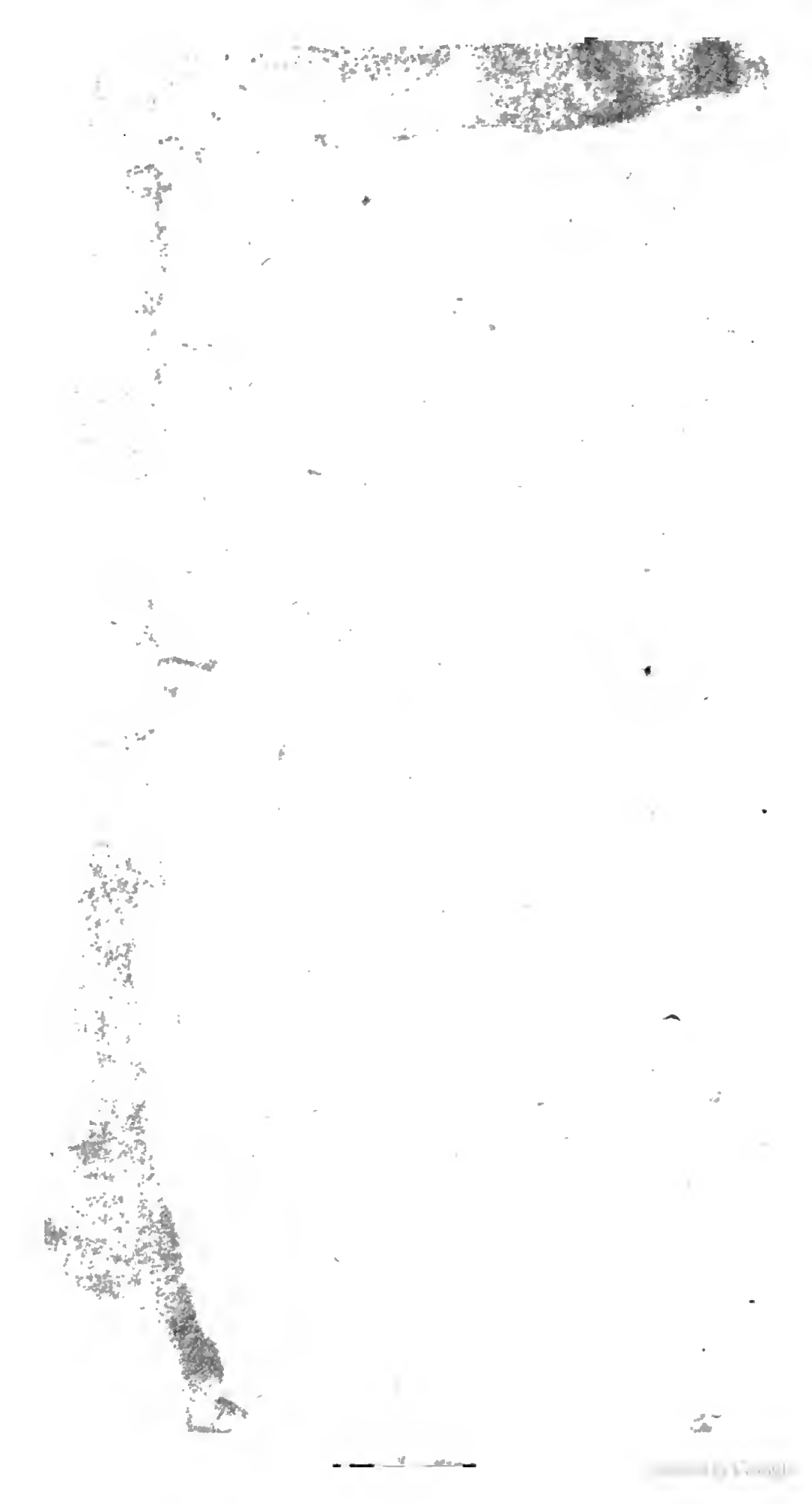
Adhærere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam. Psal. 72.

Oui, mon Dieu, je reconnois que toute ma félicité consiste à m'attacher à vous, et à mettre en vous mon espérance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étonnant que depuis qu'on avoue, et qu'on sent que les biens créés, les honneurs et les plaisirs ne sauroient rendre un homme heureux sur la terre, on ne cherche point une autre source de félicité ; ou que l'ayant trouvée, on n'y fixe pas son ambition, ses désirs et sa fortune. Cet état si heureux, et le seul propre à rendre heureux les hommes, c'est l'état d'un véritable Chrétien, qui garde les Commandemens de Dieu, qui est véritable Disciple de Jesus-Christ, et qui regle sa conduite sur les maximes de l'Evangile. N'ayez d'autre desir, d'autre ambition que de vous fixer dans cet état. Notre félicité, pour ainsi dire, dépend de nous, puisqu'il ne tient qu'à nous que nous soyions tels que nous devons être. Persuadés que ce n'est qu'à l'Ecole de Jesus-Christ qu'on apprend la science des Saints, étudiez avec application, avec assiduité à cette Ecole. Ce n'est qu'au service de Jesus-Christ qu'on est heureux : n'ayez point, pour ainsi dire, d'autre Maître. Faites-vous une loi de le suivre, de l'écouter et de lui obéir. Soyez son fidele Disciple, vous ne sauriez manquer d'être heureux.

2.° Toute la majesté de Jesus-Christ se trouve dans la divine Eucharistie. Il y est comme transfiguré sous les apparences du pain, d'une maniere, à la vérité, différente que sur le Thabor; mais il y est aussi réellement que sur cette montagne. Il ne s'y trouva que les Apôtres privilégiés; nous pouvons tous, au pied de nos Autels, avoir en quelque façon le même privilége. Allez souvent faire vos stations dans le lieu saint, avec une foi vive, et une dévotion persévérante. Jesus vous y fera part de ses douceurs; l'on peut même dire de sa gloire, en se communiquant à votre ame, pourvu qu'il y trouve un cœur chrétien. C'est là que vous pourrez dire, avec tant d'ames fidelles : *Bonum est nos hic esse :* qu'on est heureux d'être ici. Ne passez aucun jour sans y aller passer pour le moins une demi-heure. Vous goûterez bientôt, combien il est doux d'être assidument aux pieds de Jesus-Christ.

Fin du premier Tome.

590550
Sl.1